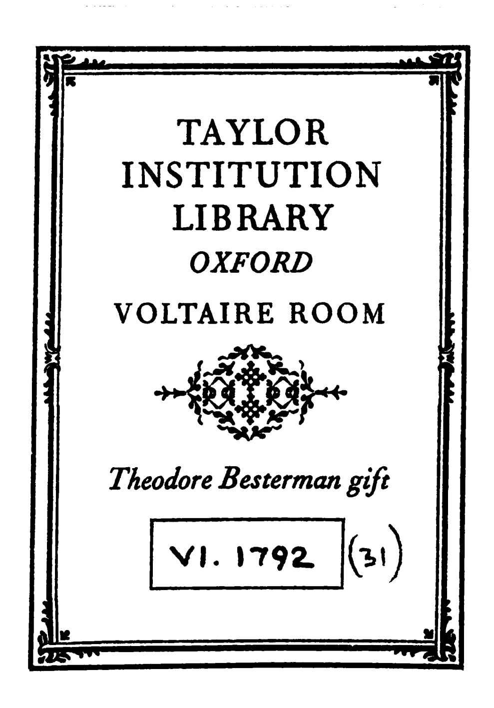




ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

TOME TRENTE-UNIÈME.

ŒUVRES

DE VOLTAIRE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVEC DES NOTES ET DES OBSERVATIONS CRITIQUES,

PAR M. PALISSOT.

MÉLANGES DE LITTÉRATURE, D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

TOME III.

A PARIS,

Chez { STOUPE, IMPRIMEUR.
SERVIERE, LIBRAIRE.

1792.

MÉLANGES
DE LITTÉRATURE, D'HISTOIRE ET DE PHILOSOPHIE.

A M. DE***
PROFESSEUR EN HISTOIRE.

Décembre 1753.

VOUS avez dû vous appercevoir, Monſieur, que cette prétendue Hiſtoire univerſelle imprimée à la Haye, annoncée juſqu'au temps de Charles-Quint, & qui contient cent années de moins que le titre ne promet, n'était point faite pour voir le jour. Ce ſont des recueils informes d'anciennes études auxquelles je m'occupais, il y a environ quinze années, avec une perſonne reſpectable, au-deſſus de ſon ſexe & de ſon ſiècle, dont l'eſprit embraſſait tous les genres d'érudition, & qui ſavait y joindre le goût, ſans quoi cette érudition n'eût pas été un mérite.

Je préparais uniquement ce canevas pour ſon uſage & pour le mien, comme il eſt aiſé de le voir par l'inſpection même du commencement. C'eſt un compte que je me rends librement à moi-même de mes lectures; ſeule manière de bien apprendre & de ſe faire

des idées nettes : car lorſqu'on ſe borne à lire, on n'a preſque jamais dans la tête qu'un tableau confus.

Mon principal but avait été de ſuivre les révolutions de l'eſprit humain dans celles des gouvernemens.

Je cherchais comment tant de méchans hommes, conduits par de plus méchans princes, ont pourtant à la longue établi des ſociétés où les arts, les ſciences, les vertus même ont été cultivés.

Je cherchais les routes du commerce qui répare en ſecret les ruines que les ſauvages conquérans laiſſent après eux, & je m'étudiais à examiner, par le prix des denrées, les richeſſes ou la pauvreté d'un peuple. J'examinais ſur-tout comment les arts ont pu renaître & ſe ſoutenir parmi tant de ravages.

L'éloquence & la poéſie marquent le caractère des nations. J'avais traduit des morceaux de quelques anciens poètes orientaux. Je me ſouviens encore d'un paſſage du perſan Sadi ſur la puiſſance de l'Être ſuprême. On y voit ce même génie qui anima les écrivains arabes & hébreux, & tous ceux de l'orient. Plus d'imagination que de choix ; plus d'enflure que de grandeur. Ils peignent avec la parole ; mais ce ſont ſouvent des figures mal aſſemblées. Les élancemens de leur imagination n'ont jamais admis d'idée fine & approfondie. L'art des tranſitions leur eſt inconnu.

Voici ce paſſage de Sadi en vers blancs :

Il ſait diſtinctement ce qui ne fut jamais.
De ce qu'on n'entend point ſon oreille eſt remplie.
Prince, il n'a pas beſoin qu'on le ſerve à genoux :

Juge, il n'a pas besoin que sa loi soit écrite.
De l'éternel burin de sa prévision
Il a tracé nos traits dans le sein de nos mères;
De l'aurore au couchant il porte le soleil;
Il sème de rubis les masses des montagnes.
Il prend deux gouttes d'eau; de l'une il fait un homme,
De l'autre il arrondit la perle au fond des mers.
L'être, au son de sa voix, fut tiré du néant.
Qu'il parle, & dans l'instant l'univers va rentrer
Dans les immensités de l'espace & du vide;
Qu'il parle, & l'univers repasse en un clin-d'œil
Des abîmes du rien dans les plaines de l'être.

Ce Sadi, né dans la Bactriane, était contemporain du Dante, né à Florence en 1265. Les vers du Dante faisaient déjà la gloire de l'Italie, quand il n'y avait aucun bon auteur prosaïque chez nos nations modernes. Il était né dans un temps où les querelles de l'Empire & du Sacerdoce avaient laissé dans les Etats & dans les esprits des plaies profondes. Il était gibelin & persécuté par les guelfes; ainsi il ne faut pas s'étonner s'il exhale à-peu-près ainsi ses chagrins dans son poëme, en cette manière:

Jadis on vit dans une paix profonde
De deux soleils les flambeaux luire au monde,
Qui sans se nuire éclairant les humains,
Du vrai devoir enseignaient les chemins;
Et nous montraient de l'aigle impériale
Et de l'agneau les droits & l'intervalle.
Ce temps n'est plus, & nos cieux ont changé.
L'un des soleils de vapeurs surchargé,
En s'échappant de sa sainte carrière,
Voulut de l'autre absorber la lumière.

La règle alors devint confusion ;
Et l'humble agneau parut un fier lion,
Qui, tout brillant de la pourpre usurpée,
Voulut porter la houlette & l'épée.

J'avais traduit plus de vingt passages assez longs du Dante, de Pétrarque & de l'Arioste ; & comparant toujours l'esprit d'une nation inventrice & celui des nations imitatrices, je mettais en parallèle plusieurs morceaux de Spencer, que j'avais tâché de rendre avec beaucoup d'exactitude. C'est ainsi que je suivais les arts dans leurs carrières.

Je n'entrais point dans le vaste labyrinthe des absurdités philosophiques, qu'on honora si long-temps du nom de *science*. Je remarquais seulement les plus grandes erreurs qu'on avait prises pour les vérités les plus incontestables ; & m'attachant uniquement aux arts utiles, je mettais devant mes yeux l'histoire des découvertes en tout genre, depuis l'arabe Geber, inventeur de l'algèbre, jusqu'aux derniers miracles de nos jours.

Cette partie de l'histoire était sans doute mon plus cher objet ; & les révolutions des Etats n'étaient qu'un accessoire à celle des arts & des sciences. Tout ce grand morceau, qui m'avait coûté tant de peines, m'ayant été dérobé il y a quelques années, je fus d'autant plus découragé, que je me sentais absolument incapable de recommencer un si pénible ouvrage.

La partie purement historique resta informe entre mes mains ; elle est poussée jusqu'au règne de Phi-

lippe II, & elle devait ſe lier au ſiècle de Louis XIV.

Cette ſuite d'hiſtoire, débarraſſée de tous les détails qui obſcurciſſent d'ordinaire le fond, & de toutes les minuties de la guerre, ſi intéreſſantes dans le moment & ſi ennuyeuſes après, & de tous les petits faits qui font tort aux grands, devait compoſer un vaſte tableau qui pouvait aider la mémoire en frappant l'imagination.

Pluſieurs perſonnes voulurent avoir le manuſcrit, tout imparfait qu'il était; & il y en a plus de trente copies. Je les donnai d'autant plus volontiers, que ne pouvant plus travailler à cet ouvrage, c'était autant de matériaux que je mettais entre les mains de ceux qui pouvaient l'achever.

Lorſque M. de la Bruère eut le privilége du Mercure de France, vers l'année 1747, il me pria de lui abandonner quelques-unes de ces feuilles qui parurent dans ſon journal. On les a recueillies depuis en 1751, parce qu'on recueille tout. Le morceau ſur les croiſades, qui fait une partie de l'ouvrage, fut donné dans ce recueil comme un morceau détaché; & le tout fut imprimé très-incorrectement avec ce titre peu convenable : *Plan de l'hiſtoire de l'eſprit humain.* Ce prétendu plan de l'hiſtoire de l'eſprit humain, contient ſeulement quelques chapitres hiſtoriques touchant les neuvième & dixième ſiècles.

Un libraire de la Haye ayant trouvé un manuſcrit plus complet, vient de l'imprimer avec le titre d'*Abrégé de l'Hiſtoire univerſelle, depuis Charlemagne juſqu'à Charles-Quint;* & cependant il ne va pas

ſeulement juſqu'au roi de France Louis XI; apparemment qu'il n'en avait pas davantage, ou qu'il a voulu attendre, pour donner ſon troiſième volume, que ſes deux premiers fuſſent débités.

Il dit qu'il a acheté ce manuſcrit d'un homme qui demeure à Bruxelles. J'ai ouï dire, en effet, qu'un domeſtique de monſeigneur le prince Charles de Lorraine en poſſédait depuis long-temps une copie, & qu'elle était tombée entre les mains de ce domeſtique par une aventure aſſez ſingulière. L'exemplaire fut pris dans une caſſette parmi l'équipage d'un prince, pillé par des houſards dans une bataille donnée en Bohême. Ainſi on a eu cet ouvrage par le droit de la guerre, & il eſt de bonne priſe. Mais apparemment que les mêmes houſards en ont conduit l'impreſſion. Tout y eſt étrangement défiguré; il y manque les chapitres les plus intéreſſans. Preſque toutes les dates y ſont fauſſes, preſque tous les noms déguiſés. Il y a beaucoup de phraſes qui ne forment aucun ſens; d'autres qui forment un ſens ridicule ou indécent. Les tranſitions, les conjonctions ſont déplacées. On m'y fait dire très-ſouvent tout le contraire de ce que j'ai dit; & je ne conçois pas comment on a pu lire cet ouvrage dans l'état où il eſt livré au public. Je ſuis très-aiſe que le libraire qui s'en eſt chargé y ait trouvé ſon compte & l'ait ſi bien vendu; mais s'il avait voulu me conſulter, je l'aurais mis en état de donner au moins au public un ouvrage moins défectueux: & voyant qu'il m'était impoſſible d'arrêter l'impreſſion, j'aurais donné tous mes ſoins à l'arrangement de cet

informe assemblage, qui, dans l'état où il est, ne mérite pas les regards d'un homme un peu instruit.

Comme je ne croyais pas, Monsieur, que jamais aucun libraire voulût risquer de donner quelque chose de si imparfait, je vous avoue que je m'étais servi de quelques-uns de ces matériaux pour bâtir un édifice plus régulier & plus solide. Une des plus respectables princesses d'Allemagne, à qui je ne peux rien refuser, m'ayant fait l'honneur de me demander les Annales de l'Empire; je n'ai point fait difficulté d'insérer un petit nombre de pages de cette prétendue Histoire universelle, dans l'ouvrage qu'elle m'a ordonné de composer.

Dans le temps que je donnais à S. A. S. cette marque de mon obéissance, & que ces Annales de l'Empire étaient déjà presque entièrement imprimées, j'ai appris qu'un Allemand, qui était l'année passée à Paris, avait travaillé sur le même sujet, & que son ouvrage était prêt à paraître. Si je l'avais su plutôt, j'aurais assurément interrompu l'impression du mien. Je sais qu'il est beaucoup plus capable que moi d'une telle entreprise, & je suis très-éloigné de prétendre lutter contre lui; mais le libraire à qui j'ai fait présent de mon manuscrit, a pris trop de peine & m'a trop bien servi pour que je puisse supprimer le fruit de son travail. Peut-être même que le goût dans lequel j'ai écrit ces Annales de l'Empire, étant différent de la méthode observée par l'habile homme dont j'ai l'honneur de vous parler, les savans ne seront pas fâchés de voir les mêmes vérités sous des

faces différentes. Il eſt vrai que mon ouvrage eſt imprimé en pays étranger, à Bâle en Suiſſe, chez Jean-Henri Decker, & qu'on peut préſumer que les livres français ne ſont pas imprimés chez les étrangers avec toute la correction néceſſaire. Notre langue s'y corrompt tous les jours depuis la mort des grands-hommes que la révolution de 1685 y tranſplanta; & la multitude même des livres qu'on y imprime, nuit à l'exactitude qu'on y doit apporter. Mais cette édition a été revue par des hommes intelligens. Et je peux répondre du moins qu'elle eſt aſſez correcte, &c.

RÉFUTATION

D'UN ÉCRIT ANONYME,

Contre la mémoire de feu M. JOSEPH SAURIN, *de l'académie des ſciences, examinateur des livres, & prépoſé au Journal des Savans* (*).

Si celui qui pourſuit feu M. Saurin juſques dans le tombeau, ſavait que cet académicien a laiſſé une famille nombreuſe, il ſerait ſans doute affligé d'avoir porté le poignard dans le cœur des enfans, en remuant les cendres du père.

S'il ſavait que le fils, auſſi rempli de probité & de mérite que dénué de fortune, peut ſe voir arracher toutes ſes eſpérances par les calomnies dont on noircit la mémoire de ſon père; s'il apprenait que ces calomnies peuvent priver d'établiſſement cinq filles vertueuſes, il eſſuierait par ſes larmes ce que ſa coupable imprudence lui a fait écrire.

Juſqu'à quand verra-t-on, non-ſeulement les gens de lettres qui doivent être humains, mais encore ceux dont la profeſſion eſt d'être charitables, infecter les journaux & les dictionnaires, de médiſances, d'offenſes perſonnelles, de ſcandales, que la religion réprouve & que le monde abhorre?

(*) Cet écrit anonyme fut inſéré dans un journal ſuiſſe, en 1758.

On imprima, il y a quelques années, dans les supplémens de Moréri & du célèbre Bayle, des anecdotes concernant feu M. Joseph Saurin. On l'accuse, dans ces articles, des actions les plus odieuses, parce qu'il avait quitté une secte pour une autre, ou plutôt parce qu'il avait mieux aimé vivre à Paris, dans le sein des lettres, que de se consumer ailleurs dans le fatras des disputes théologiques. Je fus indigné de l'insolence du compilateur nommé Chaufepié, qui croyait avoir continué le dictionnaire de Bayle.

Les dictionnaires sont faits pour être les dépôts des sciences, & non les greffes d'une chambre criminelle. Cependant, ce scandale imprimé faisait quelque effet dans les esprits faibles & avides de la honte d'autrui.

J'avais passé trois années de ma jeunesse avec M. Joseph Saurin, dans l'étude de la géométrie & de la métaphysique; & ne l'ayant pu connaître dans le temps de ses malheurs & des faiblesses qu'on lui objectait (faiblesses dont je le crus très-incapable), je fus intimement lié avec lui dans le temps de sa vie heureuse, c'est-à-dire, ignorée, retirée, occupée, frugale, austère. Je le vis mourir avec une résignation courageuse, adorant Dieu en sage, se repentant de ses fautes, pardonnant celles des autres, méprisant tant de faux systêmes que des hommes vains ont ajoutés à la parole de Dieu, & pénétré d'une religion pure, dont tout bon esprit sent la force & chérit les consolations.

C'est de quoi je rendis compte dans la liste des

écrivains du siècle de Louis XIV. Je n'ai cherché dans l'histoire de ce beau siècle, le modèle du siècle présent, qu'à rendre justice à tous les génies, à tous les savans, à tous les artistes qui le décorèrent. J'ai voulu, en louant les morts, exciter les vivans à leur ressembler. J'ai célébré les travaux des Fénelon, des Bossuet, des Pascal, des Bourdaloue, des Massillon, avec la même candeur que j'ai peint Louis XIV unissant les deux mers, fondant la marine & le commerce, établissant la discipline militaire & la police, prévenant par ses bienfaits les hommes de génie & les savans dans toute l'Europe; méritant enfin, malgré ses défauts & ses fautes, le titre d'*homme prodigieux*, que lui donne l'homme d'Etat dom Ustaris, dans son excellent livre de l'Administration du royaume d'Espagne.

Les honnêtes gens de toutes les nations ont souscrit à ces vérités, excepté peut-être quelques ennemis invétérés qui, dans le fond de leur cœur, admirent ce qu'ils haïssent. Il en a été de même de tous les grands-hommes du siècle de Louis XIV; l'équité du public leur a rendu justice, & l'esprit de parti a murmuré.

C'est ce qui arrive à l'occasion de Joseph Saurin, l'un des plus beaux génies du siècle des grandes choses. De très-savans hommes éclairèrent alors le monde, & aujourd'hui on s'occupe à disséquer leurs cadavres.

Si ce philosophe était tombé dans des fautes graves, il faudrait les couvrir du manteau de la charité; c'est l'intérêt de la société, c'est celui de la religion. Que peut gagner un homme revêtu d'un ministère qu'il

dit ſaint, quand il s'acharne à prouver que ſon confrère a mérité d'être repris de juſtice?

Il parle de prudence; y a-t-il de la prudence à déshonorer ſon état? Il parle de religion; y a-t il de la religion à ſouiller la cendre d'un homme enſeveli depuis plus de trente années, & à vouloir prouver qu'il a fini ſes jours en criminel? quelle religion de s'acharner contre les vivans & contre les morts! quel fruit en reviendra-t-il à la ſociété, à la morale, à l'édification publique, quand on aura triſtement combattu des témoignages reſpectables rendus en faveur d'une famille vertueuſe?

Touché de l'affliction que l'impoſture préparait à cette famille, & preſſé par les devoirs de l'humanité, je vais trouver un gentilhomme, un ancien officier, ſeigneur de la terre dans laquelle Joſeph Saurin avait été ce qu'on appelle miniſtre ou paſteur. Avez-vous jamais vu, lui dis-je, une lettre dans laquelle Saurin eſt ſuppoſé s'accuſer lui-même des fautes dont on le charge, & qu'on a fait imprimer depuis peu? Non, répond cet officier plein de franchiſe & de bonté, je ne l'ai jamais vue; & je ne puis approuver l'uſage qu'on en fait. Toute ſa famille répond la même choſe. Trois paſteurs reſpectables, animés des mêmes principes d'honneur, ſignent la même déclaration; & voilà qu'un homme qui n'oſe pas ſigner ſon nom s'élève contre tous ces témoignages. Je ne veux pas, dit-il, que vous rendiez la paix à des cœurs affligés; en vain tous vos témoignages ſont authentiques; je veux, par un libelle ſans nom, déchirer pieuſement

ment

ment ceux que vous avez généreusement consolés.

N'est-on pas en droit de dire à ce fanatique menteur : Par quelle cruauté inouïe venez-vous sans mission, sans titre, sans raison, persécuter la mémoire d'un sage que vous n'avez point connu, & du fond de votre petit pays encore barbare, poursuivre ses enfans que vous ne connaissez pas ? montrez des preuves, ou faites amende honorable. Un accusateur doit avoir ses preuves en main ; & quand il les a, il est odieux. S'il ne les a pas, il est calomniateur, & mérite d'être puni par la justice quand il y en a une.

Par quel excès incompréhensible avez-vous pu vous laisser emporter jusqu'à taxer de déisme & d'athéisme le service charitable rendu à la mémoire d'un mort, & à la réputation d'un fils qui donne déjà les plus grandes espérances d'être très-supérieur à son père dans la littérature ?

Misérable aboyeur de village, vous appelez déiste & athée celui qui défend l'innocence ! & qui êtes-vous, vous qui l'outragez ?

On sait que ce cloaque de turpitudes n'est que l'écoulement du bourbier dans lequel fut plongé le poète Jean-Baptiste Rousseau, après l'aventure de ses couplets, pour lesquels il fut condamné au bannissement perpétuel par le châtelet & par le parlement de Paris. Il avait été assez fou pour avouer qu'il était l'auteur des cinq premiers couplets, & assez criminel pour oser accuser un vieux géomètre d'avoir fait les autres. Convaincu de calomnie & de subornation de témoins, il fut justement puni. Réfugié en Suisse parmi les

domeſtiques du comte du Luc, ambaſſadeur de France, il y ourdit toutes ces impoſtures contre Joſeph Saurin.

Il m'importe fort peu que Rouſſeau ſoit ou ne ſoit pas au nombre des artiſtes de paroles qui ont illuſtré la France ; qu'il ait fait de paſſables ou de tres-ennuyeuſes comédies, quelques odes harmonieuſes, & quelques-unes de déteſtables ; quelques épigrammes ſur la ſodomie & ſur la beſtialité ; il m'importe encore très-peu qu'un partiſan intéreſſé de ces épigrammes l'appelle le grand Rouſſeau, pour le diſtinguer des autres Rouſſeaux. Je ne veux, dans ce petit écrit, que rendre gloire à la vérité ſur des faits dont je ſuis parfaitement informé. Il y a deux monſtres qui déſolent la terre en pleine paix ; l'un eſt la calomnie, & l'autre l'intolérance ; je les combattrai juſqu'à ma mort.

A UN JOURNALISTE.

1766.

Il me ſemble, Monſieur, que votre méthode eſt de donner un jour de la ſemaine à l'examen des ouvrages nouveaux dont vous rendez un compte abrégé les autres jours. Permettez-moi de vous ſoumettre quelques ſingularités curieuſes de l'Eſſai ſur la critique, en trois volumes, de M. Home, lord *Makaims* (*).

On ne peut avoir une plus profonde connaiſſance de la nature & des arts que ce philoſophe, & il fait tous ſes efforts pour que le monde ſoit auſſi ſavant que lui. Il nous prouve d'abord que nous avons cinq ſens, & que nous ſentons moins l'impreſſion douce faite ſur nos yeux & ſur nos oreilles par les couleurs & par les ſons, que nous ne ſentons un grand coup ſur la jambe ou ſur la tête.

Il nous inſtruit de la différence que tout homme éprouve entre une ſimple émotion & une paſſion de l'ame; il nous apprend que les femmes paſſent quelquefois de la pitié à l'amour. Il pouvait citer l'exemple d'Angélique dans l'Arioſte, ſi bien imité par Quinault:

La pitié pour Médor a trop ſu m'attendrir;

(*) C'eſt le titre d'un des juges de paix en Ecoſſe.

Ma funeste langueur s'augmentait à mesure
Qu'il guérissait de sa blessure :
Et je suis en danger de n'en jamais guérir.

Mais tout Ecossais qu'est M. Home, il aime mieux citer une tragédie anglaise ; c'est Othello, ce maure de Venise si fameux à Londres. Il fallait que la maîtresse d'Othello fût bien pitoyable pour devenir amoureuse d'un nègre qui lui parlait de *cavernes*, de *déserts*, de *cannibales*, & d'*anthropophages*, & qui lui disait « qu'il avait été sur le point de la noyer ».

De là passant à la mesure du temps & de l'espace, M. Home conclut mathématiquement que le temps est long pour une fille qu'on va marier, & court pour un homme qu'on va pendre : puis il donne des définitions de la beauté & du sublime. Il connaît si bien la nature de l'une & de l'autre, qu'il réprouve totalement ces beaux vers d'Athalie :

La douceur de sa voix, son enfance, sa grâce,
Font insensiblement à mon inimitié
Succéder .. Je serais sensible à la pitié !

Il condamne ce monologue de Mithridate :

Quoi ! des plus chères mains craignant les trahisons,
J'ai pris soin de m'armer contre tous les poisons ;
J'ai su, par une longue & pénible industrie,
Des plus mortels venins prévenir la furie :
Ah ! qu'il eût mieux valu, plus sage & plus heureux,
Et repoussant les traits d'un amour dangereux,
Ne pas laisser remplir d'ardeurs empoisonnées
Un cœur déjà glacé par le froid des années.

Il trouve que le monologue de dom Diègue, dans le Cid,

O rage ! ô déſeſpoir ! ô vieilleſſe ennemie ! &c.

eſt un morceau déplacé & hors d'œuvre, dans lequel dom Diègue ne dit rien de ce qu'il doit dire.

Mais en récompenſe, le critique nous avertit que les monologues de Shakeſpeare « ſont les ſeuls mo» dèles à ſuivre, & qu'il nè connaît rien de ſi parfait ». Il en donne un bel exemple, tiré de la tragédie d'Hamlet : en voici quelques traits, à-peu-près vers pour vers, & très-exactement.

HAMLET.

Oh! ſi ma chair trop ferme, ici pouvait ſe fondre,
Se dégeler, couler, ſe réſoudre en roſée !
Oh ! ſi l'Être éternel n'avait pas du canon
Contre le ſuicide !... ô ciel ! ô ciel ! ô ciel !
Que tout ce que je vois aujourd'hui dans le monde,
Eſt triſte, plat, pourri, ſans nulle utilité !
Fi ! fi ! c'eſt un jardin plein de plantes ſauvages !
Après un mois, ma mère épouſer mon propre oncle !
Mon père un ſi bon roi !... l'autre, en comparaiſon,
N'était rien qu'un ſatyre, & mon père un ſoleil.
Mon père, il m'en ſouvient, aimait ſi fort ma mère,
Qu'il ne ſouffrait jamais qu'un vent ſur ſon viſage
Soufflât trop rudement. O terre ! ô juſte Ciel !
Faut-il me ſouvenir qu'elle le careſſait
Comme ſi l'appétit s'augmentait en mangeant.
Un mois ! *fragilité !* ton nom propre eſt *la femme*.
Un mois ! un petit mois ! Avant d'avoir uſé
Les ſouliers qu'elle avait à ſon enterrement !

Quelques lecteurs ſeront ſurpris peut-être des

jugemens de M. Home, lord Makaims; & quelques Français pourront dire que Gilles, dans une foire de province, s'exprimerait avec plus de décence & de nobleſſe que le prince Hamlet; mais il faut conſidérer que cette pièce eſt écrite il y a deux cents ans; que les Anglais n'ont rien de mieux; que le temps a conſacré cet ouvrage, & qu'enfin il eſt bon d'avoir une preuve auſſi publique du pouvoir de l'habitude & du reſpect pour l'antiquité.

Le fond du diſcours d'Hamlet eſt dans la nature; cela ſuffit aux Anglais. Le ſtyle n'eſt pas celui de Sophocle & d'Euripide; mais la décence, la nobleſſe, la juſteſſe des idées, la beauté des vers, l'harmonie, ſont peu de choſe; & M. Home, qui eſt juge en Ecoſſe, peut dire que le fond l'emporte ici ſur la forme.

C'eſt avec le même goût & la même juſteſſe qu'il trouve ce vers de Racine ridiculement ampoulé:

Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune.

Ce ſublime ſimple, qui exprime ſi bien le calme funeſte par lequel la flotte des Grecs eſt arrêtée, ne plaît pas au critique; « un officier, dit-il, ne doit pas » s'exprimer ainſi ».

Il faut s'en tenir au beau naturel de Shakeſpeare. On commence dans Hamlet par relever une ſentinelle: le ſoldat Bernardo demande au ſoldat Franciſco ſi tout a été tranquille? « Je n'ai pas vu trotter une » ſouris », répond Franciſco. Convenons qu'une tragédie ne peut commencer avec une ſimplicité plus

noble & plus majestueuse. C'est Sophocle tout pur.

M. Home porte ainsi sur tous les arts des jugemens qui pourraient nous paraître extraordinaires.

C'est un effet admirable des progrès de l'esprit humain, qu'aujourd'hui il nous vienne d'Ecosse des règles de goût dans tous les arts, depuis le poëme épique jusqu'au jardinage. L'esprit humain s'étend tous les jours, & nous ne devons pas désespérer de recevoir bientôt des poétiques & des rhétoriques des îles Orcades. Il est vrai qu'on aimerait mieux encore voir de grands artistes dans ces pays-là que de grands raisonneurs sur les arts.

Il est aisé de dire son avis sur le Tasse & l'Arioste, sur Michel-Ange & Raphaël; il n'est pas si aisé de les imiter; & il faut avouer qu'aujourd'hui nous avons plus besoin d'exemples que de préceptes, aussi bien en France qu'en Ecosse.

Au reste, si M. Home est si sévère envers tous nos meilleurs auteurs, & si indulgent envers Shakespeare, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux Virgile & Horace.

S'il veut donner l'exemple de quelque balourdise, c'est dans Virgile qu'il va la chercher. Il se moque de la contradiction manifeste qu'il suppose dans ces vers du premier livre de l'Enéide :

Graviter commotus, & *alto*
Prospiciens, summâ placidum *caput extulit undâ.*

Il croit que le *placidum* contredit le *commotus*; il ne voit pas que *placidum caput* veut dire ce front qui

appaiſe les tempêtes ; il ne voit pas qu'un maître irrité peut, en montrant un front ſerein, appaiſer les querelles de ſes eſclaves.

Il trouve indécent qu'Horace, dans une épître familière à Mécène, diſe :

Quid cauſa eſt meritò, quin illis Jupiter ambas
Iratus buccas inflet.

Il oublie que cette expreſſion *inflare buccas*, pour dire *menacer*, était tirée du grec, familière aux Romains, & du ton le plus convenable à la ſatyre.

M. Home donne toujours ſon opinion pour une loi, & il étend ſon deſpotiſme ſur tous les objets. C'eſt un juge à qui toutes les cauſes reſſortiſſent.

Ses arrêts ſur l'architecture & ſur les jardins ne nous permettent pas de douter qu'il ne ſoit de tous les magiſtrats d'Ecoſſe le mieux logé, & qu'il n'ait le plus beau parc. Il trouve les boſquets de Verſailles ridicules ; mais s'il fait jamais un voyage en France, on lui fera les honneurs de Verſailles, on le promenera dans ſes boſquets, on fera jouer les eaux pour lui ; & peut-être alors ne ſera-t-il pas ſi dégoûté.

Après cela, s'il ſe moque des boſquets de Verſailles, & des tragédies de Racine, nous le ſouffrirons volontiers : nous ſavons que chacun a ſon goût ; nous regardons tous les gens de lettres de l'Europe comme des convives qui mangent à la même table ; chacun a ſon plat, & nous ne prétendons dégoûter perſonne.

A M. L'ABBÉ D'OLIVET,

Sur la nouvelle édition de la Prosodie.

A Ferney, 5 janvier 1767.

Cher doyen de l'académie,
Vous vîtes de plus heureux temps ;
Des neuf Sœurs la troupe endormie
Laisse reposer les talens :
Notre gloire est un peu flétrie.
Ramenez-nous, sur vos vieux ans,
Et le bon goût, & le bon sens,
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi si jamais vous vîtes dans aucun bon auteur de ce grand siècle de Louis XIV, le mot de *vis-à-vis* employé une seule fois pour signifier *envers*, *avec*, *à l'égard?* Y en a-t-il un seul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au lieu d'ingrat envers moi ? *Il se ménageait vis-à-vis ses rivaux*, au lieu de dire avec ses rivaux. *Il était fier vis-à-vis de ses supérieurs*, pour fier avec ses supérieurs, &c. ; enfin ce mot de *vis-à-vis*, qui est très-rarement juste, & jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, & la cour, & le barreau, & la société ; car dès qu'une expression vicieuse s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi si Racine a *persifflé Boileau?* si Bossuet a *persifflé Pascal?* & si l'un & l'autre ont *mistifié la*

Fontaine en abuſant quelquefois de ſa ſimplicité ? Avez-vous jamais dit que Cicéron écrivait *au parfait* ; que *la coupe* des tragédies de Racine était heureuſe ? On va juſqu'à imprimer que les princes ſont quelquefois mal *éduqués.* Il paraît que ceux qui parlent ainſi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaiſe éducation. Quand Boſſuet, Fénelon, Péliſſon, voulaient exprimer qu'on ſuivait ſes anciennes idées, ſes projets, ſes engagemens, qu'on travaillait ſur un plan propoſé, qu'on rempliſſait ſes promeſſes, qu'on reprenait une affaire, &c. ils ne diſaient point : J'ai ſuivi mes *erremens*, j'ai travaillé ſur mes *erremens.*

Errement a été ſubſtitué par les procureurs au mot *erres*, que le peuple emploie au lieu d'*arrhes : arrhes* ſignifie *gage.* Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de Pierre Corneille, intitulée *dom Sanche d'Arragon.*

Ce préſent donc renferme un tiſſu de cheveux
Que reçut dom Fernand pour arrhes de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres :* des *erres* au coche : donnez-moi des *erres.* De-là *erremens*, & aujourd'hui, je vois que, dans les diſcours les plus graves, le roi a ſuivi ſes derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers.

Le ſtyle barbare des anciennes formules commence à ſe gliſſer dans les papiers publics. On imprime que ſa majeſté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

En un mot, Monſieur, la langue paraît s'altérer tous les jours; mais le ſtyle ſe corrompt bien davantage : on prodigue les images, & les tours de la poéſie, en phyſique; on parle d'anatomie en ſtyle ampoulé; on ſe pique d'employer des expreſſions qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux penſées.

C'eſt un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans un livre rempli d'idées profondes, ingénieuſes, & neuves, on ait traité du fondement des lois en épigrammes. La gravité d'une étude ſi importante devait avertir l'auteur de reſpecter davantage ſon ſujet; & combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui, n'ayant pas ſon génie, n'ont pu copier que ſes défauts ?

Boileau, il eſt vrai, a dit après Horace :

Heureux qui, dans ſes vers, ſait, d'une voix légère,
Paſſer du grave au doux, du plaiſant au ſévère !

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les ſtyles. Il ne voulait pas qu'on mît le maſque de Thalie ſur le viſage de Melpomène, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer ſon ſtyle à ſon ſujet.

Il m'eſt tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour ſervir ſur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture & du commerce; il pèſe dans ſes balances d'épicier, le mérite du duc de Sully & du grand miniſtre Colbert; & ne penſez pas

qu'il s'abaisse à citer le nom du duc de Sully : il l'appelle l'*ami de Henri IV*, & il s'agit de vendre des saucissons & des harengs frais! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les Etats; il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable: mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire, & tout sort de sa sphère.

Des hommes même de beaucoup d'esprit, ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'esprit. Le jésuite Castel, par exemple, dans sa Mathématique universelle, veut prouver que si le globe de Saturne était emporté par une comète dans un autre systême solaire, ce serait le dernier de ses satellites, que la loi de la gravitation mettrait à la place de Saturne. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raison pour laquelle le satellite le plus éloigné prendrait cette place, c'est que les souverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers présomptifs.

Cette idée serait plaisante & convenable dans la bouche d'une femme qui, pour faire taire des philosophes, imaginerait une raison comique d'une chose dont ils chercheroient la cause en vain: mais que le mathématicien fasse ainsi le plaisant quand il doit instruire, cela n'est pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le gigantesque, semblent vouloir dominer aujourd'hui; c'est à qui renchérira sur le siècle passé. On appelle de tous côtés les passans pour leur faire admirer des tours de force qu'on subs-

titue à la démarche ſimple, noble, aiſée, décente, des Péliſſon, des Fénelon, des Boſſuet, des Maſſillon. Un charlatan eſt parvenu juſqu'à dire, dans je ne ſais quelles lettres, en parlant de l'angoiſſe & de la paſſion de Jéſus-Chriſt, que ſi Socrate mourut en ſage, Jéſus-Chriſt *mourut en Dieu:* comme s'il y avait des dieux accoutumés à la mort, comme ſi on ſavait comment ils meurent, comme ſi une ſueur de ſang était le caractère de la mort de Dieu, enfin comme ſi c'était Dieu qui fût mort.

On deſcend d'un ſtyle violent & effréné au familier le plus bas & le plus dégoûtant; on dit de la muſique du célèbre Rameau, l'honneur de notre ſiècle, qu'elle « reſſemble à la courſe d'une oie graſſe, & au galop » d'une vache ». On s'exprime enfin auſſi ridiculement que l'on penſe; *rem verba ſequuntur:* & à la honte de l'eſprit humain, ces impertinences ont eu des partiſans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus, ſi je n'aimais pas mieux me livrer au plaiſir de vous remercier des ſervices continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la déshonorer. Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre Traité de la proſodie; c'eſt un livre claſſique qui durera autant que la langue françaiſe.

Avant d'entrer avec vous dans des détails ſur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonſpection avec laquelle vous parlez du

célèbre, j'ofe prefque dire de l'inimitable Quinault, le plus concis peut-être de nos poètes dans les belles fcènes de fes opéra, & l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté comme avec le plus de grâce. Vous n'affurez point, comme tant d'autres, que Quinault ne favait que fa langue. Nous avons fouvent entendu dire, madame Denis & moi, à M. de Beaufrant, fon neveu, que Quinault favait affez de latin pour ne lire jamais Ovide que dans l'original, & qu'il poffédait encore mieux l'italien. Ce fut un Ovide à la main qu'il compofa ces vers harmonieux & fublimes de la première fcène de Proferpine.

Les fuperbes géans, armés contre les dieux,
　　Ne nous caufent plus d'épouvante;
Ils font enfevelis fous la maffe pefante
Des monts qu'ils entaffaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
　　Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reftes enflammés de fa rage mourante.
　　Jupiter eft victorieux,
Et tout cède à l'effort de fa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du Taffe, il n'aurait pas fait fon admirable opéra d'Armide. Une mauvaife traduction ne l'aurait pas infpiré.

Tout ce qui n'eft pas dans cette pièce air détaché, compofé fur les canevas du muficien, doit être regardé comme une tragédie excellente. Ce ne font pas là de

Ces lieux communs de morale lubrique,
Que Lulli réchauffa des fons de fa mufique.

On commence à ſavoir que Quinault valait mieux que Lulli. Un jeune homme d'un rare mérite, déjà célèbre par le prix qu'il a remporté à notre académie, & par une tragédie qui a mérité ſon grand ſuccès, a oſé s'exprimer ainſi en parlant de Quinault & de Lulli :

Aux dépens du poète on n'entend plus vanter
De ces airs languiſſans la triſte pſalmodie,
Que réchauffa Quinault du feu de ſon génie.

Je ne ſuis pas entièrement de ſon avis. Le récitatif de Lulli me paraît très-bon; mais les ſcènes de Quinault encore meilleures.

Je viens à une autre anecdote. Vous dites « que les » étrangers ont peine à diſtinguer quand la conſonne » finale a beſoin ou non, d'être accompagnée d'un *e* » muet », & vous citez les vers du philoſophe de Sans-Souci.

La nuit compagne du repos,
De ſon crêp couvrant la lumière,
Avait jeté ſur ma paupière
Les plus léthargiques pavots.

Il eſt vrai que dans les commencemens nos *e* muets embarraſſent quelquefois les étrangers; le philoſophe de Sans-Souci était très-jeune quand il fit cette épître : elle a été imprimée à ſon inſu par ceux qui recherchent toutes les pièces manuſcrites, & qui, dans leur empreſſement de les imprimer, les donnent ſouvent au public toutes défigurées.

Je peux vous aſſurer que le philoſophe de Sans-

Souci ſait parfaitement notre langue. Un de nos plus illuſtres confrères & moi, nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ſes lettres, écrites avec autant de pureté que de génie & de force, *eodem animo ſcribit quo pugnat :* & je vous dirai, en paſſant, que l'honneur d'être encore dans ſes bonnes grâces, & le plaiſir de lire les penſées les plus profondes, exprimées d'un ſtyle énergique, ſont une des conſolations de ma vieilleſſe. Je ſuis étonné qu'un ſouverain, chargé de tout le détail d'un grand royaume, écrive couramment & ſans effort, ce qui coûterait à un autre beaucoup de temps & de ratures.

M. l'abbé de Dangeau, en qualité de puriſte, en ſavait ſans doute plus que lui ſur la grammaire françaiſe. Je ne puis toutefois convenir, avec ce reſpectable académicien, qu'un muſicien, en chantant, *la nuit eſt loin encore*, prononce, pour avoir plus de grâces, la nuit eſt *loing* encore. Le philoſophe de Sans-Souci, qui eſt auſſi grand muſicien qu'écrivain ſupérieur, ſera, je crois, de mon opinion.

Je ſuis fort aiſe qu'autrefois Saint-Gelais ait juſtifié le *crêp* par ſon *Bucéphal*. Puiſqu'un aumônier de François I retranche un *e* à Bucéphale, pourquoi un prince royal de Pruſſe n'aurait-il pas retranché un *e* à crêpe? Mais je ſuis un peu fâché que Melin de Saint-Gelais, en parlant au cheval de François I, lui ait dit :

Sans que tu ſois un Bucéphal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole

L'hyperbole eſt trop forte, & j'y aurais voulu plus de fineſſe.

Vous me critiquez, mon cher doyen, avec autant de politeſſe que vous rendez de juſtice au ſingulier génie du philoſophe de Sans-Souci. J'ai dit, il eſt vrai, dans le Siècle de Louis XIV, à l'article des Muſiciens, que nos rimes féminines, terminées toutes par un *e* muet, font un effet très-déſagréable dans la muſique, lorſqu'elles finiſſent un couplet. Le chanteur eſt abſolument obligé de prononcer:

Si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la *vi-eu.*

Arcabone eſt forcée de dire:

Tout me parle de ce que *j'aim-eu.*

Médor eſt obligé de s'écrier:

Ah! quel tourment d'aimer ſans *eſpérance-eu.*

La gloire & la victoire, à la fin d'une tirade, ſont preſque toujours la *gloir-eu*, la *victoir-eu*. Notre modulation exige trop ſouvent ces triſtes deſinences. Voilà pourquoi Quinault a grand ſoin de finir, autant qu'il le peut, ſes couplets par des rimes maſculines; & c'eſt ce que recommandait le grand muſicien Rameau à tous les poètes qui compoſaient pour lui.

Qu'il me ſoit donc permis, mon cher maître, de vous repréſenter que je ne puis être d'accord avec vous

quand vous dites « qu'il eſt inutile, & peut-être ridi- » dicule de chercher l'origine de cette prononciation » *gloir-eu*, *victoir-eu*, ailleurs que dans la bouche de » nos villageois ». Je n'ai jamais entendu de payſan prononcer ainſi en parlant; mais ils y ſont forcés lorſqu'ils chantent. Ce n'eſt pas non plus une prononciation vicieuſe des acteurs & des actrices de l'opéra. Au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour ſauver la longue tenue de cette finale déſagréable, & ne peuvent ſouvent en venir à bout. C'eſt un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien compenſé par le bel effet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je perſiſte encore à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui faſſe ſentir les *e* muets, excepté la nôtre. Les Italiens & les Eſpagnols n'en ont pas. Les Allemands & les Anglais en ont quelques-uns; mais ils ne ſont jamais ſenſibles, ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'uſage de la rime, dont les Italiens & les Anglais ſe ſont défaits dans la tragédie, & dont nous ne devons jamais ſecouer le joug. Je ne ſais ſi c'eſt moi que vous accuſez d'avoir dit que la rime eſt une invention des ſiècles barbares: mais ſi je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardieſſe de [illegible] le dire.

[illegible]ons, en fait de langue, tous les peuples pour [illegible], en comparaiſon des Grecs & de leurs diſ[illegible] Romains, qui ſeuls ont connu la vraie

prosodie. Il faut sur-tout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureusement disposés que ceux des autres nations, pour former en peu de temps un langage tout composé de brèves & de longues, & qui, par un mélange harmonieux de consonnes & de voyelles, était une espèce de musique vocale. Vous ne me condamnerez pas, sans doute, quand je vous répéterai que le grec & le latin sont, à toutes les autres langues du monde, ce que le jeu d'échecs est au jeu de dames, & ce qu'une belle danse est à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu, je suis bien loin de vouloir proscrire la rime, comme feu M. de la Motte; il faut tâcher de se bien servir du peu qu'on a, quand on ne peut atteindre à la richesse des autres. Taillons habilement la pierre, si le porphyre & le granite nous manquent. Conservons la rime; mais permettez-moi toujours de croire que la rime est faite pour les oreilles, & non pas pour les yeux.

J'ai encore une autre représentation à vous faire. Ne serais-je point un de ces téméraires que vous accusez de vouloir changer l'orthographe? J'avoue qu'étant très-dévot à saint François, j'ai voulu le distinguer des *Français*. J'avoue que j'écris *Danois* & *Anglais*: il m'a toujours semblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage, pourvu que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymologie, & la vraie signification du mot.

Comme je ſuis très-tolérant, j'eſpère que vous me tolérerez. Vous pardonnerez ſur-tout ce ſtyle négligé à un Français ou à un *François*, qui avait ou qui *avoit* été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'eſt un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il eſt environné. Je ne ſuis pas de ces phoſphores qui ſe conſervent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'académie pour m'éclairer & m'échauffer; mais je n'ai beſoin de perſonne pour ranimer dans mon cœur les ſentimens d'attachement & de reſpect que j'ai pour vous, ne vous en déplaiſe, depuis plus de ſoixante années.

LETTRES

A SON ALTESSE

MGR LE PRINCE DE***,

Sur Rabelais & ſur d'autres auteurs accuſés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne.

LETTRE PREMIÈRE.

SUR FRANÇOIS RABELAIS.

MONSEIGNEUR,

Puiſque votre alteſſe veut connaître à fond Rabelais, je commence par vous dire que ſa vie imprimée au-devant de Gargantua eſt auſſi fauſſe & auſſi abſurde que l'hiſtoire de Gargantua même. On y trouve que le cardinal du Belley l'ayant mené à Rome, & ce cardinal ayant baiſé le pied droit du pape, & enſuite la bouche, Rabelais dit qu'il lui voulait baiſer le derrière, & qu'il fallait que le ſaint-père commençât par le laver. Il y a des choſes que le reſpect du lieu, de la bienſéance & de la perſonne, rend impoſſibles. Cette hiſtoriette ne peut avoir été imaginée que par des gens de la lie du peuple, dans un cabaret.

Sa prétendue requête au pape eſt du même genre: on ſuppoſe qu'il pria le pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé, parce que, diſait-il, ſon hôteſſe ayant voulu faire brûler un fagot, & n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du pape.

L'aventure qu'on lui ſuppoſe à Lyon eſt auſſi fauſſe & auſſi peu vraiſemblable: on prétend que, n'ayant ni de quoi payer ſon auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôteſſe ces

étiquettes ſur des petits ſachets : *Poiſon pour faire mourir le roi, poiſon pour faire mourir la reine*, &c. Il uſa, dit-on, de ce ſtratagême pour être conduit & nourri juſqu'à Paris, ſans qu'il lui en coutât rien, & pour faire rire le roi. On ajoute que c'était en 1536, dans le temps même que le roi & toute la France pleuraient le dauphin François qu'on avait cru empoiſonné, & lorſqu'on venait d'écarteler Montecuculi, ſoupçonné de cet empoiſonnement. Les auteurs de cette plate hiſtoriette n'ont pas fait réflexion que, ſur un indice auſſi terrible, on aurait jeté Rabelais dans un cachot, qu'il aurait été chargé de fers, qu'il aurait ſubi probablement la queſtion ordinaire & extraordinaire ; & que dans des circonſtances auſſi funeſtes, & dans une accuſation auſſi grave, une mauvaiſe plaiſanterie n'aurait pas ſervi à ſa juſtification. Preſque toutes les vies des hommes célèbres ont été défigurées par des contes qui ne méritent pas plus de croyance.

Son livre, à la vérité, eſt un ramas des plus impertinentes & des plus groſſières ordures qu'un moine ivre puiſſe vomir ; mais auſſi il faut avouer que c'eſt une ſatyre ſanglante du pape, de l'égliſe, & de tous les évènemens de ſon temps. Il voulut ſe mettre à couvert ſous le maſque de la folie ; il le fait aſſez entendre lui-même dans ſon prologue : « Poſez le cas, » dit-il, qu'au ſens littéral vous trouvez matières » aſſez joyeuſes & bien correſpondantes au nom ; » toutefois pas demeurer là ne faut, comme au chant » des ſyrènes, ains à plus haut ſens interpréter ce

» que par aventure cuidiez dit en gayeté de cœur.
» Veites-vous oncques chien rencontrant quelque os
» médullaire? c'est, comme dit Platon, *lib. II de*
» *Rep.* la bête du monde plus philosophe. Si vous
» l'avez, vous avez pu noter de quelle dévotion il le
» guette, de quel soing il le garde, de quelle ferveur
» il le tient, de quelle prudence il l'entamme, de
» quelle affection il le brise, & de quelle diligence il
» le sugce. Qui l'induit à ce faire? quel est l'espoir
» de son étude? quel bien prétend-il? rien plus
» qu'ung peu de moüelle ».

Mais qu'arriva-t-il? très-peu de lecteurs ressemblèrent au chien qui suce la moëlle. On ne s'attacha qu'aux os, c'est-à-dire, aux bouffonneries absurdes, aux obscénités affreuses, dont le livre est plein. Si, malheureusement pour Rabelais, on avait trop pénétré le sens du livre, si on l'avait jugé sérieusement; il est à croire qu'il lui en aurait coûté la vie, comme à tous ceux qui, dans ce temps-là, écrivaient contre l'église romaine.

Il est clair que Gargantua est François I, Louis XII est Grand-gousier, quoiqu'il ne fût pas le père de François; & Henri II est Pantagruel: l'éducation de Gargantua & le chapitre des *torche-culs* sont une satyre de l'éducation qu'on donnait alors aux princes: les couleurs blanc & bleu désignent évidemment la livrée des rois de France.

La guerre pour une charrette de fouasses, est la guerre entre Charles V & François I, qui commença pour une querelle très-légère entre la maison de

Bouillon-la-Marck & celle de Chimay; & cela eſt ſi vrai, que Rabelais appelle Marckuet le conducteur des fouaſſes par qui commença la noiſe.

Les moines de ce temps-là ſont peints très-naïvement ſous le nom de frère Jean des Entomures. Il n'eſt pas poſſible de méconnaître Charles-Quint dans le portrait de Picrocole.

A l'égard de l'égliſe, il ne l'épargne pas. Dès le premier livre, au chapitre XXXIX, voici comme il s'exprime: « Que Dieu eſt bon qui nous donne ce » bon piot! j'advoue Dieu que ſi j'euſſe été au temps » de Jéſus-Chriſt, j'euſſe bien engardé que les Juifs » l'euſſent prins au jardin d'Olivet. Enſemble le » diable me faille ſi j'euſſe failli à couper les jarrêts » à meſſieurs les apôtres, qui fuirent tant lâchement » après qu'ils eurent bien ſoupé, & laiſsèrent leur » bon maître au beſoing. Je hais plus que poiſon » un homme qui fuit quand il faut jouer des cou» teaux. Hon, que je ne ſuis roi de France pour » quatre-vingts ou cent ans! par Dieu, je vous ac» coûtrerois en chiens courtaults les fuyards de Pa» vie ».

On ne peut ſe méprendre à la généalogie de Gargantua, c'eſt une parodie très-ſcandaleuſe de la généalogie la plus reſpectable. « De ceux-là, dit-il, ſont » venus les géans, & par eux Pantagruel; le premier » fut Calbrot, qui engendra Sarabroth,

» Qui engendra Faribroth,

» Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur » de ſoupe, & qui régna du temps du déluge;

» Qui engendra Happe-mouche, qui le premier » inventa de fumer les langues de bœuf ;

» Qui engendra Fout-ânon,

» Qui engendra Vit-de-grain,

» Qui engendra Grand-gousier,

» Qui engendra Gargantua ;

» Qui engendra le noble Pantagruel mon maître ».

On ne s'est jamais tant moqué de tous nos livres de théologie que dans le catalogue des livres que trouva Pantagruel dans la bibliothèque de Saint-Victor, c'est *biga salutis*, *braguetta juris*, *pantoufla decretorum* ; la couille-barine des preux, le décret de l'université de Paris sur la gorge des filles ; l'apparition de Gertrude à une nonain en mal d'enfant, le moutardier de pénitence ; *tartareus de modo cacandi* ; l'invention de sainte Croix par les clercs de finesse, le couillage des promoteurs, la cornemuse des prélats, la profiterole des indulgences ; *utrùm chimera in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones* ; *quæstio debatuta per decem hebdomadas in concilio constantiensi* ; les brimborions des célestins, la ratoire des théologiens ; *chacouillonis de magistro* ; les aises de la vie monacale, la patenôtre du singe, les grésillons de dévotion, le viédase des abbés, &c.

Lorsque Panurge demande conseil à frère Jean des Entomures pour savoir s'il se mariera & s'il sera cocu, frère Jean récite ses litanies. Ce ne sont pas les litanies de la Vierge. Ce sont les litanies du c. mignon, c. moignon, c. patté, c. laité, &c. Cette plate profanation n'eût pas été pardonnable à un laïque : mais dans un prêtre !

Après cela, Panurge va consulter le théologal Hipotadée, qui lui dit qu'il sera cocu, s'il plaît à Dieu. Pantagruel va dans l'île des Lanternois; ces Lanternois sont les ergoteurs théologiques qui commencèrent, sous le règne de Henri II, ces horribles disputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'île de Tohu-Bohu, c'est-à-dire, de la confusion, est l'Angleterre, qui changea quatre fois de religion depuis Henri VIII.

On voit assez que l'île de Papefiguière désigne les hérétiques. On connaît les papimanes; ils donnent le nom de *Dieu* au pape. On demande à Panurge s'il est assez heureux pour avoir vu le saint-père; Panurge répond qu'il en a vu trois, & qu'il n'y a guère profité. La loi de Moïse est comparée à celle de Cybèle, de Diane, de Numa; les décrétales sont appelées *décrotoires*. Panurge assure que, s'étant torché le cul avec un feuillet des décrétales appelées *clémentines*, il en eut des hémorrhoïdes longues d'un demi-pied.

On se moque des basses messes qu'on appelle *messes sèches*, & Panurge dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de bon vin. La confession y est tournée en ridicule. Pantagruel va consulter l'oracle de la dive bouteille, pour savoir s'il faut communier sous les deux espèces, & boire de bon vin après avoir mangé le pain sacré. Epistémon s'écrie en chemin: *Vivat, fifat, pipat, bibat; c'est le secret de l'Apocalypse.* Frère Jean des Entomures demande une charretée de filles pour se réconforter en cas qu'on lui refuse la communion sous les deux espèces. On

rencontre des gastrolacs, c'est-à-dire, des possédés. Gaster invente le moyen de n'être pas blessé par le canon; c'est une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'île où est l'oracle de la dive bouteille, ils abordent à l'île Sonnante, où sont cagots, clergots, monagots, prêtregots, abbégots, évégots, cardingots, & enfin le papegot qui est unique dans son espèce. Les cagots avaient conchié toute l'île Sonnante. Les capucingots étaient les animaux les plus puans & les plus maniaques de toute l'île.

La fable de l'âne & du cheval, la défense faite aux ânes de baudouiner dans l'écurie, & la liberté que se donnent les ânes de baudouiner pendant le temps de la foire, sont des emblêmes assez intelligibles du célibat des prêtres, & des débauches qu'on leur imputait alors.

Les voyageurs sont admis devant le papegot. Panurge veut jeter une pierre à un évégo qui ronflait à la grand'messe; maître Editue, c'est à-dire, maître sacristain, l'en empêche en lui disant: « Homme de » bien, frappe, féris, tue, & meurtris tous rois, » princes du monde en trahison, par venin ou autre- » trement, quand tu voudras, déniche des cieux les » anges, de tout auras pardon du papegot: ces sacrés » oiseaux ne touches ».

De l'île Sonnante, on va au royaume de Quintescence, ou Entelèchie; or Enteléchie c'est l'ame. Ce personnage inconnu, & dont on parle depuis qu'il y a des hommes, n'y est pas moins tourné en ridicule que le pape; mais les doutes sur l'existence de l'ame

ſont beaucoup plus enveloppés que les railleries ſur la cour de Rome.

Les ordres mendians habitent l'île des frères Fredons. Ils paraiſſent d'abord en proceſſion. L'un d'eux ne répond qu'en monoſyllabes à toutes les queſtions que Panurge fait ſur leurs g..... Combien ſont-elles ? *Vingt.* Combien en voudriez-vous ? *Cent.*

Le remuement des feſſes quel eſt il ? *dru.*

Que diſent-elles en culetant ? *mot.*

Vos cas quels ſont-ils...... ? *grands.*

Quante fois par jour ? *ſix.* Et de nuit ? *dix.*

Enfin l'on arrive à l'oracle de la dive bouteille. La coutume alors dans l'égliſe était de préſenter de l'eau aux communians laïques pour faire paſſer l'hoſtie, & c'eſt encore l'uſage en Allemagne. Les réformateurs voulaient abſolument du vin pour figurer le ſang de Jéſus-Chriſt. L'égliſe romaine ſoutenait que le ſang était dans le pain auſſi-bien que les os & la chair. Cependant les prêtres catholiques buvaient du vin, & ne voulaient pas que les ſéculiers en buſſent. Il y avait dans l'île de l'oracle de la dive bouteille une belle fontaine d'eau claire. Le grand-pontife Bacbuc en donna à boire aux pélerins en leur diſant ces mots : « Jadis ung capitaine juif, docte & chevaleureux, » conduiſant ſon peuple par les déſerts en extrême » famine, impétra des cieux la manne, laquelle leur » étoit de goût tel par imagination que paravant leur » étoient réellement les viandes. Ici de même beuvans » de cette liqueur mirifique ſentirez goût de tel vin » comme l'aurez imaginé. Or *imaginez*, & *beuvez* :

» ce que nous feimes : puis s'écria Panurge, disant :
» Par Dieu, c'est ici du vin de Baune, meilleur que
» oncques jamais je beus, ou je me donne à nonante
» & seize diables ».

Le fameux doyen d'Irlande Swift a copié ce trait dans son conte du Tonneau, ainsi que plusieurs autres. Milord Pierre donne à Martin & à Jean, ses frères, un morceau de pain sec pour leur dîner, & veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf, des perdrix, des chapons, avec d'excellent vin de Bourgogne.

Vous remarquerez que Rabelais dédia la partie de son livre qui contient cette sanglante satyre de l'église romaine, au cardinal Odet de Châtillon, qui n'avait pas encore levé le masque, & ne s'était pas déclaré pour la religion protestante. Son livre fut imprimé avec privilége; & le privilége pour cette satyre de la religion catholique fut accordé en faveur des ordures, dont on faisait en ce temps-là beaucoup plus de cas que des papegots & des cardingots. Jamais ce livre n'a été défendu en France, parce que tout y est entassé sous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laissé le loisir de démêler le véritable but de l'auteur.

On a peine à croire que le bouffon qui riait si hautement de l'ancien & du nouveau Testament, était curé. Comment mourut-il ? en disant : *Je vais chercher un grand peut-être.*

L'illustre M. le Duchat a chargé de notes pédantesques cet étrange ouvrage dont il s'est fait quarante éditions. Observez que Rabelais vécut & mourut

chéri, fêté, honoré; & qu'on fit mourir dans les plus affreux supplices ceux qui prêchaient la morale la plus pure.

LETTRE II.

Sur les prédécesseurs de Rabelais en Allemagne & en Italie, & d'abord du livre intitulé: Litteræ virorum obscurorum.

MONSEIGNEUR,

Votre altesse me demande si, avant Rabelais, on avait écrit avec autant de licence. Nous répondons que probablement son modèle a été le recueil des lettres des *gens obscurs*, qui parut en Allemagne au commencement du seizième siècle: ce recueil est en latin; mais il est écrit avec autant de naïveté & de hardiesse que Rabelais. Voici une ancienne traduction d'un passage de la vingt-huitième lettre.

« Il y a concordance entre les sacrés cahiers & les » fables poétiques, comme le pourrez noter du ser- » pent Python, occis par Apollon, comme le dit le » psalmiste: *Ce dragon qu'avez formé pour vous en* » *gausser.* Saturne, vieux père des dieux qui mange » ses enfans, est en Ezéchiel, lequel dit: *Vos pères* » *mangeront leurs enfans.* Diane, se pourmenant avec » force vierges, est la bienheureuse vierge Marie, » selon le psalmiste, lequel dit: *Vierges viendront*

» après

» *après elle.* Califto, déflorée par Jupiter, & retournant au ciel, eft en Matthieu, chap. XII : *Je reviendrai dans la maifon dont je fuis fortie.* Aglaure, transfinuée en pierre, fe trouve en Job, ch. XLII : » *Son cœur s'endurcira comme pierre.* Europe, engroffée par Jupiter, eft en Salomon : *Ecoute, fille,* » *vois, & incline ton oreille; car le roi t'a concupifcée.* » Ezéchiel a prophétifé d'Actéon qui vit la nudité de » Diane : *Tu étais nue, j'ai paffé par-là, & je t'ai* » *vue.* Les poètes ont écrit que Bacchus eft né deux » fois, ce qui fignifie le CHRIST, né *avant les fiècles* » *& dans le fiècle.* Sémélé, qui nourrit Bacchus, eft » le prototype de la bienheureufe vierge; car il eft » dit en Exode : *Prends cet enfant, nourris-le-moi,* » *& tu auras falaire* ».

Ces impiétés font encore moins voilées que celles de Rabelais.

C'eft beaucoup que dans ce temps-là on commençât en Allemagne à fe moquer de la magie. On trouve dans la lettre à maître Acacius Lampirius une raillerie affez forte fur la conjuration qu'on employait pour fe faire aimer des filles. Le fecret confiftait à prendre un cheveu de la fille; on le plaçait d'abord dans fon haut-de-chauffe; on faifait une confeffion générale, & l'on faifait dire trois meffes, pendant lefquelles on mettait le cheveu autour de fon cou; on allumait un cierge béni au dernier évangile, & on prononçait cette formule : « O cierge! je te conjure par la vertu du » Dieu tout-puiffant, par les neuf chœurs des anges, » par la vertu gofdriène, amène-moi icelle fille en

» chair & en os, afin que je la saboule à mon plai-
» sir, &c.

Le latin macaronique dans lequel ces lettres sont écrites, porte avec lui un ridicule qu'il est impossible de rendre en français; il y a sur-tout une lettre de Pierre de la Charité, messager de grammaire à Ortoouin, dont on ne peut traduire en français les équivoques latines : il s'agit de savoir si le pape peut rendre physiquement légitime un enfant bâtard. Il y en a une autre de Jean de Schwinfordt, maître-ès-arts, où l'on soutient que Jésus-Christ a été moine, saint Pierre prieur du couvent, Judas Iscariote maître d'hôtel, & l'apôtre Philippe portier.

Jean Schelontzique raconte, dans la lettre qui est sous son nom, qu'il avait trouvé à Florence Jacques Hoestrat (grande rue), ci-devant inquisiteur : Je lui fis la révérence, dit-il, en lui ôtant mon chapeau, & je lui dis : Père, êtes-vous révérend, ou n'êtes-vous pas révérend? Il me répondit : *Je suis celui qui suis.* Je lui dis alors : Vous êtes maître Jacques Grande-rue; sacré char d'Elie, dis-je, comment diable êtes-vous à pied? c'est un scandale; *ce qui est* ne doit pas se promener avec ses pieds en fange & en merde. Il me répondit : « Ils sont venus en charriots & sur » chevaux, mais nous venons au nom du Seigneur ». Je lui dis : Par le Seigneur, il est grande pluie & grand froid. Il leva les mains au ciel en disant : « Rosée du » ciel, tombez d'en-haut, & que les nuées du ciel » pleuvent le juste ».

Il faut avouer que voilà précisément le style de

Rabelais; & je ne doute pas qu'il n'ait eu ſous les yeux ces lettres des *gens obſcurs*, lorſqu'il écrivit ſon Gargantua & ſon Pantagruel.

Le conte de la femme qui, ayant ouï dire que tous les bâtards étaient de grands-hommes, alla vîte ſonner à la porte des cordeliers pour ſe faire faire un bâtard, eſt abſolument dans le goût de notre maître François.

Les mêmes obſcénités & les mêmes ſcandales fourmillent dans ces deux ſinguliers livres.

Des anciennes facéties italiennes qui précédèrent Rabelais.

L'ITALIE, dès le quatorzième ſiècle, avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez ſeulement dans Bocace la confeſſion de Ser Ciapelleto à l'article de la mort. Son confeſſeur l'interroge; il lui demande s'il n'eſt jamais tombé dans le péché d'orgueil: Ah! mon père, dit le coquin, j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaiſance en moi-même, en réfléchiſſant que j'ai gardé ma virginité toute ma vie. — Avez-vous été gourmand? — Hélas oui, mon père; car outre les autres jours de jeûne ordonné, j'ai toujours jeûné au pain & à l'eau trois fois par ſemaine; mais j'ai mangé mon pain quelquefois avec tant d'appétit & de délice, que ma gourmandiſe a ſans doute déplu à Dieu. — Et l'avarice, mon fils? — Hélas! mon père, je ſuis coupable du péché d'avarice, pour avoir fait quelquefois le commerce, afin de donner tout mon gain aux pau-

vres. — Vous êtes-vous mis quelquefois en colère? — Oh tant! quand je voyais le ſervice divin ſi négligé, & les pécheurs ne pas obſerver les commandemens de Dieu, comme je me mettais en colère!

Enſuite Ser Ciapelleto s'accuſe d'avoir fait balayer ſa chambre un jour de dimanche: le confeſſeur le raſſure, & lui dit que Dieu lui pardonnera; le pénitent fond en larmes, & lui dit que Dieu ne lui pardonnera jamais; qu'il ſe ſouvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre ſa mère, que c'était un crime irrémiſſible; ma pauvre mère, dit il, qui m'a porté neuf mois dans ſon ventre le jour & la nuit, & qui me portait dans ſes bras quand j'étais petit! Non, Dieu ne me pardonnera jamais d'avoir été un ſi méchant enfant.

Enfin, cette confeſſion étant devenue publique, on fait un ſaint de Ciapelleto, qui avait été le plus grand frippon de ſon temps.

Le chanoine Luigi Pulci eſt beaucoup plus licencieux dans ſon poëme du Morgante. Il commence ce poème par oſer tourner en ridicule les premiers verſets de l'évangile de ſaint Jean.

In principio era il verbo appreſſo a Dio,
Ed era Iddio il Verbo, e il Verbo lui;
Queſto era il principio, al parer mio, &c.

J'ignore, après tout, ſi c'eſt par naïveté, ou par impiété que le Pulci ayant mis l'évangile à la tête de ſon poëme, le finit par le *Salve Regina;* mais ſoit puérilité, ſoit audace, cette liberté ne ſerait pas ſouf-

ferte aujourd'hui. On condamnerait plus encore la réponse de Morgante à Margutte: ce Margutte demande à Morgante s'il est chrétien ou musulman.

E se gli crede in Cristo ó in Maometto.
Rispose allor Margutte, per dir te l' tosto,
Io non credo più al nero che al azurro;
Ma nel cappone o lesso o voglia arrosto
. . . .
Ma sopra tutto nel buon vino ho fede.
. . . .
Or queste son' tre virtù cardinali:
La gola, il dado, e'l culo, come io t'ho detto.

Une chose bien étrange, c'est que presque tous les écrivains italiens des quatorzième, quinzième & seizième siècles, ont très-peu respecté cette même religion, dont leur patrie était le centre; plus ils voyaient de près les augustes cérémonies de ce culte, & les premiers pontifes, plus ils s'abandonnaient à une licence que la cour de Rome semblait alors autoriser par son exemple. On pouvait leur appliquer ces vers du *Pastor fido*:

Il longo conversar genera noia,
E la noia il fastidio, e l'odio al fine.

Les libertés qu'ont prises Machiavel, l'Arioste, l'Aretin, l'archevêque de Bénévent la Casa, le cardinal Bembo, Pomponace, Cardan, & tant d'autres savans, sont assez connues. Les papes n'y faisaient nulle attention; & pourvu qu'on achetât des indulgences, & qu'on ne se mêlât point du gouvernement, il était permis de tout dire. Les Italiens alors ressem-

blaient aux anciens Romains qui se moquaient impunément de leurs dieux, mais qui ne troublèrent jamais le culte reçu (*a*). Il n'y eut que Giordano Bruno, qui ayant bravé l'inquisiteur à Venise, & s'étant fait un ennemi irréconciliable d'un homme si puissant & si dangereux, fut recherché pour son livre *della bestia trionfante*; on le fit périr par le supplice du feu; supplice inventé parmi les chrétiens contre les hérétiques. Ce livre très-rare est pis qu'hérétique; l'auteur n'admet que la loi des patriarches, la loi naturelle, il fut composé & imprimé à Londres, chez le lord Philippe Sidney, l'un des plus grands-hommes d'Angleterre, favori de la reine Elisabeth.

Parmi les incrédules on range communément tous les princes & les politiques d'Italie des quatorzième, quinzième & seizième siècles. On prétend que si le pape Sixte IV avait eu de la religion, il n'aurait pas trempé dans la conjuration des Pazzi, pour laquelle on pendit l'archevêque de Florence en habits pontificaux aux fenêtres de l'hôtel-de-ville. Les assassins des Médicis, qui exécutèrent leur parricide dans la cathédrale, au moment que le prêtre montrait l'eucharistie au peuple, ne pouvaient, dit-on, croire à l'eucharistie. Il paraît impossible qu'il y eût le moindre instinct de religion dans le cœur d'un Alexandre VI, qui faisait périr par le stylet, par la corde, ou par le

(*) Nous citons tous ces scandales en les détestant, & nous espérons faire passer dans l'esprit du lecteur judicieux, les sentimens qui nous animent.

poiſon, tous les petits princes dont il raviſſait les Etats ; & qui leur accordait des indulgences *in articulo mortis ;* dans le temps qu'ils rendaient les derniers ſoupirs.

On ne tarit point ſur ces affreux exemples. Hélas ! Monſeigneur, que prouvent-ils ? que le frein d'une religion pure, dégagée de toutes les ſuperſtitions qui la déshonorent, & qui peuvent la rendre incroyable, était abſolument néceſſaire à ces grands criminels. Si la religion avait été épurée, il y aurait eu moins d'incrédulité & moins de forfaits. Quiconque croit fermement un Dieu rémunérateur de la vertu, & vengeur du crime, tremblera ſur le point d'aſſaſſiner un homme innocent ; & le poignard lui tombera des mains : mais les Italiens alors ne connaiſſant le chriſtianiſme que par des légendes ridicules, par les ſottiſes & les fourberies des moines ; s'imaginaient qu'il n'eſt aucune religion, parce que leur religion ainſi déshonorée leur paraiſſait abſurde. De ce que Savonarole avait été un faux prophète, ils concluaient qu'il n'y a point de Dieu ; ce qui eſt un fort mauvais argument. L'abominable politique de ces temps affreux leur fit commettre mille crimes : leur philoſophie non moins affreuſe, étouffa leurs remords ; ils voulurent anéantir le Dieu qui pouvait les punir.

LETTRE III.

Sur Vanini.

MONSEIGNEUR,

Vous me demandez des mémoires ſur Vanini ; je ne puis mieux faire que de vous renvoyer à la ſection troiſième de l'article Athéiſme du dictionnaire philoſophique : j'ajouterai aux ſages réflexions que vous y trouverez, qu'on imprima une vie de Vanini à Londres en 1717. Elle eſt dédiée à milord North and Grei. Ceſt un Français réfugié, ſon chapelain, qui en eſt l'auteur. C'eſt aſſez de dire, pour faire connaître le perſonnage, qu'il s'appuie dans ſon hiſtoire ſur le témoignage du jéſuite Garaſſe, le plus abſurde & le plus inſolent calomniateur, & en même temps le plus ridicule écrivain qui jamais ait été chez les jéſuites. Voici les paroles de Garaſſe, citées par le chapelain, & qui ſe trouvent en effet dans la doctrine curieuſe de ce jéſuite, page 144.

« Pour Lucile Vanin, il étoit Napolitain, homme » de néant, qui avoit rodé toute l'Italie en chercheur » de repues franches, & une bonne partie de la » France en qualité de pédant. Ce méchant beliſtre » étant venu en Gaſcogne en 1617, faiſoit état d'y » ſemer avantageuſement ſon ivraie, & faire riche » moiſſon d'impiété, cuidant avoir trouvé des eſprits

» susceptibles de ses propositions. Il se glissoit dans » les noblesses effrontément pour y piquer l'escabelle » aussi franchement que s'il eût été domestique, & » apprivoisé de tout temps à l'humeur du pays ; mais » il rencontra des esprits plus forts & résolus à la » défense de la vérité, qu'il ne s'étoit imaginé ».

Que pouvez-vous penser, Monseigneur, d'une vie écrite sur de pareils mémoires ? Ce qui vous surprendra davantage, c'est que lorsque ce malheureux Vanini fut condamné, on ne lui représenta aucun de ses livres, dans lesquels on a imaginé qu'était contenu le prétendu athéisme pour lequel il fut condamné. Tous les livres de ce pauvre Napolitain étaient des livres de théologie & de philosophie, imprimés avec privilége, & approuvés par des docteurs de la faculté de Paris. Ses dialogues même qu'on lui reproche aujourd'hui, & qu'on ne peut guère condamner que comme un ouvrage très-ennuyeux, furent honorés des plus grands éloges en français, en latin, & même en grec. On voit sur-tout parmi ces éloges ces vers d'un fameux docteur de Paris :

Vaninus, vir mente potens, sophiæque magister
Maximus, Italiæ decus, & nova gloria gentis.

Ces deux vers furent imités depuis en français :

Honneur de l'Italie, émule de la Grèce,
Vanini fait connaître & chérir la sagesse.

Mais tous ces éloges ont été oubliés, & on se souvient seulement qu'il a été brûlé vif. Il faut avouer

qu'on brûle quelquefois les gens un peu légèrement : témoin Jean Hus, Jérôme de Prague, le conseiller Anne Dubourg, Servet, Antoine, Urbain Grandier, la maréchale d'Ancre, Morin, & Jean Calas ; témoin enfin cette foule innombrable d'infortunés, que presque toutes les sectes chrétiennes ont fait périr tour à tour dans les flammes ; horreur inconnue aux Persans, aux Turcs, aux Tartares, aux Indiens, aux Chinois, à la république romaine, & à tous les peuples de l'antiquité ; horreur à peine abolie parmi nous, & qui fera rougir nos enfans d'être sortis d'aïeux si abominables.

LETTRE IV.

Sur les auteurs anglais; & particulièrement de Warburton.

MONSEIGNEUR,

Votre alteſſe demande qui ſont ceux qui ont eu l'audace de s'élever, non-ſeulement contre l'égliſe romaine, mais contre l'égliſe chrétienne; le nombre en eſt prodigieux, ſur-tout en Angleterre. Un des premiers eſt le lord Herbert de Cherburi, mort en 1648, connu par ſes traités de la religion des laïques, & de celle des gentils.

Hobbes ne reconnut d'autre religion que celle à qui le gouvernement donnait ſa ſanction. Il ne voulait point deux maîtres. Le vrai pontife eſt le magiſtrat; cette doctrine ſouleva tout le clergé. On cria au ſcandale, à la nouveauté. Pour du ſcandale, c'eſt-à-dire, de ce qui fait tomber, il y en avait; mais de la nouveauté, non; car en Angleterre, le roi était dès long-temps le chef de l'égliſe. L'impératrice de Ruſſie en eſt le chef, dans un pays plus vaſte que l'empire romain. Le ſénat dans la république était le chef de la religion, & tout empereur romain était ſouverain pontife.

Le lord Shaftesbury ſurpaſſa de bien loin Herbert & Hobbes pour l'audace & pour le ſtyle. Son mépris

pour la religion chrétienne éclate trop ouvertement.

La religion naturelle de Woolaſton eſt écrite avec bien plus de ménagement ; mais n'ayant pas les agrémens de milord Shaftesbury, ce livre n'a été guère lu que des philoſophes.

De Toland.

Toland a porté des coups beaucoup plus violens. C'était une ame fière & indépendante ; né dans la pauvreté, il pouvait s'élever à la fortune, s'il avait été plus modéré. La perſécution l'irrita ; il écrivit contre la religion chrétienne par haine & par vengeance.

Dans ſon premier livre, intitulé *la Religion chrétienne ſans myſtères*, il avait écrit lui-même un peu myſtérieuſement, & ſa hardieſſe était couverte d'un voile. On le condamna, on le pourſuivit en Irlande : le voile fut bientôt déchiré. Ses Origines judaïques, ſon Nazaréen, ſon Pantéiſticon, furent autant de combats qu'il livra ouvertement au chriſtianiſme. Ce qui eſt étrange, c'eſt qu'ayant été opprimé en Irlande pour le plus circonſpect de ſes ouvrages, il ne fut jamais troublé en Angleterre pour les livres les plus audacieux.

On l'accuſa d'avoir fini ſon Pantéiſticon par cette prière blaſphématoire, qui ſe trouve en effet dans quelques éditions. *Omnipotens & ſempiterne Bacche, qui hominum corda donis tuis recreas, concede propitiùs ut qui heſternis poculis ægroti facti ſunt, hodiernis curentur, per pocula poculorum. Amen !*

Mais comme cette profanation était une parodie d'une prière de l'église romaine, les Anglais n'en furent point choqués. Au reste, il est démontré que cette prière profane n'est point de Toland; elle avait été faite deux cents ans auparavant en France, par une société de buveurs; on la trouve dans le Carême allégorisé, imprimé en 1563. Ce fou de jésuite Garasse en parle dans sa Doctrine curieuse, livre II, page 201.

Toland mourut avec un grand courage en 1721. Ses dernières paroles furent, je vais dormir. Il y a encore quelques pièces de vers en l'honneur de sa mémoire; ils ne sont pas faits par des prêtres de l'église anglicane.

De Locke.

C'est à tort qu'on a compté le grand philosophe Locke parmi les ennemis de la religion chrétienne. Il est vrai que son livre du Christianisme raisonnable s'écarte assez de la foi ordinaire; mais la religion des primitifs, appelés trembleurs, qui fait une si grande figure en Pensilvanie, est encore plus éloignée du christianisme ordinaire; & cependant ils sont réputés chrétiens.

On lui a imputé de ne point croire l'immortalité de l'ame, parce qu'il était persuadé que Dieu, le maître absolu de tout, pouvait donner (s'il voulait) le sentiment & la pensée à la matière. M. de Voltaire l'a bien vengé de ce reproche. Il a prouvé que Dieu peut conserver éternellement l'atome, la monade,

qu'il aura daigné favoriser du don de la pensée. C'était le sentiment du célèbre & saint prêtre Gassendi, pieux défenseur de ce que la doctrine d'Epicure peut avoir de bon. Voyez sa fameuse lettre à Descartes.

« D'où vous vient cette notion ? Si elle procède du » corps, il faut que vous ne soyiez pas sans extension. » Apprenez-nous comment il se peut faire que l'es» pèce ou l'idée du corps, qui est étendu, puisse être » reçue dans vous, c'est-à-dire, dans une substance » non étendue....... Il est vrai que vous connaissez » que vous pensez; mais vous ignorez quelle espèce » de substance vous êtes, vous qui pensez, quoique » l'opération de la pensée vous soit connue. Le prin» cipal de votre essence vous est caché; & vous ne » savez point quelle est la nature de cette substance, » dont l'une des opérations est de penser, &c. ».

Locke mourut en paix, disant à Madame Mashan & à ses amis qui l'entouraient : *La vie est une pure vanité.*

De l'évêque Tailor, & de Tindal.

On a mis peut-être avec autant d'injustice, Tailor, évêque de Cannor, parmi les mécréans, à cause de son livre du Guide des douteurs.

Mais pour le docteur Tindal, auteur du Christianisme aussi ancien que le monde, il a été constamment le plus intrépide soutien da la religion naturelle, ainsi que de la maison royale de Hanovre. C'était un des plus savans hommes d'Angleterre dans l'histoire. Il fut honoré jusqu'à sa mort d'une pension de deux

cents livres sterling. Comme il ne goûtait pas les livres de Pope, qu'il le trouvait absolument sans génie & sans imagination, & ne lui accordait que le talent de versifier & de mettre en œuvre l'esprit des autres, Pope fut son implacable ennemi. Tindal de plus était un whig ardent, & Pope un jacobite. Il n'est pas étonnant que Pope l'ait déchiré dans sa Dunciade, ouvrage imité de Dryden, & trop rempli de bassesses & d'images dégoûtantes.

De Collins.

Un des plus terribles ennemis de la religion chrétienne a été Antoine Collins, grand-trésorier de la comté d'Essex, bon métaphysicien, & d'une grande érudition. Il est triste qu'il n'ait fait usage de sa profonde dialectique que contre le christianisme. Le docteur Clarke, célèbre socinien, auteur d'un très-bon livre, où il démontre l'existence de Dieu, n'a jamais pu répondre aux livres de Collins d'une manière satisfaisante, & a été réduit aux injures.

Ses Recherches philosophiques sur la liberté de l'homme, sur les fondemens de la religion chrétienne, sur les prophéties littérales, sur la liberté de penser, sont malheureusement demeurées des ouvrages victorieux.

De Wolston.

Le trop fameux Thomas Wolston, maître-ès-arts de Cambridge, se distingua, vers l'an 1726, par ses discours contre les miracles de Jésus-Christ; & leva

l'étendard ſi hautement, qu'il faiſait vendre à Londres ſon ouvrage dans ſa propre maiſon. On en fit trois éditions, coup ſur coup, de dix mille exemplaires chacune.

Perſonne n'avait encore porté ſi loin la témérité & le ſcandale. Il traite de contes puériles & extravagans les miracles & la réſurrection de notre Sauveur. Il dit que quand Jéſus-Chriſt changea l'eau en vin pour des convives qui étaient déjà ivres, c'eſt qu'apparemment il fit du punch. Dieu emporté par le diable ſur le pinacle du temple, & ſur une montagne dont on voyait tous les royaumes de la terre, lui paraît un blaſphême monſtrueux. Le diable envoyé dans un troupeau de deux mille cochons, le figuier ſéché pour n'avoir pas porté de figues quand ce n'était pas le temps des figues, la transfiguration de Jéſus, ſes habits devenus tout blancs, ſa converſation avec Moïſe & Elie, enfin toute ſon hiſtoire ſacrée eſt traveſtie en roman ridicule. Volſton n'épargne pas les termes les plus injurieux & les plus mépriſans. Il appelle ſouvent notre Seigneur Jéſus-Chriſt *The fellow*, ce compagnon, ce garnement; *a wanderer*, un vagabond; *a mendicant fryar*, un frère coupe chou mendiant.

Il ſe ſauve pourtant à la faveur du ſens myſtique, en diſant que ces miracles ſont de pieuſes allégories. Tous les bons chrétiens n'en ont pas moins eu ſon livre en horreur.

Il y eut un jour une dévote qui, en le voyant paſſer dans la rue, lui cracha au viſage. Il s'eſſuya tranquillement, & lui dit: *C'eſt ainſi que les Juifs ont traité*

notre

votre Dieu. Il mourut en paix, en disant: *Tis a passt every man must come to*, c'est un terme où tout homme doit arriver. Vous trouverez dans le Dictionnaire historique portatif de l'abbé Ladvocat, & dans un nouveau dictionnaire portatif, où les mêmes erreurs sont copiées, que Wolston est mort en prison en 1733. Rien n'est plus faux; plusieurs de mes amis l'ont vu dans sa maison, il est mort libre chez lui.

De Warburton.

On a regardé Warburton, évêque de Glocester, comme un des plus hardis infidèles qui aient jamais écrit; parce qu'après avoir commenté Shakespeare, dont les comédies, & même quelquefois les tragedies fourmillent de quolibets licencieux, il a soutenu, dans sa Légation de Moïse, que Dieu n'a point enseigné à son peuple chéri l'immortalité de l'ame. Il se peut qu'on ait jugé cet évêque trop durement, & que l'orgueil & l'esprit satyrique qu'on lui reprocha aient soulevé toute la nation. On a beaucoup écrit contre lui. Les deux premiers volumes de son ouvrage n'ont paru qu'un vain fatras d'érudition erronée, dans lesquels il ne traite pas même son sujet; & qui de plus sont contraires à son sujet, puisqu'ils ne tendent qu'à prouver que tous les législateurs ont établi pour principes de leurs religions, l'immortalité de l'ame; en quoi même Warburton se trompe; car ni Sanchoniathon le phénicien, ni le livre des cinq Kings chinois, ni Confucius, n'admettent ce principe.

Mais jamais Warburton, dans tous ses faux-fuyans,

n'a pu répondre aux grands argumens perſonnels dont on l'a accablé. Vous prétendez que tous les ſages ont poſé pour fondement de la religion l'immortalité de l'ame, les peines & les récompenſes après la mort; or Moïſe n'en parle, ni dans ſon Décalogue, ni dans aucune de ſes lois; donc Moïſe, de votre aveu, n'était pas un ſage.

Ou il était inſtruit de ce grand dogme, ou il l'ignorait. S'il en était inſtruit, il eſt coupable de ne l'avoir pas enſeigné: s'il l'ignorait, il était indigne d'être légiſlateur.

Ou Dieu inſpirait Moïſe, ou ce n'était qu'un charlatan. Si Dieu inſpirait Moïſe, il ne pouvait lui cacher l'immortalité de l'ame; & s'il ne lui a pas appris ce que tous les Egyptiens ſavaient, Dieu l'a trompé & a trompé tout ſon peuple. Si Moïſe n'était qu'un charlatan, vous détruiſez toute la loi moſaïque, & par conſéquent vous ſapez par le fondement la religion chrétienne bâtie ſur la moſaïque. Enfin, ſi Dieu a trompé Moïſe, vous faites de l'être infiniment parfait un ſéducteur & un frippon. De quelque côté que vous vous tourniez, vous blaſphémez.

Vous croyez vous tirer d'affaire en diſant que Dieu payait ſon peuple comptant, en le puniſſant temporellement de ſes tranſgreſſions, & en le récompenſant par les biens de la terre quand il était fidèle. Cette évaſion eſt pitoyable; car combien de tranſgreſſeurs ont paſſé leurs jours dans les délices! témoin Salomon. Ne faut-il pas avoir perdu le bon ſens ou la pudeur, pour dire que chez les juifs aucun ſcélérat n'échap-

pait à la punition temporelle ? N'eſt il pas parlé cent fois du bonheur des méchans dans l'Ecriture ?

Nous ſavions avant vous que ni le Décalogue ni le Lévitique ne font mention de l'immortalité de l'ame, ni de ſa ſpiritualité, ni des peines & des récompenſes dans une autre vie ; mais ce n'était pas à vous à le dire. Ce qui eſt pardonnable à un laïque, ne l'eſt pas à un prêtre ; & ſur-tout vous ne devez pas le dire dans quatre volumes ennuyeux.

Voilà ce que l'on objecte à Warburton ; il a répondu par des injures atroces, & il a cru enfin qu'il avait raiſon, parce que ſon évêché lui vaut deux mille cinq cents guinées de rentes. Toute l'Angleterre s'eſt déclarée contre lui, malgré ſes guinées. Il s'eſt rendu odieux par la virulence de ſon inſolent caractère beaucoup plus que par l'abſurdité de ſon ſyſtême.

De Bolingbroke.

Milord Bolingbroke a été plus audacieux que Warburton, & de meilleure foi. Il ne ceſſe de dire dans ſes Œuvres philoſophiques, que les athées ſont beaucoup moins dangereux que les théologiens. Il raiſonnait en miniſtre d'Etat qui ſavait combien de ſang les querelles théologiques ont coûté à l'Angleterre ; mais il devait s'en tenir à proſcrire la théologie, & non la religion chrétienne, dont tout homme d'Etat peut tirer de très-grands avantages pour le genre-humain, en la reſſerrant dans ſes bornes ; ſi elle les a franchies. On a publié, après la mort du lord Bolingbroke, quelques-uns de ſes ouvrages plus violens encore que

ſon Recueil philoſophique ; il y déploie une éloquence funeſte. Perſonne n'a jamais écrit rien de plus fort ; on voit qu'il avait la religion chrétienne en horreur. Il eſt triſte qu'un ſi ſublime génie ait voulu couper par la racine un arbre qu'il pouvait rendre très-utile en élaguant ſes branches, & en nettoyant ſa mouſſe.

On peut épurer la religion. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cent cinquante années ; mais les hommes ne s'éclairent que par degrés. Qui aurait prévu alors qu'on analyſerait les rayons du ſoleil, qu'on électriſerait avec le tonnerre, & qu'on découvrirait la loi de la gravitation univerſelle, loi qui préſide à l'univers ? Il eſt temps, ſelon Bolingbroke, qu'on banniſſe la théologie, comme on a banni l'aſtrologie judiciaire, la ſorcellerie, la poſſeſſion du diable, la baguette divinatoire, la panacée univerſelle, & les jéſuites. La théologie n'a jamais ſervi qu'à renverſer les lois, & qu'à corrompre les cœurs, elle ſeule fait les athées, car le grand nombre des théologiens, qui eſt aſſez ſenſé pour voir le ridicule de cette ſcience chimérique, n'en fait pas aſſez pour lui ſubſtituer une ſaine philoſophie. La théologie, diſent-ils, eſt, ſelon la ſignification du mot, la ſcience de Dieu. Or les poliſſons qui ont profané cette ſcience, ont donné de Dieu des idées abſurdes ; & de-là ils concluent que la Divinité eſt une chimère, parce que la théologie eſt chimérique. C'eſt préciſément dire qu'il ne faut ni prendre du quinquina pour la fièvre, ni faire diète dans la pléthore, ni être ſaigné

dans l'apoplexie; parce qu'il y a eu de mauvais médecins; c'eſt nier la connaiſſance du cours des aſtres, parce qu'il y a eu des aſtrologues; c'eſt nier les effets évidens de la chimie, parce que des chimiſtes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde, encore plus ignorans que ces petits théologiens, diſent: Voilà des bacheliers & des licenciés qui ne croient pas en Dieu, pourquoi y croirions-nous? Voilà quelle eſt la ſuite funeſte de l'eſprit théologique. Une fauſſe ſcience fait les athées; une vraie ſcience proſterne l'homme devant la Divinité; elle rend juſte & ſage celui que l'abus de la théologie a rendu inique & inſenſé.

De Thomas Chubb.

Thomas Chubb eſt un philoſophe formé par la nature. La ſubtilité de ſon génie, dont il abuſa, lui fit embraſſer non-ſeulement le parti des ſociniens qui ne regardent Jéſus-Chriſt que comme un homme, mais enfin celui des théiſtes rigides qui reconnaiſſent un Dieu, & n'admettent aucun myſtère. Ses égaremens ſont méthodiques: il voudrait réunir tous les hommes dans une religion qu'il croit épurée parce qu'elle eſt ſimple. Le mot de *chriſtianiſme* eſt à chaque page dans ſes divers ouvrages, mais la choſe ne s'y trouve pas. Il oſe penſer que Jéſus-Chriſt a été de la religion de Thomas Chubb; mais il n'eſt pas de la religion de Jéſus-Chriſt. Un abus perpétuel des mots eſt le fondement de ſa perſuaſion. Jéſus-Chriſt a dit, Aimez Dieu & votre prochain, voilà toute la

loi, voilà tout l'homme. Chubb s'en tient à ces paroles, il écarte tout le reste. Notre Sauveur lui paraît un philosophe comme Socrate, qui fut mis à mort comme lui pour avoir combattu les superstitions & les prêtres de son pays. D'ailleurs il a écrit avec retenue, il s'est toujours couvert d'un voile. Les obscurités dans lesquelles il s'enveloppe lui ont donné plus de réputation que de lecteurs.

LETTRE V.

Sur Swift.

Il est vrai, Monseigneur, que je ne vous ai point parlé de Swift; il mérite un article à part: c'est le seul écrivain anglais de ce genre qui ait été plaisant. C'est une chose bien étrange que les deux hommes à qui on doit le plus reprocher d'avoir osé tourner la religion chrétienne en ridicule, aient été deux prêtres ayant charge d'ames. Rabelais fut curé de Meudon, & Swift fut doyen de la cathédrale de Dublin; tous deux lancèrent plus de sarcasmes contre le christianisme que Molière n'en a prodigué contre la médecine; & tous deux vécurent & moururent paisibles, tandis que d'autres hommes ont été persécutés, poursuivis, mis à mort, pour quelques paroles équivoques.

Mais souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Le conte du Tonneau, du doyen Swift, eſt une imitation des Trois anneaux. La fable de ces trois anneaux eſt fort ancienne ; elle eſt du temps des croiſades. C'eſt un vieillard qui laiſſa en mourant une bague à chacun de ſes trois enfans ; ils ſe battirent à qui aurait la plus belle ; on reconnut enfin, après de longs débats, que les trois bagues étaient parfaitement ſemblables. Le bon vieillard eſt le théiſme, les trois enfans ſont la religion juive, la chrétienne, & la muſulmane.

L'auteur oublia les religions des mages & des brachmanes, & beaucoup d'autres ; mais c'était un Arabe qui ne connaiſſait que ces trois ſectes. Cette fable conduit à cette indifférence qu'on reprocha tant à l'empereur Fréderic II, & à ſon chancelier Vineis, qu'on accuſe d'avoir compoſé le livre *de tribus Impoſtoribus*, qui, comme vous ſavez, n'a jamais exiſté.

Le conte des trois anneaux ſe trouve dans quelques anciens recueils : le docteur Swift lui a ſubſtitué trois juſtaucorps. L'introduction à cette raillerie impie eſt digne de l'ouvrage ; c'eſt une eſtampe où ſont repréſentées trois manières de parler en public : la première eſt le théâtre d'Arlequin & de Gilles ; la ſeconde eſt un prédicateur dont la chaire eſt la moitié d'une futaille ; la troiſième eſt l'échelle du haut de laquelle un homme qu'on va pendre harangue le peuple.

Un prédicateur entre Gilles & un pendu ne fait pas une belle figure. Le corps du livre eſt une hiſtoire allégorique des trois principales ſectes qui diviſent l'Europe méridionale, la romaine, la luthérienne, &

la calviniſte ; car il ne parle pas de l'égliſe grecque, qui poſsède ſix fois plus de terrain qu'aucune des trois autres, & il laiſſe là le mahométiſme bien plus étendu que l'égliſe grecque.

Les trois frères à qui leur vieux bon-homme de père a légué trois juſtaucorps tout unis, & de la même couleur, ſont, Pierre, Martin, & Jean, c'eſt-à-dire, le pape, Luther, & Calvin. L'auteur fait faire plus d'extravagances à ces trois héros que Cervantes n'en attribue à ſon dom Quichotte, & l'Arioſte à ſon Roland ; mais milord Pierre eſt le plus maltraité des trois frères. Le livre eſt très-mal traduit en français ; il n'était pas poſſible de rendre le comique dont il eſt aſſaiſonné. Ce comique tombe ſouvent ſur des querelles entre l'égliſe anglicane & la presbytérienne, ſur des uſages, ſur des aventures, que l'on ignore en France, & ſur des jeux de mots particuliers à la langue anglaiſe. Par exemple, le mot qui ſignifie *une bulle du pape* en français, ſignifie auſſi en anglais *un bœuf*. C'eſt une ſource d'équivoques & de plaiſanteries entièrement perdues pour un lecteur français.

Swift était bien moins ſavant que Rabelais, mais ſon eſprit eſt plus fin & plus délié ; c'eſt le Rabelais de la bonne compagnie. Les lords Oxford & Bolingbroke firent donner le meilleur bénéfice d'Irlande, après l'archevêché de Dublin, à celui qui avait couvert la religion chrétienne de ridicule ; & Abadie, qui avait écrit en faveur de cette religion un livre auquel on prodiguait les éloges, n'eut qu'un malheureux petit bénéfice de village. Mais il eſt à remarquer que tous deux ſont morts fous.

LETTRE VI.

Sur les Allemands.

MONSEIGNEUR,

Votre Allemagne a eu aussi beaucoup de grands seigneurs & de philosophes accusés d'irréligion. Votre célèbre Corneille Agrippa, au quinzième siècle, fut regardé non-seulement comme un sorcier, mais comme un incrédule, cela est contradictoire, car un sorcier croit en Dieu, puisqu'il ose mêler le nom de Dieu dans toutes ses conjurations. Un sorcier croit au diable, puisqu'il se donne au diable. Chargé de ces deux calomnies comme Apulée, Agrippa fut bien heureux de n'être qu'en prison, & de ne mourir qu'à l'hôpital. Ce fut lui qui, le premier, débita que le fruit défendu dont avaient mangé Adam & Eve, était la jouissance de l'amour, à laquelle ils s'étaient abandonnés avant d'avoir reçu de Dieu la bénédiction nuptiale. Ce fut encore lui qui, après avoir cultivé les sciences, écrivit le premier contre elles. Il décria le lait dont il avait été nourri, parce qu'il l'avait très-mal digéré. Il mourut dans l'hôpital de Grenoble, en 1535.

Je ne connais votre fameux docteur Faustus que par la comédie dont il est le héros, & qu'on joue dans toutes vos provinces de l'Empire. Votre docteur

Fauſtus y eſt dans un commerce ſuivi avec le diable. Il lui écrit des lettres qui cheminent par l'air au moyen d'une ficelle; il en reçoit des réponſes. On voit des miracles à chaque acte, & le diable emporte Fauſtus à la fin de la pièce. On dit qu'il était né en Suabe, & qu'il vivait ſous Maximilien I. Je ne crois pas qu'il ait fait plus de fortune auprès de Maximilien qu'auprès du diable ſon autre maître.

Le célèbre Eraſme fut également ſoupçonné d'irréligion par les catholiques & par les proteſtans, parce qu'il ſe moquait des excès où les uns & les autres tombèrent. Quand deux partis ont tort, celui qui ſe tient neutre, & qui par conſéquent a raiſon, eſt vexé par l'un & par l'autre. La ſtatue qu'on lui a dreſſée dans la place de Roterdam ſa patrie, l'a vengé de Luther & de l'inquiſition.

Mélancton, *terre noire*, fut à-peu-près dans le cas d'Eraſme. On prétend qu'il changea quatorze fois de ſentiment ſur le péché originel & ſur la prédeſtination. On l'appelait, dit-on, le Prothée d'Allemagne. Il aurait voulu en être le Neptune qui retient la fougue des vents.

Jam cœlum terramque meo ſine numine, venti,
Miſcere & tantas audetis tollere moles!

Il était modéré & tolérant. Il paſſa pour indifférent. Etant devenu proteſtant, il conſeilla à ſa mère de reſter catholique. De-là on jugea qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

J'omettrai, ſi vous le permettez, la foule des ſec-

taires à qui l'on a reproché d'embrasser des factions plutôt que d'adhérer à des opinions, & de croire à l'ambition & à la cupidité bien plutôt qu'à Luther & au pape. Je ne parlerai pas des philosophes accusés de n'avoir eu d'autre évangile que la nature.

Je viens à votre illustre Leibnitz. Fontenelle, en faisant son éloge à Paris en pleine académie, s'exprime sur sa religion en ces termes : « On l'accuse de » n'avoir été qu'un grand & rigide observateur du » droit naturel : ses pasteurs lui en ont fait des répri- » mandes publiques & inutiles ».

Vous verrez bientôt, Monseigneur, que Fontenelle, qui parlait ainsi, avait essuyé des imputations non moins graves.

Volf, le disciple de Leibnitz, a été exposé à un plus grand danger : il enseignait les mathématiques dans l'université de Hall avec un succès prodigieux. Le professeur théologien Lange, qui gelait de froid dans la solitude de son école, tandis que Volf avait cinq cents auditeurs, s'en vengea en dénonçant Volf comme un athée. Le feu roi de Prusse Fréderic-Guillaume, qui s'entendait mieux à exercer ses troupes qu'aux disputes des savans, crut Lange trop aisément ; il donna le choix à Volf de sortir de ses Etats dans vingt-quatre heures, ou d'être pendu. Le philosophe résolut sur le champ le problême en se retirant à Marbourg, où ses écoliers le suivirent, & où sa gloire & sa fortune augmentèrent. La ville de Hall perdit alors plus de quatre cent mille florins par an que Volf lui valait par l'affluence de ses disciples ; le revenu du roi en

fouffrit, & l'injuftice faite au philofophe ne retomba que fur le monarque. Vous favez, Monfeigneur, avec quelle équité & quelle grandeur d'ame le fucceffeur de ce prince répara l'erreur dans laquelle on avait entraîné fon père.

Il eft dit à l'article *Volf*, dans un dictionnaire, que Charles-Fréderic, philofophe couronné, ami de Volf, l'éleva à la dignité de vice-chancelier de l'univerfité de l'électeur de Bavière, & de baron de l'Empire. Le roi, dont il eft parlé dans cet article, eft en effet un philofophe, un favant, un très-grand génie, ainfi qu'un très-grand capitaine fur le trône; mais il ne s'appelle point Charles; il n'y a point dans fes états d'univerfité appartenant à l'électeur de Bavière; l'empereur feul fait des barons de l'Empire. Ces petites fautes, qui font trop fréquentes dans tous les dictionnaires, peuvent être aifément corrigées.

Depuis ce temps, la liberté de penfer a fait des progrès étonnans dans tout le nord de l'Allemagne. Cette liberté même a été portée à un tel excès, qu'on a imprimé en 1766, un Abrégé de l'Hiftoire eccléfiaftique, de Fleuri, avec une préface d'un ftyle éloquent, qui commence par ces paroles:

« L'établiffement de la religion chrétienne a eu, » comme tous les empires, de faibles commencemens. Un juif de la lie du peuple, dont la naiffance » eft douteufe, qui mêle aux abfurdités des anciennes » prophéties des préceptes de morale, auquel on attribue des miracles, eft le héros de cette fecte: douze » fanatiques fe répandent d'orient en Italie, &c. »

Il eſt triſte que l'auteur de ce morceau, d'ailleurs profond & ſublime, ſe ſoit laiſſé emporter à une hardieſſe ſi fatale à notre ſainte religion. Rien n'eſt plus pernicieux. Cependant cette licence prodigieuſe n'a preſque point excité de rumeurs. Il eſt bien à ſouhaiter que ce livre ſoit peu répandu. On n'en a tiré, à ce que je préſume, qu'un petit nombre d'exemplaires.

Le diſcours de l'empereur Julien contre le chriſtianiſme, traduit à Berlin par le marquis d'Argens, chambellan du roi de Pruſſe, & dédié au prince Ferdinand de Brunſwick, ſerait un coup non moins funeſte porté à notre religion, ſi l'auteur n'avait pas eu le ſoin de raſſurer par des remarques ſavantes les eſprits effarouchés. L'ouvrage eſt précédé d'une préface ſage & inſtructive, dans laquelle il rend juſtice (il eſt vrai) aux grandes qualités & aux vertus de Julien, mais dans laquelle auſſi il avoue les erreurs funeſtes de cet empereur. Je penſe, Monſeigneur, que ce livre ne vous eſt pas inconnu, & que votre chriſtianiſme n'en a pas été ébranlé.

LETTRE VII.

Sur les Français.

Vous avez, je crois, très-bien deviné, Monseigneur, qu'en France il y a plus d'hommes accusés d'impiété que de véritables impies; de même qu'on y a vu beaucoup plus de soupçons d'empoisonnemens que d'empoisonneurs.

L'inquiétude, la vivacité, la loquacité, la pétulance française, supposa toujours plus de crimes qu'elle n'en commit. C'est pourquoi il meurt rarement un prince chez Mézerai sans qu'on lui ait donné le boucon. Le jésuite Garasse & le jésuite Hardouin trouvent par-tout des athées. Force moines, ou gens pires que moines, craignant la diminution de leur crédit, ont été des sentinelles, criant toujours qui vive, l'ennemi est aux portes. Grâces soient rendues à Dieu de ce que nous avons bien moins de gens niant Dieu qu'on ne l'a dit.

De Bonaventure Desperriers.

Un des premiers exemples en France de la persécution fondée sur des terreurs paniques, fut le vacarme étrange qui dura si long-temps au sujet du *Cymbalum mundi*, petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. L'auteur, Bonaventure Desperriers, vivait au commencement du seizième siècle. Ce Des-

perriers était domestique de Marguerite de Valois, sœur de François I. Les lettres commençaient alors à renaître. Desperriers voulut faire en latin quelques dialogues dans le goût de Lucien : il composa quatre dialogues très-insipides sur les prédictions, sur la pierre philosophale, sur un cheval qui parle, sur les chiens d'Actéon. Il n'y a pas assurément dans tout ce fatras de plat écolier, un seul mot qui ait le moindre & le plus éloigné rapport aux choses que nous devons révérer.

On persuada à quelques docteurs qu'ils étaient désignés par les chiens & par les chevaux. Pour les chevaux, ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboyèrent ; aussi-tôt l'ouvrage fut recherché, traduit en langue vulgaire, & imprimé ; & chaque fainéant d'y trouver des allusions ; & les docteurs de crier à l'hérétique, à l'impie, à l'athée. Le livret fut déféré aux magistrats, le libraire Morin mis en prison, & l'auteur en de grandes angoisses.

L'injustice de la persécution frappa si fortement le cerveau de Bonaventure, qu'il se tua de son épée dans le palais de Marguerite. Toutes les langues des prédicateurs, toutes les plumes des théologiens s'exercèrent sur cette mort funeste. Il s'est défait lui-même ; donc il était coupable ; donc il ne croyait point en Dieu ; donc son petit livre, que personne n'avait pourtant la patience de lire, était le catéchisme des athées : chacun le dit, chacun le crut : *credidi propter quod locutus sum*, j'ai cru parce que j'ai parlé, est la devise des hommes. On répète une sottise, & à force de la redire, on en est persuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême ; nouvelle raison pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires & de dictionnaires, n'ont pas manqué d'affirmer que le *Cymbalum mundi* est le précurseur de *Spinosa*.

Nous avons encore un ouvrage d'un conseiller de Bourges, nommé Catherinot, très-digne des armes de Bourges. Ce grand juge dit : Nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus, l'un *de Tribus Impostoribus*, l'autre le *Cymbalum mundi*. Eh ! mon ami, si tu ne les a pas vus, pourquoi en parles-tu ?

Le minime Mersenne, ce facteur de Descartes, le même qui donne douze apôtres à Vanini, dit de Bonaventure Desperriers : « *C'est un monstre & un fripon, d'une impiété achevée.* Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu son livre. Il n'en restait plus que deux exemplaires dans l'Europe, quand Prosper Marchand le réimprima à Amsterdam en 1711. Alors le voile fut tiré ; on ne cria plus à l'impiété, à l'athéisme ; on cria à l'ennui, & on n'en parla plus.

De Théophile.

Il en a été de même de Théophile, très-célèbre dans son temps ; c'était un jeune homme de bonne compagnie, faisant très-facilement des vers médiocres, mais qui eurent de la réputation ; très-instruit dans les belles-lettres, écrivant purement en latin, homme de table autant que de cabinet ; bien venu chez les jeunes seigneurs qui se piquaient d'esprit ; & sur-tout chez cet illustre & malheureux duc de Montmorenci

qui,

qui, après avoir gagné des batailles, mourut ſur un échafaud.

S'étant trouvé un jour avec deux jéſuites, & la converſation étant tombée ſur quelques points de la malheureuſe philoſophie de ſon temps, la diſpute s'aigrit. Les jéſuites ſubſtituèrent les injures aux raiſons. Théophile était poète & Gaſcon, *genus irritabile vatum & Vaſconum.* Il fit une petite pièce de vers où les jéſuites n'étaient pas trop bien traités; en voici trois qui coururent toute la France:

Cette grande & noire machine,
Dont le ſouple & le vaſte corps
Etend ſes bras juſqu'à la Chine.

Théophile même les rappelle dans une épître en vers, écrite de ſa priſon au roi Louis XIII. Tous les jéſuites ſe déchaînèrent contre lui. Les deux plus furieux, Garaſſe & Guérin, déshonorèrent la chaire & violèrent les lois en le nommant dans leurs ſermons, en le traitant d'athée & d'homme abominable, en excitant contre lui toutes leurs dévotes.

Un jéſuite plus dangereux, nommé Voiſin, qui n'écrivait ni ne prêchait, mais qui avait un grand crédit auprès du cardinal de la Rochefoucauld, intenta un procès criminel à Théophile; & ſuborna contre lui un jeune débauché nommé Sajeot, qui avait été ſon écolier, & qui paſſait pour avoir ſervi à ſes plaiſirs infames, ce que l'accuſé lui reprocha à la confrontation. Enfin le jéſuite Voiſin obtint, par la

faveur du jésuite Caussin, confesseur du roi, un décret de prise de corps contre Théophile, sur l'accusation d'impiété & d'athéisme. Le malheureux prit la fuite, on lui fit son procès par contumace, il fut brûlé en effigie, en 1621. Qui croirait que la rage des jésuites ne fut pas encore assouvie ? Voisin paya un lieutenant de la connétablie, nommé le Blanc, pour l'arrêter dans le lieu de sa retraite en Picardie. On l'enferma chargé de fers dans un cachot, aux acclamations de la populace à qui le Blanc criait : C'est un athée que nous allons brûler. De-là on le mena à Paris à la conciergerie, où il fut mis dans le cachot de Ravaillac. Il y resta une année entière, pendant laquelle les jésuites prolongèrent son procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers, Garasse publiait sa Doctrine curieuse, dans laquelle il dit que Pasquier, le cardinal Volsey, Scaliger, Luther, Calvin, Bèze, le roi d'Angleterre, le landgrave de Hesse, & Théophile, sont des *bélistres d'athéistes & de carpocratiens*. Ce Garasse écrivait dans son temps comme le misérable ex-jésuite Nonotte a écrit dans le sien : la différence est que l'insolence de Garasse était fondée sur le crédit qu'avaient alors les jésuites, & que la fureur de l'absurde Nonotte est le fruit de l'horreur & du mépris où les jésuites sont tombés dans l'Europe ; c'est le serpent qui veut mordre encore quand il a été coupé en tronçons. Théophile fut sur-tout interrogé sur le Parnasse satyrique, recueil d'impudicités dans le goût de Pétrone, de Martial, de Catulle,

d'Ausone, de l'archevêque de Bénévent la Caza, de l'évêque d'Angoulême Octavien de Saint-Gelais, & de Mélin de Saint-Gelais son fils, de l'Aretin, de Chorier, de Marot, de Verville, des épigrammes de Rousseau, & de cent autres sottises licencieuses. Cet ouvrage n'était pas de Théophile. Le libraire avait rassemblé tout ce qu'il avait pu de Maynard, de Colletet, de Frénicle, magistrat, & depuis de l'académie des sciences, & de quelques seigneurs de la cour. Il fut avéré que Théophile n'avait point de part à cette édition, contre laquelle lui-même avait présenté requête. Enfin les jésuites, quelque puissans qu'ils fussent alors, ne purent avoir la consolation de le faire brûler, & ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y revint malgré eux, protégé par le duc de Montmorenci, qui le logea dans son hôtel, où il mourut, en 1626, du chagrin auquel une si cruelle persécution le fit enfin succomber.

De Des-Barreaux.

Le conseiller au parlement Des-Barreaux, qui, dans sa jeunesse, avait été ami de Théophile, & qui ne l'avait pas abandonné dans sa disgrâce, passa constamment pour un athée : & sur quoi ? sur un conte qu'on fait de lui, sur l'aventure de l'*omelette au lard*. Un jeune homme à saillies libertines peut très-bien dans un cabaret manger gras un samedi, & pendant un orage mêlé de tonnerres, jeter le plat par la fenêtre, en disant : « Voilà bien du bruit pour une

» omelette au lard », sans pour cela mériter l'affreuse accusation d'athéisme. C'est sans doute une très-grande irrévérence; c'est insulter l'église dans laquelle il était né; c'est se moquer de l'institution des jours maigres; mais ce n'est pas nier l'existence de Dieu.

Ce qui lui donna cette réputation, ce fut principalement l'indiscrète témérité de Boileau, qui, dans sa satyre des Femmes, laquelle n'est pas sa meilleure, dit qu'il a vu plus d'une Capanée,

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux,
Et nous parlant de Dieu du ton de Des-Barreaux.

Jamais ce magistrat n'écrivit rien contre la Divinité. Il n'est pas permis de flétrir du nom d'*athée* un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve; cela est indigne. On a imputé à Des-Barreaux le fameux sonnet qui finit ainsi:

Tonne, frappe, il est temps; rends-moi guerre pour guerre.
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du sang de Jésus-Christ?

Ce sonnet ne vaut rien du tout. *Jésus-Christ* en vers n'est pas tolérable; *rends-moi guerre* n'est pas français; *guerre pour guerre* est très-plat; & *dessus quel endroit* est détestable. Ces vers sont de l'abbé de Lavau; & Des-Barreaux fut toujours très-fâché qu'on les lui attribuât. C'est ce même abbé de Lavau qui fit cette abominable épigramme sur le mausolée élevé dans Saint-Eustache à l'honneur de Lulli.

. . . .

Laiſſez tomber, ſans plus attendre,
Sur ce buſte honteux votre fatal rideau;
Et ne montrez que le flambeau
Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

De la Mothe le Vayer.

Le ſage la Mothe le Vayer, conſeiller d'Etat, précepteur de Monſieur frère de Louis XIV, & qui le fut même de Louis XIV près d'une année, n'eſſuya pas moins de ſoupçons que le voluptueux Des-Barreaux. Il y avait encore peu de philoſophie en France. Le traité de la Vertu des Païens, & les dialogues d'Orazius Tubero, lui firent des ennemis. Les janſéniſtes ſur-tout, qui ne regardaient, après ſaint Auguſtin, les vertus des grands-hommes de l'antiquité que comme des *péchés ſplendides*, ſe déchaînèrent contre lui. Le comble de l'inſolence fanatique eſt de dire: « Nul n'aura de vertu que nous & nos amis; » Socrate, Confucius, Marc-Aurèle, Epictète, ont » été des ſcélérats, puiſqu'ils n'étaient pas de notre » communion ». On eſt revenu aujourd'hui de cette extravagance; mais alors elle dominait. On a rapporté dans un ouvrage curieux, qu'un jour un de ces énergumènes voyant paſſer la Mothe le Vayer dans la galerie du Louvre, dit tout haut: Voilà un homme ſans religion. Le Vayer, au lieu de le faire punir, ſe retourna vers cet homme, & lui dit: « Mon ami, » j'ai tant de religion que je ne ſuis pas de ta re- » ligion ».

De Saint-Evremont.

On a donné quelques ouvrages contre le christianisme sous le nom de Saint-Evremont, mais aucun n'est de lui. On crut, après sa mort, faire passer ces dangereux livres à l'abri de sa réputation, parce qu'en effet on trouve dans ses véritables ouvrages plusieurs traits qui annoncent un esprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs sa vie épicurienne, & sa mort toute philosophique, servirent de prétexte à tous ceux qui voulaient accréditer de son nom leurs sentimens particuliers.

Nous avons sur-tout une Analyse de la Religion chrétienne qui lui est attribuée. C'est un ouvrage qui tend à renverser toute la chronologie, & presque tous les faits de la sainte écriture. Nul n'a plus approfondi que l'auteur l'opinion où sont quelques théologiens, que l'astronome Phlégon avait parlé des ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de notre Seigneur Jésus-Christ. J'avoue que l'auteur a pleinement raison contre ceux qui ont voulu s'appuyer du témoignage de cet astronome; mais il a grand tort de vouloir combattre tout le systême chrétien, sous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reste, Saint-Evremont était incapable de ces recherches savantes. C'était un esprit agréable & assez juste; mais il avait peu de science, nul génie, & son goût était peu sûr: ses discours sur les Romains lui firent une réputation dont il abusa pour faire les plus plates comédies & les plus mauvais vers dont on ait

jamais fatigué les lecteurs, qui n'en sont plus fatigués aujourd'hui, puisqu'ils ne les lisent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables & pleins d'esprit qui ont fleuri dans les temps brillans de Louis XIV; mais non pas au rang des hommes supérieurs. Au reste ceux qui l'ont appelé *athéiste* sont d'infames calomniateurs.

De Fontenelle.

Bernard de Fontenelle, depuis secrétaire de l'académie des sciences, eut une secousse plus vive à soutenir. Il fit insérer, en 1686, dans la République des Lettres, de Bayle, une relation de l'île de Bornéo fort ingénieuse; c'était une allégorie sur Rome & Genève; elles étaient désignées sous le nom de deux sœurs, Mero & Enegu. Mero était une magicienne tyrannique; elle exigeait que ses sujets vinssent lui déclarer leurs plus secrètes pensées, & qu'ensuite ils lui apportassent tout leur argent. Il fallait, avant de venir baiser ses pieds, adorer des os de morts; & souvent, quand on voulait déjeûner, elle faisait disparaître le pain. Enfin ses sortiléges & ses fureurs soulevèrent un grand parti contre elle; & sa sœur Enegu lui enleva la moitié de son royaume.

Bayle n'entendit pas d'abord la plaisanterie, mais l'abbé Terson, l'ayant commentée, elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le temps de la révocation de l'édit de Nantes. Fontenelle courait risque d'être enfermé à la Bastille. Il eut la bassesse de faire d'assez mauvais vers à l'honneur de cette révocation, & à

celui des jésuites; on les inséra dans un mauvais recueil intitulé *le Triomphe de la Religion sous Louis-le-Grand*, imprimé à Paris, chez l'Anglois, en 1687.

Mais ayant depuis rédigé en français, avec un grand succès, la savante Histoire des oracles, de Vandale, les jésuites le persécutèrent. Le Tellier, confesseur de Louis XIV, rappelant l'allégorie de Mero & d'Enegu, aurait voulu le traiter comme le jésuite Voisin avait traité Théophile. Il sollicita une lettre de cachet contre lui. Le célèbre garde-des-sceaux d'Argenson, alors lieutenant de police, sauva Fontenelle de la fureur de le Tellier. S'il avait fallu choisir un athéiste entre Fontenelle & le Tellier, c'était sur le calomniateur le Tellier que devait tomber le soupçon.

Cette anecdote est plus importante que toutes les bagatelles littéraires dont l'abbé Trublet a fait un gros volume concernant Fontenelle. Elle apprend combien la philosophie est dangereuse quand un fanatique, ou un frippon, ou un moine qui est l'un & l'autre, a malheureusement l'oreille du prince. C'est un danger, Monseigneur, auquel on ne sera jamais exposé auprès de vous.

De l'abbé de Saint-Pierre.

L'Allégorie du Mahométisme, par l'abbé de Saint-Pierre, fut beaucoup plus frappante que celle de Mero. Tous les ouvrages de cet abbé, dont plusieurs passent pour des rêveries, sont d'un homme de bien, & d'un citoyen zélé; mais tout s'y ressent d'un pur théisme. Cependant il ne fut point persécuté; c'est

qu'il écrivait d'une manière à ne rendre personne jaloux : son style n'a aucun agrément ; il était peu lu. Il ne prétendait à rien ; ceux qui le lisaient se moquaient de lui, & le traitaient de bon-homme. S'il eût écrit comme Fontenelle, il était perdu, sur-tout quand les jésuites régnaient encore.

De Bayle.

Cependant s'élevait alors, & depuis plusieurs années, l'immortel Bayle, le premier des dialecticiens & des philosophes sceptiques. Il avait déjà donné ses Pensées sur la comète, ses Réponses aux questions d'un Provincial, & enfin son Dictionnaire de raisonnement. Ses plus grands ennemis sont forcés d'avouer qu'il n'y a pas une seule ligne dans ses ouvrages qui soit un blasphême évident contre la religion chrétienne ; mais ses plus grands défenseurs avouent que dans les articles de controverse il n'y a pas une seule page qui ne conduise le lecteur au doute, & souvent à l'incrédulité. On ne pouvait le convaincre d'être impie ; mais il faisait des impies, en mettant des objections contre nos dogmes dans un jour si lumineux qu'il n'était pas possible à une foi médiocre de n'être pas ébranlée ; & malheureusement la plus grande partie des lecteurs n'a qu'une foi très-médiocre.

Il est rapporté dans un de ces dictionnaires historiques, où la vérité est si souvent mêlée avec le mensonge, que le cardinal de Polignac, en passant par Roterdam, demanda à Bayle s'il était anglican, ou

luthérien, ou calvinifte, & qu'il répondit : « Je fuis » proteftant, car je protefte contre toutes les reli- » gions ». En premier lieu, le cardinal de Polignac ne paffa jamais par Roterdam que lorfqu'il alla conclure la paix d'Utrecht en 1713, après la mort de Bayle.

Secondement, ce favant prélat n'ignorait pas que Bayle, né calvinifte au pays de Foix, & n'ayant jamais été en Angleterre ni en Allemagne, n'était ni anglican ni luthérien.

Troifièmement, il était trop poli pour aller demander à un homme de quelle religion il était. Il eft vrai que Bayle avait dit quelquefois ce qu'on lui fait dire ; il ajoutait qu'il était comme Jupiter affemble-nuages d'Homère. C'était d'ailleurs un homme de mœurs réglées & fimples, un vrai philofophe dans toute l'étendue de ce mot. Il mourut fubitement après avoir écrit ces mots : *Voilà ce que c'eft que la vérité.* Il l'avait cherchée toute fa vie, & n'avait trouvé par-tout que des erreurs.

Après lui on a été beaucoup plus loin. Les Maillet, les Boulainvillier, les Boulanger, les Mefliers, le favant Fréret, le dialecticien du Marfais, l'intempérant la Métrie, & bien d'autres, ont attaqué la religion chrétienne avec autant d'acharnement que les Porphyre, les Celfe & les Julien.

J'ai fouvent recherché ce qui pouvait déterminer tant d'écrivains modernes à déployer cette haine contre le chriftianifme. Quelques-uns m'ont répondu que les écrits des nouveaux apologiftes de notre religion

les avaient indignés ; que si ces apologistes avaient écrit avec la modération que leur cause devait leur inspirer, on n'aurait pas pensé à s'élever contre eux; mais que leur bile donnait de la bile ; que leur colère faisait naître la colère ; que le mépris qu'ils affectaient pour les philosophes excitait le mépris ; de sorte qu'enfin il est arrivé entre les défenseurs & les ennemis du christianisme, ce qu'on avait vu entre toutes les communions ; on a écrit de part & d'autre avec emportement ; on a mêlé les outrages aux argumens.

De Mademoiselle Huber.

Mademoiselle Huber était une femme de beaucoup d'esprit, & sœur de l'abbé Huber, très-connu de monseigneur votre père. Elle s'associa avec un grand métaphysicien pour écrire, vers l'an 1740, le livre intitulé *la Religion essentielle à l'homme.* Il faut convenir que malheureusement cette religion essentielle est le pur théisme, tel que les Noachides le pratiquèrent, avant que Dieu eût daigné se faire un peuple chéri dans les déserts de Sinaï & d'Oreb, & lui donner des lois particulières. Selon mademoiselle Huber & son ami, la religion essentielle à l'homme doit être de tous les temps, de tous les lieux, & de tous les esprits. Tout ce qui est mystère est au-dessus de l'homme, & n'est pas fait pour lui ; la pratique des vertus ne peut avoir aucun rapport avec le dogme. La religion essentielle à l'homme est dans ce qu'on doit faire, & non dans ce qu'on ne peut comprendre. L'intolérance est à la religion essentielle ce que la barbarie est à l'hu-

manité, la cruauté à la douceur. Voilà le précis de tout le livre. L'auteur eſt très-abſtrait : c'eſt une ſuite de lemmes & de théorèmes qui répandent quelquefois plus d'obſcurité que de lumières. On a peine à ſuivre cette marche. Il eſt étonnant qu'une femme ait écrit en géomètre ſur une matière ſi intéreſſante : peut-être a-t-elle voulu rebuter des lecteurs qui l'auraient perſécutée, s'ils l'avaient entendue, & s'ils avaient eu du plaiſir en la liſant. Comme elle était proteſtante, elle n'a guère été lue que par des proteſtans. Un prédicant, nommé Deroches, l'a réfutée, & même aſſez poliment pour un prédicant. Les miniſtres proteſtans, monſeigneur, devraient, ce me ſemble, être plus modérés avec les théiſtes, que les évêques catholiques & les cardinaux ; car ſuppoſé un moment, ce qu'à Dieu ne plaiſe, que le théiſme prévalût, qu'il n'y eût qu'un culte ſimple ſous l'autorité des lois & des magiſtrats, que tout fût réduit à l'adoration de l'Être ſuprême rémunérateur & vengeur ; les paſteurs proteſtans n'y perdront rien ; ils reſteront chargés de préſider aux prières publiques faites à l'Être ſuprême, & ſeront toujours des maîtres de morale ; on leur conſervera leurs penſions, ou s'ils la perdent, cette perte ſera bien modique. Leurs antagoniſtes, au contraire, ont de riches prélatures ; ils ſont comtes, ducs, princes ; ils ont des ſouverainetés ; & quoique tant de grandeurs & de richeſſes conviennent mal peut-être aux ſucceſſeurs des apôtres, ils ne ſouffriront jamais qu'on les en dépouille : les droits temporels même qu'ils ont acquis ſont tellement liés aujourd'hui

à la constitution des Etats catholiques, qu'on ne peut les en priver que par des secousses violentes.

Or, le théisme est une religion sans enthousiasme, qui par elle-même ne causera jamais de révolution. Elle est erronée, mais elle est paisible. Tout ce qui est à craindre, c'est que le théisme si universellement répandu, ne dispose insensiblement tous les esprits à mépriser le joug des pontifes, & qu'à la première occasion la magistrature ne les réduise à la fonction de prier Dieu pour le peuple; mais tant qu'ils seront modérés, ils seront respectés : il n'y a jamais que l'abus du pouvoir qui puisse énerver le pouvoir. Remarquons en effet, monseigneur, que deux ou trois cents volumes de théisme n'ont jamais diminué d'un écu le revenu des pontifes catholiques romains, & que deux ou trois écrits de Luther & de Calvin leur ont enlevé environ cinquante millions de rente. Une querelle de théologie pouvait, il y a deux cents ans, bouleverser l'Europe; le théisme n'attrouppa jamais quatre personnes. On peut même dire que cette religion, en trompant les esprits, les adoucit, & qu'elle appaise les querelles, que la vérité mal entendue a fait naître. Quoi qu'il en soit, je me borne à rendre à votre altesse un compte fidèle. C'est à vous qu'il appartient de juger.

De Barbeirac.

Barbeirac est le seul commentateur dont l'on fasse plus de cas que de son auteur. Il traduisit & commenta le fatras de Puffendorf; mais il l'enrichit d'une pré-

face qui fit ſeule débiter le livre. Il remonte, dans cette préface, aux ſources de la morale; & il a la candeur hardie de faire voir que les pères de l'Egliſe n'ont pas toujours connu cette morale pure, qu'ils l'ont défigurée par d'étranges allégories; comme lorſqu'ils diſent que le lambeau de drap rouge expoſé à la fenêtre par la cabaretière Raab, eſt viſiblement le ſang de Jéſus-Chriſt; que Moïſe étendant les bras pendant la bataille contre les Amalécites, eſt la croix ſur laquelle Jéſus expire; que les baiſers de la Sunamite ſont le mariage de Jéſus-Chriſt avec ſon égliſe; que la grande porte de l'arche de Noé déſigne le corps humain, la petite porte déſigne l'anus, &c. &c.

Barbeirac ne peut ſouffrir, en fait de morale, qu'Auguſtin devienne perſécuteur après avoir prêché la tolérance. Il condamne hautement les injures groſſières que Jérôme vomit contre ſes adverſaires, & ſurtout contre Rufin, & contre Vigilantius. Il relève les contradictions qu'il remarque dans la morale des pères; il s'indigne qu'ils aient quelquefois inſpiré la haine de la patrie, comme Tertullien qui défend poſitivement aux chrétiens de porter les armes pour le ſalut de l'empire.

Barbeirac eut de violens adverſaires qui l'accuſèrent de vouloir détruire la religion chrétienne, en rendant ridicules ceux qui l'avaient ſoutenue par des travaux infatigables. Il ſe défendit: mais il laiſſe paraître dans ſa défenſe un ſi profond mépris pour les pères de l'égliſe; il témoigne tant de dédain pour leur fauſſe éloquence, & pour leur dialectique; il leur préfère

si hautement Confucius, Socrate, Zaleucus, Cicéron, l'empereur Antonin, Epictète; qu'on voit bien que Barbeirac est plutôt le zélé partisan de la justice éternelle, & de la loi naturelle donnée de Dieu aux hommes, que l'adorateur des saints mystères du christianisme. S'il s'est trompé en pensant que Dieu est le père de tous les hommes, s'il a eu le malheur de ne pas voir que Dieu ne peut aimer que les chrétiens soumis de cœur & d'esprit, son erreur est du moins d'une belle ame; & puisqu'il aimait les hommes, ce n'est pas aux hommes à l'insulter: c'est à Dieu de le juger. Certainement il ne doit pas être mis au nombre des athéistes.

De Fréret.

L'illustre & profond Fréret était secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris. Il avait fait dans les langues orientales, & dans les ténèbres de l'antiquité, autant de progrès qu'on en peut faire. En rendant justice à son immense érudition & à sa probité, je ne prétends point excuser son hétérodoxie. Non-seulement il étoit persuadé, avec S. Irenée, que Jésus étoit âgé de plus de cinquante ans, quand il souffrit le dernier supplice; mais il croyait avec le Targum, que Jésus n'était point né du temps d'Hérode, & qu'il faut rapporter sa naissance au temps du petit roi Jannée, fils d'Hircan. Les Juifs sont les seuls qui aient eu cette opinion singulière; M. Fréret tâchait de l'appuyer, en prétendant que nos évangiles n'ont été écrits que plus de quarante ans après l'année où nous plaçons la mort de Jésus; qu'ils n'ont été

faits qu'en des langues étrangères, & dans des villes très-éloignées de Jérusalem, comme Alexandrie, Corinthe, Ephèse, Anthioche, Ancire, Thessalonique; toutes villes d'un grand commerce, remplies de thérapeutes, de disciples de Jean, de judaïtes, de galiléens divisés en plusieurs sectes. De-là vient, dit-il, qu'il y eut un très-grand nombre d'évangiles tout différens les uns des autres, chaque société particulière & cachée voulant avoir le sien. Fréret prétend que les quatre qui sont restés canoniques ont été écrits les derniers. Il croit en rapporter des preuves incontestables : c'est que les premiers pères de l'église citent très-souvent des paroles qui ne se trouvent que dans l'évangile des Egyptiens, ou dans celui des Nazaréens, ou dans celui de S. Jacques; & que Justin est le premier qui cite expressément les évangiles reçus.

Si ce dangereux systême était accrédité, il s'ensuivrait évidemment que les livres intitulés *de Matthieu*, *de Jean*, *de Marc*, & *de Luc*, n'ont été écrits que vers le temps de l'enfance de Justin, environ cent ans après notre ère vulgaire. Cela seul renverserait de fond en comble notre religion. Les mahométans qui virent leur faux prophète débiter les feuilles de son Koran, & qui les virent après sa mort rédigées solennellement par le calife Abubeker, triompheraient de nous; ils nous diraient : « Nous n'avons qu'un alcoran; & » vous avez eu cinquante évangiles : nous avons précieusement conservé l'original; & vous avez choisi au » bout de quelques siècles quatre évangiles dont vous » n'avez jamais connu les dates. Vous avez fait votre religion

» religion pièce à pièce; la nôtre a été faite d'un seul
» trait, comme la création. Vous avez cent fois va-
» rié, & nous n'avons changé jamais ».

Grâces au ciel nous ne sommes pas réduits à ces termes funestes. Où en serions-nous, si ce que Fréret avance était vrai? Nous avons assez de preuves de l'antiquité des quatre évangiles: S. Irénée dit expressément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que Fréret réduit en poudre les pitoyables raisonnemens d'Abadie. Cet Abadie prétend que les premiers chrétiens mouraient pour les évangiles, & qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet Abadie reconnaît que les premiers chrétiens avaient fabriqué de faux évangiles. Donc, selon Abadie même, les premiers chrétiens mouraient pour le mensonge. Abadie devait considérer deux choses essentielles; premièrement qu'il n'est écrit nulle part que les premiers martyrs aient été interrogés par les magistrats sur les évangiles; secondement qu'il y a des martyrs dans toutes les communions. Mais si Fréret terrasse Abadie, il est renversé lui-même par les miracles que nos quatre saints évangiles véritables ont opéré. Il nie les miracles, mais on lui oppose une nuée de témoins; il nie les témoins, & alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'est servi souvent de fraudes pieuses; je conviens qu'il est dit dans l'appendix du premier concile de Nicée, que pour distinguer tous les livres canoniques des faux, on les mit pêle-mêle sur une grande table, qu'on pria le Saint-Esprit de faire tomber à bas tous les apocryphes;

auſſi-tôt ils tombèrent, & il ne reſta que les véritables. J'avoue enfin que l'égliſe a été inondée de fauſſes légendes. Mais de ce qu'il y a eu des menſonges & de la mauvaiſe foi, s'enſuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité ni candeur? Certainement Fréret va trop loin; il renverſe tout l'édifice, au lieu de le réparer; il conduit comme tant d'autres le lecteur à l'adoration d'un ſeul Dieu, ſans la médiation du Chriſt. Mais du moins ſon livre reſpire une modération qui lui ferait preſque pardonner ſes erreurs; il ne prêche que l'indulgence & la tolérance; il ne dit point d'injures cruelles aux chrétiens comme milord Bolingbroke; il ne ſe moque point d'eux comme le curé Rabelais, & le curé Swift. C'eſt un philoſophe d'autant plus dangereux qu'il eſt très-inſtruit, très-conſéquent, & très-modeſte. Il faut eſpérer qu'il ſe trouvera des ſavans qui le réfuteront mieux qu'on n'a fait juſqu'à préſent.

Son plus terrible argument eſt que ſi Dieu avait daigné ſe faire homme & juif, & mourir en Paleſtine par un ſupplice infame, pour expier les crimes du genre-humain, & pour bannir le péché de la terre; il ne devait plus y avoir ni péché ni crime; cependant, dit-il, les chrétiens ont été des monſtres cent fois plus abominables que tous les ſectateurs des autres religions enſemble. Il en apporte pour preuve évidente les maſſacres, les roues, les gibets, & les bûchers des Cévènes, & près de cent mille hommes égorgés dans cette province ſous nos yeux; les maſſacres des vallées de Piémont; les maſſacres de la Valteline, du temps de Charles Borromée; les maſſacres des ana-

baptiftes, maffacreurs & maffacrés en Allemagne; les maffacres des luthériens & des papiftes, depuis le Rhin jufqu'au fond du nord; les maffacres d'Irlande, d'Angleterre & d'Ecoffe, du temps de Charles I, maffacré lui-même; les maffacres ordonnés par Marie & par Henri VIII fon père; les maffacres de la Saint-Barthelemi en France, & quarante ans d'autres maffacres, depuis François II jufqu'à l'entrée de Henri IV dans Paris; les maffacres de l'inquifition, peut-être plus abominables encore, parce qu'ils fe font juridiquement; enfin les maffacres de douze millions d'habitans du nouveau monde, exécutés le crucifix à la main; fans compter tous les maffacres faits précédemment au nom de Jéfus-Chrift depuis Conftantin; & fans compter encore plus de vingt fchifmes & de vingt guerres de papes contre papes, & d'évêques contre évêques, les empoifonnemens, les affaffinats, les rapines des papes Jean XI, Jean XII, des Jean XVIII, des Grégoire VII, des Boniface VIII, des Alexandre VI, & de quelques autres papes qui pafsèrent de fi loin en fcélérateffe les Néron & les Caligula. Enfin il remarque que cette épouvantable chaîne prefque perpétuelle de guerres de religion, pendant quatorze cents années, n'a jamais fubfifté que chez les chrétiens; & qu'aucun peuple, hors eux, n'a fait couler une goutte de fang pour des argumens de théologie.

On eft forcé d'accorder à M. Fréret que tout cela eft vrai. Mais en faifant le dénombrement des crimes qui ont éclaté, il oublie les vertus qui fe font cachées; il oublie fur-tout que les horreurs infernales dont il

fait un ſi prodigieux étalage, ſont l'abus de la religion chrétienne, & n'en ſont pas l'eſprit. Si Jéſus-Chriſt n'a pas détruit le péché ſur la terre, qu'eſt-ce que cela prouve? on en pourrait inférer tout au plus, avec les janſéniſtes, que Jéſus-Chriſt n'eſt pas venu pour tous, mais pour pluſieurs, *pro vobis & pro multis.* Mais ſans comprendre les hauts myſtères, contentons-nous de les adorer, & ſur-tout n'accuſons pas cet homme illuſtre d'avoir été athéiſte.

De Boulanger.

Nous aurions plus de peine à juſtifier le ſieur Boulanger, directeur des ponts & chauſſées. Son *Chriſtianiſme dévoilé* n'eſt pas écrit avec la méthode & la profondeur d'érudition & de critique qui caractériſent le ſavant Fréret. Boulanger eſt un philoſophe audacieux qui remonte aux ſources ſans daigner ſonder les ruiſſeaux. Ce philoſophe eſt auſſi chagrin qu'intrépide. Les horreurs dont tant d'égliſes chrétiennes ſe ſont ſouillées depuis leur naiſſance; les lâches barbaries des magiſtrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres; les princes qui, pour leur plaire, ont été d'infames perſécuteurs; tant de folies dans les querelles eccléſiaſtiques, tant d'abominations dans ces querelles; les peuples égorgés ou ruinés; les trônes de tant de prêtres compoſés des dépouilles, & cimentés du ſang des hommes; ces guerres affreuſes de religion dont le chriſtianiſme ſeul a inondé la terre; ce chaos énorme d'abſurdités & de crimes, remue l'imagination du ſieur Boulanger avec une telle puiſſance, qu'il

va, dans quelques endroits de ſon livre, juſqu'à douter de la Providence divine. Fatale erreur que les bûchers de l'inquiſition & nos guerres religieuſes excuſeraient peut-être, ſi elle pouvait être excuſable; mais nul prétexte ne peut juſtifier l'athéiſme. Quand tous les chrétiens ſe ſeraient égorgés les uns les autres, quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs frères aſſaſſinés pour des argumens; quand il ne reſterait qu'un ſeul chrétien ſur la terre, il faudrait qu'en regardant le ſoleil il reconnût & adorât l'Être éternel; il pourrait dire dans ſa douleur : Mes pères & mes frères ont été des monſtres, mais Dieu eſt Dieu.

De Monteſquieu.

Le plus modéré & le plus fin des philoſophes a été le préſident de Monteſquieu. Il ne fut que plaiſant dans ſes Lettres perſanes; il fut délié & profond dans ſon Eſprit des lois. Cet ouvrage rempli d'ailleurs de choſes excellentes, & de fautes, ſemble fondé ſur la loi naturelle, & ſur l'indifférence des religions : c'eſt-là ſur-tout ce qui lui fit tant de partiſans & tant d'ennemis. Mais les ennemis cette fois furent vaincus par les philoſophes. Un cri long-temps retenu s'éleva de tous côtés. On vit enfin à découvert les progrès du théiſme, qui jetoit depuis long-temps de profondes racines. La ſorbonne voulut cenſurer l'Eſprit des lois; mais elle ſentit qu'elle ſerait cenſurée par le public, elle garda le ſilence. Il n'y eut que quelques miſérables écrivains obſcurs, comme un abbé Guyon & un jéſuite, qui dirent des injures au préſident de *Monteſ-*

quieu ; & ils en devinrent plus obscurs encore, malgré la célébrité de l'homme qu'ils attaquaient. Ils auraient rendu plus de service à notre religion, s'ils avaient combattu avec des raisons ; mais ils ont été de mauvais avocats d'une bonne cause.

De la Métrie.

Depuis ce temps, ce fut un déluge d'écrits contre le christianisme. Le médecin la Métrie, le meilleur commentateur de Boerhaave, abandonna la médecine du corps, pour se donner, disait-il, à la médecine de l'ame. Mais son Homme machine fit voir aux théologiens qu'il ne donnait que du poison. Il était lecteur du roi de Prusse, & membre de son académie de Berlin. Le monarque, content de ses mœurs & de ses services, ne daigna pas songer si la Métrie avait eu des opinions erronées en théologie ; il ne pensa qu'au physicien, à l'académicien ; & en cette qualité, la Métrie eut l'honneur que ce héros philosophe daignât faire son éloge funéraire. Cet éloge fut lu à l'académie par un secrétaire de ses commandemens. Un roi gouverné par un jésuite eût pu proscrire la Métrie & sa mémoire ; un roi qui n'était gouverné que par la raison, sépara le philosophe de l'impie, & laissant à Dieu le soin de punir l'impiété, protégea & loua le mérite.

Du curé Meslier.

Le curé Meslier est le plus singulier phénomène qu'on ait vu parmi tous ces météores funestes à la

religion chrétienne. Il étoit curé du village d'Etrepigni en Champagne, près de Rocroy, & desservait aussi une petite paroisse annexe, nommée But. Son père était un ouvrier en serge, du village de Mazerni, dépendant du duché de Rethel. Cet homme de mœurs irréprochables, & assidu à tous ses devoirs, donnait tous les ans aux pauvres de ses paroisses ce qui lui restait de son revenu. Il mourut en 1733, âgé de cinquante-cinq ans. On fut bien surpris de trouver chez lui trois gros manuscrits de trois cent soixante & six feuillets chacun, tous trois de sa main, & signés de lui, intitulés *mon Testament*. Il avait écrit sur un papier gris qui enveloppait un des trois exemplaires, adressés à ses paroissiens, ces paroles remarquables :

« J'ai vu & reconnu les erreurs, les abus, les vanités, les folies, les méchancetés des hommes. Je les hais & déteste ; je n'ai osé le dire pendant ma vie, mais je le dirai au moins en mourant ; & c'est afin qu'on le sache que j'écris ce présent mémoire, afin qu'il puisse servir de témoignage à la vérité, à tous ceux qui le verront & qui le liront, si bon leur semble ».

Le corps de l'ouvrage est une réfutation naïve & grossière de tous nos dogmes, sans en excepter un seul. Le style est très-rebutant, tel qu'on devait l'attendre d'un curé de village. Il n'avait eu d'autre secours pour composer cet étrange écrit, contre la bible & contre l'église, que la bible elle-même, & quelques pères. Des trois exemplaires, il y en eut un que le grand-vicaire de Reims retint ; un autre fut envoyé à M. le

garde-des-ſceaux Chauvelin ; le troiſième reſta au greffe de la juſtice du lieu. Le comte de Cailus eut quelque temps entre les mains une de ces trois copies, & bientôt après il y en eut plus de cent dans Paris, que l'on vendait dix louis la pièce. Pluſieurs curieux conſervent encore ce triſte & dangereux monument. Un prêtre qui s'accuſe en mourant d'avoir profeſſé & enſeigné la religion chrétienne, fit une impreſſion plus forte ſur les eſprits que les penſées de Paſcal.

On devait plutôt, ce me ſemble, réfléchir ſur le travers d'eſprit de ce mélancolique prêtre, qui voulait délivrer ſes paroiſſiens du joug d'une religion prêchée vingt ans par lui-même. Pourquoi adreſſer ce teſtament à des hommes agreſtes qui ne ſavaient pas lire ? & s'ils avaient pu lire, pourquoi leur ôter un joug ſalutaire, une crainte néceſſaire qui ſeule peut prévenir les crimes ſecrets ? La croyance des peines & des récompenſes après la mort eſt un frein dont le peuple a beſoin. La religion bien épurée ſerait le premier lien de la ſociété.

Ce curé voulait anéantir toute religion, & même la naturelle. Si ſon livre avait été bien fait, le caractère dont l'auteur était revêtu en aurait trop impoſé aux lecteurs. On en a fait pluſieurs petits abrégés, dont quelques-uns ont été imprimés ; ils ſont heureuſement purgés du poiſon de l'athéiſme.

Ce qui eſt encore plus ſurprenant, c'eſt que dans le même temps il y eut un curé de Bonne-nouvelle auprès de Paris, qui oſa de ſon vivant écrire contre la religion qu'il était chargé d'enſeigner ; il fut exilé

ſans bruit par le gouvernement. Son manuſcrit eſt d'une rareté extrême.

Long-temps avant ce temps-là l'évêque du Mans, Lavardin, avait donné en mourant un exemple non moins ſingulier : il ne laiſſa pas à la vérité de teſtament contre la religion qui lui avait procuré un évêché, mais il déclara qu'il la déteſtait ; il refuſa les ſacremens de l'égliſe, & jura qu'il n'avait jamais conſacré le pain & le vin en diſant la meſſe, ni eu aucune intention de baptiſer les enfans, & de donner les ordres, quand il avait baptiſé des chrétiens, & ordonné des diacres & des prêtres. Cet évêque ſe faiſait un plaiſir malin d'embarraſſer tous ceux qui auraient reçu de lui les ſacremens de l'égliſe : il riait en mourant des ſcrupules qu'ils auraient, & il jouiſſait de leurs inquiétudes : on décida qu'on ne rebaptiſerait & qu'on ne réordonnerait perſonne ; mais quelques prêtres ſcrupuleux ſe firent ordonner une ſeconde fois. Du moins l'évêque Lavardin ne laiſſa point après lui de monument contre la religion chrétienne : c'était un voluptueux qui riait de tout ; au lieu que le curé Meſlier était un homme ſombre, & un enthouſiaſte ; d'une vertu rigide, il eſt vrai, mais plus dangereux par cette vertu même.

LETTRE VIII.

Sur l'Encyclopédie.

MONSEIGNEUR,

Votre alteſſe demande quelques détails ſur l'Encyclopédie ; j'obéis à vos ordres. Cet immenſe projet fut conçu par meſſieurs Diderot & d'Alembert, deux philoſophes qui ſont honneur à la France : l'un a été diſtingué par les générosités de l'impératrice de Ruſſie, & l'autre par le refus d'une fortune éclatante, offerte par cette impératrice, mais que ſa philoſophie même ne lui a pas permis d'accepter. M. le chevalier de Jaucourt, d'une ancienne maiſon qu'il illuſtre par ſes vaſtes connaiſſances comme par ſes vertus, ſe joignit à ces deux ſavans, & ſe ſignala par un travail infatigable.

Ils furent aidés par M. le comte d'Hérouville, lieutenant-général des armées du roi, profondément inſtruit de tous les arts qui peuvent tenir à votre grand art de la guerre ; par M. le comte de Treſſan, auſſi lieutenant-général, dont les différens mérites ſont univerſellement reconnus ; par M. de Saint-Lambert, ancien officier, qui, en faiſant des vers mieux que Chapelle, n'en a pas moins approfondi ce qui regarde les armes. Pluſieurs autres officiers-généraux ont donné d'excellens mémoires de tactique.

D'habiles ingénieurs ont enrichi ce dictionnaire de tout ce qui concerne l'attaque & la défenſe des places. Des préſidens & des conſeillers des parlemens ont fourni pluſieurs articles ſur la juriſprudence. Enfin, il n'y a point de ſcience, d'art, de profeſſion, dont les plus grands maîtres n'aient à l'envi enrichi ce dictionnaire. C'eſt le premier exemple, & le dernier peut-être ſur la terre, qu'une foule d'hommes ſupérieurs ſe ſoient empreſſés, ſans aucun intérêt, ſans aucune vue particulière, ſans même celle de la gloire (puiſque quelques-uns ſe ſont cachés), à former ce dépôt immortel des connaiſſances de l'eſprit humain.

Cet ouvrage fut entrepris ſous les auſpices & ſous les yeux du comte d'Argenſon, miniſtre d'Etat, capable de l'entendre, & digne de le protéger. Le veſtibule de ce prodigieux édifice eſt un diſcours preliminaire, compoſé par M. d'Alembert. J'oſe dire hardiment que ce diſcours, applaudi de toute l'Europe, parut ſupérieur à la méthode de Deſcartes, & égal à tout ce que l'illuſtre chancelier Bacon avait écrit de mieux. S'il y a dans le cours de l'ouvrage des articles frivoles, & d'autres qui ſentent plutôt le déclamateur que le philoſophe, ce défaut eſt bien réparé par la quantité prodigieuſe d'articles profonds & utiles. Les éditeurs ne purent refuſer quelques jeunes gens qui voulurent, dans cette collection, mettre leurs eſſais à côté des chef-d'œuvres des maîtres. On laiſſa gâter ce grand ouvrage par politeſſe; c'eſt le ſallon d'Apollon, où des peintres médiocres ont quelquefois mêlé leurs tableaux à ceux des Vanlo & des Lemoine. Mais votre

altesse a bien dû s'appercevoir, en parcourant l'Encyclopédie, que cet ouvrage est précisément le contraire des autres collections, c'est-à-dire, que le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais.

Vous sentez bien que dans une ville telle que Paris, plus remplie de gens de lettres que ne le furent jamais Athènes & Rome, ceux qui ne furent pas admis à cette entreprise importante s'élevèrent contre elle. Les jésuites commencèrent; ils avaient voulu travailler aux articles de théologie, & ils avaient été refusés. Il n'en fallait pas plus pour accuser les encyclopédistes d'irréligion, c'est la marche ordinaire. Les jansénistes voyant que leurs rivaux sonnaient l'alarme, ne restèrent pas tranquilles. Il fallait bien montrer plus de zèle que ceux auxquels ils avaient tant reproché une morale commode.

Si les jésuites crièrent à l'impiété, les jansénistes hurlèrent. Il se trouva un convulsionnaire ou convulsioniste, nommé Abraham Chaumeix, qui présenta à des magistrats une accusation en forme, intitulée *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, dont le premier tome paraissait à peine; c'était un étrange assemblage que ces mots de préjugé, qui signifie proprement illusion, & légitime qui ne convient qu'à ce qui est raisonnable. Il poussa ses préjugés très-illégitimes jusqu'à dire que si le venin ne paraissait pas dans le premier volume, on l'appercevrait sans doute dans les suivans. Il rendait les encyclopédistes coupables, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient.

Comme il faut des témoins dans un procès crimi-

nel, il produisait S. Augustin & Cicéron; & ces témoins étaient d'autant plus irréprochables qu'on ne pouvait convaincre Abraham Chaumeix d'avoir eu avec eux le moindre commerce. Les cris de quelques énergumènes, joints à ceux de cet insensé, excitèrent une assez longue persécution; mais qu'est-il arrivé? la même chose qu'à la saine philosophie, à l'émétique, à la circulation du sang, à l'inoculation : tout cela fut proscrit pendant quelque temps, & a triomphé enfin de l'ignorance, de la bêtise, & de l'envie; le Dictionnaire encyclopédique, malgré ses défauts, a subsisté; & Abraham Chaumeix est allé cacher sa honte à Moscou. On dit que l'impératrice l'a forcé à être sage; c'est un des prodiges de son règne.

LETTRE IX.

Sur les Juifs.

De tous ceux qui ont attaqué la religion chrétienne dans leurs écrits, les Juifs seraient peut-être les plus à craindre; & si on ne leur opposait pas les miracles de notre Seigneur Jésus-Christ, il serait fort difficile à un savant médiocre de leur tenir tête. Ils se regardent comme les fils aînés de la maison, qui, en perdant leur héritage, ont conservé leurs titres. Ils ont employé une sagacité profonde à expliquer toutes les prophéties à leur avantage. Ils prétendent que la loi de Moïse leur a été donnée pour être éternelle; qu'il

eſt impoſſible que Dieu ait changé, & qu'il ſe ſoit parjuré; que notre Sauveur lui-même en eſt convenu. Ils nous objectent que ſelon Jéſus-Chriſt, aucun point, aucun iota de la loi ne doit être tranſgreſſé; que Jéſus était venu pour accomplir la loi, & non pour l'abolir; qu'il en a obſervé tous les commandemens; qu'il a été circoncis, qu'il a gardé le ſabbat, ſolenniſé toutes les fêtes; qu'il eſt né juif, qu'il a vécu juif, qu'il eſt mort juif; qu'il n'a jamais inſtitué une religion nouvelle; que nous n'avons pas une ſeule ligne de lui; que c'eſt nous, & non pas lui, qui avons fait la religion chrétienne.

Il ne faut pas qu'un chrétien haſarde de diſputer contre un juif, à moins qu'il ne ſache la langue hébraïque, comme ſa langue maternelle; ce qui ſeul peut le mettre en état d'entendre les prophéties, & de répondre aux rabbins. Voici comme s'exprime Joſeph Scaliger dans ſes *Excerpta* : « Les juifs ſont ſubtils; que Juſtin a écrit miſérablement contre Triphon! & Tertullien plus mal encore! Qui veut réfuter les juifs, doit connaître à fond le judaïſme. Quelle honte! Les chrétiens écrivent contre les chrétiens, & n'oſent écrire contre les juifs ».

Le Toldos Jeſchut eſt le plus ancien écrit juif qui nous ait été tranſmis contre notre religion. C'eſt une vie de Jéſus-Chriſt toute contraire à nos ſaints évangiles; elle paroît être du premier ſiècle, & même écrite avant les évangiles; car l'auteur ne parle pas d'eux, & probablement il aurait tâché de les réfuter s'il les avait connus. Il fait Jéſus fils adultérin de

Miriahou Mariah, & d'un ſoldat nommé Joſeph Panter ; il raconte que lui & Judas voulurent chacun ſe faire chef de ſecte ; que tous deux ſemblaient opérer des prodiges, par la vertu du nom de Jéhova, qu'ils avaient appris à prononcer comme il le faut pour faire les conjurations. C'eſt un ramas de rêveries rabbiniques, fort au-deſſous des Mille & une nuits. Origène le réfuta, & c'était le ſeul qui le pouvait faire ; car il fut preſque le ſeul père grec ſavant dans la langue hébraïque.

Les juifs théologiens n'écrivirent guère plus raiſonnablement jusqu'au onzième ſiècle : alors éclairés par les Arabes, devenus la ſeule nation ſavante, ils mirent plus de jugement dans leurs ouvrages : ceux du rabbin Aben-Eſra furent très-eſtimés : il fut chez les Juifs le fondateur de la raiſon, autant qu'on la peut admettre dans les diſputes de ce genre. Spinoſa s'eſt beaucoup ſervi de ſes ouvrages.

Long-temps après Aben-Eſra, vint Maimonides, au treizième ſiècle : il eut encore plus de réputation. Depuis ce temps-là juſqu'au ſeizième, les juifs eurent des livres intelligibles, & par conſéquent dangereux ; ils en imprimèrent quelques-uns dès la fin du ſiècle quinzième. Le nombre de leurs manuſcrits était conſidérable. Les théologiens chrétiens craignirent la ſéduction, ils firent brûler les livres juifs ſur leſquels ils purent mettre la main ; mais ils ne purent ni trouver tous les livres, ni convertir jamais un ſeul homme de cette religion. On a vu, il eſt vrai, quelques juifs feindre d'abjurer, tantôt par avarice, tantôt par ter-

reur ; mais aucun n'a jamais embraſſé le chriſtianiſme de bonne foi : un Carthaginois aurait plutôt pris le parti de Rome, qu'un juif ne ſe ſerait fait chrétien. Orobio parle de quelques rabbins eſpagnols & arabes qui abjurèrent, & devinrent évêques en Eſpagne, mais il ſe garde bien de dire qu'ils euſſent renoncé de bonne foi à leur religion.

Les juifs n'ont point écrit contre le mahométiſme ; ils ne l'ont pas à beaucoup près dans la même horreur que notre doctrine ; la raiſon en eſt évidente, les muſulmans ne font point un Dieu de Jéſus-Chriſt.

Par une fatalité qu'on ne peut aſſez déplorer, pluſieurs ſavans chrétiens ont quitté leur religion pour le judaïſme. Rittangel, profeſſeur des langues orientales à Konigsberg, dans le dix-ſeptième ſiècle, embraſſa la loi moſaïque. Antoine, miniſtre à Genève, fut brûlé pour avoir abjuré le chriſtianiſme en faveur du judaïſme en 1632. Les juifs le comptent parmi les martyrs qui leur font le plus d'honneur. Il fallait que ſa malheureuſe perſuaſion fût bien forte, puiſqu'il aima mieux ſouffrir le plus affreux ſupplice que ſe rétracter.

On lit dans le Niſſachon Vetus, c'eſt-à-dire, le livre de l'ancienne victoire, un trait concernant la ſupériorité de la loi moſaïque ſur la chrétienne & ſur la perſane, qui eſt bien dans le goût oriental. Un roi ordonne à un juif, à un galiléen, & à un mahométan, de quitter chacun ſa religion ; & leur laiſſe la liberté de choiſir une des deux autres ; mais s'ils ne changent pas, le bourreau eſt là qui va leur trancher la tête. Le chrétien dit : puiſqu'il faut mourir ou changer, j'aime

j'aime mieux être de la religion de Moïse que de celle de Mahomet; car les chrétiens sont plus anciens que les musulmans, & les juifs plus anciens que Jésus; je me fais donc Juif. Le mahométan dit : je ne puis me faire chien de chrétien, j'aime encore mieux me faire chien de juif, puisque ces juifs ont le droit de primauté. Sire, dit le juif, votre majesté voit bien que je ne puis embrasser, ni la loi du chrétien, ni celle du mahométan, puisque tous deux ont donné la préférence à la mienne. Le roi fut touché de cette raison, renvoya son bourreau, & se fit juif. Tout ce qu'on peut inférer de cette historiette, c'est que les princes ne doivent pas avoir des bourreaux pour apôtres.

Cependant les juifs ont eu des docteurs rigides & scrupuleux, qui ont craint que leurs compatriotes ne se laissassent subjuguer par les chrétiens. Il y a eu entre autres un rabbin, nommé Beccai, dont voici les paroles. « Les sages défendent de prêter de l'argent à un » chrétien, de peur que le créancier ne soit corrompu » par le débiteur. Mais un juif peut emprunter d'un » chrétien, sans crainte d'être séduit par lui; car le » débiteur évite toujours son créancier ».

Malgré ce beau conseil, les juifs ont toujours prêté à une grosse usure aux chrétiens, & n'en ont pas été plus convertis.

Après le fameux Nissachon Vetus, nous avons la relation de la dispute du rabbin Zéchiel, & du dominicain frère Paul, dit Ciriaque. C'est une conférence tenue entre ces deux savans hommes, en 1263, en présence de dom Jacques, roi d'Arragon, & de la

reine sa femme. Cette conférence est très-mémorable. Les deux athlètes étaient savans dans l'hébreu, & dans l'antiquité. Le Talmud, le Targum, les archives du Sanhédrin, étaient sur la table. On expliquait en espagnol les endroits contestés. Zéchiel soutenait que Jésus avait été condamné sous le roi Alexandre Jannée, & non sous Hérode le tétrarque, conformément à ce qui est rapporté dans le Toldos Jeschut, & dans le Talmud. Vos évangiles, disait-il, n'ont été écrits que vers le commencemend de votre second siècle, & ne sont point authentiques comme notre Talmud. Nous n'avons pu crucifier celui dont vous nous parlez du temps d'Hérode le tétrarque, puisque nous n'avions pas alors le droit du glaive; nous ne pouvons l'avoir crucifié, puisque ce supplice n'était point en usage parmi nous. Notre Talmud porte que celui qui périt du temps de Jannée fut condamné à être lapidé. Nous ne pouvons pas plus croire vos évangiles que les lettres prétendues de Pilate que vous avez supposées. Il était aisé de renverser cette vaine érudition rabbinique. La reine finit la dispute en demandant aux juifs pourquoi ils puaient?

Ce même Zéchiel eut encore plusieurs autres conférences, dont un de ses disciples nous rend compte. Chaque parti s'attribua la victoire, quoiqu'elle ne pût être que du côté de la vérité.

Le Rempart de la foi, écrit par un juif, nommé Isaac, trouvé en Afrique, est bien supérieur à la relation de Zéchiel, qui est très-confuse, & remplie de puérilités. Isaac est méthodique & très-bon dialecti-

rien : jamais l'erreur n'eût peut-être un plus grand appui. Il a rassemblé sous cent propositions toutes les difficultés que les incrédules ont prodiguées depuis.

C'est là qu'on voit les objections contre les deux généalogies de Jésus-Christ, qui sont différentes l'une de l'autre :

Contre les citations des passages des prophètes, qui ne se trouvent point dans les livres juifs :

Contre la divinité de Jésus-Christ, qui n'est pas expressément annoncée dans les évangiles, mais qui n'en est pas moins prouvée par les saints conciles :

Contre l'opinion que Jésus n'avait point de frères ni de sœurs :

Contre les différentes relations des évangélistes, que l'on a cependant conciliées :

Contre l'histoire du Lazare :

Contre les prétendues falsifications des anciens livres canoniques.

Enfin, les incrédules les plus déterminés n'ont presque rien allégué qui ne soit dans ce Rempart de la foi du rabbin Isaac. On ne peut faire un crime aux Juifs d'avoir essayé de soutenir leur antique religion aux dépens de la nôtre : on ne peut que les plaindre ; mais quels reproches ne doit-on pas faire à ceux qui ont profité des disputes des chrétiens & des juifs, pour combattre l'une & l'autre religion ! Plaignons ceux qui, effrayés de dix-sept siècles de contradictions, & lassés de tant de disputes, se sont jetés dans le théisme, & n'ont voulu admettre qu'un Dieu avec une morale pure. S'ils ont conservé la charité, ils ont

abandonné la foi ; ils ont cru être hommes au lieu d'être chrétiens. Ils devaient être soumis, & ils n'ont aspiré qu'à être sages ! Mais combien la folie de la croix est-elle supérieure à cette sagesse ! comme dit l'apôtre Paul ?

D'Orobio.

Orobio était un rabbin si savant qu'il n'avait donné dans aucune des rêveries qu'on reproche à tant d'autres rabbins ; profond sans être obscur, possédant les belles-lettres, homme d'un esprit agréable, & d'une extrême politesse. Philippe Limborch, théologien du parti des arminiens dans Amsterdam, fit connaissance avec lui vers l'an 1685 : ils disputèrent long-temps ensemble, mais sans aucune aigreur, & comme deux amis qui veulent s'éclairer. Les conversations éclaircissent bien rarement les sujets qu'on traite ; il est difficile de suivre toujours le même objet, & de ne pas s'égarer ; une question en amène une autre. On est tout étonné au bout d'un quart-d'heure de se trouver hors de sa route. Ils prirent le parti de mettre par écrit les objections & les réponses, qu'ils firent ensuite imprimer tous deux en 1687. C'est peut-être la première dispute entre deux théologiens dans laquelle on ne se soit pas dit des injures ; au contraire, les deux adversaires se traitent l'un & l'autre avec respect.

Limborch réfute les sentimens du très-savant & très-illustre juif, qui réfute avec les mêmes formules les opinions du très-savant & très-illustre chrétien. Orobio même ne parle jamais de Jésus-Christ qu'avec

la plus grande circonspection. Voici le précis de la dispute.

Orobio soutient d'abord que jamais il n'a été ordonné aux juifs, par leur loi, de croire à un messie :

Qu'il n'y a aucun passage dans l'ancien Testament qui fasse dépendre le salut d'Israël de la foi au messie :

Qu'on ne trouve nulle part qu'Israël ait été menacé de n'être plus le peuple choisi, s'il ne croyait pas au futur messie :

Que dans aucun endroit il n'est dit que la loi judaïque soit l'ombre & la figure d'une autre loi ; qu'au contraire il est dit par-tout que la loi de Moïse doit être éternelle :

Que tout prophète même qui ferait des miracles pour changer quelque chose à la loi mosaïque, devait être puni de mort :

Qu'à la vérité quelques prophêtes ont prédit aux juifs, dans leurs calamités, qu'ils auraient un jour un libérateur ; mais que ce libérateur serait le soutien de la loi mosaïque, au lieu d'en être le destructeur :

Que les juifs attendent toujours un messie, lequel serait un roi puissant & juste :

Qu'une preuve de l'immutabilité éternelle de la religion mosaïque est que les juifs dispersés sur toute la terre n'ont jamais cependant changé une seule virgule à leur loi ; & que les Israélites de Rome, d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Pologne, de Turquie, de Perse, ont constamment tenu la même doctrine depuis la prise de Jérusalem par Titus, sans

que jamais il se soit élevé parmi eux la plus petite secte, qui se soit écartée d'une seule observance & d'une seule opinion de la nation israélite:

Qu'au contraire, les chrétiens ont été divisés entre eux dès la naissance de leur religion:

Qu'ils sont encore partagés en beaucoup plus de sectes qu'ils n'ont d'Etats; & qu'ils se sont poursuivis à feu & à sang, les uns les autres pendant plus de douze siècles entiers; que si l'apôtre Paul trouva bon que les jüifs continuassent à observer tous les préceptes de leur loi, les chrétiens d'aujourd'hui ne devaient pas leur reprocher de faire ce que l'apôtre Paul leur a permis:

Que ce n'est point par haine & par malice qu'Israël n'a point reconnu Jésus; que ce n'est point par des vues basses & charnelles que les juifs sont attachés à leur loi ancienne; qu'au contraire, ce n'est que dans l'espoir des biens célestes qu'ils lui sont fidèles, malgré les persécutions des Babyloniens, des Syriens, des Romains; malgré leur dispersion & leur opprobre; malgré la haine de tant de nations; & que l'on ne doit point appeler charnel un peuple entier, qui est le martyr de Dieu depuis près de quarante siècles:

Que ce sont les chrétiens qui ont attendu des biens charnels, témoin presque tous les premiers pères de l'église, qui ont espéré de vivre mille ans dans une nouvelle Jérusalem, au milieu de l'abondance & de toutes les délices du corps:

Qu'il est impossible que les juifs aient crucifié le

vrai messie, attendu que les prophètes disent expressément que le messie viendra purger Israël de tout péché, qu'il ne laissera pas une seule souillure en Israël; que ce serait le plus horrible péché & la plus abominable souillure, ainsi que la contradiction la plus palpable, que Dieu envoyât son messie pour être crucifié:

Que les préceptes du décalogue étant parfaits, toute nouvelle mission était entièrement inutile:

Que la loi mosaïque n'a jamais eu aucun sens mystique:

Que ce serait tromper les hommes de leur dire des choses que l'on devrait entendre dans un sens différent de celui dans lequel elles ont été dites:

Que les apôtres chrétiens n'ont jamais égalé les miracles de Moïse:

Que les évangélistes & les apôtres n'étaient point des hommes simples; puisque Luc était médecin, que Paul avait étudié sous Gamaliel, dont les juifs ont conservé les écrits:

Qu'il n'y avait point du tout de simplicité & d'idiotisme à se faire apporter tout l'argent de leurs néophytes; que Paul, loin d'être un homme simple, usa du plus grand artifice en venant sacrifier dans le temple, & en jurant devant Festus Agrippa, qu'il n'avait rien fait contre la circoncision, ni contre la loi du judaïsme:

Qu'enfin les contradictions qui se trouvent dans les évangiles prouvent que ces livres n'ont pu être inspirés de Dieu.

Limborch répond à toutes ces assertions par les argumens les plus forts que l'on puisse employer. Il eut tant de confiance dans la bonté de sa cause, qu'il ne balança pas à faire imprimer cette célèbre dispute; mais comme il était du parti des arminiens, celui des gomaristes le persécuta : on lui reprocha d'avoir exposé les vérités de la religion chrétienne à un combat dont ses ennemis pourraient triompher. Orobio ne fut point persécuté dans la synagogue.

D'Uriel Acosta.

Il arriva à Uriel Acosta, dans Amsterdam, à-peu-près la même chose qu'à Spinosa : il quitta dans Amsterdam le judaïsme pour la philosophie. Un espagnol & un anglais s'étant adressés à lui pour se faire juifs, il les détourna de ce dessein, & leur parla contre la religion des Hébreux : il fut condamné à recevoir trente-neuf coups de fouet à la colonne, & à se prosterner ensuite sur le seuil de la porte; tous les assistans passèrent sur son corps.

Il fit imprimer cette aventure dans un petit livre que nous avons encore; & c'est-là qu'il professe n'être ni juif, ni chrétien, ni mahométan, mais adorateur d'un Dieu. Son petit livre est intitulé : *Exemplaires de la vie humaine.* Le même Limborch réfuta Uriel Acosta, comme il avait réfuté Orobio; & le magistrat d'Amsterdam ne se mêla en aucune manière de ces querelles.

LETTRE X.

Sur Spinosa.

MONSEIGNEUR,

Il me ſemble qu'on a ſouvent auſſi mal jugé la perſonne de Spinoſa que ſes ouvrages. Voici ce qu'on dit de lui dans deux dictionnaires hiſtoriques :

« Spinoſa avait un tel deſir de s'immortaliſer, qu'il » eût ſacrifié volontiers à cette gloire la vie préſente, » eût-il fallu être mis en pièces par un peuple mu- » tiné. Les abſurdités du ſpinoſiſme ont été parfai- » tement réfutées par Jean Bredenbourg, bourgeois » de Roterdam ».

Autant de mots, autant de fauſſetés. Spinoſa était préciſément le contraire du portrait qu'on trace de lui. On doit déteſter ſon athéiſme, mais on ne doit pas mentir ſur ſa perſonne. Jamais homme ne fut plus éloigné en tout ſens de la vaine gloire, il le faut avouer; ne le calomnions pas en le condamnant. Le miniſtre Colerus, qui habita long-temps la propre chambre où Spinoſa mourut, avoue, avec tous ſes contemporains, que Spinoſa vécut toujours dans une profonde retraite, cherchant à ſe dérober au monde, ennemi de toute ſuperfluité, modeſte dans la converſation, négligé dans ſes habillemens, travaillant de ſes mains, ne mettant jamais ſon nom à aucun de ſes

ouvrages : ce n'eſt pas-là le caractère d'un ambitieux de gloire. . . . .

A l'égard de Bredembourg, loin de le réfuter parfaitement bien, j'oſe croire qu'il le réfuta parfaitement mal; j'ai lu cet ouvrage, & j'en laiſſe le jugement à quiconque, comme moi, aura la patience de le lire. Bredembourg fut ſi loin de confondre nettement Spinoſa, que lui-même, effrayé de la faibleſſe de ſes réponſes, devint malgré lui le diſciple de celui qu'il avait attaqué : grand exemple de la misère & de l'inconſtance de l'eſprit humain.

La vie de Spinoſa eſt écrite aſſez en détail, & aſſez connue pour que je n'en rapporte rien ici. Que votre alteſſe me permette ſeulement de faire avec elle une réflexion ſur la manière dont ce juif, jeune encore, fut traité par la ſynagogue. Accuſé par deux jeunes gens de ſon âge de ne pas croire à Moïſe, on commença, pour le remettre dans le bon chemin, par l'aſſaſſiner d'un coup de couteau au ſortir de la comédie; quelques-uns diſent au ſortir de la ſynagogue; ce qui eſt plus vraiſemblable.

Après avoir manqué ſon corps, on ne voulut pas manquer ſon ame; il fut procédé à l'excommunication majeure, au grand anathème, au chammata. Spinoſa prétendit que les juifs n'étaient pas en droit d'exercer cette eſpèce de juridiction dans Amſterdam. Le conſeil de ville renvoya la déciſion de cette affaire au conſiſtoire des paſteurs; ceux-ci conclurent que ſi la ſynagogue avait ce droit, le conſiſtoire en jouirait à plus forte raiſon : le conſiſtoire donna gain de cauſe à la ſynagogue.

Spinosa fut donc proscrit par les juifs avec la grande cérémonie : le chantre juif entonna les paroles d'exécration ; on sonna du cors, on renversa goutte à goutte des bougies noires dans une cuve pleine de sang ; on dévoua Benoît Spinosa à Belzébuth, à Sathan, & à Astaroth, & toute la synagogue cria *Amen !*

Il est étrange qu'on ait permis un tel acte de jurisdiction, qui ressemble plutôt à un sabbat de sorciers qu'à un jugement intègre. On peut croire que, sans le coup de couteau & sans les bougies noires éteintes dans le sang, Spinosa n'eût jamais écrit contre Moïse & contre Dieu. La persécution irrite ; elle enhardit quiconque se sent du génie ; elle rend irréconciliable celui que l'indulgence aurait retenu.

Spinosa renonça au judaïsme ; mais sans se faire jamais chrétien. Il ne publia son traité des cérémonies superstitieuses, autrement *Tractatus theologico-politicus*, qu'en 1670, environ huit ans après son excommunication. On a prétendu trouver dans ce livre les semences de son athéisme, par la même raison qu'on trouve toujours la physionomie mauvaise à un homme qui a fait une méchante action. Ce livre est si loin de l'athéisme, qu'il y est souvent parlé de Jésus-Christ, comme de l'envoyé de Dieu. Cet ouvrage est très-profond, & le meilleur qu'il ait fait : j'en condamne sans doute les sentimens, mais je ne puis m'empêcher d'en estimer l'érudition. C'est lui, ce me semble, qui a remarqué le premier, que le mot hébreu Ruhag, que nous traduisons par ame, signifiait chez les juifs le

vent, le souffle, dans son sens naturel; que tout ce qui est grand portait le nom de divin; les cèdres de Dieu; les vents de Dieu; la mélancolie de Saül, mauvais esprit de Dieu; les hommes vertueux, enfans de Dieu.

C'est lui qui le premier a développé le dangereux systême d'Aben-Esra, que le pentateuque n'a point été écrit par Moïse, ni le livre de Josué par Josué: ce n'est que d'après lui que le Clerc, plusieurs théologiens de Hollande, & le célèbre Newton, ont embrassé ce sentiment.

Newton diffère de lui seulement en ce qu'il attribue à Samuël le livre de Moïse, au lieu que Spinosa en fait Esdras auteur. On peut voir toutes les raisons que Spinosa donne de son systême dans ses VIII, IX, & X^e^ chapitres, on y trouve beaucoup d'exactitude dans la chronologie; une grande science de l'histoire, du langage, & des mœurs de son ancienne patrie; plus de méthode & de raisonnement que dans tous les rabbins ensemble. Il me semble que peu d'écrivains avant lui avaient prouvé nettement que les juifs reconnaissaient des prophètes chez les Gentils: en un mot, il a fait un usage coupable de ses lumières; mais il en avait de très-grandes.

Il faut chercher l'athéisme dans les anciens philosophes; on ne le trouve à découvert que dans les œuvres posthumes de Spinosa. Son traité de l'athéisme n'étant point sous ce titre, & étant écrit dans un latin obscur, & d'un style très-sec, M. le comte de Boulainvilliers l'a réduit en français sous le titre de

Réfutation de Spinosa : nous n'avons que le poison ; Boulainvilliers n'eut pas le temps apparemment de donner l'antidote.

Peu de gens ont remarqué que Spinosa, dans son funeste livre, parle toujours d'un être infini & suprême ; il annonce Dieu en voulant le détruire. Les argumens dont Bayle l'accable, me paraîtraient sans replique, si en effet Spinosa admettait un Dieu ; car ce Dieu n'étant que l'immensité des choses ; ce Dieu étant à la fois la matière & la pensée, il est absurde, comme Bayle l'a très-bien prouvé, de supposer que Dieu soit à la fois agent & patient, cause & sujet, faisant le mal & le souffrant ; s'aimant, se haïssant lui-même ; se tuant, se mangeant. Un bon esprit, ajoute Bayle, aimerait mieux cultiver la terre avec les dents & les ongles, que de cultiver une hypothèse aussi choquante & aussi absurde ; car, selon Spinosa, ceux qui disent : Les Allemands ont tué dix mille Turcs, parlent mal & faussement ; ils doivent dire : Dieu modifié en dix mille Allemands, a tué Dieu modifié en dix mille Turcs.

Bayle a très-grande raison, si Spinosa reconnaît un Dieu ; mais le fait est qu'il n'en reconnaît point du tout, & qu'il ne s'est servi de ce mot sacré que pour ne pas trop effaroucher les hommes.

Entêté de Descartes, il abuse de ce mot également célèbre & insensé de Descartes : « Donnez-moi du » mouvement & de la matière, & je vais former un » monde ».

Entêté encore de l'idée incompréhensible & anti-

physique que tout est plein, il s'est imaginé qu'il ne peut exister qu'une seule substance, un seul pouvoir qui raisonne dans les hommes, sent & se souvient dans les animaux, étincèle dans le feu, coule dans les eaux, roule dans les vents, gronde dans le tonnerre, végète sur la terre, est étendu dans tout l'espace.

Selon lui, tout est nécessaire, tout est éternel; la création est impossible; point de dessein dans la structure de l'univers, dans la permanence des espèces, & dans la succession des individus. Les oreilles ne sont plus faites pour entendre, les yeux pour voir, le cœur pour recevoir & chasser le sang, l'estomac pour digérer, la cervelle pour penser, les organes de la génération pour donner la vie; & des desseins divins ne sont que les effets d'une nécessité aveugle.

Voilà au juste le systême de Spinosa. Voilà, je crois, les côtés par lesquels il faut attaquer sa citadelle; citadelle bâtie, si je ne me trompe, sur l'ignorance de la physique, & sur l'abus le plus monstrueux de la métaphysique.

Il semble, & on doit s'en flatter, qu'il y ait aujourd'hui peu d'athées. L'auteur de la Henriade a dit: « Un catéchiste annonce Dieu aux enfans, & Newton » le démontre aux sages ». Plus on connaît la nature, plus on adore son auteur.

L'athéisme ne peut faire aucun bien à la morale, & peut lui faire beaucoup de mal. Il est presque aussi dangereux que le fanatisme. Vous êtes, Monseigneur, également éloigné de l'un & de l'autre, & c'est ce qui autorise la liberté que j'ai prise de mettre la vérité

sous vos yeux sans aucun déguisement. J'ai répondu à toutes vos questions, depuis ce bouffon savant de Rabelais, jusqu'au téméraire métaphysicien Spinosa.

J'aurais pu joindre à cette liste une foule de petits livres qui ne sont guère connus que des bibliothécaires ; mais j'ai craint qu'en multipliant le nombre des coupables, je ne parusse diminuer l'iniquité. J'espère que le peu que j'ai dit affermira votre altesse dans ses sentimens pour nos dogmes & pour nos écritures, quand elle verra qu'elles n'ont été combattues que par des stoïciens entêtés ; par des savans enflés de leur science, par des gens du monde qui ne connaissent que leur vaine raison ; par des plaisans qui prennent des bons mots pour des argumens ; par des théologiens enfin qui, au lieu de marcher dans les voies de Dieu, se sont égarés dans leurs propres voies.

Encore une fois, ce qui doit consoler une ame aussi noble que la vôtre ; c'est que le théisme, qui perd aujourd'hui tant d'ames, ne peut jamais nuire, ni à la paix des Etats, ni à la douceur de la société. La controverse a fait couler par-tout le sang, & le théisme l'a étanché. C'est un mauvais remède, je l'avoue, mais il a guéri les plus cruelles blessures. Il est excellent pour cette vie, s'il est détestable pour l'autre. Il damne sûrement son homme, mais il le rend paisible.

Votre pays a été autrefois en feu pour des argumens, le théisme y a porté la concorde. Il est clair que si Poltrot, Jacques Clément, Jaurigni, Balthazar Gérard, Jean Châtel, Damiens, le jésuite Mala-

grida, &c. &c. &c., avaient été des théiſtes, il y aurait eu moins de princes aſſaſſinés.

A Dieu ne plaiſe que je veuille préférer le théiſme à la ſainte religion des Ravaillacs, des Damiens, des Malagrida, qu'ils ont méconnue & outragée! Je dis ſeulement qu'il eſt plus agréable de vivre avec des théiſtes qu'avec des Ravaillacs & des Brinvilliers qui vont à confeſſe; & ſi votre alteſſe n'eſt pas de mon avis, j'ai tort.

RÉFLEXIONS

RÉFLEXIONS

POUR LES SOTS.

Si le grand nombre gouverné était composé de bœufs, & le petit nombre gouvernant, de bouviers, le petit nombre ferait très-bien de tenir le grand nombre dans l'ignorance.

Mais il n'en est pas ainsi. Plusieurs nations, qui long-temps n'ont eu que des cornes, & qui ont ruminé, commencent à parler.

Quand une fois ce temps de penser est venu, il est impossible d'ôter aux esprits la force qu'ils ont acquise; il faut traiter en êtres pensans ceux qui pensent, comme on traite les brutes en brutes.

Il serait impossible aux chevaliers de la Jarretière, assemblés à l'hôtel-de-ville de Londres, de faire croire aujourd'hui que saint George, leur patron, les regarde du haut du ciel, une lance à la main, monté sur un grand cheval de bataille.

Le roi Guillaume, la reine Anne, George I, George II, n'ont guéri personne des écrouelles. Autrefois un roi qui aurait refusé de se servir de ce saint privilége eût révolté la nation; aujourd'hui un roi qui en voudrait user ferait rire la nation entière.

Le fils du grand Racine, dans un poëme intitulé *la Grâce*, s'exprime ainsi sur l'Angleterre :

L'Angleterre, où jadis brilla tant de lumière,

Recevant aujourd'hui toutes religions,
N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions.

M. Racine ſe trompe; l'Angleterre fut plongée dans l'ignorance & le mauvais goût juſqu'au temps du chancelier Bacon. C'eſt la liberté de penſer qui a fait éclorre chez les Anglais tant d'excellens livres; c'eſt parce que les eſprits ont été éclairés qu'ils ont été hardis; c'eſt parce qu'ils ont été hardis qu'on a donné des prix à ceux qui feraient paſſer les mers à leurs blés; c'eſt cette liberté qui a fait fleurir tous les arts, & qui a couvert l'Océan de vaiſſeaux.

A l'égard des folles viſions que leur reproche l'auteur du poëme ſur la grâce, il eſt vrai qu'ils ont abandonné la diſpute ſur la grâce efficace, & ſuffiſante, & concomitante; mais en récompenſe, ils ont donné les logarithmes, la poſition de trois mille étoiles, l'aberration de la lumière, la connaiſſance phyſique de cette lumière même, le calcul qu'on appelle de l'infini, & la loi mathématique par laquelle tous les globes du monde gravitent les uns ſur les autres. Il faut avouer que la ſorbonne, quoique très-ſupérieure, n'a pas encore fait de telles découvertes.

Cette petite envie de ſe faire valoir en invectivant contre ſon ſiècle, en voulant ramener les hommes de la nourriture du pain à celle du gland, en répétant ſans ceſſe & hors de propos de miſérables lieux communs, ne fera pas fortune dorénavant.

Il eſt ridicule de penſer qu'une nation éclairée ne ſoit pas plus heureuſe qu'une nation ignorante.

Il eſt affreux d'inſinuer que la tolérance eſt dangereuſe, quand nous voyons à nos portes l'Angleterre

& la Hollande peuplées & enrichies par cette tolérance, & de beaux royaumes dépeuplés & incultes par l'opinion contraire.

La perſécution contre les hommes qui penſent librement, ne vient pas de ce qu'on croit ces hommes dangereux, car aſſurément aucun d'eux n'a jamais ameuté quatre gredins dans la place Maubert, ni dans la grand'ſalle. Aucun philoſophe n'a jamais parlé, ni à Jacques Clément, ni à Barrière, ni à Châtel, ni à Ravaillac, ni à Damiens.

Aucun philoſophe n'a empêché qu'on payât les impôts néceſſaires à la défenſe de l'Etat; &, lorſqu'autrefois on promenait la châſſe de ſainte Geneviève par les rues de Paris pour avoir de la pluie ou du beau temps, aucun philoſophe n'a troublé la proceſſion; &, quand les convulſionnaires ont demandé les ſaints ſecours, aucun philoſophe ne leur a donné des coups de bûche.

Quand les jéſuites ont employé la calomnie, les confeſſions & les lettres de cachet contre tous ceux qu'ils accuſaient d'être janſéniſtes, c'eſt-à dire, d'être leurs ennemis; quand les janſéniſtes ſe ſont vengés enſuite, comme ils ont pu, des inſolentes perſécutions des jéſuites, les philoſophes ne ſe ſont mêlés en aucune façon de ces querelles; ils les ont rendu mépriſables, & par-là ils ont rendu à la nation un ſervice éternel.

Si une bulle écrite en mauvais latin, & ſcellée de l'anneau du pêcheur, ne décide plus du deſtin d'un Etat; ſi un légat du côté ne vient plus donner des

ordres à nos rois, & lever des décimes sur nos peuples, à qui en a-t-on l'obligation? aux maximes du chancelier de l'Hospital qui était philosophe, aux écrits de Gerson qui était aussi philosophe, aux lumières de l'avocat-général Cugnière, qui passa pour un philosophe, & sur-tout aux solides écrits de nos jours qui ont jeté un si énorme ridicule sur la sottise de nos pères, qu'il est désormais impossible à leurs enfans d'être aussi sots qu'eux.

Les vrais gens de lettres & les vrais philosophes ont beaucoup plus mérité du genre humain que les Orphée, les Hercules & les Thésée; car il est plus beau & plus difficile d'arracher des hommes civilisés à leurs préjugés, que de civiliser des hommes grossiers; plus rare de corriger que d'instituer.

D'où vient donc la rage de quelques bourgeois & de quelques petits écrivains subalternes contre les citoyens les plus estimables & les plus utiles? c'est que ces bourgeois & ces petits écrivains ont bien senti, dans le fond de leur cœur, qu'ils étaient méprisables aux yeux des hommes de génie, c'est qu'ils ont eu la hardiesse d'être jaloux : un homme accoutumé à être loué dans l'obscurité de son petit cercle, devient furieux quand il est méprisé au grand jour.

Aman voulut faire pendre tous les juifs, parce que Mardochée ne lui avait pas fait la révérence; Acanthos voudrait faire brûler tous les sages, parce qu'un sage a dit qu'un discours d'Acanthos ne valait rien (*).

(*) Mot grec qui signifie proprement *flos spinosus*, fleur épineuse.

O Achanthos ! fais relier en maroquin les méditations du révérend père Croiset ; & s'il paraît un bon livre, cours le dénoncer à ceux qui ne le liront pas ; fais brûler un ouvrage utile, les étincelles t'en sauteront au visage.

LES HONNÊTETÉS LITTÉRAIRES.

On a déjà dit qu'il est ridicule de défendre sa prose & ses vers, quand ce ne sont que des vers & de la prose ; en fait d'ouvrages de goût il faut faire & ensuite se taire.

Térence se plaint, dans ses prologues, d'un vieux poète qui suscitait des cabales contre lui, qui tâchait d'empêcher qu'on ne jouât ses pièces, ou de les faire siffler quand on les jouait. Térence avait tort, ou je me trompe. Il devait, comme l'a dit César (*), joindre plus de chaleur & plus de comique au naturel charmant & à l'élégance de ses ouvrages. C'était la meilleure façon de répondre à son adversaire.

(*) *Tu quoque, tu in summis, ô dimidiate Menander !*
Poneris, & meritò puri sermonis amator.
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres !
Unum hoc maceror, & doleo tibi deesse, Terenti.

Corneille disait de ses critiques : S'ils me disent *pois*, je leur répondrai *féves*. En conséquence il fit contre le modeste Scudéri, ce rondeau un peu immodeste.

Qu'il fasse mieux, ce jeune jouvencel,
A qui le ciel donne tant de martel,
Que d'entasser injure sur injure,
Rimer de rage une lourde imposture,
Et se cacher ainsi qu'un criminel.
Chacun connaît son jaloux naturel,
Le montre au doigt comme un fou solennel,
Et ne croit pas en sa bonne écriture,
Qu'il fasse mieux.

Paris entier ayant vu son cartel,
L'envoie au diable, & sa muse au b.....
Moi j'ai pitié des peines qu'il endure ;
Et comme ami je le prie & conjure,
S'il veut ternir un ouvrage immortel,
Qu'il fasse mieux.

Il eut ensuite le malheur de répondre à l'abbé d'Aubignac, prédicateur du roi, qui faisait des tragédies comme il prêchait, & qui pour se consoler des sifflets dont on avait régalé sa Zénobie, se mit à dire des injures à l'auteur de Cinna. Corneille eût mieux fait de s'envelopper dans sa gloire & dans sa modestie, que de répondre *féves* à l'abbé d'Aubignac, qui lui avait dit *pois*.

Racine, dans quelques-unes de ses préfaces, a fait sentir l'aiguillon à ses critiques ; mais il était bien pardonnable d'être un peu fâché contre ceux qui envoyaient leurs laquais battre des mains à la Phèdre de Pradon, & qui retenaient les loges à la Phèdre de

Racine pour les laisser vides, & pour faire accroire qu'elle était tombée. C'étaient-là de grands protecteurs des lettres; c'étaient le duc Zoïle, le comte Bavius, & le marquis Mévius.

Molière s'y prit d'une autre façon. Cotin, Ménage, Boursaut, l'avaient attaqué; il mit Boursaut, Cotin & Ménage sur le théâtre.

La Fontaine, qui a tant embelli la vérité dans plusieurs de ses fables, fit de très-mauvais vers contre Furetière, qui le lui rendit bien. Il en fit de fort médiocres contre Lulli, qui n'avait pas voulu mettre en musique son détestable opéra de Daphné, & qui se moqua de son opéra & de sa satyre. J'aimerais mieux, dit-il, mettre en musique sa satyre que son opéra.

Rousseau, le poète, fit quelques bons vers & beaucoup de mauvais contre tous les poètes de son temps, qui le payèrent en même monnaie.

Pour les auteurs qui, dans les discours préliminaires de leurs tragédies ou comédies, tombées dans un éternel oubli, entrent amicalement dans tous les détails de leurs pièces, vous prouvent que l'endroit le plus sifflé est le meilleur; que le rôle qui a le plus fait bâiller est le plus intéressant; que leurs vers durs, hérissés de barbarismes & de solécismes, sont des vers dignes de Virgile & de Racine: ces messieurs sont utiles en un point; c'est qu'ils font voir jusqu'où l'amour-propre peut mener les hommes, & cela sert à la morale.

M. de Voltaire écrivit un jour: « La Henriade » vous déplaît, ne la lisez point. Zaïre, Brutus, Al- » zire, Mérope, Sémiramis, Mahomet, Tancrède,

» vous ennuient, n'y allez pas. Le Siècle de Louis XIV » vous paraît écrit d'un ſtyle ridicule, à la bonne » heure; vous écrivez bien mieux, & j'en ſuis fort » aiſe. Je vous jure que je ne ferai jamais aſſez ſot » pour prendre le parti de ma manière d'écrire contre » la vôtre.

» Mais ſi vous accuſez de mauvaiſe foi & de men- » ſonges imprimés, un hiſtorien impartial, amateur » de la vérité & des hommes; ſi vous imprimez & » réimprimez vous-même des menſonges, ſoit par la » noble envie qui ronge votre belle ame, ſoit pour » tirer dix écus d'un libraire, je tiens qu'alors il faut » éclaircir les faits. Il eſt bon que le public ſoit inſ- » truit, il s'agit ici de ſon intérêt. J'ai fort bien fait » de produire le certificat du roi Staniſlas, qui atteſte » la vérité de tous les faits rapportés dans l'hiſtoire » de Charles XII. Les aboyeurs folliculaires ſont con- » fondus alors, & le public eſt éclairé.

» Si votre zèle pour la vérité & pour les mœurs » va juſqu'à la calomnie la plus atroce, juſqu'à cer- » taines impoſtures, capables de perdre un pauvre » auteur auprès du gouvernement & du monarque; » il eſt clair alors que c'eſt un procès criminel que vous » lui faites, & que le malheureux ſifflé, opprimé, » que vous voudriez encore faire pendre, doit au » moins défendre ſa cauſe avec toute la circonſpection » poſſible ».

Je penſe entièrement comme M. de Voltaire.

Il me ſemble d'ailleurs que dans notre Europe occidentale, tout eſt procès par écrit. Les puiſſances ont-

elles une querelle à démêler, elles plaident d'abord pardevant les gazetiers, qui les jugent en premier ressort, & ensuite elles appellent de ce tribunal à celui de l'artillerie.

Deux citoyens ont-ils un différend sur une clause d'un contrat ou d'un testament, on imprime des factums, & des dupliques, & des mémoires nouveaux. Nous avons des procès de quelques bourgeois, plus volumineux que l'histoire de Tacite & de Suétone. Dans ces énormes factûms, & même à l'audience, le demandeur soutient que l'intimé est un homme de mauvaise foi, de mauvaises mœurs, un chicaneur, un faussaire. L'intimé répond avec la même politesse. Le procès de mademoiselle la Cadière & du révérend père Girard, contient sept gros volumes, & l'Enéide n'en contient qu'un petit.

Il est donc permis à un malheureux auteur de bagatelles, de plaider pardevant trois ou quatre douzaines de gens oisifs qui se portent pour juges des bagatelles, & qui forment la bonne compagnie, pourvu que ce soit honnêtement, & sur-tout qu'on ne soit point ennuyeux; car si dans ces querelles l'agresseur a tort, l'ennuyeux l'a bien davantage.

J'ai lu autrefois une épître sur la calomnie; j'en ignore l'auteur, & je ne sais si son style n'est pas un peu familier; mais les derniers vers m'ont paru faits pour le sujet que je traite.

Voici le point sur lequel je me fonde;
On entre en guerre en entrant dans le monde.

Homme privé, vous avez vos jaloux,
Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous;
Obſcurément tourmentant votre vie.
Homme public, c'eſt la publique envie
Qui contre vous lève ſon front altier.
Le coq jaloux ſe bat ſur ſon fumier,
L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine.
Tel eſt l'état de la nature humaine.
La jalouſie & tous ſes noirs enfans
Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.

Montez au ciel; trois déeſſes rivales
Y vont porter leur haine & leurs ſcandales;
Et le beau ciel de nous autres chrétiens,
Tout comme l'autre, eut auſſi ſes vauriens.
Ne voit-on pas chez cet atrabilaire
Qui d'Olivier fut un temps ſecrétaire (*),
Ange contre ange, Uriel & Niſroc,
Contre Arioc, Aſmodée & Moloc,
Couvrant de ſang les céleſtes campagnes,
Lançant des rocs, ébranlant des montagnes,
De purs eſprits qu'un fendant coupe en deux,
Et du canon tiré de près ſur eux;
Et le Meſſie allant dans une armoire
Prendre ſa lance, inſtrument de ſa gloire?
Vous voyez bien que la guerre eſt par-tout.
Point de repos; cela me.... pouſſe à bout.
Eh quoi, toujours alerte, en ſentinelle!
Que devient donc la paix univerſelle
Qu'un grand miniſtre en rêvant propoſa,
Et qu'Irénée (**) aux ſifflets expoſa,

(*) Milton, ſecrétaire d'Olivier Cromwell, & qui juſtifia le meurtre de Charles I, dans le plus plat libelle qu'on ait jamais écrit.

(**) Irénée Caſtel de Saint-Pierre.

Et que Jean-Jacques orna de sa faconde,
Quand il faisait la guerre à tout le monde (1)?
O Patouillet! ô Nonotte (2) & consorts!
O mes amis! la paix est chez les morts.
Chrétiennement mon cœur vous la souhaite.
Chez les vivans où trouver sa retraite?
Où fuir? que faire? à quel saint recourir?
Je n'en sais point, il faut savoir souffrir.

Mais, dit-on, Bernard de Fontenelle, après avoir fait quelques épigrammes assez plates contre Nicolas Boileau & contre Racine, ne répondit rien aux mauvais livre du R. P. Balthus, de la société de Jésus, qui l'accusait d'athéisme, pour avoir rédigé en bon français & avec grâces le livre latin très-savant, mais un peu pesant de Vandall; c'est que les RR. PP. Lallemant & Doucin, de la société de Jésus, firent dire à M. de Fontenelle, par M. l'abbé de Tilladet, que s'il répondait on le mettrait à la bastille; c'est que plus de vingt ans après, le R. P. le Tellier persécuta Fontenelle, qu'il accusa d'avoir engagé du Marsais à répondre (3); c'est que du Marsais était perdu sans le président de Maisons, & Fontenelle sans M. d'Argenson, comme on l'a déjà dit ailleurs, & comme

(1) Jean-Jacques a fait aussi un très-mauvais ouvrage sur ce sujet.

(2) Ce sont deux ex-jésuites les plus insolens calomniateurs de leur profession, & il en sera question dans le cours de cet ouvrage.

(3) Voyez la page 101 de l'excellent ouvrage intitulé: *la Destruction des jésuites*, livre écrit du style des Provin-

Fontenelle le fait entendre lui-même dans le bel éloge de M. d'Argenson, le garde-des-sceaux (*).

Mais à présent que le R. P. le Tellier ne distribue plus de lettres de cachet, je pose qu'il n'est pas absolument défendu à un barbouilleur de papier, soit mauvais poète, soit plat prosateur, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être, d'exposer les petites erreurs dans lesquelles des gens de bien sont depuis peu tombés, soit en inventant, soit en rapportant des calomnies absurdes, soit en falsifiant des écrits, soit en contrefaisant le style & jusqu'au nom de leurs confrères qu'ils ont voulu perdre; soit en les accusant d'hérésie, de déisme, d'athéisme, à propos d'une recherche d'anatomie, ou de quelques vers de cinq pieds, ou de quelque point de géographie. M. Jean-George le Franc, évêque du Puy, dit, par exemple, dans une pastorale, à la page 6 : *Qu'on s'est armé contre le christianisme dans la grammaire.* On n'avait pas encore entendu dire que le substantif & l'adjectif, quand ils s'accordent en genre, en nombre, & en cas, conduisent droit à nier l'existence de Dieu.

Je vais, pour l'édification du public, rassembler,

---

ciales, mais avec plus d'impartialité. Voici comme l'auteur très-instruit s'exprime : « Dans le même temps que » le Tellier persécutait les jansénistes, il déférait Fonte» nelle à Louis XIV comme un athée, pour avoir fait » l'Histoire des oracles ».

(*) M. Jean-George le Franc, évêque du Puy-en-Vélai, a renouvelé cette accusation dans une pastorale qui ne vaut pas les pastorales de Fontenelle.

preuves en main, quelques tours de passe-passe dans ce goût, qui ont illustré en dernier lieu la littérature. Ce petit morceau pourra être utile à ceux qui entrent dans la carrière heureuse des lettres. C'est un *compendium* de traits d'érudition, de droiture, & de charité, qui me fut envoyé il y a quelque temps par un bon ami, sous le titre de *Nouvelles honnêtetés littéraires.*

Première honnêteté.

Il y a des sottises convenues qu'on réimprime tous les jours sans conséquence, & qui servent même à l'éducation de la jeunesse. La géographie d'Hubner est mise entre les mains des enfans, depuis Moscou jusqu'à Strasbourg. On y trouve, dès la première page, que Jupiter se changea en taureau pour enlever Europe, treize cents ans avant Jésus-Christ, jour pour jour; mais que les habitans de l'Europe sont enfans de Japhet; qu'ils sont au nombre de trente millions, quoique la seule Allemagne possède environ ce nombre d'habitans. Il affirme ensuite qu'on ne peut trouver en Europe un terrein d'une lieue d'étendue qui ne soit habité, quoiqu'il y ait vingt lieues de pays dans les landes de Bordeaux où l'on ne trouve absolument personne; quoique dans les Etats du pape, depuis Orvietre jusqu'à Terracine, il y ait beaucoup de terreins abandonnés, & quoiqu'il y ait des marécages immenses dans la Pologne, & des déserts dans la Russie, & par tout pays des landes.

Il est dit dans ce livre, que le roi de France a tou-

jours quarante mille Suiſſes à ſa ſolde, quoiqu'il n'en ait environ que douze mille.

M. Hubner, en parlant de Marſeille, dit que le château de Notre-Dame de la Garde eſt très-bien fortifié. Si M. Hubner avait, ou vu Marſeille, ou lu le voyage de Bachaumont & de Chapelle, il aurait eu une connaiſſance plus exacte de Notre-Dame de la Garde.

Gouvernement commode & beau,
A qui ſuffit pour toute garde
Un Suiſſe avec ſa hallebarde
Peint ſur la porte du château.

M. Hubner aſſure qu'à Orange il parut une couronne d'or au ciel en plein midi, lorſque Guillaume, prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, reçut l'hommage des habitans de cette ville, & que c'eſt pourquoi il eut toujours beaucoup de bienveillance pour elle.

On cite ici le livre d'Hubner, parmi cent autres, parce qu'on a été obligé par haſard d'en lire quelque choſe, ainſi que du Spectacle de la nature, où il eſt dit que Moïſe eſt un grand phyſicien; que la lumière arrive des étoiles ſur la terre en ſept minutes, & que le chien de M. le Chevalier s'appelle Mouflar.

Ces inepties nombreuſes ne font nul mal, ne portent préjudice à perſonne, & ſont aiſément rectifiées par les inſtituteurs qui inſtruiſent la jeuneſſe. Mais qu'un hiſtorien anglais, dans les annales du ſiècle, aſſure que le dernier empereur de la maiſon d'Autriche, Charles VI, a été empoiſonné par un de ſes pages, lequel page s'eſt réfugié paiſiblement à

Milan ; qu'il dise que le roi de France, à la bataille de Fontenoi, ne passa jamais l'Escaut, lorsqu'il est avéré qu'il était au-delà du pont de Calone, à la vue des deux armées ; qu'il dise que les Français empoisonnèrent les balles de leurs fusils en les mâchant, & en y mêlant des morceaux de verre ; qu'il dise que le duc de Cumberland envoya au roi de France un coffre rempli de ces balles ; que ces absurdes mensonges soient répétés encore dans d'autres livres : voilà, ce me semble, des honnêtetés qu'il est juste de relever, & que l'auteur du Siècle de Louis XIV n'a pas passées sous silence.

Seconde honnêteté.

Après que l'espion turc eut voyagé en France sous Louis XIV, Dufresny fit voyager un Siamois. Quand ce Siamois fut parti, le président de Montesquieu donna la place vacante à un Persan, qui avait beaucoup plus d'esprit que l'on n'en a à Siam & en Turquie.

Cet exemple encouragea un nouvel introducteur des ambassadeurs, qui dans la guerre de 1741 fit les honneurs de la France à un espion turc, lequel se trouva le plus sot de tous.

Quand la paix fut faite, M. le chevalier Godart fit les honneurs de presque toute l'Europe à un espion chinois qui résidait à Cologne, & qui parut en six petits volumes.

Il dit, page 17 du premier volume, que le roi de France est le roi des gueux (*), que si l'univers était

(*) Page 21.

ſubmergé, Paris ſerait l'arche où l'on trouverait en hommes & en femmes toutes ſortes de bêtes.

Il aſſure (*) qu'une nation naïve & gaie qui chambre enſemble, ne doit pas être de mauvaiſe humeur contre les femmes, & que les auteurs un peu polis ne les invectivent plus dans leurs ouvrages; cependant ſa politeſſe ne l'empêche pas de les traiter fort mal.

Il dit (**) que le peuple de Lyon eſt d'un degré plus ſtupide que celui de Paris, & de deux degrés moins bon.

Paſſe encore, dira-t-on, que l'auteur, pour vendre ſon livre, attaque les rois, les miniſtres, les généraux & les gros bénéficiers; ou ils n'en ſavent rien, ou s'ils en ſavent quelque choſe ils s'en moquent. Il eſt aſſez doux d'avoir ſes courtiſans dans ſon antichambre, tandis que les écrivains frondeurs ſont dans la rue. Mais les pauvres gens de lettres qui n'ont point d'antichambre, ſont quelquefois fâchés de ſe voir calomniés par un lettré de la Chine, qui probablement n'a pas plus d'antichambre qu'eux.

Il y a ſur-tout beaucoup de dames nommées par le lettré chinois, lequel proteſte toujours de ſon reſpect pour le beau ſexe. C'eſt un sûr moyen de vendre ſon livre. Les dames, à la vérité, ont de quoi ſe conſoler; mais les malheureux auteurs vilipendés n'ont pas les mêmes reſſources.

(*) Pages 69 & 70. (**) Page 89.

Troiſième

Troisième honêteté.

Le gazetier ecclésiastique outrage pendant trente ans, une fois par semaine, les plus savans hommes de l'Europe, des prélats, des ministres, quelquefois le roi lui-même; mais le tout en citant l'écriture sainte. Il meurt inconnu, ses ouvrages meurent aussi; & il a un successeur.

Quatrième honnêteté.

Un autre gazetier joue dans la littérature le même rôle que l'écrivain des nouvelles ecclésiastiques a joué dans l'église de Dieu. C'est l'abbé Desfontaines; chassé pour ses mœurs de cette société de Jésus, chassé de France pour ses intrigues. Il met en vers des pseaumes, & on ne lit point ses vers, il meurt de faim, & il déchire pour vivre tous ceux qui se font lire, & il le déclare; il est enfermé à bicêtre, & il fait des feuilles à bicêtre; enfin il a un successeur aussi. Ce successeur est l'Elisée de cet Elie, chassé comme lui des jésuites, mis à bicêtre comme lui, passant de bicêtre au fort-l'évêque & au châtelet, couvert d'opprobres publics & secrets, osant écrire & n'osant se montrer. Le nom de Fréron est devenu une injure; & cependant il aura aussi un successeur, dont les sots liront les feuilles en province pour se former l'esprit & le cœur.

Cinquième honnêteté.

L'abbé de Caveirac, dans sa belle apologie de la

révocation de l'édit de Nantes, & dans celle de la Saint-Barthelemi, traite comme des coquins environ douze cent mille perſonnes qui vivent paiſiblement en France ſous le nom de nouveaux convertis. Il tombe enſuite ſur les avocats; il déchire les gens de lettres; il calomnie le miniſtère. Il ſe ferait beaucoup d'amis s'il n'avait pas trop peu de lecteurs.

Sixième Honnêteté.

Un homme de province ſollicite une place dans un corps reſpectable d'une capitale, & l'obtient; & pour tout remercîment, il dit à ſes confrères, qu'eux & tous ceux qui aſpirent à l'être ſont des extravagans, des ennemis de l'Etat & de la religion, & même des gens ſans goût qui ne liſent point ſes cantiques.

Mon correſpondant ne me dit point dans quel pays s'eſt paſſé cette aventure. Je ſoupçonne que c'eſt en Amérique. Il ajoute que ce diſcours du récipiendaire produiſit quelques mauvaiſes plaiſanteries qu'il faut pardonner aux intéreſſés. Heureux ceux qui, lorſqu'ils ſont outragés, ſe contentent de rire! Vous ſavez, mon cher lecteur, que le public eſt alerte ſur les fautes des gens de lettres, comme ſur l'orgueil, l'avarice, & les petites paillardiſes, qu'on a quelquefois reprochées aux moines. Plus un état exige de circonſpection, plus les faibleſſes ſont remarquées; & ſi les moines ont fait vœu de chaſteté, d'humilité, & de pauvreté, les gens de lettres ſemblent avoir fait vœu de raiſon.

Septième Honnêteté.

Lorsque le R. P. la Valette, *alias Duclos*, *alias Lefèvre*, eut fait sa première banqueroute, *ad majorem societatis gloriam*; lorsque des imprimeurs huguenots eurent rafraîchi les premières pages d'une vieille édition du R. P. Busenbaum, que l'on fit passer pour nouvelle, & qu'ils eurent ainsi jeté, sans le savoir, la première pierre qui a servi à lapider la société de Jésus; lorsque ces pères écrivaient en faveur de leur corps tant de petits livres qu'on ne lit plus; lorsque quelques prélats, s'imaginant que la société de Jésus était immortelle & invulnérable, lui firent leur cour très-mal adroitement par quelques écrits; lorsque le bourreau brûla, selon son usage, une belle lettre du révérendissime père en Dieu Jean-George le Franc, évêque du Puy en Vélai, il y eut alors une inondation de brochures, & autant d'injures de part & d'autre qu'il y avait de jésuites en France.....

La principale honnêteté fut entre les RR. PP. dominicains & les RR. PP. jésuites. Les jésuites, dans un écrit intitulé: *Lettre d'un homme du monde à un théologien*, page 4, complimentèrent les jacobins sur leur frère Politien de Montepulciano, qui, dit-on, empoisonna avec une hostie le méchant empereur Henri VII; sur le bienheureux Jacques-Clément, ainsi nommé par la ligue; sur Edmond Bourgoin, son prieur; sur frères Pierre Argier & Ridicoule, roués tous deux à Paris.

Les jacobins répondirent à ce compliment par une longue énumération des martyrs de la société; & cette liste ne finissait point. Les deux partis appelèrent à leur secours saint Thomas d'Aquin. Il s'agissait de le bien entendre, & c'est-là le grand effort de la théologie. Les uns & les autres convenaient des paroles. Ils avouaient que saint Thomas a dit, liv. II, quest. 42, art. 2, que ceux qui délivrent la multitude d'un méchant roi, sont très-louables :

Que le mauvais prince est le seul séditieux :

Qu'il y a des cas où celui qui le tue mérite récompense :

Que selon le même saint Thomas d'Aquin, liv. II, quest. 12, un prince qui a apostasié n'a plus de droit sur ses sujets :

Que s'il est excommunié, ses sujets sont *ipso facto* délivrés de leur serment de fidélité, *ejus subditi & juramento fidelitatis ejus liberati sunt* :

Que, comme il est permis de résister aux larrons, il est permis de résister aux mauvais princes : *Ut sicut licet resistere latronibus, ita licet in tali casu resistere malis principibus.* Liv. II, quest. 69.

Tout cela se trouve avec beaucoup d'autres choses également édifiantes, dans l'Appel à la raison, imprimé en 1762, sous le titre de Bruxelles.

On prétend que chez les jacobins, quand il meurt un docteur en théologie, on met une bible de saint Thomas dans sa bière. Des profanes ayant lu ces grandes questions dans saint Thomas d'Aquin, ont prétendu qu'il eût été à desirer pour la tranquillité

publique, que toutes les *sommes* de ce bon-homme eussent été enterrées avec tous les jacobins. Mais ce sentiment me paraît un peu trop dur.

Après cette dispute, qui intéressa vivement dix ou douze lecteurs, il en survint une autre entre les mêmes combattans, au sujet du livre *de Matrimonio*, du R. P. Sanchez, regardé en Espagne & par tous les jésuites du monde comme un père de l'église. Cette dispute se trouve à la page 262 du nouvel Appel à la raison, & il faut avouer que la raison doit être bien étonnée qu'on soumette un pareil procès à son tribunal.

On y discute trois questions tout-à-fait intéressantes. La première, *quando vas innaturale usurpatur*. La seconde, *quando seminatio non est simultanea*. La troisième, *quando seminatio est extra vas*. Ma pudeur & mon grand respect pour les dames m'empêchent de traduire en français cette dispute théologique. J'ai prétendu me borner à faire voir combien les théologiens sont quelquefois honnêtes.

Huitième honnêteté.

Un homme d'un génie vaste, d'une érudition immense, d'un travail infatigable, & dont le nom perce dans l'Europe, du sein de la retraite la plus profonde, entreprend le plus grand & le plus difficile ouvrage dont la littérature ait jamais été honorée; le meilleur géomètre de France se joint à lui. Ce géomètre, qui unit à la délicatesse de Fontenelle, la force que Fontenelle n'a pas, donne un plan de cette célèbre

entreprise, & ce plan vaut lui seul une Encyclopédie. Un homme d'un nom illustre, qui s'est consacré aux lettres toute sa vie, physicien exact, métaphysicien profond, très-versé dans l'histoire & dans les autres genres, fait lui seul près du quart de cet ouvrage utile; des hommes savans, des hommes de génie s'y dévouent; d'anciens militaires, d'anciens magistrats, d'habiles médecins, des artistes même y travaillent avec succès, & tous dans la vue de laisser à l'Europe le dépôt des sciences & des arts, sans aucun intérêt, sans vain amour-propre. Ce n'est que malgré eux que le libraire a publié leurs noms. M. de Voltaire surtout avait prié que son nom ne parût point. Quelle a été la reconnaissance de certains hommes, soi-disant gens de lettres, pour une entreprise si avantageuse à eux-mêmes? celle de la décrier, de diffamer les auteurs, de les poursuivre, de les accuser d'irréligion & de lèze-majesté.

Neuvième honnêteté.

Maître Abraham Chaumeix (je ne sais qui c'est), ayant demandé à travailler à ce grand ouvrage, & ayant été éconduit, comme de raison, ne manqua pas de dénoncer juridiquement les auteurs. Il soupçonne que celui qui a principalement contribué à le faire refuser, a composé l'article *Ame*, & que puisqu'il est son ennemi, il est athée; il le dénonce donc juridiquement comme tel. Il se trouve que l'auteur de l'article est un bon docteur de sorbonne très-pieux. Il est très-étonné d'apprendre qu'il est accusé de nier

l'existence de Dieu & celle de l'ame ; & il conclut que si Abraham Chaumeix a une ame, elle est un peu dure & fort ignorante.

Abraham, pour se dépiquer, va se faire maître d'école à Moscou. Que son *ame* y repose en paix.

Dixième honnêteté.

Un gentilhomme de Bretagne, qui a fait des comédies charmantes, nous a donné des anecdotes très-curieuses sur la ville de Paris & sur l'histoire de France, imprimées avec priviléges, & sur-tout avec celui de l'approbation publique ; aussi-tôt les auteurs de je ne sais quelles feuilles (*) (car je ne lis point les feuilles) écrivent dans ces feuilles, dédiées à la cour, à douze sous par mois, que l'auteur est incontestablement déiste ou athée, & qu'il est impossible que cela ne soit pas, puisqu'il a dit que Maugiron, Quelus, & Saint-Mégrin, tués sous le règne de Henri III, furent enterrés dans l'église de Saint-Paul, & qu'on n'avait pas voulu inhumer une vieille femme dans la rue de l'Arbre-sec avant qu'on eût vu son testament.

Le Breton, qui n'entend point raillerie, fait assigner au châtelet les auteurs des feuilles, pardevant le lieutenant-criminel, en réparation d'honneur & de conscience, au mois de juin 1763. Les folliculaires civilisent l'affaire, & sont forcés de demander pardon de leur incivilité.

(*) Ce sont les auteurs du Journal chrétien. Or ce journal n'étant pas bon, on a dit qu'il était mauvais chrétien.

Onzième honnêteté.

Un auteur, qui n'aimait pas ceux du grand & utile ouvrage dont on a déjà parlé, les prostitue sur le théâtre, & les introduit volant dans la poche. Ce n'est pas ainsi que Molière a peint Trissotin & Vadius. On me dira que des galériens, du temps du roi Charles VII, condamnés pour crime de faux, ayant obtenu leur grâce de leur bon roi, lui volèrent tout son bagage, comme il est rapporté dans l'abbé Tritême (*), page 329; mais on m'avouera que ceux qui font aujourd'hui honneur à la littérature française,

---

(*) Tout est parti. La horde griffonante
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
Pendant la nuit avait débarrassé
Notre bon roi de son leste équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon, le luxe est peu d'usage.
Puis s'esquivant par de petits sentiers,
Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaisirs & du bien.
On y prouva que les hommes sont frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de Dieu, les humaines misères,
Vivre en commun pour se mieux soulager.
Ce livre saint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un pieux commentaire
Pour diriger *& l'esprit & le cœur*,
Avec préface & l'avis au lecteur.

Pucelle, chant XVIII.

ne ſont point des coupeurs de bourſes, & que d'ailleurs ce trait n'eſt pas aſſez plaiſant.

Douzième honnêteté.

Des folliculaires à la petite ſemaine, ont imprimé que M. d'Alembert eſt un *Rabzacès*, un *Philiſtin*, un *Amorrhéen*, une *bête puante*; je ne ſais pas préciſément pourquoi; mais *Rabzacès* ſignifie grand-échanſon en ſyriaque. Or M. d'Alembert n'eſt pas un grand échanſon; c'eſt même l'homme du monde qui verſe le moins à boire. Il ne peut être à la fois Rabzacès, Syrien, Philiſtin ou Amorrhéen; il n'eſt ni bête ni puant; je ſais ſeulement qu'il eſt un des plus grands géomètres, un des plus beaux eſprits, & une des plus belles ames de l'Europe, ce qu'on n'a jamais dit de Rabzacès.

Treizième honnêteté.

Les folliculaires ont eu d'auſſi étranges honnêtetés pour M. de Monteſquieu & pour M. de Buffon. On a écrit contre l'un des lettres du Pérou, qui n'ont pas dû être du Pérou pour l'auteur. On a prouvé à l'autre qu'il était déiſte ou athée, cela eſt égal, parce qu'il avait loué les ſtoïciens; & on l'a prouvé tout comme le R. P. Hardouin, de la ſociété de Jéſus, avait démontré que Paſcal, Nicole, Arnaud & Mallebranche n'ont jamais cru en Dieu.

Qui mépriſe Cotin n'eſtime point ſon roi,
Et n'a (ſelon Cotin) ni roi, ni foi, ni loi.

lettres, si elles étaient secrètes, ne devaient pas être publiques. Il y a sur-tout dans ces lettres secrètes un correspondant nommé le comte de Bar-sur-Aube, qui est un homme sûr; mais comme il n'y a jamais eu de comte de Bar-sur-Aube, on ne peut pas avoir grande foi à ces lettres secrètes.

Ensuite, le nommé Schneider, libraire d'Amsterdam, a débité, sous le nom de Genève, les lettres du même homme à *ses amis du Parnasse :* c'est là le titre. Il se trouve que ces amis du Parnasse sont le roi de Pologne, le roi de Prusse, l'électeur Palatin, le duc de Bouillon, &c. Outre la décence de ce titre, on fait dire dans ces lettres à l'auteur de la Henriade & du Siècle de Louis XIV, qu'à la cour de France « il » y a d'agréables commères qui aiment Jean-Jacques » Rousseau comme leur toutou ». On ajoute à ces gentillesses des notes infames contre des personnes respectables; & il y a sur-tout trois lettres à un chevalier de Bruan, qui n'a jamais existé, & qu'on appelle *mon cher Philinte.* L'éditeur doute si ces trois lettres sont de M. de Montesquieu ou de M. de Voltaire, quoiqu'aucun de leurs laquais n'eût voulu les avoir écrites (*). On a déjà dit ailleurs que ces bêtises

(*) Voici quelques lignes de la dernière à mon cher Philinte. « Il est impossible qu'il y ait un grand-homme » parmi nos rois, puisqu'ils sont abrutis & avilis dès le » berceau par une foule de scélérats qui les environne, & » qui les obsède jusqu'au tombeau ».

C'est ainsi qu'on parle des ducs de Montausier & de

se vendent à la foire de Leipsick, comme on vend du vin d'Orléans pour du vin de Pontac. Il est bon d'en avertir ceux qui ne sont pas gourmets.

Seizième honnêteté.

Il est encore plus utile d'avertir ici que le style simple, sage & noble, orné, mais non surchargé de fleurs, qui caractérisait les bons auteurs du siècle de Louis XIV, paraît aujourd'hui trop froid & trop rampant aux petits auteurs de nos jours; ils croient être éloquens, lorsqu'ils écrivent avec une violence effrénée; ils pensent être des Montesquieu, quand ils ont, à tort & à travers, insulté quelques cours & quelques ministres du fond de leurs greniers, & qu'ils ont entassé sans esprit injure sur injure; ils croient être des Tacites, lorsqu'ils ont lancé quelques solécismes audacieux à des hommes dont les valets de chambre dédaigneraient de leur parler; ils s'érigent en Catons & en Brutus la plume à la main. Les bons écrivains du siècle de Louis XIV ont eu de la force, aujourd'hui on cherche des contorsions.

Qui croirait qu'un gredin ait imprimé en 1752, dans un livre intitulé *mes Pensées*, les mots que voici, & qu'il croyait dans le vrai goût de Montesquieu.

« Une république qui ne serait formée que de scé-

Beauvilliers, des Bossuet & des Fénélon, & de leurs successeurs; cela s'appelle écrire avec noblesse, & soutenir les droits de l'humanité. C'est-là le style ferme de la nouvelle éloquence.

» lérats du premier ordre, produirait bientôt un
» peuple de ſages, de conquérans & de héros. Une
» république fondée par Cartouche aurait eu de plus
» ſages lois que la république de Solon.

» La mort de Charles I a fait plus de bien à l'An-
» gleterre que n'en aurait fait le règne le plus glo-
» rieux de ce prince ».

» Les forfaits de Cromwell ſont ſi beaux, que l'en-
» fant bien né n'entend point prononcer le nom de
» ce grand-homme ſans joindre les mains d'admi-
» ration ».

Ces penſées ont été pourtant réimprimées ; & l'auteur, à la ſeconde édition, mettait au titre *ſeptième édition*, pour encourager à lire ſon livre. Il le dédiait à ſon frère. Il ſignait *Gonia Palaios*. *Gonia* ſignifie angle ; *Palaios* vieux. Son nom en effet eſt l'Angle-vieux. Il s'eſt fait appeler la Beaumelle. C'eſt lui qui a falſifié les lettres de madame de Maintenon, & qui a rempli les mémoires de Maintenon de contes abſurdes & des anecdotes les plus fauſſes.

Dix-ſeptième honnêteté.

On connaît l'hiſtoire du Siècle de Louis XIV. Tout impartial qu'eſt ce livre, il eſt conſacré à la gloire de la nation françaiſe & à celle des arts ; & c'eſt même parce qu'il eſt impartial qu'il affermit cette gloire. Il a été bien reçu chez tous les peuples de l'Europe ; parce qu'on aime par-tout la vérité. Louis XV, qui a daigné le lire plus d'une fois, en a

marqué publiquement sa satisfaction. Je ne parle pas du style, qui sans doute ne vaut rien; je parle des faits.

Ce même la Beaumelle, dont il a bien fallu déjà faire mention, ci-devant précepteur du fils d'un gentilhomme qui a vendu Ferney à l'auteur du Siècle de Louis XIV; chassé de la maison de ce gentilhomme, réfugié en Danemarck; chassé du Danemarck, réfugié à Berlin; chassé de Berlin, réfugié à Gotha; chassé de Gotha, réfugié à Francfort; cet homme, dis-je, s'avise de faire à Francfort l'action du monde la plus honorable à la littérature.

Il vend pour dix-sept louis d'or, au libraire Eslinger, une édition du Siècle de Louis XIV, qu'il a soin de falsifier en plusieurs endroits importans, & qu'il enrichit de notes de sa main; dans ces notes, il outrage tous les généraux, tous les ministres, le roi même & la famille royale; mais c'est avec ce ton de supériorité & de fierté qui sied si bien à un homme de son état, consommé dans la connaissance de l'histoire.

Il dit très-savamment que les filles hériteraient aujourd'hui de la partie de la Navarre réunie à la couronne; il assure que le maréchal de Vauban n'était qu'un plagiaire; il décide que la Pologne ne peut produire un grand-homme; il dit que les savans danois sont tous des ignorans, tous les gentilshommes des imbécilles, & il fait du brave comte de Plélo un portrait ridicule. Il ajoute qu'il ne se fit tuer à Dantzick, que parce qu'il *s'ennuyait de périr à Copen-*

hague. Non content de tant d'insolences, qui ne pouvaient être lues que parce qu'elles étaient des insolences, il attaque la mémoire du maréchal de Villeroi; il rapporte à son sujet des contes de la populace; il s'égaie aux dépens du maréchal de Villars. Un la Beaumelle donner des ridicules au maréchal de Villars! Il outrage le marquis de Torci, le marquis de la Vrillière, deux ministres chers à la nation par leur probité. Il exhorte tous les auteurs à *sévir contre M. Chamillart;* ce sont ses termes.

Enfin il calomnie Louis XIV, au point de dire qu'il empoisonna le marquis de Louvois; & après cette criminelle démence, qui l'exposait aux châtimens les plus sévères, il vomit les mêmes calomnies contre le frère & le neveu de Louis XIV.

Qu'arrive-t-il d'un tel ouvrage? de jeunes provinciaux, de jeunes étrangers cherchent chez des libraires le Siècle de Louis XIV. Le libraire demande si on veut ce livre avec des notes savantes. L'acheteur répond qu'il veut sans doute l'ouvrage complet. On lui vend celui de la Beaumelle.

Les donneurs de conseils vous disent: « Méprisez » cette infamie, l'auteur ne vaut pas la peine qu'on » en parle ». Voilà un plaisant avis. C'est-à-dire, qu'il faut laisser triompher l'imposture. Non, il faut la faire connaître. On punit très-souvent ce qu'on méprise; & même, à proprement parler, on ne punit que cela; car tout délit est honteux.

Cependant cet honnête homme ayant osé se montrer à Paris, on s'est contenté de l'enfermer pendant

quelque

quelque temps à Bicêtre ; après quoi on l'a confiné dans ſon village près de Montpellier.

Ce la Beaumelle eſt le même qui a depuis fait imprimer des lettres falſifiées de M. de Voltaire à Amſterdam, à Avignon, accompagnées de notes infames contre les premiers de l'Etat.

On a toujours du goût pour ſon premier métier.

On demande, après de pareils exemples, s'il ne vaut pas mille fois mieux être laquais dans une honnête maiſon que d'être le bel-eſprit des laquais ; & on demande ſi l'auteur d'un petit poëme intitulé *le Pauvre Diable*, n'a pas eu raiſon de dire :

J'eſtime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie ;
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai beſoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chauſſure
Prendre à genoux la forme & la meſure ;
Que le métier de tes obſcurs Frérons.
Maître Abraham & ſes vils compagnons
Sont une eſpèce encor plus odieuſe.
Quant aux catins, j'en fais aſſez de cas,
Leur art eſt doux, & leur vie eſt joyeuſe :
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt qui fait l'homme agréable ;
Je leur pardonne : il l'a bien mérité.

Je cite ces vers pour faire voir combien ce métier de petits barbouilleurs, de petits folliculaires, de

petits calomniateurs, de petits falſificateurs du coin de la rue, eſt abominable; car pour celui des belles demoiſelles qui ruinent un ſot, je n'en fais pas tout-à-fait le même cas que l'auteur du Pauvre Diable; on doit avoir de l'honnêteté pour elles ſans doute, mais avec quelques reſtrictions.

Dix-huitième honnêteté.

Le fils d'un laquais de M. de Maucroix, lequel fils fut laquais auſſi quelque temps, & qui ſervit ſouvent à boire à l'abbé d'Olivet, s'eſt élevé par ſon mérite; & nous ſommes bien loin de lui reprocher ſon premier emploi dont ce mérite l'a tiré, puiſque nous avons approuvé la maxime, qu'il vaut mieux être le laquais d'un bel-eſprit, que le bel-eſprit des laquais. Un jeune homme ſans fortune ſert fidèlement un bon maître; il s'inſtruit, il prend un état; il n'y a dans tout cela aucune indignité, rien dont la vertu & l'honneur doivent rougir. Le pape Adrien IV avait été mendiant; Sixte-Quint avait été gardeur de porcs. Quiconque s'élève a du moins cette eſpèce de mérite qui contribue à la fortune; & pourvu que vous ne ſoyiez ni inſolent ni méchant, tout le monde honore en vous cette fortune qui eſt votre ouvrage.

Cet homme, nommé d'Etrée, parce que ſon père était du village d'Etrée, ayant cultivé les belles-lettres au lieu de cultiver ſon jardin, fut d'abord folliculaire, enſuite faiſeur d'almanachs, & il mit au jour l'Année merveilleuſe, pour laquelle il fut incarcéré, puis il ſe fit prêtre, puis il ſe fit généalogiſte; il tra-

vailla chez M. d'Hozier, & en ſortit je ne veux pas dire pourquoi : enfin il obtint un petit prieuré dans le fond d'une province. Monſieur le prieur alla ſe faire reconnaître dans ſa ſeigneurie en 1763 ; & comme il eſt généalogiſte, il ſe fit paſſer, mais avec circonſpection, pour un neveu du cardinal d'Etrée. Il reçut, en cette qualité, une fête aſſez belle d'une dame qui a une terre dans le voiſinage ; & fut traité en homme qui devait être cardinal un jour.

Comme il n'y a point de maiſon dans ſon prieuré, il tenait ſa cour dans un cabaret du voiſinage. Il écrivit une lettre pleine de dignité & de bonté au ſeigneur de la paroiſſe, qui ſe mêle de proſe & de vers, tout comme l'abbé d'Etrée. Il avertiſſait ce voiſin qu'un jeune homme de ſa maiſon avait oſé chaſſer ſur les terres du prieuré, qui ont, je crois, cent toiſes d'étendue ; qu'il accorderait volontiers le droit de chaſſe à la ſeule perſonne du voiſin en qualité de littérateur ; parce qu'il avait ſoixante & onze ans, & qu'il était à-peu-près aveugle ; mais nul autre ne devait effaroucher le gibier de monſieur le prieur, qui n'a pas plus de gibier que de baſſe-cour. Le jeune homme qui avait imprudemment tiré à deux ou trois cents pas des terres de l'égliſe, était un gentilhomme qui ne crut point devoir de réparation. Autre lettre de monſieur le prieur au voiſin ; pas plus de réponſe à cette ſeconde qu'à la première.

Mon homme part en méditant une noble vengeance. Il va en Picardie chez un ſeigneur, à la généalogie duquel il travaillait. Un magiſtrat conſidé-

rable du parlement de Paris était dans le voisinage. M. l'abbé d'Etrée accuse auprès de ce magistrat celui qui n'avait pas pu lui écrire un lettre ;

D'avoir fait un gros livre, un livre abominable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le traître a le front de le faire l'auteur.

Misanthrope, acte IV (*).

Voilà monsieur le prieur qui triomphe, & qui écrit à un intendant de ses Etats : « Il est perdu, il ne s'en » relevera pas, son affaire est faite ». Il se trompa ; mais on a lieu d'espérer qu'il réussira mieux une autre fois.

Pauvres gens de lettres, voyez ce que vous vous attirez, soit que vous écriviez, soit que vous n'écriviez pas. Il faut non-seulement faire son devoir, *taliter qualiter*, comme dit Rabelais ; « & dire toujours du » bien de monsieur le prieur » ; mais il faut encore répondre aux lettres qu'il vous écrit. Cette négligence a ulcéré quelquefois plus d'un grand cœur ; & vous voyez avec quelle noblesse un prieur se venge.

Dix-neuvième honnêteté.

L'auteur de l'Histoire de Charles XII l'avait publiée il y a environ vingt ans, avant que le père Barre donnât son histoire d'Allemagne ; cependant le père Barre jugea à propos de fondre dans son ouvrage presque tout Charles XII, batailles, siéges, discours,

(*) Voyez comme du temps de Molière on était aussi méchant que du nôtre.

caractères, bons mots même. Quelques journalistes ayant entendu parler à quelques lecteurs de cette singulière ressemblance, ne songeant pas à la date des éditions, & n'ayant pas même lu le père Barre qu'on ne lit guère, ne doutèrent pas que M. de Voltaire n'eût volé le père Barre, ou du moins feignirent de n'en pas douter, appelèrent l'auteur de Charles XII plagiaire; mais c'est une bagatelle qui ne mérite pas d'être relevée. Ces petits mensonges font le profit des folliculaires; il faut que tout le monde vive.

Vingtième honnêteté.

C'est encore un secret admirable que celui de déterrer un poëme manuscrit, qu'on attribue à un auteur auquel on veut donner des marques de souvenir, & de remplir ce poëme de vers dignes du postillon du cocher de Vertamon; d'y insérer des tirades contre Charlemagne & contre saint Louis; d'y introduire au quinzième siècle Calvin & Luther, qui sont du seizième; d'y glisser quelques vers contre des ministres d'Etat; & enfin de parler d'amour comme on parle dans un corps-de-garde. Les éditeurs espèrent qu'ils vendront avantageusement ces beaux vers & libelles de taverne, & que l'auteur à qui ils les imputent sera infailliblement perdu à la cour.

Les galans y trouvaient double profit à faire;
Leur bien premièrement, & puis le mal d'autrui.

Vous vous trompez, Messieurs, on a plus de discernement à Versailles & à Paris que vous ne croyez; & ceux *quibus est equus & pater & res*, ne sont pas

vos dupes. On n'imputera jamais à l'auteur d'Alzire ces vers :

Chandos ſuant & ſoufflant comme un bœuf,
Cherche du doigt ſi Jeanne eſt une fille;
Au diable ſoit, dit-il, la ſotte aiguille!
Bientôt le diable emporte l'étui neuf;
Il veut encor ſecouer ſa guenille....
Chacun avait ſon trot & ſon alure,
Chacun piquait à l'envi ſa monture, &c.

On a pris la peine de faire environ trois cents vers dans ce goût, & de les attribuer à l'auteur de la Henriade : il y a des vers pour la bonne compagnie, il y en a pour la canaille, & cela eſt abſolument égal pour quelques libraires de Hollande & d'Avignon.

Pour mieux connaître de quoi la baſſe littérature eſt capable, il faut ſavoir que les auteurs de ces gentilleſſes ayant manqué leur coup, firent à Liége une nouvelle édition du même ouvrage, dans lequel ils inſérèrent les injures qu'ils crurent les plus piquantes contre madame de Pompadour; ils lui en firent tenir un exemplaire qu'elle jeta au feu; ils lui écrivirent des lettres anonymes qu'elle renvoya à l'homme qu'ils voulaient perdre. C'eſt une grande reſſource que celle des lettres anonymes, & fort uſitée chez les ames généreuſes qui diſent hardiment la vérité : les gueux de la littérature y ſont fort ſujets; & celui qui écrit ces mémoires inſtructifs, conſerve quatre-vingt-quatorze lettres anonymes qu'il a reçues de ces meſſieurs.

Vingt-unième honnêteté.

L'ex-révérend père ex-jéſuite Nonotte, auſſi ama-

teur de la vérité que Varillas, ou Maimbourg, ou Caveyrac, &c. n'étant pas content apparemment de la portion congrue, mais *suffisante*, qu'on donne aux ci-devant frères de la société de Jésus; se mit en tête, il y a quatre ans, de gagner quelque argent en vendant à un libraire d'Avignon nommé Fez, une critique des Œuvres de Voltaire, ou attribuées à Voltaire.

Mais Nonotte aimant mieux encore l'argent que la vérité, fit proposer à M. de Voltaire de lui vendre pour mille écus son édition; ne doutant pas que M. de Voltaire, craignant un aussi grand adversaire que Nonotte, ne se hâtât de se racheter par cette petite somme, après quoi Nonotte & consorts ne manqueraient pas de faire une nouvelle édition de leur libelle, corrigée & augmentée.

J'ai, par malheur pour le petit Nonotte, la lettre de Fez en original. Voici la copie mot pour mot:

MONSIEUR,

» Avant que de mettre en vente un ouvrage qui » vous est relatif, j'ai cru devoir décemment vous en » donner avis. Le titre porte: *Erreurs de M. de Voltaire sur les faits historiques, dogmatiques, &c.* en » deux volumes in-12, par un auteur anonyme. En » conséquence, je prends la liberté de vous proposer » un parti; le voici. Je vous offre mon édition de » quinze cents exemplaires, à 2 liv. en feuille, montant 3000 liv. L'ouvrage est desiré universellement. » Je vous l'offre, dis-je, cette édition de bon cœur,

» & je ne la ferai paraître que je n'aie auparavant reçu » quelque ordre de votre part ».

J'ai l'honneur d'être, avec le respect le plus profond, Monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
FEZ, imp.-lib. à Avignon.

Avignon, 30 avril 1762.

M. de Voltaire, accoutumé à de telles propositions de la part des polissons de la littérature, fut trop équitable pour acheter une édition aussi considérable à si vil prix. Il fit au libraire Fez son compte net. Il lui fit voir combien Nonotte & Fez perdraient à ce beau marché. Cette lettre fut imprimée par ceux qui impriment tout : on dit qu'elle est plaisante ; je ne me connais pas en raillerie, je ne cherche ici que la simple vérité.

Vingt-deuxième honnêteté, fort ordinaire.

Je reviens à toi, mon cher Nonotte & ex-compagnon de Jésus ; il faut montrer à quel point tu es honnête & charitable, combien tu connais la vérité, combien tu l'aimes, & avec quel noble zèle tu te joins à un tas de gredins qui jettent de loin leurs ordures à ceux qui cultivent les lettres avec succès.

As-tu gagné par tes deux volumes les mille écus que tu voulais escamoter à M. de Voltaire par ton libraire Fex ? Je t'en fais mon compliment ; Garasse

n'en savait pas tant que toi ; & le contrat mohatra n'approche pas du marché que tu avais proposé. Mais, cher Nonotte, ce n'est pas assez de faire de bons marchés, il faut avoir raison quelquefois.

1°. En attaquant un Essai sur les mœurs & l'esprit des Nations, tu ne devais pas commencer par dire que Trajan, si connu par ses vertus, était un barbare & un persécuteur. Et sur quoi le trouves tu cruel? parce qu'il ordonne « qu'on ne fasse pas de recherches » des chrétiens, & qu'il permet qu'on les dénonce ».

Mais il était très-juste de dénoncer ceux qui, emportés par un zèle indiscret comme Polyeucte, auraient brisé les statues des temples, battu les prêtres & troublé l'ordre public. Ces fanatiques étaient condamnés par les saints conciles. Un roi aussi bon que Trajan pourrait aujourd'hui, sans être cruel, punir légèrement le chrétien Nonotte, s'il était dénoncé comme calomniateur; s'il était convaincu d'avoir publié ses erreurs sous le nom des erreurs d'un autre; d'avoir mis le titre d'Amsterdam au mépris des ordonnances royales ; & d'avoir méchamment & proditoirement médit de son prochain.

2°. On t'a déjà dit que tu manquais de bonne foi, quand tu reprochais à l'auteur de l'Essai sur les mœurs, &c. ces paroles que tu cites de lui : « L'ignorance chrétienne se représente d'ordinaire Dioclétien comme un ennemi armé sans cesse contre les » fidèles ». On a averti, & on avertit encore, que ces mots, *l'ignorance chrétienne*, ne sont dans aucune des éditions de cet ouvrage, pas même dans l'édition

furtive de Jean Neaulme. Que dirais-tu, ſi tu trouvais dans un bon livre l'*ignorance de Nonotte?* mettrais-tu à la place l'*ignorance chrétienne de Nonotte?* Ne t'expoſerais tu pas aux ſoupçons qu'on aurait que ce Nonotte ex-jéſuite eſt un fort mauvais chrétien, puiſqu'il calomnie?

Tu réponds que ce ſont des chrétiens mal inſtruits qui ont dit que Dioclétien avait toujours perſécuté, & que par conſéquent on peut appeler leur erreur une ignorance *chrétienne.*

Mon ami, voilà de ta part une ignorance un peu jéſuitique. Tu fais-là une plaiſante diſtinction; tu allègues une direction d'intention fort comique; il fallait ne point corrompre le texte, avouer ton tort & te taire.

3°. Tu continues à canoniſer l'action du centurion Marcel, qui jeta ſon ceinturon, ſon épée, ſa baguette, à la tête de ſa troupe, & qui déclara devant l'armée qu'il ne fallait pas ſervir ſon empereur. Mon ami, prends garde, le miniſtre de la guerre veut que le ſervice ſe faſſe; ton Marcel eſt de mauvais exemple. Sois bon chrétien, ſi tu peux; mais point de ſédition, je t'en prie; ſouviens-toi de frère Guignard, & ſois ſage.

Tu loues encore le bon chrétien qui déchire l'édit de l'empereur. Nonotte, cela eſt fort. Prends garde à toi, te dis-je; le roi n'aime pas qu'on déchire ſes édits, il le trouverait mauvais. Sais-tu bien que c'eſt un crime de lèze majeſté au ſecond chef? Tu apportes pour raiſon que cet édit était injuſte. Etait-ce donc à

ce chrétien à décider de la légitimité d'un arrêt du conseil ? Où en ferions-nous, si chaque jésuite ou chaque janséniste prenait cette liberté ?

4°. Petit Nonotte, rabâcheras-tu toujours les contes de la légion thébaine, & du petit Romanus né bègue, dont on ne put arrêter le caquet dès qu'on lui eut coupé la langue ? Faut-il encore t'apprendre qu'il n'y a jamais eu de légion thébaine ; que les empereurs romains n'avaient pas plus de légion égyptienne que de légion juive ; que nous avons les noms de toutes les légions dans la notice de l'Empire, & qu'il n'y est nullement question de Thébains ; mais qu'il y avait d'ordinaire trois légions romaines en Egypte ?

Faut-il te redire que les faits, les dates, & les lieux, déposent contre cette histoire digne de Rabelais ? faut-il te répéter qu'on ne martyrise point six mille hommes armés dans une gorge de montagnes, où il n'en peut tenir trois cents ? Crois-moi, Nonotte, marions les six mille soldats thébains aux onze mille vierges, ce sera à-peu-près deux filles pour chacun ; ils seront bien pourvus. Et à l'égard de la langue du petit Romanus, je te conseille de retenir la tienne, & pour cause.

5°. Sois persuadé, comme moi, que David laissa en mourant vingt-cinq milliars d'argent comptant dans sa ville d'Hershalhaïm, j'y consens ; obtiens que ta portion congrue soit assignée sur ce trésor royal ; cours après les trois cents renards que Samson attacha par la queue ; dîne du poisson qui avala Jonas ; sers de monture à Balaam, & parle, j'y consens encore ;

mais par ſaint Ignace, ne fais pas le panégyrique d'Aod qui aſſaſſina le roi Eglon, & de Samuel qui hacha en morceaux le roi Agag, parce qu'il était trop gras; ce n'eſt pas là une raiſon. Vois-tu? j'aime les rois, je les reſpecte, je ne veux pas qu'on les mette en hachis, & les parlemens penſent comme moi; entends-tu, Nonotte?

6°. Tu trouves qu'on n'a pas aſſez tué d'albigeois & de calviniſtes; tu approuves le ſupplice de Jean Hus & de Jérôme de Prague, & celui d'Urbain Grandier, & tu ne dis rien de la mort édifiante du R. P. Malagrida, du R. P. Guignard, du R. P. Garnet, du R. P. Oldecorn, du R. P. Creton. Eh, mon ami, un peu de juſtice!

7°. Ne t'enfonce plus dans la diſcuſſion de la donation de Pepin; doute, ami Nonotte, doute; & juſqu'à ce qu'on t'ait montré l'original de la ceſſion de Ravenne, doute, dis-je. Sais-tu bien que Ravenne en ce temps-là était une place plus conſidérable que Rome, un beau port de mer, & qu'on peut céder des domaines utiles en s'en réſervant la propriété? ſais-tu bien qu'Anaſtaſe le bibliothécaire eſt le premier qui ait parlé de cette propriété? croira-t-on de bonne foi que Charlemagne eût parlé, dans ſon teſtament, de Rome & de Ravenne comme de villes à lui appartenantes, ſi le pape en avait été le maître abſolu?

J'avoue que ſaint Pierre écrivit une belle lettre à Pepin, du haut du ciel, & que le ſaint pape envoya la lettre au bon Pepin qui en fut fort touché; j'avoue

que le pape Etienne vint en France pour ſacrer Pepin qui raviſſait la couronne à ſon maître, & qui s'était déjà fait ſacrer par un autre ſaint; j'avoue que le pape Etienne étant tombé malade à Saint-Denis, fut guéri par ſaint Pierre & par ſaint Paul, qui lui apparurent avec ſaint Denis, ſuivi d'un diacre & d'un ſous-diacre; j'avoue même avec l'abbé de Vertot, que le pape qui avait enfermé dans un couvent Carloman, frère de Pepin, dépouillé par ce bon Pepin, fut ſoupçonné d'avoir empoiſonné ce Carloman pour prévenir toute diſcuſſion entre les deux frères.

J'avoue encore qu'un autre pape trouva depuis ſur l'autel de la cathédrale de Ravenne, une lettre de Pepin qui donnait Ravenne au ſaint-ſiége; mais cela n'empêche pas que Charlemagne n'ait gouverné Ravenne & Rome. Les domaines que les archevêques ont dans Reims, dans Rouen, dans Lyon, n'empêchent pas que nos rois ne ſoient les ſouverains de Reims, de Rouen, & de Lyon.

Apprends que tous les bons publiciſtes d'Allemagne mettent aujourd'hui la donation de la ſouveraineté de l'exarchat par Pepin, avec la donation de Conſtantin. Apprends que la mépriſe vient de ce que les premiers écrivains auſſi exacts que toi, ont confondu *patrimonium Petri & Pauli*, avec *dominium imperiale*. Tu dois ſavoir, ex-jéſuite Nonotte, ce que c'eſt qu'une équivoque.

8°. Eh bien, parleras-tu encore des bigames & trigames de la première race? un jéſuite ferme-t-il la bouche à un autre jéſuite? ſuffira-t-il de Daniel pour

confondre Nonotte ? lis donc ton Daniel, quoiqu'il soit bien sec. Lis la page 110 du premier volume in-4°.; lis, Nonotte, lis, & tu trouveras que le grand Théodebert épousa la belle Deuterie, quoique la belle Deuterie eût un mari, & que le grand Théodebert eût une femme, & que cette femme s'appelait Visigarde, & que cette Visigarde était fille d'un roi des Lombards nommé Vacon, fort peu connu dans l'histoire; tu verras que Théodebert imitait en cette bigamerie ou bigamie, son oncle Clotaire, & voici les propres mots de Daniel.

« Son oncle Clotaire, après avoir épousé la femme » de Clodomir son frère, peu de temps après la mort » de ce prince, quoiqu'il eût déjà une autre femme; » & il en eut trois pendant quelque temps, dont deux » étoient sœurs ».

Cela n'est pas trop bien écrit, & tu ne pourras approuver ce style, à moins que tu n'aimes ton prochain comme toi-même : mais, mon ami, si Daniel écrit mal, il dit au moins ici la vérité, & c'est la différence qui est entre vous deux.

Je veux te conter une anecdote au sujet des bigames. Le lord Cowper, grand-chancelier d'Angleterre, épousa deux femmes qui vécurent avec lui très-cordialement dans sa maison. Ce fut le meilleur ménage du monde. Ce bigame écrivit un petit livre sur la légimité de ses deux mariages, & prouva son livre par les faits. M. de Voltaire s'était trompé en racontant cette bigamie; il avait pris le lord Cowper pour le lord Trévor. La famille Trévor l'a redressé avec

une extrême politeſſe; ce n'eſt pas comme toi, Nonotte, qui te trompes très-impoliment.

9°. Mais, mon cher Nonotte, quand tu as fait deux volumes de tes erreurs, que tu appelles les erreurs d'un autre, as-tu penſé qu'on perdrait ſon temps à répondre à toutes tes bévues ? le public s'amuſerait-il beaucoup d'un gros livre intitulé *les Erreurs de Nonotte ?* Je ne veux te préſenter qu'un petit bouquet, mais j'ai peine à choiſir les fleurs. Voici en paſſant quelques fleurs pour Nonotte.

« Il n'y a point, dis-tu, de couvent en France où » les religieux aient deux cent mille livres de rente ». Il eſt vrai, les pauvres moines n'ont rien; mais les abbés réguliers ou irréguliers de Cîteaux & de Clairvaux les ont ces deux cent mille livres; & je te conſeille d'être leur fermier, tu y gagneras plus qu'avec le libraire Fez. L'abbé de Cîteaux a commencé un bâtiment dont l'architecte m'a montré le devis, il monte à dix-ſept cent mille livres. Nonotte! il y a là de quoi faire de bons marchés.

10°. Sache que c'eſt M. Damilaville, connu des principaux gens de lettres de Paris, s'il ne l'eſt pas de Nonotte, qui, ayant été indigné de l'inſolence & de l'abſurdité de ton libelle intitulé *les Erreurs*, a daigné imprimer ce qu'il en penſait; c'eſt lui ſur-tout qui a montré qu'il n'y a point de contradiction à dire que Cromwell fut quelque temps un fanatique, puis un politique profond, & enfin un grand-homme, & qu'on peut dire la même choſe de Mahomet. Sache que Cromwell rançonna, pilla, ſaccagea pendant la

guerre, & qu'il fit obſerver les lois pendant la paix; qu'il ne mit point de nouveaux impôts; « qu'il couvrit, par les qualités d'un grand roi, les crimes d'un » uſurpateur »; qu'il craignait avec très-grande raiſon d'être aſſaſſiné; & qu'après avoir pris toutes les précautions pour ne le pas être, il n'en mourut pas moins avec une fermeté connue de tout le monde. M. Damilaville a dit qu'il n'y a rien dans tout cela d'incompatible, & que Nonotte n'a pas le ſens commun. A-t-il tort?

11°. Que tu es ignorant dans les choſes les plus connues! tu trouves mauvais que le véridique auteur de l'Eſſai ſur les mœurs, &c. diſe que le célèbre Guillaume de Naſſau, fondateur de la république de Hollande, était comte de l'Empire au même titre que Philippe II était ſeigneur d'Anvers. Tu es tout étonné que ce fameux prince d'Orange ſoit mis en parallèle avec la *maeſta del re dom Phelippo el diſcreto*. Tu as raiſon; Philippe II n'était pas comparable à un héros. Ils étaient tous deux d'une famille impériale; ces deux maiſons étaient également deſcendues de braves gentilshommes. Eſt-ce parce que l'aſſaſſin du défenſeur de la liberté ſe confeſſa & communia avant d'exécuter ſon crime, que tu trouves Guillaume coupable? eſt-ce parce que ce héros réſiſta à toute la puiſſance d'un poltron hypocrite? eſt ce parce qu'il rendit ſept provinces libres, que le petit Franc-comtois Nonotte inſulte à ſa mémoire?

12°. Que tu es ignorant, te dis-je! Tu ne ſais pas que le bourg de Livron en Dauphine était une ville

du

du temps de la Ligue; qu'elle fut détruite comme tant d'autres petites villes. Et quand on t'a prouvé qu'elle fut assiégée par Henri III en personne, que le maréchal de camp de Bellegarde conduisit le siége avec vingt-deux pièces de canon, en 1574, tu réponds, avec une direction d'intention, « que tu voulais parler » de l'état où est Livron aujourd'hui, & non de l'état » où elle était alors ». Il s'agit bien de l'état où est Livron aujourd'hui! & tu ajoutes savamment: « J'ai » nommé le commandant Montbrun qui refusa de » rendre la place ». Tu excuses ton ignorance par une nouvelle erreur; ce n'était pas Montbrun qui commandait dans cette ville; c'était de Roësses, comme le dit de Thou, liv. XLIX. Tu as tort quand tu critiques; tu as plus de tort quand tu dis des injures dignes de ton éducation, & tort encore peut-être quand tu espères qu'on ne te punira pas.

13°. Avec quelle audace peux-tu dire que M. de Voltaire n'a jamais lu la taxe de la chancellerie de Rome? viens dans sa bibliothèque, mon ami, les laquais te laisseront entrer pour cette fois là, & même te feront sortir par la porte. Tu verras deux exemplaires de ce livre qu'on ne te prêtera point.

14°. Tu fais le savant, Nonotte; tu dis, à propos de théologie, que l'amiral Dracke a découvert la terre d'Yesso. Apprends que Dracke n'alla jamais au Japon, encore moins à la terre d'Yesso; apprends qu'il mourut en 1596, en allant à Borto-Bello; apprends que ce fut quarante ans après la mort de Dracke, que les Hollandais découvrirent les premiers

cette terre d'Yesso, en 1644 ; apprends jusqu'au nom du capitaine Martin Jéritson, & de son vaisseau qui s'appelait *le Castrécom*. Crois-tu donner quelque crédit à la théologie en faisant le marin ? tu te trompes sur terre & sur mer ; & tu t'applaudis de ton livre, parce que tes fautes sont en deux volumes !

15°. Voyons si tu entends la théologie mieux que la marine. L'auteur de l'Essai sur les mœurs, &c. a dit que selon saint Thomas d'Aquin, il était permis aux séculiers de confesser dans les cas urgens, que ce n'est pas tout-à-fait *un sacrement* ; mais que c'est *comme sacrement*. Il a cité l'édition & la page de la Somme de saint Thomas ; & là-dessus tu viens dire que tous les critiques conviennent que cette partie de la Somme de saint Thomas n'est pas de lui. Et moi je te dis qu'aucun vrai critique n'a pu te fournir cette défaite. Je te défie de montrer une seule Somme de Thomas d'Aquin où ce monument ne se trouve pas. La Somme était en telle vénération, qu'on n'eût pas osé y coudre l'ouvrage d'un autre. Elle fut un des premiers livres qui sortirent des presses de Rome dès l'an 1474 ; elle fut imprimée à Venise en 1484. Ce n'est que dans des éditions de Lyon qu'on commença à douter que la troisième partie de la Somme fût de lui. Mais il est aisé de reconnaître sa méthode & son style qui sont absolument les mêmes.

Au reste, Thomas ne fit que recueillir les opinions de son temps, & nous avons bien d'autres preuves que les laïques avaient le droit de s'entendre en confession les uns les autres ; témoin le fameux passage de

Joinville, dans lequel il rapporte qu'il confessa le connétable de Chypre. Un jésuite du moins devrait savoir ce que le jésuite Tolet a dit dans son livre de l'instruction sacerdotale, liv. I, ch. 16 : Ni femme, ni laïque ne peut absoudre sans privilége. *Nec fœmina nec laicus absolvere possunt sine privilegio*. Le pape peut donc permettre aux filles de confesser les hommes; cela sera assez plaisant : tu réjouiras fort Besançon, en confessant tes fredaines à la vieille fille que tu fréquentes & que tu endoctrines. Auras-tu l'absolution ?

Je veux t'instruire en t'apprenant que cette ancienne coutume, cette dévotion de se confesser mutuellement vient de la Syrie. Tu sauras donc, Nonotte, que les bons juifs se confessaient quelquefois les uns aux autres. Le confesseur & le confessé, quand ils étaient bien pénitens, s'appliquaient tour à tour trente-neuf coups de lanières sur les épaules. Confesse-toi souvent, Nonotte; mais si tu t'adresses à un jacobin, ne va pas lui dire que la Somme de saint Thomas n'est pas de lui; on ne se bornerait pas à trente-neuf coups d'étrivières. Confesse ta fille, confesse-toi à elle, & elle te fessera plus doucement qu'un jacobin, comme Girard fessait la Cadière, & *vice versâ*.

16°. Il me prend envie de t'instruire sur l'histoire de la pucelle d'Orléans, car j'aime cette pucelle; & bien d'autres l'aiment aussi. Mais je te renvoie à une dissertation imprimée dans un ouvrage très-connu (*).

(*) Voyez les Questions sur l'Encyclopédie, art. *Arc*.

Apprends, Nonotte, comme il faut étudier l'hiſtoire quand on oſe en parler. Ne fais plus de Jeanne d'Arc une inſpirée, mais une idiote hardie qui ſe croyait inſpirée; une héroïne de village, à qui on fit jouer un grand rôle; une brave fille, que des inquiſiteurs & des docteurs firent brûler avec la plus lâche cruauté. Corrige tes erreurs, & ne les mets plus ſur le compte des autres. Souviens-toi du capucin qui, étant monté en chaire, dit à ſes auditeurs : « Mes » frères, mon deſſein était de vous parler de l'imma- » culée conception; mais j'ai vu affiché à la porte de » l'égliſe : *Réflexions ſur les défauts d'autrui, par le* » *R. P. de Viliers, de la ſociété de Jéſus* (*). Eh, » mon ami ! fais des réflexions ſur les tiens; je vous » parlerai donc de l'humilité ».

Tu crêves de vanité, Nonotte : on t'a fait l'honneur de te répondre; mais pour t'inſpirer un peu de modeſtie, ſache que l'illuſtre Monteſquieu daigna répondre à l'auteur des Nouvelles eccléſiaſtiques, à-peu-près comme le maréchal de la Feuillade battit une fois un fiacre qui lui barrait le chemin quand il allait en bonne fortune.

17°. Oh, oh, Nonotte, tu veux brouiller l'auteur du Siècle de Louis XIV avec le clergé de France. Ceci paſſe la taillerie. « Il n'y a point, dis-tu à la page 224, » d'hommes auſſi mépriſables que ceux qui forment » ce corps nombreux ». Et après avoir proféré ces abominables paroles, tu les imputes à l'auteur du

(*) Depuis abbé de Villiers, aſſez mauvais poète.

Siècle de Louis XIV ! Sens-tu bien tout ce que tu mérites, calomniateur Nonotte ?

L'auteur du Siècle de Louis XIV a toujours révéré le clergé en citoyen ; il l'a défendu contre les imputations de ceux qui disent au hasard qu'il a le tiers des revenus du royaume ; il a prouvé dans son ch. XXXV, que toute l'église gallicane, séculière & régulière, ne possède pas au-delà de quatre-vingts millions de revenu en fonds & en casuel. Il remarque que le clergé a secouru l'Etat d'environ quatre millions par an l'un dans l'autre. Il n'a perdu aucune occasion de rendre justice à ce corps.

On trouve au chap. IV du Traité de la tolérance, ces paroles : « Le corps des évêques en France est » presque tout composé de gens de qualité, qui pen- » sent & qui agissent avec une noblesse digne de leur » naissance ». Est-ce là insulter les évêques de France comme tu les outrages ?

Insulte-t-il les évêques quand il parle de l'évêque de Marseille, dans une ode contre le fanatisme ?

Belzuns, ce pasteur vénérable,
Sauvait son peuple périssant ;
Langeron, guerrier secourable,
Bravait un péril renaissant ;
Tandis que vos lâches cabales,
Dans le trouble & dans les scandales,
Occupaient votre oisiveté,
De la dispute ridicule
Et sur Quesnel & sur la bulle,
Qu'oublira la postérité.

O ex-jésuite ! c'était rendre justice au digne évêque

de Marseille : il vous l'a rendue à vous, anciens confrères de Nonotte, à vous, le Tellier, Lallemant, & Doucin, qui faisiez attendre des évêques dans la salle basse, avec le frère Vadblé, tandis que vous fabriquiez la bulle qui vous a enfin exterminés.

O Nonotte! tu oses dire que l'auteur du Siècle de Louis XIV n'a jamais cherché qu'à tourner les papes en ridicule & à les rendre odieux.

Mais, vois les éloges qu'il donne à la sagesse d'Adrien I; vois comme il justifie le pape Honorius, tant accusé d'hérésie; vois ce qu'il dit de Léon IV au tome I de l'Essai sur les mœurs & l'esprit des Nations.

« Le pape Léon IV, prenant dans ce danger une » autorité que les généraux de l'empereur Lothaire » semblaient abandonner, se montra digne, en dé» fendant Rome, d'y commander en souverain. Il » avait employé les richesses de l'Eglise à réparer les » murailles de la ville, à élever des tours, à tendre » des chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à ses » dépens; engagea les habitans de Naples & de » Gayette à venir défendre les côtes & le port d'Ostie, » sans manquer à la sage précaution de prendre d'eux » des ôtages, sachant bien que ceux qui sont assez » puissans pour nous secourir le sont assez pour nous » nuire. Il visita lui-même tous les postes, & reçut les » Sarrazins à leur descente, non pas en équipage de » guerrier, ainsi qu'en avait usé Goslin, évêque de » Paris, dans une occasion encore plus pressante; » mais comme un pontife qui exhortait un peuple

» chrétien, & comme un roi qui veillait à la sûreté
» de ses sujets. Il était né Romain. Le courage des
» premiers âges de la république revivait en lui dans
» un temps de lâcheté & de corruption, tels qu'un
» des beaux monumens de l'ancienne Rome qu'on
» trouve quelquefois dans les ruines de la nouvelle ».

Il a poussé l'amour de la vérité jusqu'à justifier la mémoire d'un Alexandre VI contre cette foule d'accusateurs qui prétendent que ce pape mourut du poison préparé par lui-même pour faire périr tous les cardinaux ses convives. Il n'a pas craint de heurter l'opinion publique, & de rayer un crime du nombre des crimes dont ce pontife fut convaincu. Il n'a jamais considéré, n'a chéri, n'a dit que le vrai; il l'a cherché cinquante ans, & tu ne l'as pas trouvé.

Tu es fâché que le pape Benoît XIV lui ait écrit des lettres agréables, & lui ait envoyé des médailles d'or & des agnus par douzaines! tu es fâché que son successeur l'ait gratifié, par la protection & par les mains d'un grand ministre, de belles reliques pour orner l'église paroissiale qu'il a bâtie! Console-toi, Nonotte, & viens-y servir la messe d'un de tes confrères qui est l'aumônier du château. Il est vrai que le maître ne marchera pas à la procession *derrière un jeune jésuite*, comme on a fait dans un beau village de Montauban; il n'est pas de ce goût; mais enfin vous serez deux jésuites. *Sæpè premente deo fert deus alter opem.*

Enfin, Nonotte, tu emploies l'artillerie des Garasses & des Hardouins, *ultima ratio jesuitarum*, &

aliquandò jansenistarum. Tu traites d'athée l'adorateur le plus résigné de la Divinité ; tu intentes cette accusation horrible contre l'auteur de la Henriade, poëme qui est le triomphe de la religion catholique; tu l'intentes contre l'auteur de Zaïre & d'Alzire, dont cette même religion est la base ; contre celui qui, ayant adopté la nièce du grand Corneille, ne la reçut dans une de ses maisons située sur le territoire de Genève, qu'à condition qu'elle aurait toutes les facilités d'exercer la religion catholique. Tu le sais, puisque tes complices, pour gagner quelque argent, ont fait imprimer la lettre où il est dit expressément que cette demoiselle aura sur le territoire des protestans tous les secours nécessaires pour l'exercice de sa religion. Tu ne songeais pas que tu donnais ainsi des armes contre toi & tes consorts.

C'est ainsi que les Nonottes, les Patrouillets, & autres Welches, ont traité d'athées les principaux magistrats français & les plus éloquens ; les Monclar, les Chauvelins, les la Chalotais, les Duchés, les Chatillons, & plusieurs autres. Mais aussi, il faut considérer qne ces messieurs leur ont fait plus de mal que M. de Voltaire.

Après l'exposé des bévues, des insolences & des injures atroces prodiguées par Nonotte & par ses aides, quelques lecteurs seront bien aises de savoir quels sont les auteurs de ce libelle, & de tant d'autres libelles contre la magistrature de France. Voici la lettre d'un homme en place, écrite de Besançon le 9 janvier 1767 ; elle peut instruire.

« Jacques Nonotte, âgé de 54 ans, eſt né à Be-
» ſançon, d'un pauvre homme qui était fendeur de
» bois & crocheteur. Il paraît à ſon ſtyle & à ſes in-
» jures qu'il n'a pas dégénéré. Sa mère était blan-
» chiſſeuſe. Le petit Jacques ayant fait le métier de
» ſon père, à la porte des jéſuites, & ayant montré
» quelque diſpoſition pour l'étude, fut recueilli par
» eux, & fut jéſuite à l'âge de vingt ans. Il était placé
» à Avignon en 1759. Ce fut là qu'il commença à
» compiler, avec quelques-uns de ſes confrères, ſon
» libelle contre l'Eſſai ſur les mœurs, &c. & contre
» vous.

» L'imprimeur Fez en tira douze cents exemplaires.
» Le débit n'ayant pas répondu à leurs eſpérances,
» Fez ſe plaignit amèrement, & les jéſuites furent
» obligés de prendre l'édition pour leur compte. Vous
» daignâtes, Monſieur, vous abaiſſer à répondre à ce
» mauvais livre; cela le fit connaître, & a enhardi
» Nonotte & ſes aſſociés à en faire une ſeconde édition
» pleine d'injures, les plus mépriſables à la fois & les
» plus puniſſables. Le parti jéſuitique a fait imprimer
» cette édition clandeſtine à Lyon, au mépris des
» ordonnances.

» Nonotte eſt actuellement toléré & ignoré dans
» notre ville. Il demeure à un troiſième étage, & il
» gouverne deſpotiquement une vieille fille imbécille
» qui vous a écrit une lettre anonyme. Il dit qu'il
» s'occupe à un dictionnaire anti-philoſophique qui
» doit paraître cette année. Je crois en effet qu'il en
» fera un anti-raiſonnable. Vous voyez que les mem-

» bres épars de la vipère coupée en morceaux, ont
» encore du venin. Ce misérable est un excrément de
» collége qu'on ne décrassera jamais, &c. ».

Nous conservons l'original de cette lettre.

Si Nonotte a ses censeurs, il a aussi des gens de bon goût pour partisans. M. de Voltaire a reçu une lettre, datée de Hennebon en Bretagne, le 18 novembre 1766, signée le chevalier Brulé : il a bien voulu nous la communiquer ; la voici : elle est en beaux vers.

L'orgueil du philosophe avait bercé Voltaire,
Dans la flatteuse idée, mais par trop téméraire,
De mériter un nom par dessus tous les noms.
Le voilà bien déchu de sa présomption.
David avec sa fronde a térassé Goliath.

Et puis qu'on dise qu'il n'y a plus de Welches en France. Le chevalier de Brulé est apparemment un disciple de Nonotte. Les jésuites n'élevaient-ils pas bien la jeunesse ?

Petite digression, qui contient une réflexion utile sur une partie des vingt-deux honnêtetés précédentes.

Quelle est la source de cette rage de tant de petits auteurs, ou ex-jésuites, ou convulsionistes, ou précepteurs chassés, ou petits-collets sans bénéfices, ou prieurs, ou argumentans en théologie, ou travaillans pour la comédie, ou étalans une boutique de feuilles, ou vendant des mandemens & des sermons ? D'où vient qu'ils attaquent les premiers hommes de la littérature avec une fureur si folle ? pourquoi appellent-ils toujours les Pascal porte d'enfer ; les Nicole loup

raviſſant, & les d'Alembert bête puante? Pourquoi, lorſqu'un ouvrage réuſſit, crient ils toujours à l'hérétique, au déiſte, à l'athée? La prétention au bel-eſprit eſt la grande cauſe de cette maladie épidémique.

Ce n'eſt certainement que pour rendre ſervice à la religion catholique, apoſtolique & romaine, qu'ils crient par-tout, que les premiers mathématiciens du ſiècle, les premiers philoſophes, les plus grands poètes & orateurs, les plus exacts hiſtoriens, les magiſtrats les plus conſommés dans les lois, tous les officiers d'armée qui s'inſtruiſent, ne croient pas à la religion catholique, apoſtolique & romaine, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. On ſent bien que les portes de l'enfer prévaudraient, s'il était vrai que tout ce qu'il y a de plus éclairé dans l'Europe déteſte en ſecret cette religion. Ces malheureux lui rendent donc un funeſte ſervice, en diſant qu'elle a des ennemis dans tous ceux qui penſent.

Ils veulent eux-mêmes la décrier en cherchant des noms célèbres qui la décrient. Il eſt dit dans les Erreurs de Nonotte, renforcées par un autre homme de bien qui l'a aidé, page 118 : « Qu'à la vérité M. de Voltaire n'attaque point l'autorité des livres divins, » qu'il montre même pour eux du reſpect; mais que » cela n'empêche point qu'il ne s'en moque dans ſon » cœur »; & de-là il conclut que tout le monde en fait autant, & que lui Nonotte pourrait bien s'en moquer auſſi avec une direction d'intention.

Ah! impie Nonotte! blaſphémateur Nonotte! Prions Dieu, mes frères, pour ſa converſion.

Ce qui damne principalement Nonotte, Patouillet & consorts, est précisément ce qui a traduit frère Berthier en purgatoire; c'est la rage du bel-esprit. Croiriez-vous bien, mes frères, que Nonotte, dans son libelle théologique, trouve mauvais que l'auteur du Siècle de Louis XIV, ait mis Quinault au rang des grands-hommes? Nonotte trouve Quinault plat: quoi! tu n'aimes pas l'auteur d'Atis & d'Armide! tant pis, Nonotte, cela prouve que tu as l'ame dure & point d'oreille, ou trop d'oreille.

Non sa che cosa e amor, non sa che vaglia
La caritade, e quindi advien che i frati
Sono si ingorda e si crudel' canaglia.

ARIOSTE, Epitre sur le mariage.

Voilà donc l'ex-révérend Nonotte, qui dans un livre dogmatique pèse le mérite de Quinault dans sa balance. Monsieur l'évêque du Puy en Vélai, adresse aux habitans du Puy en Vélai une énorme pastorale, dans laquelle il leur parle de belles-lettres: *Soyez donc phylosophes, mes chers frères*, dit-il, aux chauderonniers du Vélai, à la page 229. Mais remarquez qu'il ne leur parle ainsi, par l'organe de Cortiat, secrétaire, qu'après leur avoir parlé de Perrault, de la Motte, de l'abbé Terrasson, de Boindin; après avoir outragé la cendre de Fontenelle; après avoir cité Bacon, Galilée, Descartes, Mallebranche, Leibnitz, Newton, & Locke. La bonne compagnie du Puy en Vélai a pris tous ces gens-là pour des pères de l'église. Cortiat, secrétaire, examine, page 23, si Boileau n'était qu'un

versificateur; & page 77, si les corps gravitent vers un centre. Dans le mandement, sous le nom de J. F. archevêque d'Auch, on examine si un poète doit se borner à un seul talent, ou en cultiver plusieurs.

Ah! Messieurs, *non erat his locus.* Vos troupeaux d'Auch & du Vélai ne se mêlent, ni de vers, ni de philosophie; ils ne savent pas plus que vous ce que c'est qu'un poète & qu'un orateur. Parlez le langage de vos brebis.

Vous voulez passer pour de beaux esprits, vous cessez d'être pasteurs; vous avertissez le monde de ne plus respecter votre caractère. On vous juge comme on jugeoit la Motte & Terrasson dans un café. Voulez-vous être évêques, imitez saint Paul; il ne parle ni d'Homère, ni de Lycophron: il ne discute point si Xénophon l'emporte sur Thucidide; il parle de la charité. La charité, dit-il, est patiente; êtes-vous patiens, elle est bénigne; êtes-vous bénins, elle n'est point ambitieuse; n'avez-vous point eu l'envie de vous élever par votre style, elle n'est point méchante; n'avez-vous mis ou laissé mettre aucune malignité dans vos pastorales?

Beaux pasteurs! paissez vos ouailles en paix, & revenons à nos moutons, à nos honnêtetés littéraires.

Vingt-troisième honnêteté, des plus fortes.

Un ex-jésuite, nommé Patouillet (déjà célèbre dans cette diatribe), homme doux & pacifique, décrété de prise de corps à Paris, pour un libelle très-profond contre le parlement, se réfugie à Auch chez

l'archevêque, avec un de ses confrères. Tous deux fabriquent une pastorale en 1764, & séduisent l'archevêque jusqu'à lui faire signer de son nom J. F., cet écrit apostolique qui attaque tous les parlemens du royaume; & voici sur-tout comme la pastorale s'explique sur eux, page 48: « Ces ennemis des deux » puissances, mille fois abattus par leur concert, tou» jours relevés par de sourdes intrigues, toujours ani» més de la rage la plus noire, &c. ». Il n'y a presque point de page où ces deux jésuites n'exhalent contre les parlemens une rage qui paraît d'un noir plus foncé. Ce libelle diffamatoire a été condamné à la vérité à être brûlé par la main du bourreau; on a recherché les auteurs, mais ils ont échappé à la justice humaine.

Il faut savoir que ces deux faiseurs de pastorales s'étaient imaginé qu'un officier de la maison du roi, très-vieux & très-malade, retiré depuis treize ans dans ses terres, avait contribué du coin de son feu à le destruction des jésuites. La chose n'était pas fort vraisemblable, mais ils la crurent; & ils ne manquèrent pas de dire dans le mandement, selon l'usage ordinaire, que ce malin vieillard était déiste & athée; que c'était un vagabond, qui à la vérité ne sortait guère de son lit, mais que dans le fond il aimait à courir; que c'était un vil mercenaire qui mariait plusieurs filles de son bien, mais qui avait gagné depuis douze ans quatre cent mille francs avec les éditeurs auxquels il a donné ses ouvrages, & avec les comédiens de Paris, auxquels il a abandonné le profit entier *mammona iniquitatis*.

Enfin, M. J. F. d'Auch traita ce ſeigneur de pluſieurs paroiſſes, qui ſont aſſez loin de ſon diocèſe, & très-bien gouvernées, comme le plus vil des hommes, comme s'il était à ſes yeux membre d'un parlement. Un parent de l'archevêque, auquel cet officier du roi daignait prêter de l'argent dans ce temps-là même, écrivit à M. d'Auch qu'il s'était laiſſé ſurprendre, qu'il ſe déshonorait; qu'il devait faire une réparation authentique; que lui, ſon parent, n'oſerait plus paraître devant l'offenſé : « Je ne ſuis pas en état, diſait-» il, dans ſa lettre, de lui rendre ce qu'il m'a ſi gé-» néreuſement prêté. Payez-moi donc ce que vous » me devez depuis ſi long-temps, afin que je ſois en » état de ſatisfaire à mon devoir ».

M. d'Auch fut ſi honteux de ſon procédé qu'il ſe tut. La famille nombreuſe de l'offenſé, répondit à ſon ſilence par cette lettre, qui fut envoyée de Paris à M. d'Auch.

A M. l'archevêque d'Auch.

Il parut ſous votre nom, Monſieur, en 1764, une Inſtruction paſtorale, qui n'eſt malheureuſement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le recueil des aſſertions conſacré par le parlement de Paris; on y regarde les jéſuites comme des martyrs, & les parlemens comme des perſécuteurs (*); on y accuſe d'injuſtice l'édit du roi qui bannit irrévo-

(*) *Nos pères vous avaient appris à reſpecter les jéſuites*, &c., pages 35 & ſuivantes du Mandement de M. d'Auch.

cablement les jésuites du royaume. Cette instruction pastorale a été brûlée par la main du bourreau. Le roi sait réprimer les attentats à son autorité ; les parlemens savent les punir ; mais les citoyens qui sont attaqués avec tant d'insolence dans ce libelle, n'ont d'autre ressource que celle de confondre les calomnies. Vous avez osé insulter des hommes vertueux que vous n'êtes pas à portée de connaître, vous avez sur-tout indignement outragé un citoyen qui demeure à cent cinquante lieues de vous ; vous dites à vos diocésains d'Auch, que ce citoyen, officier du roi & membre d'un corps à qui vous devez du respect (*), est un vagabond & un fugitif du royaume, tandis qu'il réside depuis quinze années dans ses terres, où il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre diocèse, quoique vous soyiez plus riche que lui ; vous le traitez de mercenaire, dans le temps même qu'il donnait des secours généreux à votre neveu, dont les terres sont voisines des siennes ; ainsi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté & par l'ingratitude. Si c'est un jésuite qui est l'auteur de votre brochure, comme on le croit, vous êtes bien à plaindre de l'avoir signée. Si c'est vous qui l'avez faite, ce qu'on ne croit pas, vous êtes à plaindre encore. Vous savez tout ce que vos parens, & tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit sur le scandale que vous avez donné, qui déshonorerait à jamais l'épiscopat, & qui le rendrait méprisable s'il pouvait l'être. On a épuisé toutes les

(*) Pages 12, 13 & 14 du libelle.

voies

voies de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous-même. Il ne reste plus à une famille considérable, si insolemment outragée, qu'à dénoncer au public l'auteur du libelle, comme un scélérat dont on dédaigne de se venger, mais qu'on doit faire connaître. On ne veut pas soupçonner que vous ayiez pu composer ce tissu d'infamies, dans lequel il y a quelque ombre de fausse érudition. Mais quel que soit son abominable auteur, on ne lui répond qu'en servant la religion qu'il déshonore, en continuant à faire du bien, & en priant Dieu qu'il convertisse une ame si perverse & si lâche; s'il est possible pourtant qu'un calomniateur se convertisse.

Réflexion morale.

C'est une chose digne de l'examen d'un sage, que la fureur avec laquelle les jésuites ont combattu les jansénistes, & la meme fureur que ces deux partis, ruinés l'un par l'autre, exhalent contre les gens de lettres. Ce sont des soldats reformés qui deviennent voleurs de grand chemin. Le jésuite chassé de son collége, le convulsionnaire échappé de l'hôpital, errans chacun de leur côté & ne pouvant plus se mordre, se jettent sur les passans.

Cette manie ne leur est pas particulière; c'est une maladie des écoles; c'est la vérole de la théologie. Les malheureux argumentans n'ont point de profession honnête. Un bon menuisier, un sculpteur, un tailleur, un horloger, sont utiles; ils nourrissent leur famille de leur art. Le père de Nonotte etait un brave

& renommé crocheteur de Besançon. Ne vaudrait-il pas mieux pour son fils scier du bois honnêtement, que d'aller de libraire en libraire, chercher quelque dupe qui imprime ses libelles ? on avait besoin de Nonotte père, & point du tout de Nonotte fils. Dès qu'on s'est mêlé de controverse, on n'est plus bon à rien, on est forcé de croupir dans son ordure le reste de sa vie ; & pour peu qu'on trouve quelque vieille idiote qu'on ait séduite, on se croit un Chrysostome, un Ambroise, pendant que les petits garçons se moquent de vous dans la rue. O frère Nonotte, frère Pichon, frère Duplessis, votre temps est passé ; vous ressemblez à de vieux acteurs chassés des chœurs de l'opéra, qui vont frédonnant de vieux airs sur le pont-neuf pour obtenir quelque aumône. Croyez-moi, pauvres gens ; un meilleur moyen pour obtenir du pain serait de ne plus chanter.

Vingt-quatrième honnêteté, des plus médiocres.

Un abbé Guyon, qui a écrit une histoire du bas empire, dans un style convenable au titre, dégoûté d'écrire l'histoire, se mit il y a peu d'années à faire un roman. Il alla, dit-il, dans un château qui n'existe point ; il y fut très-bien reçu, accueil auquel il n'est pas apparemment accoutumé. Le maître de la maison, qu'il n'a jamais vu, lui confia, immédiatement après le dîner, tous ses secrets. Il lui avoua que M. B est un hérétique, M. C un déiste, M. D un socinien, M. F un athée, & M. G quelque chose de pis ;

& que pour lui ſeigneur du château, il avait l'honneur d'être l'antechriſt, & qu'il lui offrait un drapeau dans ſes troupes, ſous les ordres de meſſieurs *Da, de, di, do, du*, ſes capitaines. Il dit qu'il fit très-bonne chère chez l'antechriſt; c'eſt en effet un des caractères de ce ſeigneur que nous attendons, & c'eſt par-là en partie qu'il ſéduira les élus.

L'abbé Guyon parle enſuite de Louis XIV : « Il » dit que ce monarque n'allait à la guerre qu'accompagné de pluſieurs cours brillantes; mais que ſon » médaillon a deux faces : il ajoute que dans les dernières années de ce prince il n'y a rien d'intéreſſant, ſinon les quatre vingt mille livres de penſion » qu'obtint madame de Maintenon à la mort de ce » monarque ». Voilà la manière dont ledit Guyon veut qu'on écrive l'hiſtoire. Laiſſons-le faire la fonction d'aumônier auprès de l'antechriſt, & n'en parlons plus.

Vingt-cinquième honnêteté, fort mince.

Cette vingt-cinquième honnêteté eſt celle d'un nommé Larnet, prédicant d'un village près de Carcaſſonne en Languedoc (*). Ce prédicant a fait un libelle de lettres en deux volumes, contre ſept ou huit perſonnes qu'il ne connaît pas, dédié à un grand ſeigneur qu'il connaît encore moins. Ces écrivains de lettres ont toujours des correſpondans, comme les poètes ont des Philis & des Amarantes en l'air. Larnet

(*) Vernet, miniſtre à Genève.

commence par dire, page 50, que c'eſt le pape qui eſt l'antechriſt. Oh ! accordez-vous donc, meſſieurs; car l'abbé Guyon aſſure qu'il a vu l'antechriſt dans ſon château auprès de Lauſanne. Or, l'antechriſt ne peut pas ſiéger à Lauſanne & à Rome : il faut opter; il n'appartient pas à l'antechriſt d'être en pluſieurs lieux à la fois.

Le prédicant appelle à ſon ſecours le pauvre Michel Servet, qui aſſurait que l'antechriſt ſiége à Rome. Si c'était le ſentiment du ſage Servet, il ne fallait donc pas que de ſages prédicans le fiſſent brûler; mais,

Ami, Servet eſt mort, laiſſons en paix ſa cendre.
Que m'importe qu'on grille ou Servet ou Larnet ?

Tout cela m'eſt fort égal. Il eſt un peu ennuyeux, à ce qu'on dit, ce Larnet, prédicant de Carcaſſonne en Languedoc. Cependant il a quelques amis. M. Robert Covelle, qui joue, comme on ſait, un grand rôle dans la littérature, lui eſt fort attaché. Dans le dernier voyage que M. Robert fit à Carcaſſonne, il dédia à ſon ami Larnet une petite pièce de poéſie, intitulée : *Maître Guignard* ou *de l'hypocriſie* : Cette épître n'eſt pas limée. M. Covelle eſt un homme de bonne compagnie, qui hait le travail, & qui peut dire avec Chapelle :

Tout bon fainéant du marais
Fait des vers qui ne coûtent guère;
Pour moi, c'eſt ainſi que j'en fais;
Et ſi je les voulais mieux faire,
Je les ferais bien plus mauvais.

Vingt-ſixième honnêteté.

« Vous êtes un impudent, un menteur, un fauſ-
» ſaire, un traître, qui imputez à des Anglais de
» mauvais vers, que vous dites avoir traduits en fran-
» çais. Vous êtes le ſeul auteur de ces vers abomina-
» bles; & de plus, vous n'avez jamais entendu Locke,
» ni Newton; car, frère Berthier a dit que vous cher-
» chiez la triſection de l'angle par la géométrie or-
» dinaire ».

Ce ſont à-peu près les paroles des Nonottes, Patouillets, Guyons, &c. à ce pauvre vieillard qui eſt hors d'état de leur répondre. Je prends toujours ſon parti, comme je le dois. La plupart des gens de lettres abandonnent leurs amis pillés & vexés; ils reſſemblent à ces animaux qu'on dit amis de l'homme, & qui, quand ils voient un de leurs camarades mort de ſes bleſſures dans un grand chemin, lèchent ſon ſang & paſſent ſans ſe ſoucier du défunt. Je ne ſuis pas de ce caractère, je défends mon ami, *unguibus & roſtro.*

M. Midleton, à qui nous devons la vie de Cicéron, & des morceaux de littérature très-curieux, voyageant en France dans ſa jeuneſſe, fit des vers charmans ſur ce qu'il avait vu dans notre patrie; les voici, d'après le recueil où ils ſont imprimés. Ceux qui entendent l'anglais les liront ſans doute avec plaiſir.

A nation here j pity and admire,
Whom nobleſt ſentiments of glory fire;

Yet Taught by cuſtom's force, and bigot fear,
To ſerve with pride, and boaſt the yoke they bear:
Whoſe nobles born to cringe and to command,
In courts a mean, in camps a gen'rous band;
From prieſt and tax-jobbers content receive
Thoſe laws their dreaded arms to Europe give:
Whoſe people vain in want, in bondage bleſt,
Tho' plunder'd, gay; induſtrious, tho' oppreſt;
With happy follies riſe above their fate;
The jeſt and envy of each wiſer ſtate.

Yet here the Muſes deign'd a while to ſport
In the short ſun-shine of a fav'ring court;
Here Boileau, ſtrong in ſenſe, and sharp in wit,
Who *from* the ancients, like the ancients vrit,
Permiſſion gain'd inferior vice to blame,
By lying incenſe to his maſter's fame.

With more delight thoſe pleaſing shades j view
Where Condé from an invious court withdrew,
Where ſick of glory, faction, power and pride,
Sure judge how empty all, who all had try'd,
Beneath his palms, the wary chief repos'd,
And life's great ſcene in quiet virtue clos'd.

Voici comme M. de Voltaire, mon ami, traduit aſſez fidellement tout cet excellent morceau, autant qu'une traduction en vers peut être fidelle.

Tel eſt l'eſprit français; je l'admire & le plains.
Dans ſon abaiſſement quel excès de courage!
La tête ſous le joug, les lauriers dans les mains,
Il chérit à la fois la gloire & l'eſclavage.
Ses exploits & ſa honte ont rempli l'univers (*).
Vainqueur dans les combats, enchaîné par ſes maîtres;

(*) C'était dans la guerre de 1689.

Pillé par des traitans, aveuglé par des prêtres ;
Dans la disette il chante, il danse avec ses fers.
Fier dans la servitude ; heureux dans sa folie,
De l'Anglais libre & sage il est encor l'envie.

Les Muses cependant ont habité ces bords,
Lorsqu'à leurs favoris prodiguant ses trésors,
Louis encourageait l'imitateur d'Horace ;
Ce Boileau plein de sel, encor plus que de grâce,
Courtisan satyrique, ayant le double emploi
De censeur des Cotins, & de flatteur du roi.

Mais je t'aime encor mieux, ô respectable asyle !
Chantilli, des héros séjour noble & tranquile,
Lieux où l'on vit Condé, fuyant de vains honneurs,
Lassé de factions, de gloire & de grandeurs,
Caché sous ses lauriers, dérobant sa vieillesse
Aux dangers d'une cour infidelle & traîtresse,
Ayant éprouvé tout, dire avec vérité :
Rien ne remplit le cœur, & tout est vanité.

J'avoue que ces vers français peuvent n'avoir pas toute l'énergie anglaise. Hélas ! c'est le sort des traducteurs en toute langue d'être au-dessous de leurs originaux.

J'avoue encore qu'il y a quelques vers de Midleton injurieux à la nation française. M. de Voltaire a souvent repoussé toutes ces injures modestement, selon sa coutume.

En voilà assez pour ce qui regarde les vers. Quant à la trisection de l'angle, cela pourrait ennuyer les dames, dont il faut toujours ménager la délicatesse.

Vingt-ſeptième honnêteté.

Un nouveau poiſon fut inventé depuis quelques années dans la baſſe littérature. Ce fut l'art d'outrager les vivans & les morts par ordre alphabétique : on n'avait point encore entendu parler de ces dictionnaires d'injures. Si nous ne nous trompons pas, ils commencèrent lorſque M. Ladvocat, bibliothécaire de la ſorbonne, l'un des plus ſages & des plus modérés littérateurs, comme l'un des plus ſavans, eût donné ſon dictionnaire hiſtorique, vers l'an 1740. Un janſéniſte (car pour le malheur de la France, il y avait encore des janſéniſtes & des moliniſtes), fit imprimer contre M. l'abbé Ladvocat un libelle diffamatoire en ſix volumes, ſous le titre & dans la forme de dictionnaire.

Il commence par remercier Dieu de ce qu'il eſt venu à bout de finir ce rare ouvrage, ſous les yeux & avec le ſecours de l'auteur clandeſtin de la gazette eccléſiaſtique, dont la plume, dit-il, eſt une flèche ſemblable à la flèche de Jonathas, fils de Saül, laquelle n'eſt jamais retournée en arrière, & eſt toujours teinte du ſang des morts & de la graiſſe des plus vigoureux. L'abbé Ladvocat lui répondit qu'il voyait peu de rapport entre la flèche de Jonathas, teinte de graiſſe, & la plume d'un prêtre normand qui vendait des gazettes. D'ailleurs, il perſiſta à ſe rendre utile, dût-il être percé de quelque flèche de ces convulſionnaires. Le libelle du janſéniſte attaqua tous les gens de lettres qui n'étaient pas du parti : ſa flèche

fut lancée contre les Fontenelle, les la Motte, les Saurin, qui n'en ſentirent rien.

Nous avions mis au-devant du ſiècle de Louis XIV, une liſte aſſez détaillée de tous les artiſtes qui firent honneur à la France dans ces temps illuſtres. Deux ou trois perſonnes ſe ſont aſſociées depuis peu pour faire un pareil catalogue des artiſtes de trois ſiècles; mais ces auteurs s'y ſont pris différemment: ils ont inſulté par ordre alphabétique, à tous ceux dont ils ont cru qu'il était de leur intérêt d'attaquer la réputation. Nous ignorons ſi leur flèche eſt retournée ou non en arrière, & ſi elle a été teinte de la graiſſe des vigoureux. Celui de la troupe qui tirait le plus fort & le plus mal était un abbé Sabatier, natif d'un village auprès de Caſtres, homme d'ailleurs différent en tout des gens de mérite qui portent le même nom.

Il fut payé pour tirer ſes traits ſur tous ceux qui font aujourd'hui honneur à la littérature, par leur érudition & par leurs talens. Dans la foule de ceux qu'il attaque, on trouve feu M. Helvetius. Il le qualifie, lui & ſes amis, de maniaques. « Nous pouvons » aſſurer, dit il, par de juſtes obſervations, que ſes » illuſions philoſophiques étaient une eſpèce de ma- » nie involontaire.... Il ſe contentait de gémir dans » le ſein de l'amitié, de l'extravagance & des excès » de maniaques, qui ſe glorifiaient de l'avoir pour » confrère ».

L'abbé Sabatier a raiſon de dire qu'il était à portée de faire de juſtes obſervations ſur M. Helvetius, puiſqu'il avait été tiré par lui de la plus extrême misère,

& que réchauffé dans ſa maiſon (comme Tartuffe chez Orgon), il n'avait vécu que de ſes libéralités. La première choſe qu'il fait après la mort d'Helvetius, eſt de déchirer le cadavre de ſon bienfaiteur.

Nous n'étions pas de l'avis de M. Helvetius ſur pluſieurs queſtions de métaphyſique & de morale; & nous nous en ſommes aſſez expliqués, ſans bleſſer l'eſtime & l'amitié que nous avions pour lui. Mais qu'un homme nourri chez lui par charité prenne le maſque de la dévotion pour l'outrager avec fureur, lui & tous ſes amis, & tous ceux même qui l'ont aſſiſté; nous penſons qu'il ne s'eſt rien fait de plus lâche dans les trois ſiècles dont cet homme parle, & qu'il connaît ſi peu.

Lui!.... un abbé Sabatier!.... oſer feindre de défendre la religion! oſer traiter d'impies les hommes du monde les plus vertueux! S'il ſavait que nous avons en notre poſſeſſion ſon abrégé du ſpinoſiſme, intitulé *Analyſe de Spinoſa*, à Amſterdam; ouvrage rempli de ſarcaſmes & d'ironies, écrit tout entier de ſa main, finiſſant par ces mots: « Point de religion » & j'en ſerai plus honnête homme. La loi ne fait » que des eſclaves, elle n'arrête que la main; enfin » ſigné, *adieu baptiſabit* ».

S'il ſavait que nous poſſédons auſſi, écrits de ſa main, les vers infames qu'il fit dans ſa priſon à Straſbourg, & d'autres vers auſſi libertins que mauvais; que dirait-il? rentrerait-il en lui-même? non; il irait demander un bénéfice, & il l'obtiendrait peut-être.

Le cœur le plus bas & le plus capable de tous les crimes des lâches eſt celui d'un athée hypocrite.

Nous fûmes toujours perſuadés que l'athéiſme ne peut faire aucun bien, & qu'il peut faire de très-grands maux. Nous fîmes ſentir la diſtance infinie entre les ſages qui ont écrit contre la ſuperſtition, & les fous qui ont écrit contre Dieu. Il n'y a dans tous les ſyſtêmes d'athéiſme, ni philoſophie, ni morale.

Nous n'y voyons point de philoſophie : car en effet eſt-ce raiſonner que de reconnaître du génie dans une ſphère d'Archimède, de Poſſidonius, dans un de ces oréris qu'on vend en Angleterre, & de n'en point reconnaître dans la fabrication de l'univers ; d'admirer la copie, & de s'obſtiner à ne point voir d'intelligence dans l'original ? cela n'eſt-il pas encore plus fou que ſi on diſait : les eſtampes de Raphaël ſont faites par un ouvrier intelligent, mais le tableau s'eſt fait tout ſeul ?

L'athéiſme n'eſt pas moins contraire à la morale, à l'intérêt de tous les hommes ; car ſi vous ne reconnaiſſez point de Dieu, quel frein aurez-vous pour les crimes ſecrets ?

. . . . *Dura ſaltem virtutis amator,*
Quære quid eſt virtus, & poſſe exemplar honeſti.

Nous ne diſons pas qu'en adorant un Etre ſuprême, juſte & bon, nous devions admettre la barque à Caron, Cerbère, les Euménides, ou l'ange de la mort Samaël, qui vient demander à Dieu l'ame de Moïſe, & qui ſe bat avec Michaël à qui l'aura. Nous ne pré-

tendons point qu'Herculé ait pu ramener Alcefte des enfers, ou que le portugais Xavier ait reffufcité neuf morts.

De même qu'il faut diftinguer foigneufement la fable de l'hiftoire, il faut auffi difcerner entre la raifon & la chimère.

Il eft très-certain que la croyance d'un Dieu jufte ne peut être qu'utile. Quel eft l'homme qui, ayant feulement une peuplade de fix cents perfonnes à gouverner, voudrait qu'elle fût compofée d'athées ?

Quel eft l'homme qui n'aimerait pas mieux avoir à faire à un Marc-Aurèle, ou à un Epictète, qu'à un abbé Sabatier ? Nous favons, & nous l'avons fouvent avoué, qu'il eft des athées par principes, dont l'efprit n'a point corrompu le cœur.

On a vu fouvent des athées
Vertueux malgré leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point infecté leurs mœurs.
Spinofa fut doux, jufte, aimable ;
Le Dieu que fon efprit coupable
Avait follement combattu,
Prenant pitié de fa faibleffe,
Lui laiffa l'humaine fageffe,
Et les ombres de la vertu.

Nous dirons à tous ces athées argumentans, qui n'admettent aucun frein, & qui cependant fe font fait celui de l'honneur, qui raifonnent mal & qui fe gouvernent bien : meffieurs, gardez-vous de l'abbé Sabatier, qui fe conduit comme il raifonne. Auffi ne

le voient-ils point; il eſt également en horreur aux dévots & aux philoſophes.

Quand le Syſtême de la nature fit tant de bruit, nous ne diſſimulâmes point notre opinion ſur ce livre; il nous parut une declamation quelquefois éloquente, mais fatigante, contraire à la ſaine raiſon, & pernicieuſe à la ſociété. Spinoſa du moins avait embraſſé l'opinion des ſtoïciens, qui reconnaiſſent une intelligence ſuprême; mais dans le Syſtême de la nature, on prétend que la matière produit elle-même l'intelligence. S'il n'y avait-là que de l'abſurdité, on pourrait ſe taire. Mais cette idée eſt pernicieuſe, parce qu'il peut ſe trouver des gens qui, ne croyant pas plus à l'honneur & à l'humanité qu'à Dieu, ſeront leurs dieux à eux-mêmes, & s'immoleront tout ce qu'ils croiront pouvoir s'immoler impunément. Les athées Tartuffes ſeront encore plus à craindre. Un brave deiſte, un ſectateur du grand-lama un peu courageux, peut avoir la conſolation de tuer un athée ſanguinaire qui lui demande la bourſe, le piſtolet à la main; mais comment ſe défendre d'un athée hypocrite & calomniateur, qui paſſe ſa journée dans l'antichambre d'un évêque? &c.

S'il ſe paſſe quelques nouvelles honnêtetés dans la turbulente république des lettres, on n'a qu'à nous en avertir; nous en ferons bonne & briève juſtice.

LETTRE A L'AUTEUR DES HONNÊTETÉS LITTÉRAIRES.

Sur les Mémoires de Madame de Maintenon, publiés par la Beaumelle.

On ne peut lire ſans quelque indignation les mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire de madame de Maintenon & à celle du ſiècle paſſé. Ce ſont cinq volumes d'antithèſes & de menſonges; & l'auteur eſt encore plus coupable que ridicule, puiſqu'ayant fait imprimer les lettres de madame de Maintenon, dont il avait eſcroqué une copie, il ne tenait qu'à lui de faire une hiſtoire vraie, fondée ſur ces mêmes lettres, & ſur les mémoires accrédités que nous avons. Mais la littérature étant devenue le vil objet d'un vil commerce, l'auteur n'a ſongé qu'à enfler ſon ouvrage & à gagner de l'argent aux dépens de la vérité. Il faut regarder ſon livre comme les mémoires de Gatien de Courtils, & comme tant d'autres libelles qui ſe ſont débités dans leur temps, & qui ſont tombés dans le dernier mépris. L'auteur commence par un portrait de la ſociété de madame Scarron, comme s'il avait vécu avec elle. Il met de cette ſociété M. de Charleval, qu'il appelle le plus élégant de nos poètes négligés, & dont nous n'avons que trois ou quatre petites pièces qui ſont au rang des plus médiocres; il y aſſocie le comte de Coligny, « qu'il dit avoir été à Paris

» le proſélite de Ninon, & à la cour l'émule de » Condé ». En quoi le comte de Coligny pouvoit-il être l'émule du prince de Condé? quelle rivalité de rang, de gloire & de crédit, pouvait être entre le premier prince du ſang, célèbre dans l'Europe par trois victoires, & un gentilhomme qui s'était à peine diſtingué alors? Il ajoute à cette prétendue ſociété le marquis de la Sablière, « qui avait, dit-il, dans ſes » propos toute la légèreté d'une femme ». La Sablière était un citoyen de Paris, qui n'a jamais été marquis. Qui a dit à l'auteur que ce la Sablière était ſi léger dans ſes propos?

Sied-il bien à cet écrivain de dire, « que les aſſem- » blées qui ſe tenaient chez Scarron ne reſſemblaient » point à ces cotteries littéraires dans qui la marquiſe » de Lambert ſemble avoir formé le deſſein de dé- » truire le bon goût ». Cet homme a-t-il connu madame de Lambert, qui était une femme très-reſpectable? a-t-il jamais approché d'elle? eſt-ce à lui de parler de goût?

Pourquoi dit-il que dans la maiſon de Scarron on caſſait ſouvent les arrêts de l'académie? Il n'y a pas dans tous les ouvrages de Scarron un ſeul trait dont l'académie ait pu ſe plaindre. Ne découvre-t-on pas dans ſes réflexions ſatyriques, ſi étrangères à ſon ſujet, un jeune étourdi de province qui croit ſe faire valoir en affectant des mépris pour un corps composé des premiers hommes de l'Etat, & des premiers de la littérature?

Comment a-t-il aſſez peu de pudeur pour répéter

une chanſon infame de Scarron contre ſa femme; dans un ouvrage qu'il prétend avoir entrepris à la gloire de cette même femme, & pour mériter l'approbation de la maiſon de Saint-Cyr? Il attribue auſſi à madame de Maintenon pluſieurs vers, qu'on ſait être de l'abbé Têtu, & d'autres qui ſont de M. de Fieubet. On voit à chaque page un homme qui parle au haſard d'un pays qu'il n'a jamais connu, & qui ne ſonge qu'à faire un roman.

« Mademoiſelle de la Vallière, dans un déshabillé » léger, s'était jetée dans un fauteuil; là elle penſait » à loiſir à ſon amant; ſouvent le jour la retrouvait » aſſiſe ſur une chaiſe, accoudée ſur une table, l'œil » fixe, dans l'extaſe de l'amour ». Eh mon ami! l'as-tu vue dans ce déshabillé léger? l'as-tu vue accoudée ſur cette table; eſt-il permis d'écrire ainſi l'hiſtoire?

Ce romancier, ſous prétexte d'écrire les mémoires de madame de Maintenon, parle de tous les évènemens auxquels madame de Maintenon n'a jamais eu la moindre part: il groſſit ſes prétendus mémoires des aventures de Mademoiſelle avec le comte de Lauſun. Pourroit-on croire qu'il a l'audace de citer les mémoires de Mademoiſelle, & de ſuppoſer des faits qui ne ſe trouvent pas dans ces mémoires? Il atteſte les propres paroles de Mademoiſelle: « Elle lui dé» clara ſa paſſion, dit-il, par un billet qu'elle lui remit » entre les mains au milieu du louvre, à la face de » ſes dieux domeſtiques, en 1671 »; il y lut ces mots: « C'eſt M. le comte de Lauſun que j'aime & que je » veux épouſer ». Il cite les mémoires de Montpen-

ſier,

ſier, tome VI, page 53. Il n'y a pas un mot de cela dans les mémoires de Montpenſier. Mademoiſelle écrivit ſeulement ſur un papier : C'eſt vous, & rien de plus. Il faut en croire cette princeſſe plutôt que la Beaumelle. La préſence des dieux domeſtiques eſt fort convenable & du vrai ſtyle de l'hiſtoire.

Ce qui révolte preſque à chaque page, ce ſont les converſations que l'auteur ſuppoſe entre le roi, madame de Monteſpan & la veuve de Scarron, comme s'il y avait été préſent. « Louis, dit-il, n'eût » point aimé la vérité dans une bouche ridicule *en* » *piegrièche*, que madame de Maintenon ſavait en- » velopper dans des paroles de ſoie ».

Madame de Maintenon ſavait, dit-il, « que les » amours & les craintes de madame de Monteſpan » avaient ſauvé la Hollande ». Où a-t-il lu que madame de Monteſpan ſauva la Hollande, qui allait être entièrement envahie; ſi les Hollandais n'avaient pas eu le temps de rompre leurs digues & d'inonder le pays ?

Comment oſe-t-il dire que lorſque madame de Maintenon mena le duc du Maine à Barège, elle dit au maréchal d'Albert, en voyant le Château-Trompette : « Voilà où j'ai été élevée ; mais je connais une » plus rude priſon, & mon lit n'eſt pas meilleur que » mon berceau ». Tout le monde ſait qu'elle était née à Niort & non pas à Bordeaux, & qu'elle n'avait jamais été élevée au Château-Trompette. Comment peut-on accumuler tant de ſottiſes & de menſonges ?

Il fait dire par madame de Maintenon à madame

de Montespan : « J'ai rêvé que nous étions l'une & » l'autre sur le grand escalier de Versailles ; je mon- » tais, vous descendiez ; je m'élevais jusqu'aux nues, » & vous allâtes à Fontevraud ». Il est difficile de s'élever jusqu'aux nues par un escalier. Ce conte est imité d'une ancienne anecdote du duc d'Epernon, qui montant l'escalier de Saint-Germain, rencontra le cardinal de Richelieu, dont le pouvoir commençait à s'affermir. Le cardinal lui demanda s'il ne savait point quelques nouvelles ? *Oui*, lui dit-il, *vous montez & je descends*. Notre romancier cite les lettres de madame de Sévigné, & il n'y a pas un mot dans ces lettres de la prétendue réponse de madame de Maintenon.

Il faut être bien hardi, & croire ses lecteurs bien imbécilles, pour oser dire qu'en 1681, le duc de Lorraine envoya à Mademoiselle un agent secret, déguisé en pauvre, qui, en lui demandant l'aumône dans l'église, lui donna une lettre de ce prince, par laquelle il la demandait en mariage. On sait assez que ce conte est tiré de l'histoire de Clotilde, histoire presque aussi fausse en tout que les mémoires de Maintenon. On sait assez que Mademoiselle n'aurait point omis un évènement si singulier dans ses mémoires, & qu'elle n'en dit pas un seul mot. On sait que si le duc de Lorraine avait eu de telles propositions à faire, il le pouvait très-aisément sans le secours d'un homme déguisé en mendiant. Enfin, en 1681, Charles, duc de Lorraine, était marié avec Marie-Eléonore, fille de l'empereur Ferdinand III, veuve de Michel, roi

de Pologne. On ne peut guère imprimer des impoſtures plus ſottes & plus groſſières.

Il fait dire à madame d'Aiguillon : « Mes neveux » vont de mal en pis; l'aîné épouſe la veuve d'un » homme que perſonne ne connaît; le ſecond la fille » d'une ſervante de la reine; j'eſpère que le troiſième » épouſera la fille du bourreau ». Eſt-il poſſible qu'un homme de la lie du peuple écrive du fond de ſa province des choſes ſi extravagantes & ſi outrageantes contre une maiſon ſi reſpectable, & cela ſans la moindre vraiſemblance & avec une inſolence dont aucun libelle n'a encore approché? Cet homme, auſſi ignorant que dépourvu de bon ſens, dit, pour juſtifier le goût de Louis XIV pour madame de Maintenon, « que Cléopâtre, déjà vieille, enchaîna Au» guſte, & que Henri II brûla pour la maîtreſſe de » ſon père ». Il n'y a rien de ſi connu dans l'hiſtoire romaine que la conduite d'Auguſte & de Cléopâtre, qu'il voulait mener à Rome en triomphe, à la ſuite de ſon char. Aucun hiſtorien ne le ſoupçonna d'avoir la moindre faibleſſe pour Cléopâtre. Et à l'égard de Henri II, qui brûla pour la ducheſſe de Valentinois, aucun hiſtorien n'aſſure qu'elle ait été la maîtreſſe de François I. On ſoupçonna à la vérité, & Mézerai le dit aſſez légèrement, « que Saint-Vallier » eut ſa grâce ſur l'échafaud pour la beauté de Diane » ſa fille unique » ; mais elle n'avait alors que quatorze ans; & ſi elle avait été en effet maîtreſſe du roi, Brantôme n'aurait pas omis cette anecdote.

Ce falſificateur de toute l'hiſtoire, cite Gourville,

qui reproche au prince d'Orange d'avoir livré la bataille de Saint-Denis ayant la paix dans ſa poche ; mais il oublie que ce même Gourville dit, page 222 de ſes mémoires, que le prince d'Orange ne reçut le traité que le lendemain de la bataille.

Il nous dit hardiment, « que les juriſconſultes » d'Angleterre avaient propoſé cette queſtion du temps » de la fuite de Jacques II : Un peuple a-t-il droit de » ſe révolter contre l'autorité qui veut le forcer à » croire » ? Jamais on ne propoſa cette queſtion ; on ne la trouve nulle part. La queſtion était de ſavoir ſi le roi d'Angleterre avait le droit de diſpenſer des lois portées contre les non-conformiſtes. C'eſt préciſément tout le contraire de ce que dit l'auteur.

Il s'aviſe de rapporter une prétendue lettre de Louis XIV, écrite vers l'an 1698 au prince d'Orange, depuis roi d'Angleterre, conçue en ces termes : « J'ai » reçu la lettre par laquelle vous me demandez mon » amitié ; je vous l'accorderai quand vous en ſerez » digne ; ſur ce je prie Dieu qu'il vous ait en ſa ſainte » garde ».

Quel miniſtre, quel hiſtorien, quel homme inſtruit a jamais rapporté une pareille lettre de Louis XIV ? eſt-ce-là le ton de ſa politeſſe & de ſa prudence ? eſt-ce ainſi qu'on s'exprime après avoir conclu un traité ; eſt- ce ainſi qu'on parle à un prince d'une maiſon impériale, qui a gagné des batailles ? lui parle-t-on de *ſainte garde ?* Cette lettre n'eſt aſſurément, ni dans les archives de la maiſon d'Orange, ni dans celles de France ; elle n'eſt que chez l'impoſteur.

C'eſt avec la même audace qu'il prétend que Louis XIV, pendant le ſiége de Lille, dit à madame de Maintenon : « Vos prières ſont exaucées, ma- » dame; Vendôme tient mes ennemis, vous ſerez » reine de France ». Si un prince du ſang avait entendu ces paroles, à peine pourrait-on le croire. Et c'eſt un poliſſon, nommé la Beaumelle, qui les rapporte, ſans citer le moindre garant ? Le roi pouvait-il ſuppoſer que le duc de Vendôme tînt ſes ennemis pendant qu'ils étaient victorieux, & qu'ils aſſiégeaient Lille ? Quel rapport y avait-il entre la levée du ſiége de Lille & le couronnement de madame de Maintenon, déclarée reine ?

Qui lui a dit que madame la ducheſſe de Bourgogne eut le crédit d'empêcher le roi de déclarer reine madame de Maintenon ? Dans quelle bibliothèque à papier bleu a-t-il trouvé que les Impériaux & les Anglais jetaient de leur camp des billets dans Lille, & que ces billets portaient : « Raſſurez-vous, Fran- » çais, la Maintenon ne ſera pas votre reine, nous » ne leverons pas le ſiége ». Comment des aſſiégeans jettent-ils des billets dans une ville aſſiégée ? comment ces aſſiégeans ſavaient-ils que Louis XIV devait faire madame de Maintenon reine quand le ſiége ſerait levé ? Peut-on entaſſer tant de ſottiſes avec un ton de confiance, que l'homme le plus important du royaume n'oſerait pas prendre, s'il faiſait des mémoires pleins de vérité & de raiſon ?

L'hiſtoire du prétendu mariage de monſeigneur le dauphin avec mademoiſelle Choin, eſt digne de toutes

ces pauvretés, & n'a de fondement que des bruits adoptés par la canaille.

On lève les épaules, quand on voit un tel homme prêter continuellement ses idées & ses discours à Louis XIV, à madame de Maintenon, au roi d'Espagne, à la princesse des Ursins, au duc d'Orléans, &c. Madame de Maintenon assure, selon lui, que le prince de Conti ne commandera jamais les armées, « parce que le roi a toujours été résolu de » ne les point confier à un prince du sang ». Et cependant le grand Condé & le duc d'Orléans les ont commandées.

C'est avec le même jugement & la même vérité, que pendant le siége de Toulon, il fait dire à Charles XII, occupé du soin de poursuivre le czar à cinq cents lieues de-là : *Si Toulon est pris, je l'irai reprendre.*

De tous les princes qu'il attaque avec une étourderie qui serait très-punissable, si elle n'était pas méprisée, M. le duc d'Orléans, régent du royaume, est celui qu'il ose calomnier avec la violence la plus cynique & la plus absurde. Il commence par dire qu'en 1713 le duc d'Orléans traversait le mariage du duc de Bourbon & de la princesse de Conti, & que le roi lui dit, tête à tête, dans son cabinet : « Je suis » surpris qu'après vous avoir pardonné une chose où » il allait de votre vie, vous ayiez l'insolence de ca- » baler chez moi, contre moi ». La Beaumelle était sans doute caché dans le cabinet du roi quand il entendit ces paroles. Ce mot d'*insolence* est sur-tout

dans les mœurs de Louis XIV, & bien appliqué à l'héritier présomptif du royaume! Tout ce qu'il dit de ce prince est aussi bien fondé.

Il faut avouer qu'il est très-bien instruit, quand il dit que le duc d'Orléans fut reconnu régent au parlement, « malgré le président de Lubert, & le » président de Maisons, & plusieurs membres de » l'assemblée, &c. ». Le président de Lubert était un président des enquêtes qui ne se mêlait de rien. M. de Maisons n'a jamais été premier président; il était très-attaché au régent, & il allait être garde-des-sceaux lorsqu'il mourut presque subitement; & il n'y eut pas un membre du parlement, pas un pair, qui ne donnât sa voix d'un concours unanime. Autant de mots, autant d'erreurs grossières dans ce narré de la Beaumelle, sur lequel il lui était aisé de s'instruire, pour peu qu'il eût parlé seulement à un colporteur de ce temps-là, ou au portier d'une maison.

Je ne parlerai point des calomnies odieuses & méprisées que ce la Beaumelle a vomies contre la maison d'Orléans dans plus d'un ouvrage. Il en a été puni, & il ne faut pas renouveler ces horreurs ensevelies dans un oubli éternel.

Mais comment peut-il être assez ignorant des usages du monde, & en même temps assez téméraire pour dire « que la duchesse de Berry avoua qu'elle » était mariée à M. le comte de Riom, & que sur le » champ M. de Mouchy demanda la charge de grand-» maître de la garde-robe de ce gentilhomme » ? M. de Riom avoir un grand-maître de la garde-robe! quelle

pitié ! le premier prince du ſang n'en a point. Cette charge n'eſt connue que chez le roi. Enfin tout cet ouvrage n'eſt qu'un tiſſu d'impoſtures ridicules, dont aucune n'a la plus légère vraiſemblance. C'eſt le livre d'un petit huguenot, élevé pour être prédicant; qui n'a jamais rien vu, qui a parlé comme s'il avait tout vu, qui a écrit dans un ſtyle auſſi audacieux qu'impertinent, pour avoir du pain; qui n'en méritait pas, & qui n'aurait été digne que de la corde, s'il ne l'avait pas été des petites-maiſons.

Il ſe peut que quelques provinciaux, qui n'avaient aucune connaiſſance des affaires publiques, aient été trompés quelque temps par les fauſſetés que ce miſérable calomniateur débite avec tant d'aſſurance. Mais ſon livre a été regardé à Paris avec autant d'horreur que de dédain. Il eſt au rang de ces productions mercenaires, qu'on tâche de rendre ſatyriques pour les débiter, ne pouvant les rendre raiſonnables, & qui ſont enfin oubliées pour jamais.

LETTRE

D'UN AVOCAT DE BESANÇON AU NOMMÉ NONOTTE, EX-JÉSUITE.

1768.

Il eſt vrai, pauvre ex-jéſuite Nonotte, que j'ai eu l'honneur d'inſtruire M. de Voltaire de ton extraction, auſſi connue dans notre ville, que ton érudition & ta modeſtie. Comment peux-tu te plaindre que j'aie révélé que ton cher père était crocheteur, quand ton ſtyle prouve ſi évidemment la profeſſion de ton cher père? *Loquela tua manifeſtum te facit.*

Je n'ai point voulu t'outrager, en diſant que toute ma famille a vu ton père ſcier du bois à la porte des jéſuites; c'eſt un métier très-honnête, & plus utile au public que le tien, ſur-tout en hiver où il faut ſe chauffer. Tu me diras peut-être qu'on ſe chauffe auſſi avec tes ouvrages; mais il y a bien de la différence: deux ou trois bonnes bûches font un meilleur feu que tous tes écrits.

Tu nous étales quelques quartiers de terre que tes parens ont poſſédés auprès de Beſançon. Ah! mon cher ami, où eſt l'humilité chrétienne? l'humilité, cette vertu ſi néceſſaire aux douceurs de la ſociété? l'humilité que Platon & Epictète appellent *papeina*, & qu'ils recommandent ſi ſouvent aux ſages? Tu tiens toujours aux grandeurs, du moins en qualité de

jésuite ; mais en cela tu n'es pas chrétien. Songe que saint Pierre (qui par parenthèse n'alla jamais à Rome, où le roi d'Espagne envoie aujourd'hui les jésuites), était un pêcheur de Galilée, ce qui n'est pas une dignité fort au-dessus de celle dont tu rougis. Saint Matthieu fut commis aux portes, emploi maudit par Dieu même. Les autres apôtres n'étaient guère plus illustres ; ils ne se vantaient pas d'avoir des armoiries, comme s'en vante Nonotte.

Tu apprends à l'univers que tu loges au second étage, dans une belle maison nouvellement bâtie. Quel excès d'orgueil ! souviens-toi que les apôtres logeaient dans des galetas.

« Il y a trois sortes d'orgueil, Messieurs, disait le » docteur Swift, dans un de ses sermons ; l'orgueil de » la naissance, celui des richesses, celui de l'esprit : » je ne vous parlerai pas du dernier, il n'y a personne » parmi vous qui ait à se reprocher un vice si con- » damnable ».

Je ne te le reprocherai pas non plus, mon pauvre Nonotte, mais je prierai Dieu qu'il te rende plus savant, plus honnête, & plus humble. Je suis fâché de te voir si ignorant, & si impudent. Tu viens de faire imprimer, sous le nom d'Avignon, un nouveau libelle de ta façon, intitulé : *Lettre d'un ami à un ami.* Quel titre romanesque ! Nonotte, avoir un ami ! Peut-on écrire de pareilles chimères ! c'est bien-là un mensonge imprimé.

Dans ce libelle tu glisses sur toutes les bévues, les sottises, les impostures dont tu as été convaincu : tu

cours sur ces endroits, comme les filles qui passent par les verges, & qui vont le plus vîte qu'elles peuvent pour être moins fessées.

Mais je vois, avec douleur, que tu es incorrigible dans tes fautes : que veux-tu que je réponde quand on t'a fait voir combien de rois de France de la première dynastie ont eu plusieurs femmes à la fois ; quand ton jésuite Daniel lui-même l'avoue ; quand l'ayant nié en ignorant, tu le nies encore en petit opiniâtre ?

Comment puis-je te défendre, quand tu t'obstines à justifier l'insolente indiscrétion du centurion Marcel, qui commença par jeter son bâton de commandant & sa ceinture, en disant qu'il ne voulait pas servir l'empereur ? Ne sens-tu pas, pauvre fou, que dans une ville comme la nôtre, où il y a toujours une grosse garnison, tu prêches la révolte, & que M. le commandant peut te faire passer par les baguettes ?

Puis-je honnêtement prendre ton parti, quand tu reviens toujours à ta prétendue *légion thébaine*, martyrisée à Saint-Maurice ? Ne suis-je pas forcé d'avouer que l'original de cette fable se trouve dans un livre faussement attribué à Eucher, évêque de Lyon, mort en 454 : fable dans laquelle il est parlé de Sigismond de Bourgogne, mort en 523 ? Ce misérable conte, aussi bafoué aujourd'hui que tant d'autres contes, est toujours renouvelé par toi, afin que tu ne puisses pas te reprocher d'avoir dit un seul mot de vérité.

Par quel excès d'impertinence reviens-tu trois fois,

incorrigible Nonotte, à la ville de Livron, que tu traitais de village? On avait daigné t'apprendre que cette ville, autrefois fortifiée, avait été assiégée par le marquis de Bellegarde, & défendue par Roes. Rien n'est plus vrai; & tu défends ta sotte critique en avouant que Roes fut tué à ce siége : vois quel est ton sens commun. Que t'importe, misérable écrivain, que Livron soit une ville ou un village?

Considère un peu, Nonotte, quelle est l'infamie de tes procédés : tu fais d'abord un gros libelle anonyme contre M. de Voltaire, que tu ne connais pas, qui ne t'a jamais offensé, tu le fais imprimer à Avignon, clandestinement, chez le libraire Fez, contre les lois du royaume; tu offres ensuite de le vendre à M. de Voltaire lui même pour mille écus; & quand ta lâche turpitude est découverte, tu oses dire dans un autre libelle, que le libraire Fez est un coquin.

Que diras-tu si on te fait un procès criminel? Quel sera alors le coquin, du libraire Fez ou de toi? Ignores-tu que les libelles diffamatoires sont quelquefois punis par les galères? Il t'appartient bien, à toi ex-jésuite, de calomnier un officier de la chambre du roi, qui a la bonté de garder dans son château un jésuite, depuis que le bras de la justice s'est appesanti sur eux! Il te sied bien de prononcer le nom du libraire Jore, à qui M. de Voltaire daigne faire une pension!

Si tu avais été repentant & sage, peut-être aurais-tu pu obtenir aussi une pension de lui; mais ce n'est pas-là ce que tu mérites.

LETTRE

D'UN PARENT DE M. DE VOLTAIRE A L'EVÊQUE D'ANNECI (*).

1769.

MONSIEUR,

En revenant d'un aſſez long voyage, j'ai revu le vieillard qui m'eſt très-cher par mille raiſons, à qui je dois la plus tendre reconnaiſſance, & dont je vous avais parlé dans ma lettre. J'avais quelques affaires à régler avec lui, pour la ſucceſſion d'un de nos parens, nommé M. d'Aumart, mouſquetaire du roi, qu'il a gardé neuf ans entiers chez lui, eſtropié, paralytique, livré continuellement à des douleurs affreuſes. Vous ſavez qu'il en a eu ſoin comme de ſon fils; & vous ſavez auſſi que quand vous paſsâtes à Ferney, vous ne daignâtes pas venir conſoler cet infortuné, après le grand repas que le ſeigneur du lieu vous fit porter chez le curé.

Ce n'eſt pas votre méthode, Monſieur, de conſoler les mourans; vous vous bornez à les perſécuter, eux & les vivans, autant qu'il eſt en vous. J'ai trouvé le parent de feu M. d'Aumart & le mien très-malade; & ayant plus beſoin de médecins que de vos lettres

(*) Le ſieur Biord.

qu'il m'a montrées, & qui n'ont paru que des libelles à tous ceux qui les ont vues.

Il se faisait lire à sa table (où il ne se met que pour recevoir ses hôtes) les sermons du père Massillon, selon sa coutume. Le sermon qu'il lisait roulait sur la calomnie. Faites-vous faire la même lecture : il est triste que vous en ayiez besoin.

Mais relisez sur-tout le portrait que fait saint Paul de la charité ; vous verrez s'il approuve les impostures, les délations malignes, les injures, & toutes les manœuvres de la méchanceté.

Vous n'avez pas oublié que mon parent, en rendant le pain-béni dans sa paroisse, le jour de Pâque 1768, ayant recommandé à voix basse à son curé de prier pour la reine qui était en danger, vous eûtes le malheur d'écrire à son roi qu'il avait prêché dans l'église.

Vous vous souvenez que vous eûtes l'indiscrétion (pour ne rien dire de plus fort), de publier une lettre que monsieur le comte de Saint-Florentin vous écrivit en réponse, au nom de S. M. très-chrétienne, avant que cette imposture ridicule fût juridiquement reconnue : vous eûtes la discrétion de ne pas montrer l'autre lettre que vous reçûtes, à ce qu'on dit, du même ministre, quand tout l'opprobre de cette accusation absurde demeura à l'accusateur.

Il eût été honnête d'avouer au moins que vous vous étiez trompé : vous pouviez vous faire un mérite de cet aveu. Vous le deviez comme chrétien, comme prêtre, comme homme.

Au lieu de prendre ce parti, vous publiâtes &

vous fîtes imprimer, Monſieur, la première lettre de monſieur le comte de Saint-Florentin, miniſtre d'Etat d'un roi de France, ſous ce titre : *Lettre de M. de Saint-Florentin à monſeigneur l'évêque d'Anneci.* C'eſt dommage que vous n'ayiez pas mis : *A ſa grandeur monſeigneur l'évêque, prince de Genève ;* ſi vous êtes *prince de Genève*, il vous faut de l'*alteſſe*. Avouez que vous ſeriez une ſingulière alteſſe.

Mais il n'eſt pas ici queſtion de dignités, de titres, & de toutes les puérilités de la vanité, qui vous ſont ſi chères, & qui vous conviennent ſi peu. Il s'agit d'équité, il s'agit d'honneur : tâchez que cela vous convienne.

Si vous connaiſſez les premiers élémens du ſavoir-vivre, concevez combien il eſt indécent de faire publier, non-ſeulement la lettre d'un miniſtre d'Etat ſans ſa permiſſion, mais les lettres du moindre des citoyens. C'eſt donc en cela ſeul que vous êtes homme de lettres ! Au lieu d'agir en paſteur qui doit exhorter, & enſuite ſe taire, vous commencez par calomnier, & enſuite vous faites imprimer votre petit *commercium epiſtolicum*, pour vous donner la réputation d'un bel eſprit ſavoyard. Vous y parlez d'orthographe : ne trouvez-vous pas que cela eſt bien épiſcopal ? Quand on a voulu perdre un homme innocent ; ſavez-vous ce qui ſerait épiſcopal ? ce ſerait de lui demander pardon. Mais vous êtes bien loin de remplir ce devoir, & de vous repentir de votre manœuvre.

Vous lui imputez (à ce que je vois par vos lettres),

des livres miſérables, & juſqu'à la Théologie portative, ouvrage fait apparemment dans quelque cabaret : vous n'êtes pas obligé d'avoir du goût, mais vous êtes obligé d'être juſte.

Comment avez-vous pu lui dire qu'on lui attribue la traduction du fameux diſcours de l'empereur Julien, tandis que vous devez ſavoir que cette traduction, ſi bien faite, & accompagnée de remarques judicieuſes, eſt du chambellan du Julien de nos jours; je veux dire d'un roi victorieux & philoſophe, & je ne veuxdire que cela ?

Comment ignorez-vous que ce livre eſt imprimé, débité à Berlin, & dédié au reſpectable beau-frère de ce grand roi & de ce grand capitaine ? Souvenez-vous du fou des fables d'Eſope, qui jetait des pierres à un ſimple citoyen. Je ne peux vous donner que quelques oboles, lui dit le citoyen; adreſſez-vous à un grand ſeigneur, vous ſerez mieux payé.

Adreſſez-vous donc, Monſieur, au ſouverain que ſert M. le marquis d'Argens, auteur de la traduction du Diſcours de Julien, & ſoyez sûr que vous ſerez payé comme vous méritez de l'être. Faites mieux, examinez devant Dieu votre conduite.

Vous avez cru pouvoir faire chaſſer de ſes terres celui qui n'y a fait que du bien; arracher aux pauvres celui qui les fait vivre, qui rebâtit leurs maiſons, qui relève leur charrue, qui encourage leurs mariages, qui par-là eſt utile à l'Etat; un vieillard qui a deux fois votre âge; un homme qui devait attendre de vous d'autant plus d'égards, que toute votre famille lui a toujours

toujours été chère : votre grand-père a bâti de ſes mains un pavillon de ſa baſſe-cour ; vos proches parens travaillent actuellement à ſes granges ; & votre couſin, nommé Mudri, a demandé depuis peu à être ſon fermier. Plût à Dieu qu'il l'eût été ! il eût pu adoucir la mauvaiſe humeur qui vous dévore, contre un ſeigneur de paroiſſe vertueux, qui ne vous a jamais offenſé, & qui ne donne à ſes paroiſſiens que des exemples de charité, de véritable piété, de douceur, & de concorde.

Quoi ! vous avez oſé demander qu'on le fît ſortir de ſes terres, parce que des brouillons vous ont dit qu'il vous trouvait ridicule ! Quoi ! vous avez propoſé la plus cruelle injuſtice au plus juſte de tous les rois ! Sachez connaître le ſiècle où nous vivons, la magnanimité du roi qui nous gouverne, l'équité de ſes miniſtres, les lois que tous les parlemens ſoutiennent contre des entrepriſes auſſi illicites qu'odieuſes.

D'où vient que le curé du ſeigneur de paroiſſe que vous inſultez, chérit ſa vertu, ſa piété, ſa charité, ſa bienfaiſance, ſes mœurs, l'ordre qui eſt dans ſa maiſon & dans ſes terres ? d'où vient que ſes vaſſaux & ſes voiſins le béniſſent ? d'où vient que le premier préſident du parlement de Bourgogne, le procureur-général le protègent ? d'où vient qu'il a de même la protection déclarée du gouverneur ? d'où vient que le grand pape Benoît XIV, & ſon ſecrétaire des brefs, le cardinal Paſſionei, digne miniſtre d'un tel pape, l'ont honoré d'une bonté conſtante ? & d'où vient enfin que vous êtes ſon ſeul ennemi ?

Eſt-ce parce qu'il a rembourſé à ſes vaſſaux l'argent que vous avez exigé d'eux quand vous êtes venu faire votre viſite ? argent que vous ne deviez pas prendre, & que depuis il vous a été défendu de prendre en Savoie.

Celui que vous inſultez, proſterné aux pieds des autels, prie Dieu pour vous, au lieu de répondre à vos injures : il n'y répondra jamais ; & dans le lit de mort où il ſouffre (& où vous ſerez comme lui), il n'eſt ni en état, ni en volonté de repouſſer vos outrages & vos manœuvres.

C'eſt ici que je dois ſur-tout vous parler de l'impertinente *profeſſion de foi* ſuppoſée, dans laquelle on a la bêtiſe de lui faire dire que *la ſeconde perſonne de la Trinité s'appelle* Jéſus-Chriſt, comme ſi on ne le ſavait pas ; & qu'il *condamne toutes les héréſies & tous les mauvais ſens qu'on leur donne.*

Quel ſacriſtain ivre a jamais pu compoſer un pareil galimatias ; quel brouillon a pu faire dire à un ſéculier qu'il condamne les héréſies ? Je ne crois pas que vous ſoyiez l'auteur de cette pièce extravagante. Vous devez ſavoir que notre ſage monarque a impoſé le ſilence à tous ces ridicules reproches d'héréſie, par un édit ſolennel, enregiſtré dans tous nos parlemens. D'ailleurs, un ſeigneur de paroiſſe qui habite auprès du canton de Berne, & aux portes de Genève, doit de très-grands égards à ces deux républiques. Les noms d'*hérétiques*, de *huguenots*, de *papiſtes*, ſont proſcrits par nos traités. Mon parent ſe contente de prier Dieu pour la proſpérité des Treize-Cantons & de leurs alliés ſes voiſins.

S'il n'eſt pas de la communion de Berne, il eſt de

sa religion, en ce que le conseil de Berne est noble & juste, bienfaisant & généreux; en ce qu'il a donné des secours à la famille des Sirven, opprimée par un juge de village ignorant & fanatique. Entendez-vous ? ignorant & fanatique. En un mot, il respecte le conseil de Berne, & laisse à vos grands théologaux le soin de le damner. Il est fermement convaincu qu'il n'appartient qu'à messieurs d'Anneci d'envoyer en enfer messieurs de Berne, de Basle, de Zuric, & de Genève : ajoutez-y le roi de Prusse, le roi d'Angleterre, celui de Danemarck, les sept Provinces-Unies, la moitié de l'Allemagne, toute la Russie, la Grèce, l'Arménie, l'Abyssinie, &c. &c.

Il n'appartient, dis-je, qu'à vos semblables, & sur-tout à l'abbé Riballier, de juger tous ces peuples, attendu qu'il a déjà *quatre-nations* sous ses ordres. Mais pour mon parent & mon ami, il croit qu'il doit aimer tous les hommes, & attendre en silence le jugement de Dieu. Il est absolument incapable d'avoir fait une profession de foi si impertinente & si odieuse. Les faussaires qui l'ont rédigée, & qui l'ont fait signer, long-temps après, par des gens qui n'y étaient pas, seraient repris de justice si on les traduisait devant nos tribunaux. Les fraudes qu'on appelait jadis *pieuses*, ne sont plus aujourd'hui que des fraudes.

Celui qu'on fait parler s'en tient à la déclaration de foi qu'il fit étant en danger de mort, quand il fut administré, malgré vous, selon les lois du royaume; déclaration véritable, signée de lui pardevant notaire, déclaration juridique, par laquelle il vous pardonne,

& qui démontre qu'il eſt meilleur chrétien que vous.
Voilà ſa profeſſion de foi.

Vous avez été vicaire de paroiſſe à Paris : votre eſprit turbulent s'y eſt ſignalé par des billets de confeſſion & des refus de ſacrement ; ſoyez à l'avenir plus circonſpect & plus ſage. Vous êtes entre deux ſouverains également amis de la bienſéance & de la paix : une petite partie de votre diocèſe eſt ſituée en France ; reſpectez ſes lois, reſpectez ſur-tout celles de l'humanité. Imitez les ſages archevêques d'Albi, de Beſançon, de Lyon, de Toulouſe, de Narbonne, & tant d'autres paſteurs également pieux & prudens, qui ſavent entretenir la paix.

Si vous faites la moindre de ces démarches que vous faiſiez à Paris, & qui furent réprimées, ſachez qu'on prendra la défenſe d'un moribond dont vous voulez avancer le dernier moment. Je me charge d'implorer la juſtice du parlement de Bourgogne contre vous.

J'ai renoncé depuis très-long-temps au métier de la guerre ; mais je n'ai pas renoncé (il s'en faut beaucoup) aux devoirs qu'impoſent la parenté, l'amitié, la reconnaiſſance, à un gentilhomme qui a un cœur, & qui connaît l'honneur, très-inconnu aux brouillons.

Quand vous ſerez rentré dans les voies de la charité, de l'honnêteté & de la bienſéance dont vous vous êtes tant écarté ; je ſerai alors, avec toutes les formules que votre amour-propre deſire, & qui ont fait, à votre honte, le ſujet de vos querelles ;

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur, ***.

A M. DUPONT,

AUTEUR DES ÉPHÉMÉRIDES DU CITOYEN.

Sur le poëme des Saisons.

A Ferney, ce 7 juin 1769.

Vous donnez à M. de Saint-Lambert les éloges qu'il a droit d'attendre d'un vrai citoyen, & d'un écrivain tel que vous.

Vous ne ressemblez pas à celui qui fournit des nouvelles de Paris à quelques gazettes étrangères, & qui, en dernier lieu, parmi une foule d'erreurs injurieuses au gouvernement, à la réputation des particuliers, & à l'honneur des lettres, a mandé que le poëme français *des Saisons* est inférieur au poëme anglais de Thompson. S'il m'appartenait de décider, je donnerais sans difficulté la préférence à M. de Saint-Lambert. Il me paraît non-seulement plus agréable, mais plus utile. L'Anglais décrit les saisons, & le Français dit ce qu'il faut faire dans chacune d'elles. Ses tableaux m'ont paru plus touchans & plus rians : je compte encore pour beaucoup la difficulté des rimes surmontée. Les vers blancs sont si aisés à faire qu'à peine ce genre a-t-il du mérite ; l'auteur alors, pour se sauver de la médiocrité & de la langueur prosaïque, est obligé d'employer souvent des idées & des expressions gigantesques par lesquelles il croit suppléer à l'harmonie qui lui manque.

Desspréaux recommandait dans le grand siècle des arts, qu'on polît un écrit.

Qui dît, sans s'avilir, les plus petites choses,
Fît des plus secs chardons des œillets & des roses,
Et sût même aux discours de la rusticité
Donner de l'élégance & de la dignité.

Je pense que M. de Saint-Lambert a pleinement exécuté ce précepte: peut-on exprimer avec plus de justesse & de noblesse à la fois l'action du laboureur?

Et le soc enfoncé dans un terrain docile,
Sous ses robustes mains, ouvre un sillon fertile.

Voyez comme il peint auprès de ses brebis & de son chien,

La naïve bergère assise au coin d'un bois,
Et roulant le fuseau qui tourne sous ses doigts.

Comme toutes ces peintures si vraies & si riantes sont encore relevées par la comparaison des travaux champêtres avec le luxe & l'oisiveté des villes!

Tandis que sous un dais la mollesse assoupie
Traîne les longs momens d'une inutile vie.

Thompson, que d'ailleurs j'estime beaucoup, a-t-il rien de comparable?

Je ne sais même s'il est possible qu'un habitant du nord puisse jamais chanter les saisons aussi-bien qu'un homme né dans des climats plus heureux. Le sujet manque à un Ecossais tel que Thompson; il n'a pas la même nature à peindre. La vendange chantée par

Théocrite, par Virgile, origine joyeuse des premières fêtes & des premiers spectacles, est inconnue aux habitans du cinquante-quatrième degré. Ils cueillent tristement de misérables pommes sans goût & sans saveur; tandis que nous voyons sous nos fenêtres cent filles & cent garçons danser autour des chars qu'ils ont chargés de raisins délicieux : aussi Thompson n'a pas osé toucher à ce sujet, dont M. de Saint-Lambert a fait de si agréables peintures.

Un grand avantage de notre poète philosophe, c'est d'avoir moins parlé aux simples cultivateurs qu'aux seigneurs des terres qui vivent dans leurs domaines, qui peuvent enrichir leurs vassaux, encourager leurs mariages, & être heureux du bonheur d'autrui loin de l'insolente rapacité des oppresseurs; il s'élève contre ces oppresseurs avec une liberté & un courage respectables.

Je sais bien qu'il y a des ames aussi basses que jalouses, qui pourront me reprocher de rendre à M. de Saint-Lambert éloges pour éloges, & de faire avec lui trafic d'amour-propre. Je leur déclare que je ne saurais l'en estimer moins quoiqu'il m'ait loué : je crois me connaître en vers mieux qu'eux; je suis sûr d'être plus juste qu'eux. Je raye les louanges qu'il a daigné me donner, & je n'en vois que mieux son mérite.

Je regarde son ouvrage comme une réparation d'honneur que le siècle présent fait au grand siècle passé, pour la vogue donnée pendant quelque temps à tant d'écrits barbares, à tant de paradoxes ab-

ſurdes, à tant de ſyſtêmes impertinens, à ces romans politiques, à ces prétendus romans moraux dont la groſſiéreté, l'inſolence & le ridicule étaient la ſeule morale, & qui ſeront bientôt oubliés pour jamais.

Permettez-moi, Monſieur, de vous parler à préſent de la réflexion que vous faites ſur les chaumières des laboureurs, ſur ces *cabanes*, ſur ces aſiles du pauvre; vous condamnez ces expreſſions dans le poëme des Saiſons que vous eſtimez d'ailleurs autant que moi.

Vous dites avec très-grande raiſon qu'une cabane ne peut pas être le logement d'un agriculteur conſidérable; qu'il lui faut des écuries commodes, des étables faites avec ſoin, des granges vaſtes & ſolides, des laiteries voûtées & fraîches, &c.

Oui ſans doute, Monſieur, & perſonne n'eſt entré mieux que vous dans le détail de l'exploitation rurale: perſonne n'a mieux fait ſentir combien un laboureur doit être cher à l'Etat. J'ai l'honneur d'être laboureur, & je vous remercie du bien que vous dites de nous; mais puiſqu'il s'agit ici de fermiers, comparez, je vous prie, les hôtels des fermiers-généraux du bail de 1725 avec les logemens de nos fermiers de campagne, & vous verrez que les termes de chaumière, de cabane ne ſont que trop convenables; les logemens des plus gros laboureurs en Picardie & dans d'autres provinces, ont des toits de chaume.

Rien n'eſt plus beau, à mon gré, qu'une vaſte maiſon ruſtique, dans laquelle entrent & ſortent par quatre grandes portes cochères des charriots chargés

de toutes les dépouilles de la campagne ; les colonnes de chêne qui ſoutiennent toute la charpente ſont placées à des diſtances égales ſur des ſocles de roche ; de longues écuries règnent à droite & à gauche. Cinquante vaches proprement tenues occupent un côté avec leurs geniſſes ; les chevaux & les bœufs ſont de l'autre ; leur pâture tombe dans leurs crèches du haut de greniers immenſes ; les granges où l'on bat les grains ſont au milieu ; & vous ſavez que tous les animaux logés chacun à leur place dans ce grand édifice, ſentent très-bien que le fourrage, l'avoine qu'il renferme, leur appartiennent de droit.

Au midi de ces beaux monumens d'agriculture ſont les baſſes-cours & les bergeries ; au nord ſont les preſſoirs, les celliers, la fruiterie ; au levant les logemens du régiſſeur & de trente domeſtiques ; au couchant s'étendent les grandes prairies pâturées & engraiſſées par tous ces animaux, compagnons du travail de l'homme.

Les arbres du verger, chargés de fruits à noyaux & à pepins, ſont encore une autre richeſſe. Quatre ou cinq cents ruches ſont établies auprès d'un petit ruiſſeau qui arroſe ce verger, les abeilles donnent au poſſeſſeur une récolte conſidérable de miel & de cire, ſans qu'il s'embarraſſe de toutes les fables qu'on a débitées ſur ce peuple induſtrieux, ſans rechercher très-vainement ſi cette nation vit ſous les lois d'une prétendue reine, qui ſe fait faire ſoixante à quatre-vingt mille enfans par ſes ſujets.

Il y a des allées de mûriers à perte de vue, les feuilles

nourriffent ces vers précieux qui ne font pas moins utiles que les abeilles.

Une partie de cette vafte enceinte eft fermée par un rempart impénétrable d'aubépine, proprement taillée, qui réjouit l'odorat & la vue.

La cour & les baffe-cours ont d'affez hautes murailles.

Telle doit être une bonne métairie; il en eft quelques-unes dans ce goût vers les frontières que j'habite; & je vous avouerai même fans vanité que la mienne reffemble en quelque chofe à celle que je viens de vous dépeindre; mais de bonne foi, y en a-t-il beaucoup de pareilles en France?

Vous favez bien que le nombre des pauvres laboureurs & des métayers qui ne connaiffent que la petite culture, furpaffe des deux tiers au moins le nombre des laboureurs riches que la grande culture occupe.

J'ai dans mon voifinage des camarades qui fatiguent un terrain ingrat avec quatre bœufs, & qui n'ont que deux vaches: il y en a dans toutes les provinces, qui ne font pas plus riches. Soyez très-sûr que leurs maifons & leurs granges font de véritables chaumières où habite la pauvreté: il eft impoffible qu'au bout de l'année ils aient de quoi réparer leurs miférables afiles; car après avoir payé tous les impôts, il faut qu'ils donnent encore à leurs curés la dixme du produit clair & net de leurs champs; & ce qui eft appelé dixme très-improprement, eft réellement le quart de ce que la culture a coûté à ces infortunés.

Cependant quand un payfan trouve un feigneur

qui le met en état d'avoir quatre bœufs & deux vaches, il croit avoir fait une grande fortune : en effet, il a de quoi vivre & rien au-delà ; c'eſt beaucoup pour lui & pour ſa famille ; & cette famille connaît encore la joie, elle chante dans les beaux jours & dans les temps de récolte.

Ne ſachons donc pas mauvais gré, Monſieur, à l'aimable auteur des *Saiſons*, d'avoir parlé des chaumières de mes camarades les laboureurs. Il eſt certain qu'ils ſeraient tous plus à leur aiſe ſi les ſeigneurs habitaient leurs terres neuf mois de l'année comme en Angleterre : non-ſeulement alors les poſſeſſeurs des grands domaines feraient quelquefois du bien par générofité à ceux qui ſouffrent, mais ils en feraient toujours par néceſſité à ceux qu'ils feraient travailler. Quiconque emploie utilement les bras des hommes, rend ſervice à la patrie.

Je ſais bien qu'il y a plus de deux cent mille ames à Paris qui s'embarraſſent fort peu de nos travaux champêtres. De jeunes dames ſoupant avec leurs amans au ſortir de l'opéra comique, ne s'informent guère ſi la culture de la terre eſt en honneur ; & beaucoup de bourgeois qui ſe croient de bonnes têtes dans leur quartier, penſent que tout va bien dans l'univers, pourvu que les rentes ſur l'hôtel-de-ville ſoient payées ; ils ne ſongent pas que c'eſt nous qui les payons, & que c'eſt nous qui les faiſons vivre.

Le gouvernement nous doit toute ſa protection ; c'eſt un crime de lèze-humanité de gêner nos travaux ; c'en eſt un de nous condamner encore dans certains

temps de l'année à une honteuse & funeste oisiveté ; deux ou trois jours de suite : on nous oblige de refuser après-midi à la terre les soins qu'elle nous demande, après que nous avons rendu le matin nos hommages au ciel ; on encourage nos manœuvres à perdre leur raison & leur santé dans un cabaret, au lieu de mériter leur subsistance par un travail utile. Cet horrible abus a été réformé en partie, mais il ne l'a pas été assez : eh ! qui peut réformer tout !

Est quadam prodire tenus si non datur ultrà.

Je n'en dirai pas davantage, Monsieur, sur des sujets que vous & vos associés avez si bien approfondis pour l'avantage du genre-humain.

TRADUCTION

DU POËME

DE JEAN PLOKOF,

CONSEILLER DE HOLSTEIN,

Sur les affaires présentes.

1770.

I.

Aux armes, princes & républiques, chrétiens si long-temps acharnés les uns contre les autres pour des intérêts aussi faibles que mal entendus, aux armes contre les ennemis de l'Europe. Les usurpateurs du trône des Constantins vous appellent eux-mêmes à leur ruine; ils vous crient en tombant sous le fer victorieux des Russes: Venez, achevez de nous exterminer.

II.

Le sardanapale de Stamboul, endormi dans la mollesse & dans la barbarie, s'est réveillé un moment à la voix de ses insolens satrapes & de ses prêtres ignorans. Ils lui ont dit: Viole le droit des nations; loin de respecter les ambassadeurs des monarques, commence par ordonner qu'on les mette aux fers, & en-

ſuite nous inſtruirons la terre en ton nom que tu *vas* punir la Ruſſie, parce qu'elle t'a déſobéi. Je le veux, a répondu le lourd dominateur des Dardanelles & de Marmara. Ses janiſſaires & ſes ſpahis ſont partis : & il s'eſt rendormi profondément.

III.

PENDANT que ſon ame matérielle ſe livrait à des ſonges flatteurs entre deux Géorgiennes aux yeux noirs, arrachées par ſes eunuques aux bras de leurs mères pour aſſouvir ſes deſirs ſans amour, le génie de la Ruſſie a déployé ſes ailes brillantes : il a fait entendre ſa voix de la Néva au Pont-Euxin, dans la Sarmatie, dans la Dacie, au bord du Danube, au promontoire du Ténare, aux plaines, aux montagnes où régnait autrefois Ménélas. Il a parlé, ce puiſſant génie, & les barbares enfans du Turqueſtan ont partout mordu la pouſſière. Stamboul tremble, la cognée eſt à la racine de ce grand arbre qui couvre l'Europe, l'Aſie & l'Afrique de ſes rameaux funeſtes. Et vous reſteriez tranquilles ! vous, Princes, tant de fois outragés par cette nation farouche, vous dormiriez comme Muſtapha, fils de Mahmoud !

IV.

JAMAIS peut-être on ne retrouvera une occaſion ſi belle de renvoyer dans leurs antiques marais les déprédateurs du monde. La Servie tend les bras au jeune empereur des Romains, & lui crie : Délivrez-moi du joug des Ottomans. Que ce jeune prince, qui

aime la vertu & la gloire véritable, mette cette gloire à venger les outrages faits à ses augustes ancêtres; qu'il ait toujours devant les yeux Vienne assiégée par un visir, & la Hongrie dévastée pendant deux siècles entiers.

V.

Que le lion de saint Marc ne se contente pas de se voir avec complaisance à la tête d'un évangile; qu'il coure à la proie: que ceux qui épousent tranquillement la mer toutes les années, fendent ses flots par les proues de cent navires: qu'ils reprennent l'île consacrée à Vénus, & celle où Minos dicta ses lois oubliées pour les lois de l'Alcoran.

VI.

La patrie des Thémistocle & des Miltiade secoue ses fers en voyant planer de loin l'aigle de Catherine; mais elle ne peut encore les briser. Quoi donc, n'y aurait-il en Europe qu'un petit peuple ignoré, une poignée de Monténégrins, une fourmillière qui osât suivre les traces que cette aigle triomphante nous montre du haut des airs dans son vol impétueux?

VII.

Les braves chevaliers du rocher de Malthe brûlent d'impatience de se ressaisir de l'île du soleil & des roses que leur enleva Soliman, l'intrépide aïeul de l'imbécille Mustapha. Les nobles & valeureux Espagnols, qui n'ont jamais fait de paix avec ces barbares,

qui ne leur envoient point de consuls de marchands; sous le nom d'ambassadeurs, pour recevoir des affronts toujours dissimulés; les Espagnols, qui bravent dans Oran les puissances de l'Afrique, souffriront-ils que les sept faibles tours de Bysance osent insulter aux tours de la Castille?

VIII.

Dans les temps d'une ignorance grossière, d'une superstition imbécille & d'une chevalerie ridicule, les pontifes de l'Europe trouvèrent le secret d'armer les chrétiens contre les musulmans, en leur donnant pour toute récompense une croix sur l'épaule & des bénédictions. L'éternel arbitre de l'univers ordonnait, disaient-ils, que les chevaliers & les écuyers, pour plaire à leurs dames, allassent tout tuer dans le territoire pierreux & stérile de Jérusalem & de Bethléem; comme s'il importait à Dieu & à ces dames que cette misérable contrée appartînt à des Francs, à des Grecs, à des Arabes, à des Turcs, ou à des Corasmins.

IX.

Le but secret & véritable de ces grands armemens était de soumettre l'église grecque à l'église latine, (car il est impie de prier Dieu en grec; il n'entend que le latin). Rome voulait disposer des évêchés de Laodicée, de Nicomédie & du grand Caire: elle voulait faire couler l'or de l'Asie sur les rivages du Tibre. L'avarice & la rapine déguisées en religion firent périr des millions d'hommes; elles appauvrirent

ceux

ceux même qui croyaient s'enrichir par le fanatisme qu'ils inspiraient.

X.

PRINCES, il ne s'agit pas ici de croisades : laissez les ruines de Jérusalem, de Séparvaïm, de Corozaïm, de Sodome & de Gomorrhe; chassez Mustapha, & partagez. Ses troupes ont été battues; mais elles s'exercent par leurs défaites. Un visir montre aux janissaires l'exercice prussien. Les Turcs revenus de leur étonnement peuvent se rendre formidables. Ceux qui ont été vaincus dans la Dacie peuvent un jour assiéger Vienne une seconde fois. Le temps de détruire les Turcs est venu. Si vous ne saisissez pas ce temps, si vous laissez discipliner une nation si terrible, autrefois sans discipline, elle vous détruira peut-être. Mais où sont ceux qui savent prévoir & prévenir?

XI.

LES politiques diront : Nous voulons voir de quel côté penchera la balance, nous voulons l'équilibre! l'argent, ce principe de toutes choses, nous manque. Nous l'avons prodigué dans des guerres inutiles qui ont épuisé plusieurs nations, & qui n'ont produit des avantages réels à aucune. Vous n'avez point d'argent, pauvres princes! les Turcs en avaient moins que vous quand ils prirent Constantinople. Prenez du fer, & marchez.

XII.

Ainsi parlait, dans la Cherſonèſe cimbrique, un citoyen qui aimait les grandes choſes. Il déteſtait les Turcs, ennemis de tous les arts; il déplorait le deſtin de la Grèce; il gémiſſait ſur la Pologne qui déchirait ſes entrailles de ſes mains, au lieu de ſe réunir ſous le plus ſage & le plus éclairé des rois. Il chantait en vers germaniques : mais les Grecs n'en ſurent rien; & les confédérés polonais ne l'écoutèrent pas.

CONSEILS RAISONNABLES A M. BERGIER,

POUR LA DÉFENSE DU CHRISTIANISME;

Par une ſociété de Bacheliers en théologie.

I.

Nous vous remercions, Monſieur, d'avoir eſſayé de juſtifier la religion chrétienne des reproches que le ſavant M. Fréret lui fait dans ſon livre ; & nous eſpérons que dans une nouvelle édition, vous donnerez à votre réponſe encore plus de force & de vérité. Nous commençons par vous ſupplier, pour l'honneur de la religion, de la France, & de la maiſon royale, de retrancher ces cruelles paroles qui vous ſont échappées (*) :

« C'eſt une fauſſeté d'attribuer uniquement au fa- » natiſme l'aſſaſſinat de Henri IV. Il n'eſt plus dou- » teux que la vraie cauſe du parricide n'ait été la ja- » louſie furieuſe d'une femme, & l'ambition de » quelques gens de la cour ».

Eſt-il poſſible, Monſieur, que pour défendre le chriſtianiſme, vous accuſiez une aïeule du roi régnant du plus horrible des parricides, je ne dis pas ſans la moindre preuve, je dis ſans la moindre preſomption ? Eſt-ce à un défenſeur de la religion chrétienne a être

(*) Page 102.

l'écho de l'abbé Langlet, & à oser affirmer même ce que ce compilateur n'a fait que soupçonner ?

Un théologien ne doit pas adopter des bruits populaires. Quoi ! Monsieur, une rumeur odieuse l'emportera sur les pièces authentiques du procès de Ravaillac ! quoi ! lorsque Ravaillac jure sur sa damnation à ses deux confesseurs qu'il n'a point de complices, lorsqu'il le répète dans la torture, lorsqu'il le jure encore sur l'échafaud, vous lui donnez pour complice une reine à qui l'histoire ne reproche aucune action violente !

Est-il possible que vous vouliez insulter la maison royale pour disculper le fanatisme ? mais n'est-ce pas ce même fanatisme qui arma le jeune Châtel ? n'avoua-t-il pas qu'il n'assassina notre grand, notre adorable Henri IV que pour être moins rigoureusement damné ? & cette idée ne lui avait-elle point été inspirée par le fanatisme des jésuites ? Jacques Clément qui se confessa & qui communia pour se préparer saintement à l'assassinat du roi Henri III ; Balthazar Gérard qui se munit des mêmes sacremens avant d'assassiner le prince d'Orange ; étaient-ils autre chose que des fanatiques ? Nous vous montrerions cent exemples effroyables de ce que peut l'enthousiasme religieux, si vous n'en étiez pas instruit mieux que nous.

I I.

AYEZ encore la bonté de ne plus faire l'apologie du meurtre de Jean Hus, & de Jérôme de Prague (*).

(*) Page 106.

Oui, Monſieur, le concile de Conſtance les aſſaſſina avec des formes juridiques, malgré le ſauf-conduit de l'empereur. Jamais le droit des gens ne fut plus ſolennellement violé, jamais on ne commit une action plus atroce avec plus de cérémonies. Vous dites pour vos raiſons : « La principale cauſe du ſupplice de Jean » Hus fut les troubles que ſa doctrine avait excités en » Bohême.... » Non, Monſieur, ce ne fut point le trouble excité en Bohême, qui porta le concile à ce meurtre horrible. Il n'eſt pas dit un mot de ce trouble dans ſon libelle de proſcription appelé Décret. Jean Hus, & Jérôme de Prague, ne furent juridiquement aſſaſſinés, que parce qu'ils n'étaient pas jugés orthodoxes, & qu'ils ne voulurent pas ſe rétracter. Il n'y avait encore aucun vrai trouble en Bohême. Ce fut cet aſſaſſinat qui fut vengé par vingt ans de troubles & de guerres civiles. S'il y avait eu des troubles, c'était à l'empereur, & non au concile à en juger, à moins qu'étant prêtre, vous ne prétendiez que les prêtres doivent être les ſeuls magiſtrats, comme on l'a prétendu à Rome.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'eſt qu'il fut arrêté ſur un ſimple ordre du pape, de ce même pape Jean XXIII, chargé des crimes les plus énormes, mis enſuite en priſon lui-même, & dépoſé par le concile. Cet homme convaincu d'aſſaſſinat, de ſimonie, & de ſodomie, ne fut que dépoſé ; & Jean & Jérôme, pour avoir dit qu'un mauvais pape n'eſt point pape, que les chrétiens doivent communier avec du vin,

& que l'Eglise ne doit pas être trop riche, furent condamnés aux flammes.

Ne justifiez pas les crimes religieux; vous canoniseriez bientôt la Saint-Barthelemi & les massacres d'Irlande; ce ne sont pas-là des preuves de la vérité du christianisme.

III.

Vous dites (*) : » Il est faux que l'on doive à la religion catholique les horreurs de la Saint Barthelemi »; hélas! Monsieur, est-ce à la religion des Chinois & des Brames qu'on en est redevable ?

IV.

Vous citez l'aveu d'un de vos ennemis (**) qui dit que les guerres de religion ont leur cause à la cour. Mais ne voyez-vous pas que cet auteur s'exprime aussi mal qu'il pense ? ne savez-vous pas que sous François I, Henri II, & François II, on avait brûlé plus de quatre cents citoyens, & entre autres le conseiller du parlement Anne Dubourg, avant que le prince de Condé prît secrètement le parti des réformés ? sentez combien l'auteur que vous citez se trompe.

Nous vous défions de nous montrer aucune secte parmi nous, qui n'ait pas commencé par des théologiens & par la populace, à commencer par les querelles d'Athanase & d'Arius, jusqu'aux convulsionnaires. Quand les esprits sont échauffés, quand le gouverne-

(*) Page 112. (**) Page 110. J. J. Rousseau.

ment, en exerçant des rigueurs imprudentes, allume lui-même par sa persécution le feu qu'il croit éteindre; quand les martyrs ont fait de nouveaux prosélytes; alors quelque homme puissant se met à la tête du parti; alors l'ambition crie de tous côtés: Religion, religion; Dieu, Dieu; alors on s'égorge au nom de Dieu. Voilà, Monsieur, l'histoire de toutes les sectes, excepté celle des primitifs appelés quakers.

Nous osons donc nous flatter que désormais, en réfutant M. Fréret, vous aurez plus d'attention à ne pas affaiblir notre cause par des allégations trop indignes de vous.

V.

Nous pensons qu'il faut convenir que la religion chrétienne est la seule au monde dans laquelle on ait vu une suite presque continue, pendant quatorze cents années, de discordes, de persécutions, de guerres civiles, & d'assassinats, pour des argumens théologiques. Cette funeste vérité n'est que trop connue; plût à Dieu qu'on pût en douter. Il est donc, à notre avis, très-nécessaire que vous preniez une autre route. Il faut que votre science & votre esprit se consacrent à démêler par quelle voie une religion si divine a pu seule avoir ce privilège infernal.

V I.

Nos adversaires prétendent que la cause de ces fléaux, si longs & si sanglans, est dans ces paroles de l'évangile: « Je suis venu apporter le glaive & non la » paix ».

« Que celui qui n'écoute pas l'églife foit comme » un gentil, ou comme un chevalier romain, un fer- » mier de l'empire » ; (car publicain fignifiait un chevalier romain, fermier des revenus de l'Etat).

Ils difent enfuite que Jéfus étant venu donner une loi, n'a jamais rien écrit ; que les évangiles font obfcurs & contradictoires, que chaque fociété chrétienne les expliqua différemment ; que la plupart des docteurs eccléfiaftiques furent des grecs platoniciens, qui chargèrent notre religion de nouveaux myftères, dont il n'y a pas un feul mot dans les évangiles ; que ces évangiles n'ont point dit que Jéfus fût confubftantiel à Dieu, que Jéfus fût defcendu aux enfers, qu'il eût deux natures & deux volontés, que Marie fût mère de Dieu, que les laïques ne duffent pas faire la pâque avec du vin, qu'il y eût un chef de l'Eglife qui dût être fouverain de Rome, qu'on dût acheter de lui des difpenfes & des indulgences, qu'on dût adorer les cadavres d'un culte de dulie, & cent autres nouveautés qui ont enfanglanté la terre pendant tant de fiècles. Ce font là les funeftes affertions de nos ennemis ; ce font-là les preftiges que vous deviez détruire.

VII.

Il ferait très-digne de vous de diftinguer ce qui eft néceffaire & divin, de ce qui eft inutile & d'invention humaine.

Vous favez que la première néceffité eft d'aimer Dieu & fon prochain, comme tous les peuples éclai-

rés l'ont reconnu de tous les temps. La justice, la charité, marchent avant tout. La Brinvilliers, la Voisin, la Tophana, cette célèbre empoisonneuse de Naples, croyaient que Jésus-Christ avait deux natures & une personne, & que le Saint-Esprit procédait du Père & du Fils. Ravaillac, le jésuite le Tellier, & Damiens, en étaient persuadés. Il faut donc, à ce qu'il nous semble, insister beaucoup sur ce premier, sur ce grand devoir d'aimer Dieu, de le craindre, & d'être juste (*).

VIII.

A l'égard de la foi, comme les écrits de S. Paul sont les seuls dans lesquels le précepte de croire soit exposé avec étendue, ne pourriez-vous pas expliquer clairement ce que veut dire ce grand apôtre par ces paroles divines, adressées aux juifs de Rome & non aux Romains, car les juifs n'étaient pas romains ?

« La circoncision est utile si vous observez la loi » judaïque ; mais si vous prévariquez contre cette loi, » votre circoncision devient prépuce. Si donc le pré- » puce garde les justices de la loi, ce prépuce ne sera- » t-il pas réputé circoncision ? Ce qui est prépuce de » sa nature, consommant la loi, te jugera toi qui pré- » variques contre la loi par la lettre & la circoncision ; » & ensuite, détruisons-nous donc la loi ? (c'est tou- » jours la loi judaïque), à Dieu ne plaise, mais nous » établissons la foi.... Si Abraham a été justifié par

(*) *Diliges dominum Deum tuum & proximum tuum sicut te ipsum.*

» ſes œuvres, il y a de quoi ſe glorifier, mais non
» devant Dieu ».

Il y a cent autres endroits pareils, qui, mis par vous dans un certain jour, pourraient éclairer nos incrédules, dont le nombre prodigieux augmente ſi ſenſiblement.

IX.

Après ces préliminaires, venons à préſent, Monſieur, à votre diſpute avec feu M. Fréret, ſur la manière dont il faut s'y prendre pour réfuter nos ennemis.

Nous aurions ſouhaité que vous euſſiez donné moins de priſe contre vos apologies, en regardant comme des auteurs irréfragables Tertullien & Euſébe. Vous ſavez bien que le révérend père Mallebranche traite de fou Tertullien, & qu'Euſébe était un arien qui compilait tous les contes d'Hégéſippe. Ne montrons jamais nos côtés faibles, quand nous en avons de ſi forts.

X.

Nous ſommes fâchés que vous avanciez (*) que les auteurs des évangiles n'ont point voulu inſpirer d'admiration pour leur maître. Il eſt évident qu'on veut inſpirer de l'admiration pour celui dont on dit qu'il s'eſt transfiguré ſur le Thabor, & que ſes habits ſont devenus tout blancs pendant la nuit; qu'Elie & Moïſe ſont venus converſer avec lui; qu'il a con-

(*) Page 23.

fondu les docteurs dès son enfance ; qu'il a fait des miracles, qu'il a ressuscité des morts, qu'il s'est ressuscité lui-même. Vous avez peut-être voulu dire que le style des évangiles est très-simple, qu'il n'a rien d'admirable ; nous en convenons : mais il faut convenir aussi qu'ils tendent, dans leur simplicité, à rendre admirable Jésus-Christ, comme ils le doivent.

Il n'y a en cela nulle différence entre ce qui nous reste des cinquante évangiles rejetés & les quatre évangiles admis. Tous parlent avec cette même simplicité que nos adversaires appellent grossièreté : exceptons-en le premier chapitre de S. Jean, que les alogiens & d'autres ont cru n'être pas de lui. Il est tout-à fait dans le style platonicien ; & nos adversaires ont toujours soupçonné qu'un grec platonicien en était l'auteur.

X I.

Vous prétendez, Monsieur (*), que feu M. Fréret confond deux choses très-différentes, la vérité des évangiles & leur authenticité. Comment n'avez-vous pas pris garde qu'il faut absolument que ces écrits soient authentiques pour être reconnus vrais ? Il n'en est pas d'un livre divin qui doit contenir notre loi, comme d'un ouvrage profane : celui-ci peut être vrai sans avoir des témoignages publics & irréfragables qui déposent en sa faveur. L'histoire de Philippe de Comines peut contenir quelques vérités sans le sceau de l'approbation des contemporains ; mais les actions

(*) Page 16.

d'un Dieu doivent être constatées par le témoignage le plus authentique. Tout homme peut dire : Dieu m'a parlé, Dieu a fait tels & tels prodiges ; mais on ne doit le croire qu'après avoir entendu soi-même cette voix de Dieu, après avoir vu soi-même ces prodiges ; & si on ne les a ni vus ni entendus, il faut des enquêtes qui nous tiennent lieu de nos yeux & de nos oreilles.

Plus ce qu'on nous annonce est surnaturel & divin, plus il nous faut de preuves. Je ne croirai point la foule des historiens qui ont dit que Vespasien guérit un aveugle & un paralytique, s'ils ne m'apportent des preuves authentiques & indubitables de ces deux miracles.

Je ne croirai point ceux d'Apollonius de Thyane, s'ils ne sont constatés par la signature de tous ceux qui les ont vus. Ce n'est pas assez, il faut que ces témoins aient tous été irréprochables, incapables d'être trompeurs & d'être trompés ; & encore, après toutes ces conditions essentielles, tous les gens sensés douteront de la vérité de ces faits ; ils en douteront, parce que ces faits ne sont point dans l'ordre de la nature.

C'est donc à vous, Monsieur, de nous prouver que les évangiles ont toute l'authenticité que nous exigeons sur les miracles de Vespasien, & d'Apollonius de Thyane. Le nom d'évangile n'a été connu d'aucun auteur romain ; ces livres étaient même en très peu de mains parmi les chrétiens. C'était entre eux un mystère sacré qui n'était même jamais com-

muniqué aux catéchumènes pendant les trois premiers ſiècles. Les évangiles ſont vrais, mais on vous ſoutiendra qu'ils n'étaient pas authentiques. Les miracles de l'abbé Pâris ont eu mille fois plus d'authenticité ; ils ont été recueillis par un magiſtrat, ſignés d'un nombre prodigieux de témoins oculaires, préſentés publiquement au roi par ce magiſtrat même. Jamais il n'y eut rien de plus authentique ; & cependant jamais rien de plus faux, de plus ridicule, & de plus univerſellement mépriſé.

Voyez, Monſieur, à quoi vous nous expoſez par vos raiſonnemens, qu'on peut ſi aiſément faire valoir contre nos ſaintes vérités.

XII.

Jéſus, dites-vous (*), « nous a aſſuré lui-même de » ſa propre bouche, qu'il était né d'une vierge par l'opé» ration du S. Eſprit. » Hélas, Monſieur, où avez-vous pris cette étrange anecdote ? Jamais Jéſus n'a dit cela dans aucun de nos quatre évangiles ; jamais il n'a même rien dit qui en approche. Eſt-il poſſible que vous ayiez préparé un tel triomphe à nos ennemis ? eſt-il permis de citer à faux Jéſus-Chriſt ? avez-vous pu lui attribuer, de votre *propre* main, ce que ſa *propre* bouche n'a point prononcé ? avez-vous pu imaginer qu'on ferait aſſez ignorant pour vous en croire ſur votre *propre* mépriſe ? & cela ſeul ne répand-il pas une dangereuſe faibleſſe ſur votre *propre* livre ?

(*) Page 23.

XIII.

Nous vous faisons, Monsieur, des représentations sans suite, comme vous écrivez; mais elles tendent toutes au même but. Vous dites que c'est une témérité condamnable dans M. Fréret, d'avoir soutenu que le symbole des apôtres n'avait point été fait par les apôtres. Rien n'est cependant plus vrai que cette assertion du savant Fréret. Ce symbole, qui est sans doute un résumé de la croyance des apôtres, fut rédigé en articles distincts vers la fin du quatrième siècle. En effet, si les apôtres avaient composé cette formule pour servir de règle aux fidelles, les actes des Apôtres auraient-ils passé sous silence un fait si important? Avouons que le faussaire qui attribue à S. Augustin l'histoire du symbole des apôtres dans son sermon quarante, est bien répréhensible. Il fait parler ainsi S. Augustin : « Pierre dit, je crois en Dieu père tout-» puissant; André dit, & en Jésus-Christ son fils; Jac-» ques ajouta, qu'il a été conçu du S. Esprit, &c. »: dans le sermon 115 tout cet ordre est renversé. Malheureusement le premier auteur de ce conte est saint Ambroise, dans son trente-huitième sermon. Tout ce que nous pouvons faire, c'est d'avouer que saint Ambroise & saint Augustin étant hommes & sujets à l'erreur, se sont trompés sur la foi d'une tradition populaire.

XIV.

HÉLAS! que les premiers chrétiens n'ont-ils pas supposé? Le testament des douze patriarches, les

constitutions apostoliques, des vers des sibylles en acrostiches, des lettres de Pilate, des lettres de Paul à Sénèque, des lettres de Jésus-Christ à un prince d'Edesse, &c. &c. ne le dissimulons point; à peine avaient-ils dans le second siècle un seul livre qui ne fût supposé. Tout ce qu'on a répondu avant vous, c'est que ce sont des fraudes pieuses; mais que direz-vous quand on vous soutiendra que toute fraude est impie, & que c'est un crime de soutenir la vérité par le mensonge?

X V.

QUE vous importe que le livre des pasteurs soit d'Hermas? Quel que soit son auteur, le livre en est-il moins ridicule? relisez-en seulement les premières lignes, & vous verrez s'il y a rien de plus platement fou. « Celui qui m'avait nourri vendit un jour une » certaine fille à Rome. Or, après plusieurs années » je la vis & je la reconnus; & je commençais à l'ai- » mer comme ma sœur. Quelque temps après je la » vis se baigner dans le Tibre, je lui tendis la main, » je la fis sortir de l'eau; & l'ayant regardée, je disais » dans mon cœur, que je serais heureux si j'avais une » telle femme si belle & si bien prise ».

Ne trouvez-vous pas, Monsieur, qu'il est bien essentiel au christianisme que ces bêtises aient été écrites par un Hermas ou par un autre?

X V I.

CESSEZ de vouloir justifier la fraude de ceux qui insérèrent dans l'histoire de Flavien Josephe ce fameux

paſſage touchant Jéſus-Chriſt, paſſage reconnu pour faux par tous les vrais ſavans. Quand il n'y aurait dans ce paſſage ſi mal-adroit que ces ſeuls mots : *il était le chriſt*, ne ſerait-il pas ſuffiſant pour conſtaſter la fraude aux yeux de tout homme de bon ſens ? N'eſt-il pas abſurde que Joſephe, ſi attaché à ſa nation & à ſa religion, ait reconnu Jéſus pour chriſt ? Eh, mon ami, ſi tu le crois chriſt, fais-toi donc chrétien ; ſi tu le crois chriſt, fils de Dieu, Dieu lui-même, comment n'en dis tu que quatre mots ?

Prenez garde, Monſieur, quand on combat dans le ſiècle où nous ſommes en faveur des fraudes pieuſes des premiers ſiècles, il n'y a point d'homme de bon ſens qui ne vous faſſe perdre votre cauſe. Confeſſons, encore une fois, que toutes ces fraudes ſont très-criminelles ; mais ajoutons qu'elles ne font tort à la vérité, que par l'embarras extrême & par la difficulté qu'on éprouve tous les jours en voulant diſtinguer le vrai du faux.

XVII.

Laissez-la, croyez-moi, le voyage de ſaint Pierre à Rome, & ſon pontificat de vingt-cinq ans. S'il était allé à Rome, les Actes des apôtres en auraient dit quelque choſe ; ſaint Paul n'aurait pas dit expreſſément : « Mon évangile eſt pour le prépuce, » & celui de Pierre pour les circoncis » (*). Un voyage à Rome eſt bien mal prouvé, quand on eſt forcé de dire qu'une lettre écrite de Babylone a été écrite de

(*) Epitre aux Galates, Chapitre II.

Rome

Rome. Pourquoi ſaint Pierre, ſeul de tous les diſciples de Jéſus aurait-il diſſimulé le lieu d'où il écrivait ? Cette fauſſe date eſt-elle encore une fraude pieuſe ? quand vous datez vos lettres de Beſançon, cela veut-il dire que vous êtes à Quimpercorentin ?

Il y a très-grande apparence que ſi on avait été bien perſuadé dans les premiers ſiècles, du ſéjour de ſaint Pierre à Rome, la première égliſe qu'on y a bâtie n'aurait pas été dédiée à ſaint Jean. Les premiers qui ont parlé de ce voyage méritent-ils d'ailleurs tant de croyance ? Ces premiers auteurs ſont Marcel, Abdias, & Hégéſippe. Franchement, ce qu'ils rapportent du défi fait par Simon, le prétendu magicien, à Simon Pierre, le prétendu voyageur, l'hiſtoire de leurs chiens & de leur querelle en préſence de l'empereur Néron, ne donnent pas une idée bien avantageuſe des écrivains de ce temps-là. Ne fouillons plus dans ces maſures ; leurs décombres nous feraient trop ſouvent tomber.

XVIII.

Nous avons peur que vous n'ayiez raiſonné d'une manière dangereuſe, en vous prévalant du témoignage de l'empereur Julien. Songez que nous n'avons point tout l'ouvrage de Julien ; nous n'en avons que des fragmens, rapportés par ſaint Cyrille ſon adverſaire, qui ne lui répondit qu'après ſa mort, ce qui n'eſt pas généreux. Penſez-vous en effet que Cyrille ne lui aura pas fait dire tout ce qui pouvait être le plus aiſément réfuté ? & penſez-vous que Cyrille l'ait en effet com-

battu avec avantage? Pefez bien les paroles qu'il rapporte de cet empereur; les voici : « Jéfus n'a fait » pendant fa vie aucune action remarquable, à moins » qu'on ne regarde comme une grande merveille de » guérir des boiteux & des aveugles, & d'exorcifer » les démons dans les villages de Bethzaïde & de » Béthanie ».

Le fens de ces paroles n'eft-il pas évidemment : « Jéfus n'a rien fait de grand ? vous prétendez qu'il » a paffé pour guérir des aveugles & des boîteux, & » pour chaffer des démons ; mais tous nos demi-» dieux ont eu la réputation de faire de bien plus » grandes chofes : il n'eft aucun peuple qui n'ait fes » prodiges, il n'eft aucun temple qui n'attefte des » guérifons miraculeufes. Vous n'avez en cela aucun » avantage fur nous; au contraire, notre religion a » cent fois plus de prodiges que la vôtre. Si vous avez » fait de Jéfus un Dieu, nous avons fait avant vous » cent dieux de cent héros; nous poffédons plus de » dix mille atteftations de guérifons opérées au temple » d'Efculape, & dans les autres temples. Nous en-» chantions les ferpens, nous chaffions les mauvais » génies, avant que vous exiftaffiez. Pour nous prou-» ver que votre Dieu l'emporte fur les nôtres, & eft » le Dieu véritable, il faudrait qu'il fe fût fait con-» naître par toutes les nations; rien ne lui était plus » aifé, il n'avait qu'un mot à dire; il ne devait pas » fe cacher fous la forme d'un charpentier de village. » Le Dieu de l'univers ne devait pas être un mifé-» rable juif condamné au fupplice des efclaves. Enfin

» de quoi vous avisez-vous, charlatans & fanatiques » nouveaux, de vous préférer insolemment aux an- » ciens charlatans, & aux anciens fanatiques? »

Voilà nettement le sens des paroles de Julien. Voilà sûrement son opinion, voilà son argument dans toute sa force; il nous fait frémir; nous ne le rapportons qu'avec horreur, mais personne n'y a jamais répondu: vous ne deviez pas exposer la religion chrétienne à de si terribles rétorsions.

XIX.

Vous avouez qu'il y a eu souvent de la fraude & des illusions dans les possessions & dans les exorcismes; & après cet aveu, vous voulez prouver que Jésus envoya le diable, du corps de deux possédés, dans le corps de deux mille cochons, qui allèrent se noyer dans le lac de Génézareth. Ainsi un diable se trouva dans deux mille corps à la fois, ou si vous voulez deux diables dans mille corps, ou bien Dieu envoya deux mille diables.

Pour peu que vous eussiez eu de prudence, vous n'auriez pas parlé d'un tel miracle; vous n'auriez pas excité les risées de tous les gens de bon sens; vous auriez dit avec le grand Origène, que ce sont des types, des paraboles; vous vous seriez souvenu qu'il n'y eut jamais de cochons chez les juifs ni chez les Arabes leurs voisins. Vous auriez fait réflexion, que si, contre toute vraisemblance, quelque marchand eût conduit deux mille cochons dans ces contrées, Jésus aurait commis une très-méchante action, de

noyer ces deux milles porcs; qu'un tel troupeau est une richesse très-considérable. Le prix de deux mille porcs a toujours surpassé celui de dix mille moutons. Noyer ces bêtes ou les empoisonner, c'est la même chose. Que feriez-vous d'un homme qui aurait empoisonné dix mille moutons ?

Des témoins oculaires, dites-vous, rapportent cette histoire. Ignorez-vous ce que répondent les incrédules ? Ils ne regardent comme vrais témoins oculaires que des citoyens domiciliés dignes de foi, qui, interrogés publiquement par le magistrat sur un fait extraordinaire, déposent unanimement qu'ils l'ont vu, qu'ils l'ont examiné; des témoins qui ne se contredisent jamais; des témoins dont la déposition est conservée dans les archives publiques, revêtue de toutes les formes. Sans ces conditions, ils ne peuvent croire un fait ridicule en lui-même, & impossible dans les circonstances dont on l'accompagne. Ils rejettent avec indignation & avec dédain des témoins dont les livres n'ont été connus dans le monde que plus de cent années après l'évènement; des livres dont aucun auteur contemporain n'a jamais parlé; des livres qui se contredisent les uns les autres à chaque page; des livres qui attribuent à Jésus deux généalogies absolument différentes, & qui ne sont que la généalogie de Joseph, qui n'est point son père; des livres pour lesquels, disent-ils, vous auriez le plus profond mépris, & que vous ne daigneriez pas réfuter s'ils étaient écrits par des hommes d'une autre religion que la vôtre. Ils crient que vous pensez

comme eux dans le fond de votre cœur, & que vous avez la lâcheté de ſoutenir ce qu'il vous eſt impoſſible de croire. Pardonnez-nous de vous rapporter leurs funeſtes diſcours. Nous n'en uſons ainſi que pour vous convaincre qu'il fallait employer, pour ſoutenir la religion chrétienne, une méthode toute différente de celle dont on s'eſt ſervi juſqu'à préſent. Il eſt évident qu'elle eſt très-mauvaiſe, puiſqu'à meſure qu'on fait un nouveau livre dans ce goût, le nombre des incrédules augmente. L'ouvrage de l'abbé Houtteville, qui ne chercha qu'à étaler de l'eſprit & des mots nouveaux, a produit une foule de contradicteurs ; & nous craignons que le vôtre n'en faſſe naître davantage.

X X.

DIEU nous préſerve de penſer que vous ſacrifiez la vérité à un vil intérêt ; que vous êtes du nombre de ces malheureux mercenaires qui combattent par des argumens, pour aſſurer & pour faire reſpecter les immenſes fortunes de leurs maîtres ; qui s'exténuent dans la triſte recherche de tous les fatras théologiques, afin que de voluptueux ignorans, comblés d'or & d'honneurs, laiſſent tomber pour eux quelques miettes de leur table ! Nous ſommes très-loin de vous prêter des vues ſi baſſes & ſi odieuſes. Nous vous regardons comme un homme abuſé par la ſimplicité de ſa candeur.

Vous alléguez, pour prouver la réalité des poſſeſſions, que ſaint Paulin vit un poſſédé qui ſe tenait

les pieds en haut à la voûte d'une église, & qui marchait la tête en bas sur cette voûte comme un antipode, sans que sa robe se retroussât; vous ajoutez que saint Paulin, surpris d'une marche si extraordinaire, crut mon homme possédé du diable, & envoya vîte chercher des reliques de saint Félix de Nole, qui le guérirent sur le champ. Cette cure consistait apparemment à le faire tomber de la voûte, la tête la première. Est-il possible, Monsieur, que dans un siècle tel que le nôtre, vous osiez rapporter de telles niaiseries, qui auraient été sifflées au quinzième siècle !

Vous ajoutez que Sulpice Sevère atteste qu'un homme à qui on avait donné des reliques de saint Martin, s'éleva tout d'un coup en l'air, les bras étendus, & y resta long-temps. Voilà sans doute un beau miracle, bien utile au genre-humain, bien édifiant ! comptez-vous cela, Monsieur, parmi les preuves du christianisme ?

Nous vous conseillons de laisser ces histoires avec celle de saint Paul l'hermite, à qui un corbeau apporta tous les jours, pendant quarante ans, la moitié d'un pain, & à qui il apporta un pain entier quand saint Antoine vint dîner avec lui ; avec l'histoire de saint Pacôme, qui faisait ses visites, monté sur un crocodile; avec celle d'un autre saint Paul hermite, qui trouvant un jour un jeune homme couché avec sa femme, lui dit : Couchez avec ma femme tant que vous voudrez, & avec mes enfans aussi; après quoi il alla dans le désert.

XXI.

ENFIN, Monſieur, vous regrettez que les poſſeſſions du diable, les ſortilèges, & la magie, ne ſoient plus de mode (ce ſont vos expreſſions); nous joignons nos regrets aux vôtres. Nous convenons en effet que l'ancien teſtament eſt fondé en partie ſur la magie; témoin les miracles des ſorciers de Pharaon, la pythoniſſe d'Endor, les enchantemens des ſerpens, &c. Nous ſavons auſſi que Jéſus donnna miſſion à ſes diſciples de chaſſer les diables; mais, croyez-moi, ce ſont-là de ces choſes dont il eſt convenable de ne jamais parler. Les papes ont très-ſagement défendu la lecture de la Bible; elle eſt trop dangereuſe pour ceux qui n'écoutent que leur raiſon : elle ne l'eſt pas pour vous qui êtes théologien, & qui ſavez immoler la raiſon à la théologie; mais quel trouble ne jette-telle pas dans un nombre prodigieux d'ames éclairées & timorées? Nous ſommes témoins que votre livre leur imprime mille doutes. Si tous les laïques avaient le bonheur d'être ignorans, ils ne douteraient pas. Ah, Monſieur, que le ſens commun eſt fatal!

XXII.

VOUS auriez pu vous paſſer de dire que les apôtres & les diſciples ne s'adreſsèrent pas ſeulement à la plus vile populace, mais qu'ils perſuadèrent auſſi quelques grands ſeigneurs. Premièrement ce fait eſt évidemment faux. En ſecond lieu, cela marque un peu trop d'envie de plaire aux grands ſeigneurs de l'Egliſe d'au-

jourd'hui, & vous savez trop bien que du temps des apôtres, il n'y avait ni évêque intitulé monseigneur, & doté de cent mille écus de rentes, ni d'abbé crossé, mitré, ni serviteur des serviteurs de Dieu, maître de Rome & de la cinquième partie de l'Italie.

XXIII.

Vous parlez toujours de martyrs. Eh! Monsieur, ne sentez-vous pas combien cette misérable preuve s'élève contre nous? insensés & cruels que nous sommes! quels barbares ont jamais fait plus de martyrs que nos barbares ancêtres? Ah! Monsieur, vous n'avez donc pas voyagé; vous n'avez pas vu à Constance la place où Jérôme de Prague dit à un des bourreaux du concile, qui voulait allumer son bûcher par derrière: « Allume pardevant; si j'avais craint les flammes je » ne serais pas venu ici ».

Avez-vous jamais passé dans Paris par la Grève, où le conseiller-clerc Anne Dubourg, neveu du chancelier, chanta des cantiques avant son supplice? Savez-vous qu'il fut exhorté à cette héroïque constance par une jeune femme de qualité, nommée madame de la Caille, qui fut brûlée quelques jours après lui? elle était chargée de fers dans un cachot voisin du sien, & ne recevait le jour que par une petite grille pratiquée en haut dans le mur qui séparait ces deux cachots. Cette femme entendait le conseiller qui disputait sa vie contre ses juges par les formes des lois. « Laissez-là, lui cria-t-elle, ces indignes formes, crai» gnez-vous de mourir pour votre Dieu? »

Voilà ce qu'un indigne hiſtorien, tel que le jéſuite Daniel, n'a garde de rapporter, & ce que d'Aubigné & les contemporains nous certifient.

Faut-il vous montrer ici la foule de ceux qui furent exécutés à Lyon dans la place des Terreaux, depuis 1546 ? Faut-il vous faire voir mademoiſelle de Cagnon, ſuivant dans une charrette cinq autres charrettes chargées d'infortunés condamnés aux flammes, parce qu'ils avaient le malheur de ne pas croire qu'un homme pût changer du pain en Dieu ? cette fille, malheureuſement perſuadée que la religion réformée eſt la véritable, avait toujours répandu des largeſſes parmi les pauvres de Lyon ; ils entouraient, en pleurant, la charrette où elle était traînée, chargée de fers. « Hélas ! lui criaient-ils, nous ne recevrons plus » d'aumônes de vous. Eh bien, dit-elle, vous en re» cevrez encore », & elle leur jeta ſes mules de velours, que ſes bourreaux lui avaient laiſſées.

Avez-vous vu la place de l'eſtrapade à Paris ; elle fut couverte, ſous François I, de corps réduits en cendres. Savez-vous comme on les faiſait mourir ? on les ſuſpendait à de longues baſcules qu'on élevait & qu'on baiſſait tour-à-tour ſur un vaſte bûcher, afin de leur faire ſentir plus long-temps toutes les horreurs de la mort la plus douloureuſe. On ne jetait ces corps ſur les charbons ardens, que lorſqu'ils étaient preſqu'entièrement rôtis, & que leurs membres retirés, leur peau ſanglante & conſumée, leurs yeux brûlés, leur viſage défiguré, ne leur laiſſaient plus l'apparence de la figure humaine.

Le jésuite Daniel suppose, sur la foi d'un infame écrivain de ce temps-là, que François I dit publiquement qu'il traiterait ainsi le dauphin son fils, s'il donnait dans les opinions des réformés; personne ne croira qu'un roi qui ne passait pas pour un Néron, ait jamais prononcé de si abominables paroles. Mais la vérité est que tandis qu'on faisait à Paris ces sacrifices de sauvages, qui surpassent tout ce que l'inquisition a jamais fait de plus horrible, François I plaisantait avec ses courtisans, & couchait avec sa maîtresse.

Ce ne sont pas-là, Monsieur, des histoires de sainte Potamienne, de sainte Ursule, & des onze mille vierges. C'est un recit fidelle de ce que l'histoire a de moins incertain.

Le nombre des martyrs réformés, soit vaudois, soit albigeois, soit évangélistes, est innombrable. Un de vos ancêtres, du moins un homme de votre nom, Pierre Bergier, fut brûlé à Lyon en 1552, avec René Poyet, parent du chancelier Poyet. On jeta dans le même bûcher Jean Chambon, Louis Dimonet, Louis de Marsac, Etienne de Gravot, & cinq jeunes écoliers. Je vous ferais trembler si je vous faisais voir la liste des martyrs que les protestans ont conservée.

Pierre Bergier chantait un pseaume de Marot en allant au supplice. Dites-nous de bonne foi si vous chanteriez un pseaume latin en pareil cas; dites-nous si le supplice de la potence, de la roue, ou du feu, est une preuve de la religion? c'est une preuve sans doute de la barbarie humaine; c'est une preuve que d'un

côté il y a des bourreaux, & de l'autre des persuadés.

Non, si vous voulez rendre la religion chrétienne aimable, ne parlez jamais de martyrs, nous en avons fait cent fois plus que les païens. Nous ne voulons point répéter ici ce qu'on a tant dit des massacres des Albigeois, des habitans de Mérindol, de la Saint-Barthelemi, de soixante ou quatre-vingt mille Irlandais protestans, égorgés, assommés, pendus, brûlés, par les catholiques, de ces millions d'Indiens tués comme des lapins dans des garennes, aux ordres de quelques moines. Nous frémissons, nous gémissons; mais il faut le dire; parler de martyrs à des chrétiens, c'est parler de gibets & de roues à des bourreaux & à des recors.

XXIV.

Que pourrions-nous vous représenter encore, Monsieur, après ce tableau aussi vrai qu'épouvantable que vous nous avez forcé de vous tracer de nos mains tremblantes? Oui, à la honte de la nature, il y a encore des fanatiques assez barbares, des hommes assez dignes de l'enfer, pour dire qu'il faut faire périr dans les supplices tous ceux qui ne croyent pas à la religion chrétienne que vous avez si mal défendue. C'est ainsi que pensent encore les inquisiteurs; tandis que les rois & leurs ministres, devenus plus humains, émoussent dans toute l'Europe le fer dont ces monstres sont armés. Un évêque en Espagne a proféré ces paroles devant des témoins respectables de qui nous les tenons: « Le ministre d'Etat qui a signé l'expulsion

» des jésuites, mérite la mort ». Nous avons vu des gens qui ont toujours à la bouche ces mots cruels, *contrainte & châtiment*, & qui disent hautement que le christianisme ne peut se conserver que par la terreur & par le sang.

Je ne veux pas vous citer ici un autre évêque de la plus basse naissance, qui, séduit par un fanatique, s'est expliqué avec plus de fureur qu'on n'en a jamais reproché aux Dioclétien & aux Décius.

La terre entière s'est élevée contre les jésuites, parce qu'ils étaient persécuteurs; mais qu'il se trouve quelque prince assez peu éclairé, assez mal conseillé, assez faible pour donner sa confiance à un capucin, à un cordelier, vous verrez les cordeliers & les capucins aussi insolens, aussi intrigans, aussi persécuteurs, aussi ennemis de la puissance civile que les jésuites l'ont été. Il faut que la magistrature soit par-tout occupée sans cesse à réprimer les attentats des moines. Il y a maintenant dans Paris un cordelier qui prêche avec la même impudence & la même fureur que le cordelier Feu-ardent prêchait du temps de la ligue.

Quel homme a jamais été plus persécuteur chez ces mêmes cordeliers, que leur prédicateur Poisson? Il exerça sur eux un pouvoir si tyrannique, que le ministère fut obligé de le faire déposer de sa place de provincial & de l'exiler. Que n'eût-il point fait contre les laïques? Mais cet ardent persécuteur était-il un homme persuadé, un fanatique de religion? non, c'était le plus hardi débauché qui fût dans tout l'ordre; il ruina le grand couvent de Paris en filles de joie. Le

procès de la femme du Moutier, qui redemanda quatre mille francs après la mort de ce moine, exiſte encore au greffe de la tournelle criminelle. Percez la muraille du parvis avec Ezéchiel (*), vous verrez des ſerpens, des monſtres, & l'abomination de la maiſon d'Iſraël.

X X V.

Si vous avez malheureuſement invité nos ennemis à s'irriter de tant de ſcandales, de tant de cruautés, d'une ſoif ſi intariſſable de l'argent, des honneurs & du pouvoir, de cette lutte éternelle de l'égliſe contre l'Etat, de ces procès interminables dont les tribunaux retentiſſent; ne leur apprêtez point à rire en diſcutant des hiſtoires qu'on ne doit jamais approfondir. Qu'importe, hélas! à notre ſalut, que le démon Aſmodé ait tordu le cou à ſept maris de Sara, & qu'il ſoit aujourd'hui enchaîné chez les Turcs, dans la haute Egypte ou dans la baſſe?

Vous auriez pu vous abſtenir de louer l'action de Judith qui aſſaſſina Holopherne en couchant avec lui. Vous dites, pour la juſtifier (**), « que chez les » anciens peuples, comme chez les ſauvages, le droit » de la guerre étoit féroce & inhumain ». Vous demandez « en quoi l'action de Judith eſt différente de » celle de Mutius Scevola? » Voici la différence, monſieur; Scevola n'a point couché avec Porſenna, & Tite-Live n'eſt point mis par le concile de Trente au rang des livres canoniques.

(*) Ezéc., chap. VII, v. 7. (**) Page 154, deuxième pièce.

Pourquoi vouloir examiner l'édit d'Assuérus, qui fit publier que dans dix mois on massacrerait tous les juifs, parce qu'un d'eux n'avait pas salué Aman? Si ce roi a été insensé, s'il n'a pas prévu que les juifs auraient pendant dix mois le temps de s'enfuir, quel rapport cela peut-il avoir à nos devoirs, à la piété, à la charité?

On vous arrêterait à chaque page, à chaque ligne: il n'y en a presque point qui ne prépare un funeste triomphe à nos ennemis.

Enfin, monsieur, nous sommes persuadés que, dans le siècle où nous vivons, la plus forte preuve qu'on puisse donner de la vérité de notre religion, est l'exemple de la vertu. La charité vaut mieux que la dispute. Une bonne action est préférable à l'intelligence du dogme. Il n'y a pas huit cents ans que nous savons que le saint Esprit procède du père & du fils. Mais tout le monde sait depuis quatre mille ans qu'il faut être juste & bienfaisant. Nous en appelons de votre livre à vos mœurs même, & nous vous conjurons de ne point deshonorer des mœurs si honnêtes par des argumens si faibles & si misérables, &c.

Signé CHAMBON, DUMOULINS, DESJARDINS & VERZENOT.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE

SUR LES DICTIONNAIRES SATYRIQUES.

1771.

UN de ces plus étranges dictionnaires de parti, un de ces plus impudens recueils d'erreurs & d'injures, par A & par B, eſt celui d'un nommé Paulian, ex-jéſuite, imprimé à Nîmes, chez Gaude, en 1770; il eſt intitulé : *Dictionnaire philoſopho-théologique*, & il n'eſt aſſurément, ni d'un philoſophe, ni d'un vrai théologien; ſuppoſé qu'il y ait de vrais théologiens chez les jéſuites.

A l'article *Religion*, il dit, « que quiconque admet » la religion naturelle, avoue ſans peine qu'un Etre » infiniment parfait a tiré du néant ce vaſte univers ».

Remarquez cependant qu'il n'y a jamais eu aucun philoſophe, aucun patriarche, aucun homme d'une religion naturelle ou ſurnaturelle, qui ait enſeigné la création du néant. Il faudrait être d'une ignorance bien obſtinée pour nier que la Genèſe n'a aucun mot qui ſignifie créer de rien. On ſait aſſez que l'hébreu & le grec ſe ſervent du mot *faire*, & non du mot *créer*. Ce n'eſt pas même une queſtion chez les ſavans.

Au mot *Meſſie*, Paulian ayant ouï dire que cet article eſt ſavamment traité dans la grande Encyclo-

pédie, s'est imaginé que l'auteur était un laïque, & par conséquent que ce morceau était d'un athée; il ne savait pas que cet excellent morceau est de M. Polier de Bottens, théologien beaucoup plus éclairé que lui, & beaucoup plus honnête; il se jette avec fureur sur les laïques, comme sur des esclaves échappés des chaînes des jésuites. On est indigné des outrages que ce fanatique de collége leur prodigue. A l'article *Mahométisme*, voici comme il parle : « Les dogmes & » la morale de cette religion forment l'Alcoran, livre » dont la lecture n'est permise qu'à un petit nombre » de mahométans; on enseigne dans ce livre que Dieu » a un corps, que l'ame est matière, que la circon- » cision est nécessaire, que Jésus-Christ est le Messie, » que la béatitude consistera dans les plus sales vo- » luptés ».

Examinons ce seul article; autant de mots, autant de faussetés, & toutes très-palpables. Il est très-faux que la lecture du Koran ne soit permise qu'à un petit nombre. Il faut apprendre à cet ex-jésuite que sur le dos de chaque exemplaire du Koran, ces lignes du Sura 56 (*) sont toujours écrites : *personne ne doit toucher ce livre qu'avec des mains pures*; c'est pourquoi tout musulman se lave les mains avant de le lire. Ce jésuite s'imagine qu'il en est par toute la terre comme à Rome, où l'on a défendu de lire la Bible sans une permission expresse; il pense qu'on admet dans le reste du monde cette contradiction : voilà la

(*) Les sura sont les chapitres.

vérité,

vérité, & vous ne la lirez pas; voilà votre règle, & vous n'en ſaurez rien.

Dieu *a un corps*. Rien n'eſt plus faux encore, c'eſt une calomnie impertinente. Si Paulian avait lu une bonne traduction de l'Alcoran, il aurait vu au ſura 17, ces propres paroles : *L'eſprit a été cré par Dieu même.* Pour prouver que Dieu eſt un être pur, Mahomet dit au ſura 37, *que Dieu n'a ni fils ni fille*; & dans le ſura 112, *Dieu eſt le ſeul Dieu, l'éternel Dieu; il n'engendre ni n'eſt engendré, & rien ne lui reſſemble dans l'étendue des êtres.*

Il eſt bien vrai que dans l'Alcoran on ſe ſert quelquefois des mots de trône, de tribunal, pour exprimer imparfaitement la grandeur de l'Etre ſuprême; mais jamais on ne fait deſcendre Dieu ſur la terre; jamais on ne le rabaiſſe aux fonctions humaines. Il faut que ce Paulian n'ait jamais lu ce livre dont il parle ſi affirmativement; il ne connaît pas plus ſon Alcoran que ſon Evangile.

L'ame eſt matière. Il n'y a pas un mot dans tout l'Alcoran qui puiſſe le moins du monde excuſer cette impoſture.

La circonciſion eſt néceſſaire. Il n'eſt pas dit un ſeul mot de la circonciſion dans tout l'Alcoran. Mahomet laiſſa ſubſiſter cette pratique ridicule, qu'il trouva établie chez les Arabes, de temps immémorial; c'était une ſuperſtition ancienne (comme elles le ſont toutes), de préſenter aux dieux ce qu'on avait de plus cher & de plus noble.

Jéſus eſt le Meſſie. Cette citation de l'Alcoran eſt

Mais ces chiens devraient s'appercevoir qu'ils n'aboient plus que dans la rue, qu'ils sont chassés de toutes les maisons où ils mordaient autrefois.

Ce roquet de Paulian (qui le croirait)? parle encore de la grâce suffisante. Il est vraiment bien question aujourd'hui de la grâce suffisante qui ne suffit pas! ces sottises faisaient grand bruit sous Louis XIV, quand le misérable normand le Tellier, natif de Vire, osait persécuter le cardinal de Noailles. Les querelles ridicules des jansénistes & des molinistes sont oubliées aujourd'hui, comme mille autres sectes qui ont troublé la paix publique dans des temps d'ignorance & de bel esprit.

Je vous enverrai par la première poste un relevé des calomnies de Paulian contre les bons chrétiens (*).

(*) Nous n'avons pas trouvé ce relevé, ce sera pour une autre fois : *oportet cognosci malos.*

DISCOURS

DU CONSEILLER

ANNE DUBOURG

A SES JUGES.

L'HISTOIRE d'un pendu du feizième fiècle, & fes dernières paroles, font en général peu intéreffantes. Le peuple va voir gaiement ce fpectacle qu'on lui donne gratis. Les juges fe font payer leurs épices, & difent, voyons qui nous refte à pendre. Mais un homme tel que le confeiller Anne Dubourg peut attirer l'attention de la poftérité.

Il était détenu à la baftille & jugé, malgré les lois, par des commiffaires tirés du parlement même.

L'inftinct qui fait aimer la vie porta Dubourg à récufer quelque temps fes juges, à réclamer les formes, à fe défendre par les lois contre la force.

Une femme de qualité, nommée madame de la Caille, accufée comme lui de favorifer les réformateurs, & détenue comme lui à la baftille, trouva le moyen de lui parler, & lui dit : « N'êtes-vous pas hon» teux de chicaner votre vie, craignez-vous de mourir » pour Dieu ? »

Il n'était pas bien démontré que Dieu, qui a foin de tant de globes roulans autour de leurs foleils dans

les plaines de l'être, voulût expreſſément qu'un conſeiller-clerc fût pendu pour lui dans la place de Grève ; mais madame de la Caille en était convaincue.

Le conſeiller en crut enfin quelque choſe, & rappelant tout ſon courage, il avoua qu'étant Français & neveu d'un chancelier de France, il préférait Paris à Rome ; que Jéſus-Chriſt n'avait jamais été prélat romain ; que la France ne devait point être aſſervie aux Guiſe & à un légat ; que l'égliſe avait un beſoin extrême d'être réformée, &c. Sur cette confeſſion, il fut déclaré hérétique, condamné à être brûlé de droit ; & par grâce à être pendu auparavant.

Quand il fut ſur l'échelle, voici comme il parla :

« Vous avez, en me jugeant, violé toutes les formes des lois : qui mépriſe à ce point les règles, mépriſe toujours l'équité. Je ne ſuis point étonné que vous ayiez prononcé ma mort, puiſque vous êtes les eſclaves des Guiſe, qui l'ont réſolue. Ce ſera, ſans doute, une tache éternelle à votre mémoire & à la compagnie dont je ſuis membre, que vous ayiez joint un confrère à tant d'autres victimes ; un confrère dont le ſeul crime eſt d'avoir parlé dans nos aſſemblées contre les prétentions de la cour de Rome, en faveur des droits de nos monarques.

Je ne puis vous regarder, ni comme mes confrères, ni comme mes juges ; vous avez renoncé vous-mêmes à cette dignité pour n'être que des commiſſaires. Je vous pardonne ma mort ; on la pardonne aux bourreaux, ils ne ſont que les inſtrumens d'une puiſſance ſupérieure ; ils aſſaſſinent juridiquement pour l'argent

qu'on leur donne. Vous êtes des bourreaux payés par la faction des Guise. Je meurs pour avoir été le défenseur du roi & de l'Etat contre cette faction funeste.

Vous qui jusqu'ici aviez toujours soutenu la majesté du trône, & les libertés de l'église gallicane, vous les trahissez pour plaire à des étrangers. Vous vous êtes avilis jusqu'à l'opprobre d'admettre dans votre commission un inquisiteur du pape.

Vous devriez voir que vous ouvrez à la France une carrière bien funeste, dans laquelle on marchera trop long-temps. Vous prêtez vos mains mercenaires pour soumettre la France entière à des cadets d'une maison vassale de nos rois. La couronne sera foulée par la mitre d'un évêque italien. Il est impossible d'entreprendre une telle révolution, sans plonger l'Etat dans des guerres civiles qui dureront plus que vous & vos enfans, & qui produiront d'autant plus de crimes qu'elles auront la religion pour prétexte, & l'ambition pour cause. On verra renaître en France ces temps affreux où les papes persécutaient, déposaient, assassinaient les empereurs Henri IV, Henri V, Frédéric I, Frédéric II, & tant d'autres en Allemagne & en Italie. La France nagera dans le sang. Nos rois expireront sous le couteau des Aod, des Samuel, des Joad & de cent fanatiques.

Vous auriez pu détourner ces fléaux; & c'est vous qui les préparez. Certes une telle infamie n'aurait point été commise par ces grands-hommes qui inventèrent l'appel comme d'abus, qui déférèrent au concile de Pise Jules II, ce prêtre soldat, ce boute-feu

de l'Europe, qui s'élevèrent si hautement contre les crimes d'Alexandre VI, & qui depuis leur institution furent les gardiens des lois, & les organes de la justice.

L'honneur de l'ancienne chevalerie gouvernait alors la grand'chambre, composée originairement de nobles, égaux pour le moins à ces seigneurs étrangers qui vous ont subjugués, qui vous tyrannisent, & qui vous paient.

Vous avez vendu ma tête; le prix sera bien médiocre, la honte sera grande: mais en vous vendant aux Guise, vous vous êtes mis au-dessus de la honte.

Votre jugement contre quelques autres de nos confrères est moins cruel, mais il n'est ni moins absurde, ni moins ignominieux. Vous condamnez le sage Paul de Foix & l'intrépide Dufaur à demander pardon à Dieu, au roi & à la justice, d'avoir dit qu'il faut convertir les réformateurs par des raisons, par des mœurs pures, & non par des supplices. Et pour joindre le ridicule à l'atrocité de vos arrêts, vous ordonnez que Paul de Foix déclare devant les chambres assemblées, que *la forme est inséparable de la matière dans l'eucharistie.* Qu'a de commun ce galimatias péripatétique avec la religion chrétienne, avec les lois du royaume, avec les devoirs d'un magistrat, avec le bon sens? De quoi vous mêlez-vous? est-ce à vous de faire les théologiens; n'est-ce pas assez des absurdités de Cujas & de Bartole, sans y comprendre encore celles de Thomas d'Aquin, de Scot & de Bonaventure?

Ne rougiſſez-vous pas de croupir aujourd'hui dans l'ignorance du quatorzième & du quinzième ſiècles, quand le reſte du monde commence à s'éclairer ? Serez-vous toujours tels que vous étiez ſous Louis XI, quand vous fîtes ſaiſir les premières éditions imprimées de l'évangile & de l'imitation de Jéſus-Chriſt, que vous apportaient de la baſſe Allemagne les inventeurs de ce grand art ? Vous prîtes ces hommes admirables pour des ſorciers ; vous commençâtes leur procès criminel : leurs ouvrages furent perdus ; & le roi, pour ſauver l'honneur de la France, fut obligé d'arrêter vos procédures, & de leur payer leurs livres. Vous êtes depuis long-temps enfoncés dans la fange de notre antique barbarie. Il eſt triſte d'être ignorans, mais il eſt affreux d'être lâches & corrompus.

Ma vie eſt peu de choſe, je vous l'abandonne ; votre arrêt eſt digne du temps où nous ſommes. Je prévois des temps où vous ſerez encore plus coupables ; & je meurs avec la conſolation de n'être pas témoin de ces temps infortunés.

SUR Mlle DE LENCLOS.

A M. * * *.

1771.

Je ſuis bien aiſe, Monſieur, qu'un miniſtre du ſaint évangile veuille ſavoir des nouvelles d'une prêtreſſe de Vénus. Je n'ai pas l'honneur d'être de votre religion, & je ne ſuis plus de l'autre; mais j'ai voulu laiſſer paſſer le ſaint temps de Pâque avant de répondre à vos queſtions, jugeant bien que vous n'auriez pas voulu lire ma lettre pendant la ſemaine ſainte.

Je vous dirai d'abord, en hiſtoriographe exact, que le cardinal de Richelieu eut les premières faveurs de Ninon, qui probablement eut les dernières de ce grand miniſtre. C'eſt, je crois, la ſeule fois que cette fille célèbre ſe donna ſans conſulter ſon goût. Elle avait alors ſeize à dix-ſept ans. Son père était un joueur de luth, nommé Lenclos. Son inſtrument ne lui fit pas une grande fortune, mais ſa fille y ſuppléa par le ſien. Le cardinal de Richelieu lui donna deux mille livres de rentes viagères, qui étaient quelque choſe dans ce temps-là. Elle ſe livra depuis à une vie un peu libertine, mais ne fut jamais courtiſane publique. Jamais l'intérêt ne lui fit faire la moindre démarche. Les plus grands ſeigneurs du royaume furent amoureux d'elle, mais ils ne furent pas tous heureux, & ce fut toujours ſon cœur qui la détermina. Il fallait

beaucoup d'art, & être fort aimé d'elle, pour lui faire accepter des préſens.

Dans le commencement de la régence d'Anne d'Autriche, elle fit un peu trop parler d'elle. On ſait l'aventure du *beau billet qu'a la Châtre*; les Laïs & les Thaïs n'ont aſſurément rien fait ni rien dit de plus plaiſant.

Une querelle entre deux de ſes amans fut cauſe qu'on propoſa à la reine de la faire mettre dans un couvent. Ninon, à qui on le dit, répondit qu'elle le voulait bien, pourvu que ce fût dans un couvent de cordeliers. On lui dit qu'on pourrait bien la mettre aux filles repenties; elle répondit que cela n'était pas juſte, parce qu'elle n'était ni fille ni repentie. Elle avait trop d'amis, & était de trop bonne compagnie, pour qu'on lui fît cet affront; & enfin la reine qui était très-indulgente la laiſſa vivre à ſa fantaiſie. Elle donnait ſouvent chez elle des concerts. On y venait admirer ſon luth, ſon clavecin, & ſa beauté. Huyghens, ce philoſophe hollandais qui découvrit en France une lune de Saturne, s'attacha auſſi à obſerver mademoiſelle Ninon Lenclos. Elle métamorphoſa un moment le mathématicien en galant & en poète. Il fit pour elle ces vers qui ſont un peu géométriques:

Elle a cinq inſtrumens dont je ſuis amoureux,
Les deux premiers ſes mains, les deux autres ſes yeux,
Pour le plus beau de tous, le cinquième qui reſte,
    Il faut être fringant & leſte.

Les plus beaux eſprits du royaume, & la meilleure

compagnie, ſe rendaient chez elle. On y ſoupait; & comme elle n'était pas riche, elle permettait que chacun y portât ſon plat. Saint-Evremont eut quelque temps ſes bonnes grâces. On la quittait rarement, mais elle quittait fort vîte, & reſtait toujours l'amie de ſes anciens amans. Elle penſa bientôt en philoſophe, & on lui donna le nom de la moderne *Leontium.*

Sa philoſophie était véritable, ferme, invariable, au-deſſus des préjugés & des vaines recherches. Elle eut à l'âge de vingt-deux ans une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient ſa deſtinée qui l'enlevait à la fleur de ſon âge. « Ah! dit-elle, je » ne laiſſe au monde que des mourans ». Il me ſemble que ce mot eſt bien philoſophique. Elle mérita les quatre vers que Saint-Evremont mit au bas de ſon portrait, & qui ſont plus connus que tous les autres vers de cet auteur.

L'indulgente & ſage nature
A formé l'ame de Ninon,
De la volupté d'Epicure,
Et de la vertu de Caton.

En effet, elle était digne de cet éloge. Elle diſait qu'elle n'avait jamais fait à Dieu qu'une prière: « Mon Dieu, faites de moi un honnête homme, & » n'en faites jamais une honnête femme ».

Les grâces de ſon eſprit, & la fermeté de ſes ſentimens lui firent une telle réputation, que lorſque la reine Chriſtine vint en France, en 1654, cette princeſſe lui fit l'honneur de l'aller voir dans une petite maiſon de campagne où elle était alors.

Lorsque mademoiselle d'Aubigné (depuis madame de Maintenon), qui n'avait alors aucune fortune, eut cru faire une bonne affaire en épousant Scarron, Ninon devint sa meilleure amie. Elles couchèrent ensemble quelques mois de suite : c'était alors une mode dans l'amitié. Ce qui est moins à la mode, c'est qu'elles eurent le même amant, & ne se brouillèrent pas. M. de Villarceaux quitta madame de Maintenon pour Ninon. Elle eut deux enfans de lui. L'aventure de l'aîné est une des plus funestes qui soit jamais arrivée. Il avait été élevé loin de sa mère, qui lui avait été toujours inconnue. Il lui fut présenté à l'âge de dix-neuf ans, comme un jeune homme qu'on voulait mettre dans le monde. Malheureusement il en devint éperdument amoureux. Il y avait auprès de la porte saint Antoine un assez joli cabaret, où dans ma jeunesse les honnêtes gens allaient encore quelquefois souper. Mademoiselle de Lenclos, car on ne l'appelait plus alors Ninon, y soupait un jour avec la maréchale de la Ferté, l'abbé de Châteauneuf, & d'autres personnes. Ce jeune homme lui fit dans le jardin une déclaration si vive & si pressante, que mademoiselle de Lenclos fut obligée de lui avouer qu'elle était sa mère. Aussi-tôt ce jeune homme, qui était venu au jardin à cheval, alla prendre un de ses pistolets à l'arçon de la selle, & se tua tout roide. Il n'était pas si philosophe que sa mère.

Son autre fils, nommé la Boissière, est mort tout doucement de sa belle mort, en 1723, à la Rochelle, où il était commissaire de marine. La mort tragique

de ſon fils aîné rendit mademoiſelle de Lenclos un peu plus ſérieuſe, mais ne l'empêcha pas d'avoir des amans. Elle regardait l'amour comme un plaiſir qui n'engageait à aucuns devoirs, & l'amitié comme une choſe ſacrée. Elle aima quelques années de très-bonne foi le marquis de Sévigné, le fils de cette célèbre madame de Sévigné, dont nous avons des lettres charmantes. Elle le préféra au maréchal de Choiſeul. Ce maréchal lui ayant fait un jour une longue énumération de toutes ſes bonnes qualités, comme ſi par-là on ſe faiſait aimer, elle lui répondit par ce vers de Corneille :

O ciel, que de vertus vous me faites haïr !

Cependant elle était elle-même la perſonne qui avait le plus de vertu, à prendre ce mot dans le vrai ſens ; & cette vertu lui mérita le nom de *la belle gardeuſe de caſſette.*

Lorſque M. de Gourville, qui fut nommé vingt-quatre heures pour ſuccéder à M. Colbert, & que nous avons vu mourir l'un des hommes de France les plus conſidérés ; lors, dis-je, que ce M. de Gourville craignant d'être pendu en perſonne, comme il le fut en effigie, s'enfuit de France, en 1661, il laiſſa deux caſſettes pleines d'argent, l'une à mademoiſelle de Lenclos, l'autre à un dévôt. A ſon retour, il trouva chez Ninon ſa caſſette en fort bon état ; il y avait même plus d'argent qu'il n'en avait laiſſé, parce que les eſpèces avaient augmenté depuis ce temps-là. Il prétendit qu'au moins le ſurplus appartenait de droit

à la dépositaire ; elle ne lui répondit qu'en le menaçant de faire jeter la cassette par les fenêtres. Le dévot s'y prit d'une autre façon. Il dit qu'il avait employé son dépôt en œuvres pies, & qu'il avait préféré le salut de l'ame de Gourville à un argent qui sûrement l'aurait damné.

Le reste de la vie de mademoiselle de Lenclos n'a pas de grands évènemens ; quelques amans, beaucoup d'amis, une vie sédentaire, de la lecture, des soupers agréables ; voilà tout ce qui compose la fin de son histoire.

Je ne dois pas oublier que madame de Maintenon, étant devenue toute-puissante, se ressouvint d'elle, & lui fit dire que si elle voulait être dévote, elle aurait soin de sa fortune. Mademoiselle de Lenclos répondit qu'elle n'avait besoin ni de fortune ni de masque. Elle resta chez elle paisible avec ses amis ; jouissant de sept à huit mille livres de rente, qui en valent quatorze d'aujourd'hui ; & n'aurait pas voulu de la place de madame de Maintenon, avec la gêne où cette place l'aurait condamnée. Plus heureuse que son ancienne amie, elle ne se plaignit jamais de son état, & madame de Maintenon se plaignit quelquefois du sien.

Elle ne pouvait pas souffrir les ivrognes, qui étaient encore un peu à la mode de son temps. Chapelle qui l'était, & qu'elle ne put corriger, fut exclus de sa maison, & devint son ennemi. Il jura que pendant un mois entier il ne se coucherait jamais sans être ivre, & sans avoir fait une chanson contre elle. Il tint

parole. Voici une de ces chanſons dont je me ſouviens:

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si toujours elle raiſonne
De la ſublime vertu
Dont Platon fut revêtu;
Car à bien compter ſon âge,
Elle doit avoir. . . . .
Avec ce grand perſonnage.

Elle répondit à cela qu'elle aurait beaucoup mieux aimé coucher avec Platon qu'avec Chapelle.

Sa maiſon était ſur la fin une eſpèce de petit hôtel de Rambouillet, où l'on parlait plus naturellement, & où il y avait un peu plus de philoſophie que dans l'autre. Les mères envoyaient ſoigneuſement à ſon école les jeunes gens qui voulaient entrer avec agrément dans le monde. Elle ſe plaiſait à les former. Rémond, que nous avons vu introducteur des ambaſſadeurs, & qui prétendait être un grand platonicien, ſe vantait ſouvent de devoir à mademoiſelle de Lenclos tout le mérite qu'il avait. En effet, il avait un mérite aſſez ſingulier. C'eſt ſur lui que Périgni avait fait cette chanſon.

De monſieur Rémend voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng ſoret.
Il rime, il cabale,
Eſt homme de cour,
Se croit un Candale (*),
Se dit un Saucour (**).

(*) Le duc de Candale, fils du duc d'Epernon, le plus bel homme de ſon temps.

(**) Le marquis de Saucour paſſait pour l'homme le plus vigoureux, & ſon nom eſt paſſé en proverbe.

Il

Il passe en science
Socrate & Platon,
Cependant il danse
Tout comme Balon (*).
De monsieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un hareng soret.

Quand on dit à mademoiselle de Lenclos que Rémond se vantait par-tout d'avoir été formé par elle, elle répondit qu'elle faisait comme Dieu, qui s'était repenti d'avoir fait l'homme.

Je suis hareng soret comme M. Rémond; mais n'ayant pas été formé par mademoiselle de Lenclos, ce n'est pas elle qui s'est repentie de m'avoir fait.

L'abbé de Châteauneuf me mena chez elle dans ma plus tendre jeunesse. J'étais âgé d'environ treize ans. J'avais fait quelques vers qui ne valaient rien, mais qui paraissaient fort bons pour mon âge. Mademoiselle de Lenclos avait autrefois connu ma mère, qui était fort amie de l'abbé de Châteauneuf. Enfin on trouva plaisant de me mener chez elle. L'abbé était le maître de la maison: c'était lui qui avait fini l'histoire amoureuse de cette personne singulière; c'était un de ces hommes qui n'ont pas besoin de l'attrait de la jeunesse pour avoir des desirs; & les charmes de la société de mademoiselle de Lenclos avaient fait sur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours; & enfin l'abbé lui ayant demandé pourquoi elle lui avait tenu rigueur si long temps, elle lui

(*) Fameux danseur de l'opéra

répondit qu'elle avait voulu attendre le jour de ſa naiſſance pour ce beau gala, & ce jour-là elle avait juſte ſoixante & dix ans. Elle ne pouſſa guère plus loin cette plaiſanterie, & l'abbé de Châteauneuf reſta ſon ami intime. Pour moi je lui fus préſenté un peu plus tard, elle avait quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre ſur ſon teſtament; elle me légua deux mille francs pour acheter des livres. Sa mort ſuivit de près ma viſite & ſon teſtament.

L'abbé Têtu, qu'on appelait *Têtu tai-toi* (pour le diſtinguer d'un autre, devenu un dévot à la mode), homme connu par beaucoup de bouquets à Iris, d'impromptus, de jouiſſances, & de pſeaumes paraphraſés, après avoir voulu être long-temps un agréable débauché, eut l'ambition de convertir mademoiſelle de Lenclos à ſa mort. Il croit, dit-elle, que cela lui fera honneur, & que le roi lui donnera une abbaye; mais s'il ne fait fortune que par mon ame, il court riſque de mourir ſans bénéfice.

On a peu de lettres d'elle. Il y en a deux ou trois d'imprimées dans le recueil de Saint-Evremont. L'abbé de Châteauneuf en avait beaucoup; mais en mourant il a brûlé tous ſes papiers.

Quelqu'un a imprimé, il y a deux ans, des lettres ſous le nom de mademoiſelle de Lenclos, à-peu-près comme dans ce pays-ci on vend du vin d'Orléans pour du Bourgogne. Si elle avait eu le malheur d'écrire ces lettres, vous ne m'en auriez pas demandé une ſur ce qui la regarde.

Au reſte, j'apprends que l'on vient d'imprimer deux

nouveaux mémoires sur la vie de cette philosophe. Si cette mode continue, il y aura bientôt autant d'histoires de Ninon que de Louis XIV. Je souhaite que ces mémoires soient plus instructifs & plus édifians que ceux que je viens de vous donner.

Dites, avec moi, un petit *De profundis* pour elle. J'ai l'honneur d'être, &c.

A M. DE LA HARPE.

A Ferney, le 19 Avril 1772.

Vous prêtez de belles ailes à ce mercure, qui n'était pas même galant du temps de Visé, & qui devient, grâce à vos soins, un monument de goût, de raison, & de génie.

Votre dissertation sur l'ode me paraît un des meilleurs ouvrages que nous ayions. Vous donnez le précepte & l'exemple. C'est ce que j'avais conseillé il y a long-temps aux journalistes; mais peut-on conseiller d'avoir du talent? Vos traductions d'Horace & de Pindare, prouvent bien qu'il faut être poète pour les traduire. M. de Chabanon était très-capable de nous donner Pindare en vers français; & s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il travaillait pour une société littéraire, plus occupée de la connaissance de la langue grecque & des anciens usages, que de notre poésie.

Je pense qu'on ne chanta les odes de Pindare qu'une fois, & encore en cérémonie, le jour qu'on célébrait les chevaux d'Hiéron, ou quelque héros

qui avait vaincu à coups de poing. Mais j'ai lieu de croire qu'on répétait ſouvent à table les chanſons d'Anacréon & quelques-unes d'Horace : une ode, après tout, eſt une chanſon ; c'eſt un des attributs de la joie. Nous avons dans notre langue des couplets ſans nombre qui valent bien ceux des Grecs, & qu'Anacréon aurait chantés lui-même, comme on l'a déjà dit très-juſtement.

Toute la France, du temps de notre adorable Henri IV, chantait, Charmante Gabrielle, & je doute que dans toutes les odes grecques on trouve un meilleur couplet que le ſecond de cette chanſon fameuſe :

Recevez ma couronne,
Le prix de ma valeur ;
Je la tiens de Bellone,
Tenez-la de mon cœur.

A l'égard de l'air nous ne pouvons avoir les pièces de comparaiſon ; mais j'ai de fortes raiſons pour croire que la muſique grecque était auſſi ſimple que la nôtre l'a été, & qu'elle reſſemblait un peu à nos noëls & à quelques airs de notre chant grégorien : ce qui me le fait croire, c'eſt que le pape Grégoire, quoique né à Rome, était originaire d'une famille grecque, & qu'il ſubſtitua la muſique de ſa patrie au hurlement des occidentaux.

A l'égard des chanſons pindariques, j'ai vu avec plaiſir, dans un eſſai de ſupplément à l'entrepriſe immortelle de l'Encyclopédie, qu'on y cite des morceaux ſublimes de Quinault, qui ont toute la force de Pin-

dare, en conservant toujours cet heureux naturel qui caractérise le phénix de la poésie chantante, comme l'appelle la Bruyère.

Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante;
Les superbes géans armés contre les dieux,
Ne nous donnent plus d'épouvante.
Ils sont ensevelis sous la masse pesante
Des monts qu'ils entassaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante;
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les restes enflammés de sa rage expirante;
Jupiter est victorieux,
Et tout cède à l'effort de sa main foudroyante.
Chantons dans ces aimables lieux
Les douceurs d'une paix charmante.

Le beau chant de la déclamation, qu'on appelle récitatif, donnait un nouveau prix à ces vers héroïques, pleins d'images & d'harmonie. Je ne sais s'il est possible de pousser plus loin cet art de la déclamation que dans la dernière scène d'Armide; & je pense qu'on ne trouvera dans aucun poète grec, rien d'aussi attachant, d'aussi animé, d'aussi pittoresque, que ce dernier morceau d'Armide, & que le quatrième acte de Roland.

Non-seulement la lecture d'une ode me paraît un peu insipide à côté de ces chefs-d'œuvre qui parlent à tous les sens; mais je donnerais pour ce quatrième acte de Quinault toutes les satyres de Boileau, injuste ennemi de cet homme unique en son genre, qui con-

tribua comme Boileau à la gloire du grand siècle, & qui savait apprécier les sombres beautés de son ennemi, tandis que Boileau ne savait pas rendre justice aux siennes.

Je reviens à nos odes : elles sont des stances, & rien de plus ; elles peuvent amuser un lecteur quand il y a de l'esprit & des vérités : par exemple, je vous prie d'apprécier cette stance de la Motte.

Les champs de Pharsale & d'Arbelle
Ont vu triompher deux vainqueurs,
L'un & l'autre digne modèle
Que se proposent les grands cœurs ;
Mais le succès a fait leur gloire ;
Et si le sceau de la victoire
N'eût consacré ces demi-dieux,
Alexandre, aux yeux du vulgaire,
N'aurait été qu'un téméraire,
Et César qu'un séditieux.

Dites-moi si vous connaissez rien de plus vrai, de plus digne d'être senti par un roi & par un philosophe ? Pindare ne parlait pas ainsi à cet Hiéron, qui lui donna pour ses louanges cinq talens, évalués du temps du grand Colbert à mille écus le talent, lequel en vaut aujourd'hui deux mille.

La grande ode ou plutôt la grande hymne d'Horace pour les jeux séculaires, est belle dans un goût tout différent. Le poète y chante Jupiter, le soleil, la lune, la déesse des accouchemens, Troye, Achille, Enée, &c. Cependant il n'y a point de galimatias ; vous n'y voyez point cet entassement d'images gigan-

resques, jetées au hasard, incohérentes, fausses, puériles par leur enflure même, & qui sont cent fois répétées sans choix & sans raison; ce n'est pas à Pindare que j'adresse ce petit reproche.

Après avoir très-bien jugé, & même très-bien imité Horace & Pindare; & après avoir rendu au très-estimable M. de Chabanon la justice que mérite sa prose noble & harmonieuse, qui paraît si facile, malgré le travail le plus pénible; vous avez rendu une autre espèce de justice. Vous avez examiné avec autant de goût & de finesse que de sagesse & d'honnêteté, je ne sais quelle satyre un peu grossière, intitulée *Epître de Boileau.* Je ne la connais que par le peu de vers que vous en rapportez, & dont vous faites une critique très-judicieuse. Je vois que plusieurs personnes d'un rare mérite sont attaquées dans cette satyre, messieurs de Saint-Lambert, de Lille, Saurin, Marmontel, Thomas, du Belloi; & vous-même, Monsieur, vous paraissez avoir votre part aux petites injures qu'un jeune écolier s'avise de dire à tous ceux qui soutiennent aujourd'hui l'honneur de la littérature française.

Comment serait reçu un écolier qui viendrait se présenter dans une académie le jour de la distribution des prix, & qui dirait à la porte : Messieurs, je viens vous prouver que vous êtes les plus méprisables des gens de lettres? Il faudrait commencer par être très-estimable pour oser tenir un tel discours, & alors on ne le tiendrait pas.

Lorsque la raison, les talens, les mœurs de ce-

jeune homme auront acquis un peu de maturité, il ſentira l'extrême obligation qu'il vous aura de l'avoir corrigé. Il verra qu'un ſatyrique qui ne couvre pas par des talens éminens ce vice né de l'orgueil & de la baſſeſſe, croupit toute ſa vie dans l'opprobre ; qu'on le hait ſans le craindre, qu'on le mépriſe ſans qu'il faſſe pitié ; que toutes les portes de la fortune & de la conſidération lui ſont fermées ; que ceux qui l'ont encouragé dans ce métier infame ſont les premiers à l'abandonner ; & que les hommes méchans qui inſtruiſent un chien à mordre, ne ſe chargent jamais de le nourrir.

Si l'on peut ſe permettre un peu de ſatyre, ce n'eſt, ce me ſemble, que quand on eſt attaqué. Corneille vilipendé par Scudéri, daigna faire un mauvais rondeau contre le gouverneur de Notre-Dame de la Garde. Fontenelle honni par Racine & par Boileau, leur décocha quelques épigrammes médiocres. Il faut bien quelquefois faire la guerre défenſive ; il y a eu des rois qui ne s'en ſont pas tenus à cette guerre de néceſſité.

Pous vous, Monſieur, il me ſemble que vous ſoutenez la vôtre bien noblement. Vous éclairez vos ennemis en triomphant d'eux ; vous reſſemblez à ces braves généraux qui traitent leurs priſonniers avec politeſſe, & qui leur font faire grande chère.

Il faut avouer que la plupart des querelles littéraires ſont l'opprobre d'une nation.

C'eſt une choſe plaiſante à conſidérer que tous ces bas ſatyriques qui oſent avoir de l'orgueil ; en voici

un qui reproche cent erreurs historiques à un homme qui a étudié l'histoire toute sa vie. Il n'est pas vrai, lui dit-il, que les rois de la première race aient eu plusieurs femmes à la fois ; il n'est pas vrai que Constantin ait fait mourir son beau-père, son beau-frère, son neveu, sa femme, & son fils ; il est vrai que l'empereur Julien, qui n'était point philosophe, immola une femme & plusieurs enfans à la lune dans le temple de Carrès ; car Théodoret l'a dit ; & c'était un secret sûr pour battre les Perses, que de pendre une femme par les cheveux, & de lui arracher le cœur. Il n'est pas vrai que jamais un laïque ait confessé un laïque ; témoin le sire de Joinville, qui dit avoir confessé & absout le connétable de Chypre, selon qu'il en avait le droit, & témoin saint Thomas, qui dit expressément : La confession à un laïque n'est pas sacrement ; mais elle est comme sacrement. *Confessio, ex defectu sacerdotis laïco, est sacramentalis quodammodo* (Tome II, page 255.). Il est faux que les abbesses aient confessé jamais leurs religieuses ; car Fleuri dans son histoire ecclésiastique, dit qu'au treizième siècle les abbesses en Espagne confessaient les religieuses & prêchaient (Tome XVI, page 246) ; car ce droit fut établi par la règle de saint Basile (Tome II, page 453) ; car il fut long-temps en usage dans l'église latine (Martenne, Tome II, page 39). Il n'est pas vrai que la Saint-Barthelemi fut préméditée ; car tous les historiens, à commencer par le respectable de Thou, conviennent qu'elle le fut. Il est vrai que la pucelle d'Orléans fut inspirée ; car Monstrelet, con-

temporain, dit expreſſément le contraire : donc vous êtes un ennemi de Dieu & de l'Etat.

Quand on a daigné répondre à cet homme, car il faut répondre ſur les faits & jamais ſur le goût; il fait encore un gros livre pour ſauver ſon amour-propre, & pour dire que s'il s'eſt trompé ſur quelques bagatelles, c'était à bonne intention.

Vous avez grande raiſon, Monſieur, de ne pas baiſſer les yeux vers de tels objets; mais ne vous laſſez pas de combattre en faveur du bon goût : avancez hardiment dans cette épineuſe carrière des lettres, où vous avez remporté plus d'une victoire en plus d'un genre. Vous ſavez que les ſerpens ſont ſur la route, mais qu'au bout eſt le temple de la gloire. Ce n'eſt point l'amitié qui m'a dicté cette lettre; c'eſt la vérité : mais j'avoue que mon amitié pour vous a beaucoup augmenté avec votre mérite, & avec les malheureux efforts qu'on a faits pour étouffer ce mérite qu'on devait encourager.

AU MÊME.

Juillet ou auguſte 1772.

Vous n'êtes pas, Monſieur, le ſeul à qui l'on ait attribué les vers d'autrui. Il y a eu de tous temps des pères putatifs d'enfans qu'ils n'avaient pas faits.

M. d'Hannetaire, homme de lettres & de mérite, retiré depuis long-temps à Bruxelles, ſe plaint à moi, par ſa lettre du 6 juin, qu'on ait imprimé ſous mon

nom une épître en vers qu'il revendique. Elle commence ainsi :

En vain en quittant ton séjour,
Cher ami, j'abjurai la rime :
La même ardeur encor m'anime
Et semble augmenter chaque jour.

Il est juste que je lui rende son bien dont il doit être jaloux. Je ne puis choisir de dépôt plus convenable que celui du Mercure, pour y consigner ma déclaration authentique, que je n'ai nulle part à cette pièce ingénieuse; qu'on m'a fait trop d'honneur; & que je n'ai jamais vu ni cet ouvrage, ni M. de M... auquel il est adressé, ni le recueil où il est imprimé. Je ne veux point être plagiaire, comme on le dit dans l'Année littéraire. C'est ainsi que je restituai fidellement, dans les journaux, des vers d'un tendre amant pour une belle actrice de Marseille. Je protestai avec candeur que je n'avais jamais eu les faveurs de cette héroïne. Voilà comme à la longue la vérité triomphe de tout. Il y a cinquante ans que les libraires ceignent tous les jours ma tête de lauriers qui ne m'appartiennent point. Je les restitue à leurs propriétaires, dès que j'en suis informé.

Il est vrai que ces grands honneurs que les libraires & les curieux nous font quelquefois à vous & à moi, ont leurs petits inconvéniens. Il n'y a pas long-temps qu'un homme qui prend le titre d'avocat, & qui divertit le bareau, eut la bonté de faire mon testament & de l'imprimer. Plusieurs personnes dans nos pro-

vinces, & dans les pays étrangers, crurent en effet que cette belle pièce était de moi; mais comme je me suis toujours déclaré contre les testamens attribués aux cardinaux de Richelieu, de Mazarin, & d'Alberoni, contre ceux qui ont couru sous les noms des ministres d'Etat, Louvois & Colbert, & du maréchal de Bellisle, il est bien juste que je m'élève aussi contre le mien, quoique je sois fort loin d'être ministre. Je restitue donc à M. Marchand, avocat en parlement, mes dernières volontés, qui ne sont qu'à lui, & je le supplie au moins de vouloir bien regarder cette déclaration comme mon codicille.

En attendant que je le fasse mon exécuteur-testamentaire, je dois, pendant que je suis encore en vie, certifier que des volumes entiers de lettres imprimées sous mon nom, où il n'y a pas le sens commun, ne sont pourtant pas de moi.

Je saisis cette occasion pour apprendre à cinq ou six lecteurs qui ne s'en soucient guère, que l'article Messie, imprimé dans le grand dictionnaire encyclopédique, & dans plusieurs autres recueils, n'est pas mon ouvrage, mais celui de M. Polier de Bottens, qui jouit d'une dignité ecclésiastique dans une ville célèbre, & dont la piété, la science & l'éloquence, sont assez connues. On m'a envoyé depuis peu son manuscrit, qui est tout entier de sa main.

Il est bon d'observer que lorsqu'on croyait cet ouvrage d'un laïque, plusieurs confrères de l'auteur le condamnèrent avec emportement : mais quand ils surent qu'il était d'un homme de leur robe, ils l'ad-

mirèrent. C'eſt ainſi qu'on juge aſſez ſouvent, & on ne ſe corrigera pas.

Comme les vieillards aiment à conter, & même à répéter, je vous remettrai qu'un jour les beaux eſprits du royaume, & c'étaient le prince de Vendôme, le chevalier de Bouillon, l'abbé de Chaulieu, l'abbé de Buſſi, qui avait plus d'eſprit que ſon père, & pluſieurs élèves de Bachaumont, de Chapelle, & de la célèbre Ninon, diſaient à ſouper tout le mal poſſible de la Motte-Houdart. Les fables de la Motte venaient de paraître : on les traitait avec le plus grand mépris ; on aſſurait qu'il lui était impoſſible d'approcher des plus médiocres fables de la Fontaine. Je leur parlai d'une nouvelle édition de ce même la Fontaine, & de pluſieurs fables de cet auteur qu'on avait retrouvées. Je leur en récitai une ; ils furent en extaſe ; ils ſe récriaient. Jamais la Motte n'aura ce ſtyle, diſaient-ils : quelle fineſſe & quelle grâce ! on reconnaît la Fontaine à chaque mot. La fable était de la Motte.

Paſſe encore lorſqu'on ne ſe trompe que ſur de telles fables ; mais lorſque le préjugé, l'envie, la cabale, imputent à des citoyens des ouvrages dangereux ; lorſque la calomnie vole de bouche en bouche aux oreilles des puiſſans du ſiècle ; lorſque la perſécution eſt le fruit de cette calomnie, alors que faut-il faire ? cultiver ſon jardin comme Candide.

SUR UN ÉCRIT ANONYME.

À Ferney, 20 avril 1772.

Dans ce ſaint temps nous ſavons comme
On doit expier ſes délits,
Et bien dépouiller le vieil homme,
Pour rajeunir en paradis.

Une bonne ame voulant ſeconder mes intentions, m'a envoyé par la poſte, la veille de pâque, la deux-centième brochure qu'on a brochée contre moi depuis quelques années. On m'y fait ſouvenir d'un de mes péchés que j'avais malheureuſement oublié; tant à mon âge on a la mémoire débile. Ce péché eſt la jalouſie, l'envie. Je la regarde vraiment comme le huitième péché mortel. On me fait appercevoir que j'en ſuis très-coupable. Je n'ai plus qu'à faire pénitence & à m'amender.

1°. L'on m'apprend que je ſuis indignement jaloux de Bernard Paliſſy, qui vivait ſur la fin du ſeizième ſiècle. Il avança que le falun de Touraine n'eſt qu'un amas de coquilles, dont les lits s'amoncelèrent les uns ſur les autres pendant cinquante mille ſiècles plus ou moins, lorſque la place où eſt la ville de Tours était le rivage de la mer. Ma jalouſe fureur ayant fait venir une caiſſe de ce falun, dans lequel je n'ai trouvé qu'une coquille de colimaçon, j'ai pris inſolemment ce falun pour une eſpèce de pierre calcaire friable, pulvériſée par le temps. J'ai cru y reconnaître évidemment mille

parcelles d'un talc informe; & j'ai conclu, avec un orgueil punissable, que c'est une mine qui occupe environ deux lieues & demie. J'ai hasardé cette idée criminelle avec une audace d'autant plus lâche, que ce falun ne se trouve dans aucun autre pays, ni à quarante lieues de la mer, ni à vingt, ni à dix; & que si c'était un monceau de coquilles déposé par la mer dans une prodigieuse suite de siècles, il y en aurait certainement sur d'autres côtes.

C'est avec cette espèce de marne qu'on fume les champs voisins; & j'ai eu l'impudence de dire, moi qui suis laboureur, que des coquilles de cinquante mille siècles ne me donneraient jamais du blé. Mais j'avoue que je ne l'ai dit que par jalousie contre les Tourangeaux.

2°. Cette déteſtable jalousie que j'ai toujours eue des succès du consul Maillet, m'a porté jusqu'à douter qu'il y ait des amas de coquilles sur les hautes Alpes. J'avoue que j'en ai fait chercher pendant quatre ans, & qu'on n'y en a pas trouvé une seule. On n'en trouve pas plus, dit-on, sur les montagnes de l'Amérique; mais ce n'est pas ma faute.

3°. Je confesse que les pierres lenticulaires, les étoilées, les glossopètres, les cornes d'Ammon dont mon voisinage est plein, ne m'ont jamais paru des poissons; mais il ne m'était pas permis de le dire.

4°. Cette même jalousie m'a fait douter aussi que l'Océan eût produit le mont Atlas, & que la Méditerranée eût fait naître le mont Caucase. J'ai même osé soupçonner que les hommes n'ont pas été origi-

nairement des marſouins, dont la queue fourchue s'eſt changée viſiblement en cuiſſes & en jambes, comme Maillet le prétend avec beaucoup de vraiſemblance.

5°. C'eſt avec une malice d'enfer qu'ayant examiné la chaux dont je me ſers depuis vingt ans pour bâtir, je n'y ai trouvé ni coquilles ni ourſins de mer.

6°. J'avoue que la même envie diabolique m'a empêché de convenir jusqu'à préſent que ce globe ſoit de verre. Je crois que les gens qui l'habitent ſont très-fragiles, & ſur-tout moi. Mais pour peu qu'on veuille abſolument que la terre ſoit de verre, comme l'était autrefois le firmament, j'y conſens du meilleur de mon cœur, pour le bien de la paix.

7°. Cette rage qui m'a toujours dominé, m'a égaré juſqu'au point de douter que la terre fût un *ſoleil* encroûté, ou qu'elle fût originairement une comète. J'ai pouſſé ſur-tout ma jalouſie contre l'apothicaire Arnoud, juſqu'à dire que ſes ſachets n'ont pas toujours prévenu l'apoplexie. Mais auſſi, comme il ne faut pas ſe faire plus méchant qu'on ne l'eſt, je n'ai point porté la perverſité juſqu'à prétendre qu'il y eût la moindre charlatanerie dans les ſciences & dans les arts. J'ai toujours reconnu, grâces au ciel, qu'il n'y a de charlatan en aucun genre.

8°. Il eſt vrai que j'ai été ſi horriblement jaloux de l'*Eſprit des lois* dans mon métier de juriſconſulte, que j'ai oſé avoir quelques opinions différentes de celles qu'on trouve dans ce livre; en avouant pourtant qu'il eſt plein d'eſprit & de grandes vues, « qu'il

» reſpire

» respire l'amour des lois & de l'humanité ». J'ai même parlé très-durement de ces détracteurs. Ce procédé est d'un malhonnête-homme, il faut en convenir.

J'ai fait plus, car dans un livre auquel plusieurs gens de lettres ont travaillé avec un grand succès, l'article Gouvernement anglais est de moi ; & je finis cet article par dire, « après avoir relu celui de » Montesquieu, j'ai voulu jeter au feu le mien ». C'est-là le langage de l'envie la plus détestable.

9°. Je m'accuse d'avoir osé m'élever avec une colère peu chrétienne, contre certains persécuteurs d'Helvetius, & de plusieurs gens de lettres ; d'avoir pris le parti des opprimés contre les oppresseurs ; d'avoir seul bravé leur orgueil, leurs cabales & leur malice ; mais d'avoir en même temps, par un esprit de jalousie, manifesté une très-petite partie des opinions dans lesquelles je diffère absolument de lui, de l'avoir dit à lui-même, parce que je l'aimais & l'estimais : c'est une infamie qui ne peut s'excuser.

10°. Je me souviens aussi que cette même jalousie qui me ronge, m'a forcé autrefois de prouver que les tourbillons de Descartes étaient mathématiquement impossibles ; que sa matière subtile, globuleuse, cannelée, rameuse, était une chimère ; qu'il est faux que la lumière vienne du soleil à nous dans un instant ; qu'il est faux qu'il y ait également toujours égale quantité de mouvement dans la nature ; qu'il est faux que les planètes soient des soleils ; qu'il est faux que les mines de sel & les fontaines viennent de la mer ;

qu'il eſt faux que le chyle devienne ſang dans le foie, &c. &c. &c. &c. &c. &c.

Mon indigne envie contre Deſcartes m'emporta juſqu'à cette baſſeſſe. Mais je confeſſe que je fus entraîné dans ce crime par Ariſtote, qui me fit donner une penſion ſur la caſſette d'Alexandre, ſeule penſion dont j'aie été régulièrement payé.

11°. Je dois confeſſer encore que Scudéri, Claveret, d'Aubignac, Boiſrobert, Colletet & autres, me firent donner beaucoup d'argent par le tréſorier du cardinal de Richelieu pour écrire contre Corneille, dont j'ai perſécuté la famille. Je me ſuis oublié juſqu'à dire que « ſi ce grand homme n'était pas égal à » lui même dans Attila & dans Agéſilas, on ne ju» geait des génies tels que lui que par leurs extrêmes » beautés, & non par leurs défauts ».

12°. Enfin, ma plus grande faute a été de ne pouvoir ſupporter l'éclat de la gloire dont notre ami Fréron a ébloui l'univers. Mais ce n'eſt que par degrés que je me ſuis livré à l'envie que ce grand-homme a excitée en moi. D'abord ce fut une émulation louable, ſi j'oſe le dire; mais enfin les ſerpens de l'envie me piquèrent. J'ai rendu mon maître ridicule. J'ai goûté le plaiſir infernal de rire quand ſon nom s'eſt trouvé trop ſouvent au bout de ma plume.

Étant ainſi convenu avec mon charitable directeur de conſcience, « que je ſuis d'un naturel jaloux, bas, » rampant, avide, ennemi des arts, ennemi de la » tolérance, flatteur des gens en place, &c. », & les péchés avoués étant à demi-pardonnés, je me flatte

que cet honnête-homme, que je connais très-bien, ſera content de ma confeſſion ſincère.

Je ne ſuis plus jaloux, mon crime eſt expié.
J'éprouve un ſentiment plus doux, plus légitime ;
L'auteur d'une lettre anonyme
Me fait une grande pitié.

Mais en même temps j'avertis que voilà la première & la dernière fois que je répondrai aux lettres anonymes des poliſſons & des fous, & même aux lettres des perſonnes que je n'ai pas l'honneur de connaître ; car bien que je ſois très-jeune, & que je n'aie que ſoixante & dix-huit ans, cependant le temps eſt cher ; & il faut tâcher de ne le pas perdre quand on veut apprendre quelque choſe.

J'ajoute encore un mot, & aſſez ſérieuſement. Quoique j'aie paſſé à deux repriſes quarante ans loin de Paris, dans une profonde retraite, je connais les cabales de la littérature & du théâtre, & même les autres cabales. Je ſais combien on ſe paſſionne pour un ſyſtême chimérique, pour un mauvais ouvrage prôné & oublié, pour une opinion du temps, qui s'évanouit, enfin pour les formes ſubſtantielles, les idées innées, & l'harmonie préétablie. Trois ou quatre énergumènes s'uniſſent pour décrier, pour injurier, pour perdre même, s'ils le peuvent, quiconque n'eſt pas de leur avis. J'ai vu les emportemens & les artifices employés contre ceux qui n'admettaient pour meſure de la force des corps en mouvement, que la maſſe multipliée par la vîteſſe. J'ai été témoin des

inimitiés les plus vives & les plus cruelles entre ceux qui croyaient parvenir à une mesure exacte & uniforme de tous les méridiens, & ceux qui la croyaient impossible & inutile pour la navigation.

Doutiez-vous des miracles de saint Pâris & des convulsionnaires, vous étiez un lâche flatteur de la cour, un traître, un impie, un ennemi de saint Augustin. Aviez-vous quelques scrupules sur les miracles du bienheureux Régis, jésuite, osiez-vous examiner si un cancre avait en effet rapporté à saint Xavier son crucifix tombé au fond de la mer, on vous appelait athée dans vingt libelles.

Il a été un temps fort court à la vérité, mais il a été, ce temps honteux & ridicule, où quelques gens de lettres ne pouvaient pas supporter un homme qui pensait que la subordination est nécessaire dans la société, qu'un garçon charcutier n'est pas égal en tout à un duc & pair, à un ministre d'état, à un prince; & qu'enfin le mariage de l'héritier d'une couronne avec la fille du bourreau ne serait pas tout-à-fait sortable.

Lorsqu'on fit paroître le *Système de la nature*, livre diffus, incorrect, ennuyeux, fondé sur un seul argument, & encore argument équivoque, livre stérile en bons raisonnemens, & pernicieux par les conséquences, mais éblouissant dans un petit nombre de pages par la peinture, quoiqu'usée, de nos misères; lors, dis-je, qu'on prôna ce livre, on ne voulait pas permettre à un philosophe d'être de l'avis de Cicéron & de Platon, & on disait qu'un homme qui

reconnoît un Dieu trahit la cause du genre-humain. Je ne doute pas que l'auteur & trois fauteurs de ce livre ne deviennent mes implacables ennemis pour avoir dit ma pensée : & je leur déclare que je la dirai tant que je respirerai, sans craindre ni les énergumènes athées, ni les énergumènes superstitieux.

Encore une fois, je connais l'insensé méchant, qui dans sa lettre anonyme m'ose accuser « de caresser » les gens en place, & d'abandonner ceux qui n'y » sont plus ». Je lui répondrai sans détour qu'il en a menti. Il ne s'agit pas ici des petits vers qui ont formé les coraux, & de la mer qui a formé les montagnes, & de toutes ces pauvretés. Non, infame calomniateur; non, je n'ai point oublié un homme hors de place qui m'a comblé de bienfaits. J'ai témoigné publiquement la respectueuse estime, la tendre reconnaissance dont je serai pénétré pour lui jusqu'au dernier moment de ma vie. Périsse le monstre qui serait ingrat envers son bienfaiteur. Il n'y a ni ministre ni roi qui ne doive approuver ces sentimens. Vous ne savez pas, misérable, jusqu'où j'ai poussé la fermeté de mon caractère inébranlable dans ses attachemens, comme dans son mépris pour des lâches tels que vous. Non, je n'ai point caressé les gens en place, mais j'ai admiré l'abolissement de la vénalité; abus infame, contre lequel je m'étais élevé tant de fois; abus qui ne subsistait qu'en France, & qui la déshonorait.

J'ai senti le bonheur des provinces qui m'entourent, & dont les citoyens ne sont plus obligés d'aller à cent cinquante lieues payer un procureur à trois mots par

ligne, & consumer le reste de leur patrimoine à la porte d'un citoyen orgueilleux qui avait acheté dix mille écus le droit d'achever leur ruine. Je bénis le roi qui nous a délivrés du joug le plus insupportable. J'avais proposé cette réforme il y a vingt ans, je remercie la main qui l'a faite. Je suis citoyen, & vous ne parviendrez à faire regarder comme des flatteurs, ni moi, ni mes parens qui servent l'Etat dans une place qu'ils n'ont point achetée, mais qu'ils ont méritée; qui joignent la fermeté à la modestie, l'équité à la sensibilité, & qui méprisent vos cabales absurdes autant que vos lettres anonymes.

A UN ACADÉMICIEN DE SES AMIS.

1772.

. . . .
. . . .

Si on ne veut point croire dans Paris que le jeune comte de Schovalo, chambellan de l'impératrice de Russie, & président d'un bureau de la législation, soit l'auteur de *l'épître à Ninon*, c'est apparemment par modestie: car cette épître est peut-être ce qui fait le plus d'honneur à notre nation. C'est une chose bien surprenante que n'ayant été, je crois, que trois mois à Paris, il ait pris si bien ce que vous appelez *le ton de la bonne compagnie*; qu'il l'ait perfectionné, qu'il y ait ajouté l'élégance & la correction, si inconnues

à quelques seigneurs français qui n'ont pas daigné apprendre l'orthographe.

Monsieur de Schovalo faisait déjà de très-jolis vers français quand il était chez moi il y a quelques années ; & nous avons eu depuis, dans des recueils, quelques pièces fugitives de lui, très-bien travaillées.

Il se trompe en disant que Chapelle,

A côté de Ninon fredonnait un refrain.

Chapelle, qu'on a beaucoup trop loué, était bien loin de fredonner des chansons à côté de Ninon. Cet ivrogne, qui eut quelques saillies agréables, était son mortel ennemi, & fit contre elle des chansons assez grossières. En voici une :

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si par fois elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu ;
Car à bien compter son âge,
Elle doit avoir. . . . *vécu*
Avec ce grand personnage.

Ce n'est pas-là le style de M. le comte de Schovalo. J'écris son nom comme nous le prononçons : car je ne saurais me faire aux doubles *W*, pour lesquels j'ai toujours eu la plus grande aversion, ainsi que pour le mot *françois*.

J'admire les gens qui m'attribuent cette *épître* : ils m'imputent de m'être donné des louanges qui sont pardonnables à l'amitié de M. Schovalo, mais qui seraient assurément très-ridicules dans ma bouche.

J'ai lu par hasard des nouvelles à la main, nº. 25; dont l'auteur prétend que je me suis caché sous le nom de M. de Schovalo; il pourrait dire aussi que je me cache tous les jours sous le nom du roi de Prusse, qui fait des choses non moins étonnantes en notre langue, & sous celui de l'impératrice de Russie, qui écrit en prose, comme son chambellan en vers. Les fadaises insipides dont tant de petits Welches nous inondent, croyant être de vrais Français, sont bien loin d'égaler les chefs-d'œuvre étrangers dont je vous parle, c'est que ces petits Welches n'ont que des mots dans la tête, & que ces génies du nord pensent solidement.

J'emploie le double W pour les Welches : il faut être barbare avec eux.

Les minces écrivains de nouvelles & d'inutilités, m'imputent une Lettre d'un ecclésiastique sur les jésuites, & je ne sais quel *Taureau blanc*. Je vous assure que je ne me mêle point des jésuites; je suis comme le pape, je les ai pour jamais abandonnés, excepté père Adam que j'ai toujours chez moi. A l'égard des taureaux, blancs ou noirs, je m'en tiens à ceux que j'élève dans mes étables, & avec lesquels je laboure. Il y a soixante ans que je suis un peu vexé, & je m'en console dans ma chaumière, pratiquant *quid faciat lætas segetes*. J'ai sur-tout *lætum animum*, malgré la cabale qui croit m'affliger, & dont je me moquerai tant que j'aurai un souffle de vie, &c.

QUELQUES PETITES HARDIESSES DE M. CLAIR,

A l'occasion d'un panégyrique de Saint Louis.

En lisant le panégyrique de saint Louis, prononcé par M. Mauri, devant notre illustre académie, je croyais, à l'article des Croisades, entendre ce Cucupiètre ou Pierre l'hermite, changé en Démosthène & en Cicéron. Il donne presque envie de voir une croisade. J'avoue que je ne serais pas fâché qu'on en fît une contre l'empire ottoman. J'aime l'église grecque; elle est la mère de l'église latine. J'ai ouï dire qu'il y a quelques princes qui, dans l'occasion, s'uniraient pour relever (non pas trop haut, mais sur ses pieds) le patriarche de Constantinople, écrasé par le muphti. Je verrais avec plaisir la belle Grèce, la patrie d'Alcibiade & d'Anacréon, délivrée de son long esclavage. Il serait doux de souper dans Athènes libre avec Aspasie & Périclès, au sortir d'une tragédie de Sophocle.

Mais pour aller faire la guerre vers Immaüs & Corozaïm, je confesse que ce n'est pas mon goût.

Tous les premiers historiens des croisades semblent mordus des mêmes tarentules que les croisés. Il semble, à les entendre, qu'on rendait un service important à Dieu, en abandonnant la culture des terres les plus fertiles de l'occident, en portant son or &

ſon argent dans un pays aride, en viſitant les ſaints lieux ſur un cheval de charrette avec ſa maîtreſſe en croupe, & en ſe faiſant tuer par des Turcs & par des Sarrazins, à dix-huit cents lieues de ſa patrie.

De droit, on n'en avait aucun. Quelle fut donc l'origine de cette fureur épidémique qui dura deux cents années, & qui fut toujours ſignalée par toutes les cruautés, toutes les perfidies, toutes les débauches, toute la démence dont la nature humaine eſt capable?

L'arme pietoſe e'l capitano, che grand ſepolcro liberò di Chriſto col ſenno e con la mano eſt fort bon dans un poëme épique; mais il n'en eſt pas de même dans l'hiſtoire, telle que le *ſenno* l'exige aujourd'hui.

Je haſarde de dire avec ſoumiſſion, & en me trompant peut-être, que les papes conçurent ce vaſte & hardi deſſein de tranſporter l'Europe militaire en Aſie. Les pélerinages étaient fort à la mode; ils avaient commencé dans l'orient à la Mecque, où les ſavans arabes prétendaient qu'Abraham & Iſmaël étaient enterrés. On avait imité ces émigrations paſſagères dans l'occident. On allait viſiter à Rome les tombeaux de ſaint Pierre & de ſaint Paul, dont les corps repoſent dans cette ville, ſelon les ſavans occidentaux; mais l'opinion répandue depuis très-long-temps parmi les chrétiens, que le monde allait finir, avait, depuis près de cent ans, détourné les fidelles du pélerinage de Rome au pélerinage de Jéruſalem. Le tombeau de Jéſus-Chriſt l'emportait, comme de raiſon, ſur le tombeau de ſes diſciples, quoiqu'après tout la ſaine

critique n'ait pas plus de preuve démonstrative de l'endroit précis où notre Seigneur fut enseveli, que de celui où gît le corps d'Abraham.

Le monde ne finissant point, & les Turcs maîtres de Jérusalem, rançonnant les pélerins, ces pieux voyageurs latins se plaignirent non seulement des Turcs qui leur faisaient payer trop cher leur dévotion, mais encore plus des Arabes qui les dépouillaient, & beaucoup plus des Grecs chrétiens qui ne les assistaient pas à leur retour par Constantinople. Car les malheureux & les imprudens s'irritent plus contre leurs frères qui ne les secourent pas, que contre les ennemis qui les dépouillent.

Le premier qui imagina d'armer l'occident contre l'orient, sous prétexte d'aider les pélerins & de délivrer les saints lieux, fut ce pape Grégoire VII, ce moine si audacieux, cet homme si fourbe à la fois & si fanatique, si chimérique & si dangereux, cet ennemi de tous les rois, qui établit sa chaire de saint Pierre sur des trônes renversés. On voit par ses lettres qu'il s'était proposé de faire publier une croisade contre les Turcs; mais cette croisade devait nécessairement être dirigée contre l'empire chrétien de Constantinople. On ne pouvait rétablir l'église latine en Asie que sur les ruines de la grecque, sa rivale éternelle, & on ne pouvait écraser cette église qu'en prenant Constantinople.

Urbain II eut le même dessein. C'est cet Urbain II qui aggrava la persécution commencée par Grégoire VII contre le grand & infortuné empereur

Henri IV. C'eſt lui qui arma le fils contre le père; & qui ſanctifia ce crime. C'eſt lui qui, né ſujet du roi de France Philippe I, oſa excommunier ſon ſouverain, dans la France même où il prêcha la croiſade.

Le deſſein était ſi bien pris de s'emparer de Conſtantinople, que l'évêque Monteil, légat du pape & guerrier, voulut abſolument qu'on commençât l'expédition par le ſiége de cette capitale, & qu'on exterminât les chrétiens grecs avant d'aller aux Turcs. Le comte Bohemondo, qui était dans le ſecret, n'eut jamais d'autre avis. Hugues, frère du roi de France, n'ayant ni troupes ni argent, ayant hautement ſoutenu ce projet, fut aſſez imprudent pour aller faire une viſite à l'empereur Alexis Comnène qui le fit arrêter, & qui eut enſuite la généroſité de le relâcher. Enfin ce Goffreddo, qui n'était point du tout le chef des croiſés, comme on l'a cru, attaqua les fauxbourgs de la ville impériale *col ſenno e con la mano*, pour ſon premier exploit; mais trop heureux de faire ſa paix avec l'empereur, il obtint enfin la permiſſion d'aller à Jéruſalem, dont le comte de Toulouſe & le prince de Tarente lui ouvrirent le chemin par la priſe, ou plutôt par la ſurpriſe d'Antioche. En un mot, le but de cette croiſade était ſi bien de ſe ſaiſir de l'empire grec, que les croiſés s'en emparèrent en 1204, & en furent les maîtres pendant environ cinquante ans.

Si tout cela fut juſte, je m'en rapporte à Grotius, *de jure belli & pacis.*

Alors les papes ſe virent élevés à ce point de gran-

deur dont les califes descendaient. Ces califes avaient commencé par porter le glaive & l'encensoir : les papes qui commencèrent par l'encensoir, se servirent ensuite du glaive des princes. S'ils s'en étaient armés eux-mêmes, ils auraient peut-être, à l'aide du fanatisme de ces temps, réuni sous leurs lois les empires d'orient & d'occident, du même bras dont ils terrassaient Henri IV, Fréderic Barberousse & Fréderic II; mais ils restèrent dans Rome & ils ne combattirent qu'avec des bulles.

On sait comment les Grecs chassèrent les Latins, & reprirent leur malheureux empire : on sait comment les musulmans exterminèrent tous les croisés dans l'Asie mineure & dans la Syrie. Il ne resta de ces multitudes de barbares émigrans, que quelques ordres religieux qui firent vœu au Dieu de paix de verser le sang humain.

Ce fut dans ces circonstances que saint Louis eut le malheur de faire le même vœu à Paris dans un accès de fièvre, pendant lequel il crut entendre une voix céleste qui lui ordonnait d'entreprendre une croisade. Il devait bien plutôt écouter la véritable voix céleste, celle de la raison, qui lui ordonnait de rester chez lui; de continuer à faire fleurir dans son royaume l'agriculture, le commerce & les lois; d'être le père de son peuple & l'arbitre de ses voisins. Il jouissait de cette gloire; & s'il voulait conquérir, il pouvait être plus à propos de prendre la Guienne que d'aller lui-même se faire prendre en Egypte, en appauvrissant & en dépeuplant son royaume.

ſans doute : ce grand roi n'en commettra pas une ſeconde. Mais qu'il ſera étonné quand vous lui apprendrez qu'il retourne encore en Afrique ; qu'il fait encore une croiſade plus funeſte que la première, puiſqu'elle coûta à la France le meilleur de ſes rois & le plus grand-homme de l'Europe. Ce n'eſt plus en Egypte qu'il porte la guerre, c'eſt à Tunis. Et pour qui va-t-il faire cette guerre funeſte ? pour un de ſes frères, à la vérité ; mais pour un uſurpateur, pour un barbare ſouillé lâchement du ſang de Conradin, légitime héritier des deux Siciles, & du duc d'Autriche ; pour un monſtre (appelons les choſes par leur nom, ſi nous eſpérons d'effrayer les tyrans), pour un monſtre qui fit ſervir la religion & la juſtice, le pape & les bourreaux au ſupplice de deux têtes couronnées, innocentes & reſpectables.

Ce Charles d'Anjou réclamait un petit ſubſide que lui devait le roi de Tunis ; & dans la vue de recouvrer ce peu d'argent pour Naples, on chargea la France d'impôts ſi accablans, que le peuple fit entendre partout ſes cris de douleur, & que tout le clergé refuſa long-temps de payer.

Charles d'Anjou fit accroire à ſon frère que le roi de Tunis voulait ſe faire chrétien, & qu'il n'attendait que l'armée françaiſe pour déclarer ſa converſion. Saint Louis partit ſur cette étrange eſpérance.

Il voulait de Tunis aller vers la Paleſtine ; il n'y avait plus de chrétiens dans ce triſte pays, nul reſte de ces multitudes innombrables, ſinon quelques eſclaves qui avaient renoncé à leur religion.

Le

Le fameux Bondocdar (*), autrefois l'un des émirs qui avaient le plus servi aux défaites de saint Louis, était soudan de Damas, de la Syrie & de l'Egypte. Ses armées montaient, dit-on, à trois cent mille hommes: il avait toujours été vainqueur. Nos chroniqueurs en parlent comme d'un brigand; tous les Orientaux le regardent comme un héros égal aux Saladins, aux Omar, aux Alexandres.

C'était contre ce grand-homme que saint Louis avait le courage d'aller combattre sur les ossemens de deux millions de croisés morts en Syrie, avec une faible armée déjà découragée par les défaites de celles qui l'avaient précédée; il n'eut pas le malheur de parvenir jusqu'à Bondocdar; il mourut de la peste sur les

(*) *N. B. Velli* dans son histoire de France, fait dire à ce *Bondocdar* « qu'il aimait mieux un petit nombre de gens » sobres; qu'une multitude d'efféminés : vils esclaves, » plus propres à briller dans l'obscurité des tavernes & » des ruelles, que dans les nobles champs du dieu Mars. » Il n'est guère probable qu'un soudan ait tenu un tel discours; qu'il ait parlé du dieu Mars, des tavernes, & des ruelles, que les musulmans ne connaissaient pas. Il n'y avait point chez eux de tavernes, encore moins de ruelles. L'abbé *Velli* lui prête son langage, ou plutôt le langage des écrivains des charniers du temps de Louis XIII. Il y a des morceaux bien faits dans *Velli*; on lui doit des éloges & de la reconnaissance, mais il faudrait avoir le style de son sujet; & pour faire une bonne histoire de France, il ne suffirait pas d'avoir du discernement & du goût, il faudrait assembler long-temps tous ses matériaux à Paris, & aller faire imprimer son ouvrage en Hollande.

ſables de l'Afrique, & laiſſa ſon royaume dans la déſolation & dans la pauvreté : quels ſentimens doit-il inſpirer ? il faut le révérer à jamais, le chérir, l'admirer & le plaindre (*).

Nous avons parlé des guerres de ce prince infortuné : parlons des lois de ce prince juſte ; on lui attribue une pragmatique ſanction, & les établiſſemens qui portent ſon nom. Mais comment n'avons-nous pas du moins une copie authentique & légale de ces deux fameuſes pièces, quand nous en avons de ſes ſimples ordonnances ? comment peut-on croire que ſaint Louis ait cité le code & le digeſte qui n'étaient nullement connus de ſon temps en France ?

On ſe fonde ſur l'opinion commune qui lui attribua ces lois pluſieurs années après ſa mort. Mais n'a-t-on pas imputé au cardinal de Richelieu le teſtament ridicule qui deshonorait ſa mémoire, s'il était de lui, & qu'on n'a reconnu que trop tard pour n'être pas ſon ouvrage ?

A Dieu ne plaiſe que Saint Louis ait fait un code où l'on ordonnait de brûler vive une pauvre femme qui recelait un petit vol pour lequel le voleur était pendu :

Qu'il ait privé les enfans de la ſucceſſion mobiliaire

(*) *Velli* dit « que ſaint Louis ſongeait à rendre ſon fils » Philippe digne du premier ſceptre du monde. » Cela n'eſt pas poli pour l'empereur, ni pour l'impératrice de Ruſſie, ni pour le grand-ſeigneur, ni pour le grand-mogol, ni pour l'empereur de la Chine. Le ſceptre de la France était un très-beau ſceptre, mais la modeſtie l'aurait embelli encore.

d'un père mort, malheureusement sans être confessé, après huit jours de maladie:

Qu'il ait fait arracher les yeux à ceux qui emblent un cheval:

Qu'il ait permis qu'on excommuniât pour dettes:

Qu'il ait condamné à la corde tout gentilhomme qui se serait sauvé de prison:

Qu'on coupât le poing au fabricant qui vendrait du drap trop étroit.

Ce sont là des lois de Dracon, & non des lois de saint Louis; n'outrageons point sa mémoire jusqu'à l'en croire l'auteur.

Défions-nous de tout ce qu'on a écrit dans ces temps d'ignorance & de barbarie. Comparons un moment ces nuits de ténèbres à nos beaux jours; comparons la multitude de nos florissantes villes avec ces prisons qu'on appelait fertés, châtels, roches, basties, bastilles; nos arts perfectionnés à la disette de tous les arts; la politesse à la grossièreté; les scandales sanglans & abominables de Rome à la paix, à la décence, à la politique circonspecte qui rendent aujourd'hui le séjour de Rome délicieux; l'absurde atrocité anglaise au siècle de Newton; la raison humaine perfectionnée à l'instinct humain abruti; nos mœurs douces & polies aux mœurs agrestes & féroces. Saint Louis en sera plus grand pour s'être élevé dans ses domaines peu étendus, au-dessus de la fange où l'Europe était plongée. Mais nous en serons plus heureux en considérant que nous n'avons été que des barbares dans un si grand nombre de siècles, & que nous ne le sommes plus.

FRAGMENT

D'UNE LETTRE

SOUS LE NOM DE M. DE MORZA, A M. ***

1772.

VOTRE Paulian, Monſieur, eſt auſſi ignoré dans Paris que les tragédies & les comédies de l'année paſſée, les oraiſons funèbres faites dans ce ſiècle, les almanachs des muſes, & la foule innombrable des autres fadaiſes dont la preſſe eſt ſurchargée. Ce n'eſt pas ſeulement la rage d'un fanatiſme imbécille qui met la plume à la main de ces gens-là, c'eſt une autre eſpèce de rage, qui eſt le réſultat de la misère, de la faim, de la répugnance pour un métier honnête, & de cet orgueil ſecret qui ſe mêle aux ſentimens les plus bas. Nous en avons un bel exemple dans cet homme nommé Sabotier, natif de Caſtres. Il ne tenait qu'à lui d'être un bon perruquier, comme ſon père; il s'eſt fait abbé, & vous ſavez ce qu'il eſt devenu. Après avoir été chaſſé de Toulouſe & mis au cachot à Strasbourg, il ſe procura, je ne ſais comment, une entrée dans la maiſon de M. Helvetius; & la première choſe qu'il fit, après la mort de ſon bienfaiteur & de ſon maître, fut de le déchirer, non pas à belles dents, mais à très-vilaines dents, dans un de ces dictionnaires de calomnies intitulé *les Trois-Siècles*, ouvrage

de la haine & de l'envie de quelques prétendus gens de lettres décrédités, qui eurent la bassesse de s'associer avec lui ; & savez-vous, Monsieur, quel prétexte ils inventèrent pour justifier cette œuvre d'iniquité ? celui de défendre la religion chrétienne. C'est sous ce masque sacré que cette petite troupe de démons voulut paraître en anges de lumière.

Il est bon, Monsieur, de savoir quels sont ces apôtres ; le public un jour les connaîtra tous : en attendant je vous dirai que dans un de mes voyages j'ai vu entre les mains de M. de V..... un extrait & un commentaire de Spinosa, écrit tout entier de la main de ce malheureux Sabotier. C'est un *in*-4°. de 57 pages, intitulé « Analyse de Spinosa, où l'on » expose les causes & les motifs de l'incrédulité de ce » philosophe. » Le manuscrit commence par ces mots, *Spinosa était fils d'un juif marchand*, & finit par ceux-ci, *adieu baptisabit*. Il est accompagné d'un recueil de petites pièces de vers de M. l'abbé, dignes des étrennes de la Saint Jean & des lieux honnêtes où ce saint homme les a faits. Tout cela est écrit de la main de M. l'abbé Sabotier & signé de lui. Des personnes que ce confesseur avait insultées dans son dictionnaire des Trois-siècles, envoyèrent ce manuscrit à M. de V....., espérant qu'il le dénoncerait au ministre qui veille sur la littérature, & qu'il obtiendrait qu'on fît de ce confesseur un martyr ; mais M. de V..... n'était pas homme à descendre à une telle vengeance ; & celui qui avait tiré l'abbé Desfontaines de bicêtre, ne pouvait s'avilir jusqu'à persécuter le petit abbé commentateur.

Vous connaissez, Monsieur, la fameuse réponse de Desfontaines à M. le comte d'Argenson : *Monseigneur, il faut que je vive.* Il faut que l'abbé Sabotier vive aussi ? mais je conseillerais à tous les malheureux qui croient vivre de brochures, soit contre les beaux arts, soit contre le gouvernement, de lire avec attention ces vers du Pauvre Diable :

Prête l'oreille à mes avis fidelles.
Jadis l'Egypte eut moins de sauterelles,
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus soi-disant beaux esprits,
Qui, dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles ;
Tous l'un de l'autre ennemis obstinés ;
Mordus, mordans ; chansonneurs, chansonnés ;
Nourris de vent au temple de mémoire ;
Peuple croté qui dispense la gloire.
J'estime plus ces honnêtes enfans,
Qui, de Savoie arrivent tous les ans,
Et dont la main légèrement essuie
Ces longs canaux engorgés par la suie :
J'estime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai besoin ;
Le cordonnier qui vient de ma chaussure
Prendre à genoux la forme & la figure,
Que le métier de tes obscurs Frérons, &c.

LETTRE

SUR LA PRÉTENDUE COMÊTE.

A Grenoble, ce 17 mai 1773.

Quelques Parisiens qui ne sont pas philosophes, & qui, si on les en croit, n'auront pas le temps de le devenir, m'ont mandé que la fin du monde approchait, & que ce serait infailliblement pour le 20 du mois de mai où nous sommes.

Ils attendent ce jour-là une comète qui doit prendre notre petit globe à revers, & le réduire en poudre impalpable, selon une certaine prédiction de l'académie des sciences qui n'a point été faite.

Rien n'est plus probable que cet évènement. Car Jacques Bernoulli, dans son traité de la comète, prédit expressément que la fameuse comète de 1680 reviendrait avec un terrible fracas le 17 mars 1719; il nous assura qu'à la vérité sa perruque ne signifierait rien de mauvais, mais que sa queue serait un signe infaillible de la colère du ciel. Si Jacques Bernoulli se trompa, ce n'est peut-être que de cinquante-quatre ans & trois jours.

Or, une erreur aussi peu considérable étant regardée comme nulle dans l'immensité des siècles par tous les géomètres, il est clair que rien n'est plus raisonnable que d'espérer la fin du monde pour le 20 du présent mois de mai 1773, ou dans quelque autre année.

Si la chose n'arrive pas, ce qui est différé n'est pas perdu.

Il n'y a certainement nulle raison de se moquer de M. Trissotin, tout Trissotin qu'il est, lorsqu'il vient dire à madame Philaminte :

Nous l'avons cette nuit, Madame, échappé belle.
Un monde auprès de nous en passant tout du long,
Est chu tout au travers de notre tourbillon :
Et s'il eût en passant rencontré notre terre,
Elle eût été brisée en morceaux comme verre.

Une comète peut à toute force rencontrer notre globe dans la parabole qu'elle peut parcourir. Mais alors qu'arrivera-t-il ? ou cette comète aura une force égale à celle de la terre, ou plus grande, ou plus petite. Si égale, nous lui ferons autant de mal qu'elle nous en fera, la réaction étant égale à l'action ; si plus grande, elle nous entraînera avec elle ; si plus petite, nous l'entraînerons.

Ce grand évènement peut s'arranger de mille manières, & personne ne peut affirmer que la terre & les autres planètes n'aient pas éprouvé plus d'une révolution, par l'embarras d'une comète rencontrée dans leur chemin.

Le grand Newton nous a donné de plus fortes alarmes que M. Trissotin ; car il a prétendu que la comète de 1680, s'étant approchée du soleil, à la distance d'un demi-diamètre de cet astre, dut acquérir une chaleur deux mille fois plus forte que celle du fer embrasé ; M. le Monnier dit trois mille. Mais,

suppósons que cette comète eût été de fer, pourquoi aurait-elle acquis, à cent cinquante mille lieues du soleil, une chaleur deux ou trois mille fois plus forte que le fer ne peut en acquérir dans nos forges ? Les solides comme les fluides ont chacun leur dernier degré de chaleur qui ne peut augmenter. L'eau bouillante ne peut jamais s'échauffer davantage ; l'huile de même, les métaux de même. Le fer, le cuivre, qui coulent dans nos forges en fleuves de feu, ne s'embrasent jamais plus que leur nature ne comporte. Le feu d'une forge est le même que celui du soleil. Cet astre étant plus grand embrasera les corps plus vîte ; mais il ne les embrasera pas avec une plus grande intensité que celle qu'ils peuvent souffrir.

Newton dans son calcul a supposé que l'embrasement du fer pourrait augmenter, & a calculé suivant cette hypothèse. Mais comment un corps, quel qu'il soit, passant rapidement à cent cinquante mille lieues du soleil, peut-il s'embraser deux mille fois plus que le fer qui est pénétré de feu dans une fournaise ardente, & qui est parvenu à son dernier degré de chaleur ? Il semble que Newton pouvait réserver cette aventure de l'inflammation pour son commentaire de l'Apocalypse.

Quant au retour des mêmes comètes, c'est une opinion très-raisonnable, mais elle n'est pas démontrée. Elle est si peu démontrée, qu'excepté M. Clairaut, tous ceux qui ont prédit leur apparition ont été pris pour dupes.

Il est beau, sans doute, d'en savoir assez pour se

trompet ainſi ; mais attendons encore quelques milliers de ſiècles pour avoir la démonſtration.

Nous ſommes parvenus lentement à connaître quelque choſe de la nature ; la poſtérité achevera le reſte lentement.

On prétend que les anciens ſavaient comme nous que les comètes ſont des planètes qui ont un cours régulier autour du ſoleil ; & on cite en preuve des Pythagores, des Philolaüs, des Sénèques, des Plutarques, &c. &c.

Oui, ils le ſavaient d'une ſcience confuſe, incertaine, qui n'était point une ſcience ; ils connaiſſaient la circulation des comètes, comme Hippocrate connaiſſait la circulation du ſang, ſans l'avoir définie, ſans l'avoir prouvée, ſans l'avoir enſeignée.

Jamais il n'y eut aucune école qui enſeignât méthodiquement la courſe de la terre, des autres planètes & des comètes, autour du ſoleil dans leurs orbites ; c'était un ſoupçon jeté au haſard, une idée philoſophique tombée dans quelques têtes, & non développée. C'eſt à-peu-près ainſi que Bacon avait annoncé une gravitation, une attraction univerſelle ; les vrais inventeurs ſont ceux qui prouvent.

M. le Monnier, dans ſes *Inſtitutions aſtronomiques*, a raiſon de citer Sénèque le philoſophe, qui dit : *non exiſtimo cometem ſubitaneum eſſe ignem, ſed inter opera æterna naturæ.* Je ne crois pas les comètes des feux ſubitement allumés, mais des ouvrages éternels de la nature.

Il faut louer, honorer Sénèque d'avoir deviné que

le temps viendrait où la postérité serait étonnée que son siècle eût ignoré des choses si simples. *Veniet tempus quo posteri tam aperta nos nescisse mirabuntur.* Mais cela même prouve que de son temps on n'en savait rien.

C'était le sort des Sénèques de prédire l'avenir par de simples conjectures, d'une manière toute contraire à celle des autres prophètes. Sénèque le tragique prédit ainsi, dans un chœur de son Thieste, la découverte d'un nouveau monde. Mais si on voulait en inférer que Sénèque doit partager avec le Génois Colombo la gloire de la découverte, on serait non-seulement injuste, on serait ridicule.

Nous ne trouverons point dans Plutarque de témoignage plus fort en faveur de l'antiquité que dans Sénèque. « Quelques (*) pythagoriciens, dit-il, pensent qu'une comète est un astre qui ne se montre » qu'après un certain temps. D'autres assurent qu'une » comète n'est qu'un effet de la vision, comme les » apparences de ce qu'on voit dans un miroir. Anaxa» gore & Démocrite disent que c'est un concours » d'étoiles, mêlant leur lumière ensemble. Aristote » prétend que c'est une exhalaison du sec enflammé, » &c. ».

Or, je demande si l'exhalaison du sec, les apparences du miroir, & le concours des deux lumières, donnent une idée bien nette de la théorie des comètes ?

(*) Des opinions des philosophes, liv. XIII.

L'opinion du peuple de Paris, qu'une comète qui apparaîtrait le 20 ou le 21 de mai 1773, nous amènerait la fin du monde, a quelque chose de plus positif que le discours de Plutarque : mais cette idée n'est pas neuve. Il y a long-temps que les gens qui savaient comment le monde a été fait, savaient aussi comment il devait finir. Jupiter lui-même dit, dès le premier livre des Métamorphoses, que le monde doit périr par le feu.

Esse quoque in fatis reminiscitur adfore tempus
Quo mare, quo tellus, corruptaque regia cœli,
Ardeat, & mundi moles operosa laboret.

Mais Jupiter ne dit point que ce sera l'effet d'une comète. Cette idée de la fin du monde dura depuis Jupiter jusqu'à notre treizième siècle. Nos moines en profitèrent. On sait que plus d'un acte de donation à ces pauvres gens commençait par ces mots : « La fin » du monde étant proche, & moi N.... ne voulant » pas être rangé parmi les boucs, je donne pour le » remède de mon ame, &c. &c. » ; mais les comètes n'eurent aucune part à ces dévotions.

Le Jacq Pudding qui prédit à Londres, en 1756, un tremblement de terre, & la destruction de la ville, ne mit aucune comète de moitié avec lui dans le parti, & cependant le peuple épouvanté sortit de la ville au jour marqué par ce mage.

Les Parisiens ne déserteront pas leur ville le 20 mai ; ils feront des chansons, & on jouera la comète & la fin du monde à l'opéra comique, &c. &c.

DISCOURS

DE

M[e] BELLEGUIER,

ANCIEN AVOCAT,

Sur le texte proposé par l'université de la ville de Paris, pour le sujet du prix de l'année 1773.

AVIS DE L'ÉDITEUR.

L'UNIVERSITÉ de Paris était dans l'uſage de diſtribuer annuellement un prix pour un diſcours latin. Un recteur de cette univerſité, nommé Cogé, imagina de propoſer pour matière cette queſtion :

Non magis Deo quàm regibus infenſa eſt iſta quæ vocatur hodiè philoſophia.

Son intention était de prouver que la philoſophie n'eſt pas moins l'ennemie des rois que de Dieu; mais l'équivoque du mot *magis* pouvait ſignifier tout le contraire. On ſe moqua beaucoup du recteur & de ſon amphibologie. On le compara à Balaam qui, parti avec le projet de maudire les Iſraélites, les combla au contraire de bénédictions. Voltaire ne pouvait manquer de ſaiſir cette occaſion de venger la philoſophie; il fit, ſous le nom de l'avocat Belleguier, le diſcours ſuivant.

DISCOURS

DE Mᵉ BELLEGUIER.

Je ne compose pas pour le prix de l'université : je n'ai pas tant d'ambition ; mais ce sujet me paraît si beau & si bien énoncé, que je ne puis résister à l'envie d'en faire mon thème.

Non, sans doute, la philosophie n'est & ne peut être l'ennemie de Dieu ni des rois, s'il est permis de mettre des hommes à côté de l'être éternel & suprême. La philosophie est expressément l'amour de la sagesse ; ce serait le comble de la folie d'être l'ennemi de Dieu qui nous donne l'existence, & des rois qui nous sont donnés par lui pour rendre cette existence heureuse, ou du moins tolérable. Osons d'abord dire un petit mot de Dieu, nous parlerons ensuite des rois. Il y a l'infini entre ces deux objets.

De Dieu.

Socrate fut le martyr de la divinité, & Platon en fut l'apôtre. Zaleucus, Carondas, Pythagore, Solon, & Locke, tous philosophes & législateurs, ont recommandé dans leurs lois l'amour de Dieu & du gouvernement sous lequel il nous a fait naître. Les beaux vers du véritable Orphée, que nous trouvons épars dans Clément d'Alexandrie, parlent de la grandeur de Dieu avec sublimité. Zoroastre l'annonçait à la Perse, & Confutzée à la Chine. Quoi qu'en ait dit l'ignorance, appuyée de la malignité, la philosophie

fut dans tous les temps la mère de la religion pure & des lois ſages.

S'il y eut tant d'athées chez les Grecs trop ſubtils, & chez les Romains leurs imitateurs, n'imputons qu'à des menteurs publics, avares, cruels & fourbes, aux prêtres de l'antiquité, l'excès monſtrueux où ces athées tombèrent. Les uns nièrent la divinité, parce que les ſacrificateurs la rendaient odieuſe, & que les oracles la rendaient ridicule. Les autres, comme les épicuriens, indignés du rôle qu'on faiſait jouer aux dieux dans le gouvernement du monde, prétendaient qu'ils ne daignaient pas ſe mêler des miſérables occupations des hommes. Le char de la fortune allait ſi mal, qu'il parut impoſſible que des êtres bienfaiſans en tinſſent les rènes. Epicure & ſes diſciples, d'ailleurs aimables & honnêtes gens, étaient ſi mauvais phyſiciens, qu'ils avouaient ſans difficulté qu'il y a un dieu dans le ſoleil & dans chaque planète; mais ils croyaient que ces dieux paſſaient tout leur temps à boire, à ſe réjouir, & à ne rien faire. Ils en faiſaient des chanoines d'Allemagne.

Les véritables philoſophes ne penſaient pas ainſi. Les Antonins ſi grands ſur le trône du monde alors connu, Epictète dans les fers, reconnaiſſaient, adoraient un Dieu tout-puiſſant & juſte; ils tâchaient d'être juſtes comme lui.

Ils n'auraient pas prétendu, comme l'auteur du *Syſtême de la nature*, que le jéſuite Néedham avait créé des anguilles, & que Dieu n'avait pas pu créer l'homme. Néedham ne leur eût pas paru philoſophe, &

& l'auteur du *Systême de la nature* n'eût été regardé que comme un discoureur par l'empereur Marc-Antonin.

L'astronome qui voit le cours des astres établi selon les lois de la plus profonde mathématique, doit adorer l'éternel géomètre. Le physicien qui observe un grain de blé ou le corps d'un animal, doit reconnaître l'éternel artisan. L'homme moral qui cherche un point d'appui à la vertu, doit admettre un être aussi juste que suprême. Ainsi Dieu est nécessaire au monde en tout sens; & l'on peut dire avec l'auteur de l'épître au griffonneur du plat livre des *Trois imposteurs* :

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Je conclus de-là que *ista quæ vocatur hodiè philosophia*, cette qu'on nomme aujourd'hui philosophie, est le plus digne soutien de la divinité, si quelque chose peut en être digne sur la terre. Le ciel me préserve de faire des phrases pour énerver une vérité si importante.

Du Gouvernement.

Les philosophes qui ont reconnu un Dieu, & les sophistes qui l'ont nié, ont tous, sans aucune exception, avoué cette autre vérité reconnue de tout le monde, qu'un citoyen doit être soumis aux lois de sa patrie; qu'il faut être bon républicain à Venise & en Hollande, bon sujet à Paris & à Madrid; sans quoi ce monde serait un coupe-gorge, comme il l'a été

trop ſouvent, grâces à ceux qui n'étaient pas philoſophes.

Lorſque l'ancien parlement de Paris & l'univerſité de Paris vinrent reconnaître à genoux l'anglais *Henri V* pour roi de France; qui fut fidèle à ſon roi légitime?... Gerſon, le philoſophe Gerſon, l'honneur éternel de l'univerſité; cet homme qui oſoit s'oppoſer d'un main aux fureurs de quatre antipapes également coupables, & préſenter l'autre pour relever, s'il le pouvait, le trône renverſé de ſon maître. Il mourut à Lyon dans un exil qui le rendait encore plus vénérable aux ſages, tandis que ſes confrères les théologiens, arrachés à leur ſaint miniſtère par la rage des guerres civiles, faiſaient leur cour aux Anglais, & n'en recevaient que des mépris, des outrages, & des chaînes.

Hélas! était-il bien occupé des propriétés de la matière, de l'antiquité du monde, & des lois de la gravitation, celui qui juſtifia, qui canoniſa publiquement le meurtre abominable du duc d'Orléans, frère de Charles VI le bien aimé? C'était un docteur en théologie; c'était Jean Petit, très-dévot à la Vierge, pour laquelle il avait compoſé une prière dans le goût de l'oraiſon des trente jours. Etaient-ils platoniciens ou académiciens, ou ſtratoniciens, ceux qui, ſous le même règne, firent rejaillir ſur le dauphin le ſang de deux maréchaux de France, & qui maſſacrèrent dans les rues de Paris trois mille cinq cents gentilhommes? On les nommait les *Maillotins*, les *Cabochiens*. Ce n'eſt pas-là une ſecte de philoſophie.

Si lorſqu'on brûla vive dans Rouen, l'héroïne champêtre qui ſauva la France, il s'était trouvé dans la faculté de théologie un philoſophe, il n'eût pas ſouffert que cette fille, à qui l'antiquité eût dreſſé des autels, fût brûlée vive dans un bûcher élevé ſur une plate-forme de dix pieds de haut, afin que ſon corps jeté nu dans les flammes pût être contemplé du bas en haut par les dévots ſpectateurs. Cette exécrable barbarie fut ordonnée ſur une requête de la ſacrée faculté, par ſentence de Cauchon, évêque de Beauvais, de frère Martin, vicaire-général de l'inquiſition, de neuf docteurs de ſorbonne, de trente-cinq autres docteurs en théologie. Ces barbares n'auraient pas abuſé du ſacrement de la confeſſion, pour condamner la guerrière vengereſſe du trône au plus affreux des ſupplices; ils n'auraient pas caché deux prêtres derrière le confeſſionnal pour entendre ſes péchés, & pour en former contre elle une accuſation; ils n'auraient pas, comme on l'a déjà dit, été ſacrilèges pour être aſſaſſins.

Ce crime ſi horrible & ſi lâche ne fut point commis par les Anglais, il le fut uniquement par des théologiens de France, payés par le duc de Bedfort. Deux de ces docteurs, à la vérité, furent condamnés depuis à périr par le même ſupplice, quand Charles VII fut victorieux; mais la plus belle expiation de la ſorbonne fut ſon repentir & ſa fidélité pour nos rois, quand les conjonctures devinrent plus favorables.

Je paſſe à regret aux horreurs de la ligue contre Henri III & le grand Henri IV. Ces temps, depuis

François II, furent abominables; mais il est doux de pouvoir dire que le philosophe Montagne, le philosophe Charon, le philosophe chancelier de l'Hospital, le philosophe de Thou, le philosophe Ramus, ne trempèrent jamais dans les factions. Leur vertu demande grâce pour leur siècle.

La journée de la Saint-Barthelemi, dont la mémoire durera autant que le monde, ne leur sera jamais imputée.

J'avouerai encore, si l'on veut, aux jésuites, éternels & déplorables ennemis du parlement & de l'université, que l'ancien parlement de Paris, qui n'était pas philosophe, commença un procès criminel contre Henri III, son roi, & nomma pour informer, les conseillers Courtin & Michon, qui n'étaient pas philosophes non plus.

Je ne dissimulerai point que le docteur Rose, le docteur Guincestre, le docteur Boucher, le docteur Aubri, le docteur Pelletier, condamnés depuis à la roue, furent les trompettes du meurtre & du carnage. On a souvent dit que le docteur Bourgoin fit descendre une statue de la sainte Vierge, pour encourager frère Jacques Clément au parricide; je l'accorde en gémissant. On me répète que soixante & dix docteurs de sorbonne déclarèrent, au nom du Saint-Esprit, tous les sujets déliés de leur serment de fidélité; j'en conviens avec horreur.

On me crie que dans le temps où Henri IV préparait son abjuration, & lorsque les citoyens présentèrent requête pour faire quelque accommodement

avec ce grand-homme, ce bon roi, ce conquérant & ce père de la France, toute la faculté de théologie assemblée, condamna la requête comme « inepte, » séditieuse, impie, absurde, inutile, attendu qu'on » connaît l'obstination de Henri le relaps ». La faculté déclare expressément tous ceux qui parlent d'engager le roi à professer la religion catholique, « parjures, séditieux, perturbateurs du royaume, hérétiques, fauteurs d'hérétiques, suspects d'hérésie, » sentant l'hérésie; & qu'ils doivent être chassés de » la ville, de peur que ces bêtes pestiférées n'infectent » tout le troupeau ».

Ce décret du premier novembre 1592, est tout au long dans le journal de Henri IV, page 260. Le respectable de Thou rapporte des décrets encore plus horribles, & qui font dresser les cheveux.

Bénissons les philosophes qui ont appris aux hommes qu'il faut prodiguer ses biens & sa vie pour son roi, fût-il de la religion de Mahomet, de Confucius, de Brama, ou de Zoroastre.

Mais je répondrai toujours que la sorbonne s'est repenti de ces écarts, & qu'on ne doit les imputer qu'au malheur des temps. Une compagnie peut s'égarer; elle est composée d'hommes : mais aussi ces hommes réparent leurs fautes. La raison, la saine doctrine, la modestie, la défiance de soi-même, reviennent se mettre à la place de l'ignorance, de l'orgueil, de la démence, & de la fureur. On n'ose plus condamner personne après avoir été si condamnable. On devient meilleur pour avoir été méchant. On est

l'édification d'une patrie dont on fut l'horreur & le ſcandale.

Les jéſuites ont fatigué la France du récit de tant de crimes : mais l'univerſité de ſon côté a reproché aux frères jéſuites d'avoir mis le couteau à la main de Jean Châtel, d'avoir forcé le grand Henri IV à dire au duc de Sully qu'il aimait mieux les rappeler & s'en faire des amis, que de craindre continuellement le poignard & le poiſon. Elle les a peints dans tous ſes procès contre eux, comme des ſoldats en robe, d'une puiſſance dangereuſe, comme des eſpions de toutes les cours, des ennemis de tous les rois, des traîtres à toutes les patries.

Combien de fois le docteur Arnaud, le docteur Boileau, le docteur Petit-Pied, & tant d'autres docteurs, n'ont-ils pas reproché à ces ci-devant *jéſuites*, la banqueroute de Séville, qui précéda d'un ſiècle la banqueroute de frère la Valette; leurs calomnies contre le bienheureux dom Juan de Palafox; & après huit volumes entiers de pareils reproches, ne leur ont-ils pas remis ſous les yeux la conſpiration des poudres, & trois jéſuites écartelés pour ce crime inconcevable? Les jéſuites en ont-ils été moins fiers? non; tout écraſés qu'ils ſont, il leur reſte trois doigts dont ils ſe ſervent pour imprimer dans Avignon que les docteurs de ſorbonne ſont des ignorans inſolens, & pour répéter en plagiaires ce que M. Deſlandes, de l'académie des ſciences, a mis en note dans ſon troiſième tome, page 299 (*) : « Que la ſorbonne eſt aujour-

(*) Hiſtoire critique de la philoſophie. Edit. de 1737.

» d'hui le corps le plus méprisable du royaume ».

Ces outrages, ces injures réciproques, n'ont rien de philosophique. Je dirai plus; elles n'ont rien de chrétien.

J'observerai avec la satisfaction d'un bon sujet, que dans les troubles de la fronde, non moins affreux peut-être que la conspiration des poudres, mais infiniment plus ridicules, ce ne fut ni Descartes, ni Gassendi, ni Pascal, ni Fermat, ni Roberval, ni Méziriac, ni Rohaut, ni Chapelle, ni Bernier, ni Saint-Evremont, ni aucun autre philosophe, qui mit à prix la tête du cardinal, premier ministre. Nul d'eux ne vola l'argent du roi pour payer cette tête; nul ne força Louis XIV & sa mère de s'enfuir du Louvre, & d'aller coucher sur la paille à Saint-Germain; nul ne fit la guerre à son roi, & ne leva contre lui le régiment des Portes-cochères, & le régiment de Corinthe, &c. &c.

Je conviendrai avec le jésuite, auteur du petit livre, *Tout se dira*, « que ces petites fautes commises » à bonne intention, l'étaient par maître Quatre-» hommes, maître Quatre-sous, maître Bitaud, » maître Pitaut, maîtres Boissau, Gratau, Marti-» nau, Boux, Crépin, Cullet, &c.... &c... » tous tuteurs des rois, & qui avaient acheté la tutelle : ils n'étaient pas philosophes. Ce n'est pas moi qui parle, c'est le jésuite, auteur de *Tout se dira*, & de l'*Appel à la raison*. Je ne sais s'il est plus philosophe que MM. Cullet & Crépin. Ce que je sais certainement avec l'Europe, c'est que tant que Gondi-Rets fut

archevêque de Paris, il fut vain, insolent, débauché, factieux, criminel de lèse-majesté. Quand il devint philosophe, il fut bon sujet, bon citoyen; il fut juste.

Je répondrai sur-tout aux détracteurs de l'ancien parlement de Paris, comme à ceux de l'université; je dirai : il se repentit, il fut fidèle à Louis XIV.

On a prétendu que Malagrida, & l'assassin du roi de Pologne, & ceux de deux autres grands princes, avaient une teinture de philosophie; mais à l'examen cette accusation a été reconnue fausse.

Enfin, si nous remontons du temps présent aux temps antérieurs, dans les autres pays de l'Europe, nous trouverons que la philosophie ne fut soupçonnée par personne de l'assassinat de Farnèse, duc de Parme, bâtard du pape Paul III; de l'assassinat de Galeas Sforze dans une église; de l'assassinat des Médicis dans une autre église, pendant l'élévation de l'eucharistie, afin que le peuple prosterné, ne vît pas le crime, & que Dieu seul en fût témoin.

La philosophie ne fut point complice des assassinats & des empoisonnemens nombreux, commis par le pape Alexandre VI, & par son bâtard César de Borgia. Allez jusqu'au pape Sergius III; je vous défie de trouver aucun philosophe coupable du moindre trouble pendant tant de siècles où l'Italie fut troublée sans cesse.

On a vendu dans les Etats d'Italie, appartenans au roi d'Espagne, cette fameuse bulle de la cruzade, qui moyennant deux réaux de plate, sauve une ame

du feu éternel de l'enfer, & permet à son corps de manger de la viande le samedi. On trafiquait de cette autre bulle de la componende, qui permet aux voleurs de garder une partie de ce qu'ils ont volé, pourvu qu'ils en mettent une partie en œuvres pies ; mais cette bulle vaut dix ducats. On achetait des dispenses de tout, à tout prix. Les Phrinés & les Gitons triomphaient depuis Milan jusqu'à Tarente. Les bénéfices, institués pour nourrir les pauvres, se vendaient publiquement pour nourrir le luxe ; & les bénéficiers employaient le stylet & la cantarella contre les bénéficiers qui leur dérobaient leurs Gitons & leurs Phrinés. Rien n'égalait les débauches, les perfidies, les sacrilèges de certains moines. Cependant Galilée, le restaurateur de la raison, démontrait tranquillement le mouvement de la terre & des autres planètes dans leurs orbites elliptiques, autour du soleil immobile dans sa place au centre du monde & tournant sur lui-même.

Oh l'homme dangereux ! oh l'ennemi de tous les rois & du grand-duc de Toscane & de la sainte église ! s'écrièrent les universités ; le monstre ! il ose prouver que c'est la terre qui tourne, tandis que le savant Josué assure formellement que le soleil s'arrêta sur Gabaon, & la lune sur Aïalon en plein midi !

Galilée ne fut pas brûlé ; le grand-duc le protégeait. Le saint office se contenta de le déclarer absurde & hérétique, sentant l'hérésie : il ne fut condamné qu'à garder la prison, à jeûner au pain & à l'eau, & à réciter le rosaire. Il récita sans doute son rosaire,

ce grand Galilée ! *Iſte qui vocabatur philoſophus.*

Tournez les yeux vers cette île fameuſe, long-temps plus ſauvage que nous-mêmes, habitée comme notre malheureux pays par l'ignorance & le fanatiſme, couverte comme la France du ſang de ſes citoyens, demandez-lui quel prodige l'a changée, pourquoi elle n'a plus de Fairfax, de Cromwell, & d'Ireton ? comment à ces guerres auſſi abominables que religieuſes, qui firent tomber la tête d'un roi ſur un échafaud, a ſuccédé une paix intérieure, qui n'eſt troublée que par des querelles au ſujet de l'élection de milord maire, ou du bilan de la compagnie des Indes, ou du numéro 45 ? L'Angleterre vous répondra : Grâces en ſoient rendues à Locke, à Newton, à Shaftesbury, à Collins, à Trenchard, à Gordon, à une foule de ſages, qui ont changé l'eſprit de la nation, & qui l'ont détourné des diſputes abſurdes & fatales de l'école, pour le diriger vers les ſciences ſolides.

Cromwell, à la tête de ſon régiment des frères rouges, portait la Bible à l'arçon de ſa ſelle, & leur montrait les paſſages où il eſt dit : « Heureux ceux qui » éventreront les femmes groſſes, & qui écraſeront » les enfans ſur la pierre » ! Locke & ſes pareils ne voulaient point qu'on traitât ainſi les femmes & les enfans. Ils ont adouci les mœurs des peuples ſans énerver leur courage.

La philoſophie eſt ſimple, elle eſt tranquille, ſans envie, ſans ambition ; elle médite en paix loin du luxe, du tumulte, & des intrigues du monde ; elle

eſt indulgente ; elle eſt compatiſſante. Sa main pure porte le flambeau qui doit éclairer les hommes ; elle ne s'en eſt jamais ſervi pour allumer l'incendie en aucun lieu de la terre. Sa voix eſt faible, mais elle ſe fait entendre ; elle dit, elle répète : « Adorez Dieu ; » ſervez les rois ; aimez les hommes ». Les hommes la calomnient ; elle ſe conſole en diſant : Ils me rendront juſtice un jour. Elle ſe conſole même ſouvent ſans eſpérer de juſtice.

Ainſi la partie de l'univerſité de Paris, conſacrée aux beaux arts, à l'éloquence, & à la vérité, ne pouvait choiſir un ſujet plus digne d'elle que ces belles paroles : *Non magis Deo quàm regibus infenſa eſt iſta quæ vocatur hodiè philoſophia.*

O toi qui ſeras toujours compté parmi les rois les plus illuſtres ; toi qui vis naître le long ſiècle des héros & des beaux arts, & qui les conduiſis tous dans les divers ſentiers de la gloire ; toi que la nature avait fait pour régner, Louis quatorze, petit-fils de Henri quatre, plût au ciel que ta belle ame eût été aſſez éclairée par la philoſophie, pour ne point détruire l'ouvrage de ton grand-père ! tu n'aurais point vu la huitième partie de ton peuple abandonner ton royaume, porter chez tes ennemis les manufactures, les arts, & l'induſtrie de la France ; tu n'aurais point vu des Français combattre ſous les étendards de Guillaume III, contre des Français, & leur diſputer long-temps la victoire : tu n'aurais point vu un prince catholique armer contre toi deux régimens de Français proteſtans ; tu aurais ſagement prévenu le fanatiſme bar-

bare des Cévènes, & le châtiment non moins barbare que le crime. Tu le pouvais ; tout t'était ſoumis ; les deux religions t'aimaient, te révéraient également : tu avais devant les yeux l'exemple de tant de nations, chez qui les cultes différens n'altèrent point la paix qui doit régner parmi les hommes, unis par la nature. Rien ne t'était plus aiſé que de ſoutenir & de contenir tous tes ſujets. Jaloux du nom de *Grand*, tu ne connus pas ta grandeur. Il eût mieux valu avoir ſix régimens de plus de Français proteſtans, que de ménager encore Odeſcalchi Innocent XI, qui prit ſi hautement contre toi le parti du prince d'Orange, huguenot. Il eût mieux valu te priver des jéſuites, qui ne travaillaient qu'à établir la grâce ſuffiſante, le congruiſme, & les lettres de cachet ; que te priver de plus de quinze cent mille bras qui enrichiſſaient ton beau royaume & qui combattaient pour ſa défenſe.

Ah ! Louis quatorze, Louis quatorze, que n'étais-tu philoſophe ! Ton ſiècle a été grand ; mais tous les ſiècles te reprocheront tant de citoyens expatriés, & Arnaud ſans ſépulture.

Et toi que nous voyons avec une tendreſſe reſpectueuſe, aſſis ſur le trône de Henri IV & de Louis XIV, dont le ſang coule dans tes veines, vainqueur à Fontenoi, à Rocoux, à Fribourg, & pacificateur dans Verſailles, écoute toujours la voix de la philoſophie, c'eſt-à-dire, de la ſageſſe.

C'eſt par elle que tu as aſſoupi pour jamais ces diſputes du janſéniſme & du moliniſme, qui nous rendaient à la fois malheureux & ridicules. C'eſt elle

qui t'inſpira, quand tu donnas la paix aux vivans & aux mourans, en nous délivrant de l'impertinence des billets pour l'autre monde, & du ſcandale des ſacremens conférés la baïonnette au bout du fuſil. Tu es un vrai philoſophe, lorſque tu fermes l'oreille à la calomnie, aux bruits menſongers qui éclatent avec tant d'impudence, ou qui ſe gliſſent avec tant d'artifice. L'empereur Marc-Aurèle dit que les hommes ne ſeront heureux que quand les rois ſeront philoſophes. Penſe, agis toujours comme Marc-Aurèle, & que ta vie ſoit plus longue que celle de ce monarque le modèle des hommes.

A M. ***.

SUR LES ANECDOTES.

1774.

C'EST un petit mal, il eſt vrai, Monſieur, qu'on ait attribué au pape Ganganelli & à la reine Chriſtine des lettres que ni l'un ni l'autre n'ont pu écrire. Il y a long-temps que des charlatans trompent le monde pour de l'argent. On doit y être accoutumé depuis que le grave hiſtorien Flavien Joſephe nous a certifié qu'on voyait encore de ſon temps un bel écrit du fils de Seth, c'eſt-à-dire, d'un propre petit-fils d'*Adam*, ſur l'aſtrologie ; qu'une partie de ce livre était gravée ſur une colonne de pierre, pour réſiſter à l'eau quand le genre-humain périrait par le déluge ; & l'autre partie ſur une colonne de brique, pour réſiſter au feu quand l'incendie univerſel détruirait le monde. On ne peut dater de plus haut les menſonges par écrit. Je crois que c'eſt l'abbé de Tilladet qui diſait : « *Dès* » qu'une choſe eſt imprimée, pariez ſans l'avoir lue » qu'elle n'eſt pas vraie ; je ſerai toujours de moitié » avec vous, & ma fortune eſt faite ». Que voulez-vous en effet qu'on penſe de tous ces libelles ſans nombre, de ces ana, de ces ſatyres de la cour, qui amuſent & fatiguent la France depuis le temps de la ligue juſqu'à la fronde, & depuis la fronde juſqu'à nos jours ?

C'eſt encore pis chez nos voiſins; il y a cent ans que la moitié de l'Angleterre écrit contre l'autre.

Un Mathuſalem qui paſſerait toute ſa vie à lire, n'aurait pas le temps de parcourir la centième partie de ces ſottiſes. Elles tombent toutes dans le mépris, mais non pas dans l'oubli. Vous trouvez des curieux qui raſſemblent ces vieux fatras, & qui croient avoir des monumens de l'hiſtoire; comme on voit des gens qui ont des cabinets de papillons & de chenilles, & qui ſe croient des Plines.

De quels faits peut-on être un peu inſtruit dans l'hiſtoire de ce monde? des grands évènemens publics que perſonne n'a jamais conteſtés. Céſar a été vainqueur à Pharſale, & aſſaſſiné dans le ſénat. Mahomet II a pris Conſtantinople. Une partie des citoyens de Paris a maſſacré l'autre dans la nuit de la Saint-Barthelemi. On ne peut en douter; mais qui peut pénétrer les détails? On apperçoit de loin la couleur dominante; les nuances échappent néceſſairement.

Voulez-vous croire tout ce que vous dit Tacite, parce que ſon ſtyle vous plaît & vous ſubjugue? Mais de ce qu'on ſait plaire, il ne s'enſuit pas qu'on ait dit toujours la vérité. Vous êtes un peu malin, & vous aimez un auteur plus malin que vous. Tacite a beau nous dire au commencement de ſon hiſtoire, qu'il faut éviter l'adulation & la ſatyre, qu'il n'aime ni ne hait les empereurs dont il parle; je lui répondrais: Vous les haïſſez, parce que vous êtes né romain, & qu'ils ont été ſouverains; vous vouliez les faire haïr du genre-humain dans leurs actions les plus indifférentes.

Je ne veux justifier Domitien envers vous ni envers personne ; mais pourquoi semblez-vous faire un crime à cet empereur d'avoir envoyé de fréquens courriers s'informer de la santé d'Agricola, votre beau-père, dans sa dernière maladie ? pourquoi cette marque d'amitié, ou du moins d'attention, ne vous semble-t-elle qu'un desir secret de se réjouir plutôt de la mort d'Agricola ? Je pourrais opposer au portrait affreux que vous faites de Tibère, & aux horreurs mémorables que vous en rapportez, les éloges que lui donne le juif Philon, plus ennemi encore que vous des empereurs romains. Je pourrais même, en abhorrant Néron autant que vous le détestez, vous embarrasser sur le projet long-temps suivi de tuer sa mère Agrippine, & sur la trirème inventée pour la noyer. Je vous exposerais mes doutes sur l'inceste dans lequel cette Agrippine voulait engager son fils, dans le temps même que Néron se disposait à l'assassiner : mais je ne suis pas assez hardi pour ôter un crime à Néron, & pour disputer contre Tacite.

Il me suffit, Monsieur, de vous dire que si on peut former tant de doutes sur l'histoire des premiers empereurs romains, si bien écrite par tant de contemporains illustres, on doit à plus forte raison se défier de tout ce que des barbares sans lettres ont écrit pour des peuples encore plus barbares & plus ignorans qu'eux.

Dites-moi comment le galimatias asiatique sur l'astrologie, l'alchimie, la médecine du corps & de l'ame, a fait le tour du monde & l'a gouverné.

A

A M. ROSSET,

MAITRE DES COMPTES,

Auteur d'un Poëme sur l'agriculture, dédié au roi.

A Ferney, le 22 Avril 1774.

MONSIEUR,

Vous pardonnerez sans doute à mon grand âge & à mes maladies continuelles, si je ne vous ai pas remercié plutôt du beau présent dont vous m'avez honoré.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre poëme sur l'agriculture. J'y ai trouvé l'utile & l'agréable, la variété nécessaire, & la difficulté presque toujours heureusement surmontée.

On dit que vous n'avez jamais cultivé l'art que vous enseignez. Je l'exerce depuis plus de vingt ans, & certainement je ne l'enseignerai pas après vous.

J'ai été étonné que dans votre premier chant vous adoptiez la méthode de M. Tull, Anglais, de semer par planches. Plusieurs de nos Français (que vous appelez toujours François, & que par conséquent vous n'avez jamais osé mettre au bout d'un vers), ont voulu mettre en crédit cette innovation. Je puis vous assurer qu'elle est détestable, du moins dans le climat que j'habite. Un homme qui a été long-temps loué dans les journaux, & qui était cultivateur par titres,

ſe ruinait à ſemer par planches, & était obligé d'emprunter de l'argent, tandis que ſon nom brillait dans le Mercure.

J'ai défriché les terrains les plus ingrats, qui n'avaient jamais pu ſeulement produire un peu d'herbe groſſière : mais je ne conſeillerai à perſonne de m'imiter, excepté à des moines, parce qu'eux ſeuls ſont aſſez riches pour ſuffire à ces frais immenſes, & pour attendre vingt ans le fruit de leurs travaux.

Voilà pourquoi l'illuſtre & reſpectable M. de Saint-Lambert, que vous avouez être diſtingué par ſes talens, a dit très-juſtement « qu'il a fait des Géorgiques » pour les hommes chargés de protéger les campa- » gnes, & non pour ceux qui les cultivent ; que les » Géorgiques de Virgile ne peuvent être d'aucun » uſage aux payſans ; que donner à cet ordre d'hommes » des leçons en vers ſur leur métier, eſt un ouvrage » inutile ; mais qu'il ſera utile à jamais d'inſpirer à » ceux que les lois élèvent au-deſſus des cultivateurs, » la bienveillance & les égards qu'ils doivent à des » citoyens eſtimables ».

Rien n'eſt plus vrai, Monſieur ; ſoyez sûr que, ſi je liſais aux payſans de mes villages les œuvres & les jours d'Héſiode, les Géorgiques de Virgile, & les vôtres, ils n'y comprendraient rien. Je me croirais même en conſcience obligé de leur faire reſtitution, ſi je les invitais à cultiver la terre en Suiſſe, comme on la cultivait auprès de Mantoue.

Les Géorgiques de Virgile feront toujours les délices des gens de lettres ; non pas à cauſe de ſes préceptes, qui ſont pour la plupart les vaines répétitions

des préjugés les plus grossiers; non pas à cause des impertinentes louanges & de l'infame idolatrie qu'il prodigue au triumvir Octave; mais à cause de ses admirables épisodes, de sa belle description de l'Italie, de ce morceau si charmant de poésie & de philosophie, qui commence par ces vers :

O fortunatos nimiùm, &c.

à cause de sa terrible & touchante description de la peste; enfin à cause de l'épisode d'Orphée.

Voilà pourquoi M. de Saint-Lambert donne aux Géorgiques l'épithète de charmantes, que vous semblez condamner.

J'aurais mauvaise grâce, Monsieur, de me plaindre que vous avez été plus sévère envers moi qu'envers M. de Saint-Lambert. Vous me reprochez d'avoir dit dans mon discours à l'académie, qu'on ne pouvait faire des géorgiques en français. J'ai dit qu'on ne l'osait pas, & je n'ai jamais dit qu'on ne le pouvait pas. Je me suis plaint de la timidité des auteurs, & non pas de leur impuissance. J'ai dit en propres mots qu'on avait resserré les agrémens de la langue dans des bornes trop étroites. Je vous ai annoncé à la nation; & il me paraît que vous traitez un peu mal votre précurseur.

Il me semble que vous en voulez aussi à la poésie dramatique, quand vous dites « que la prose a eu au » moins autant de part à la formation de notre langue » que la poésie de notre théâtre; & que quand Cor- » neille mit au jour ses chefs-d'œuvre, Balzac & » Pélisson avaient écrit, & Pascal écrivait ».

Premièrement, on ne peut compter Balzac, cet écrivain de phrases ampoulées, qui changea le naturel du style épistolaire en fades déclamations recherchées.

A l'égard de Pélisson, il n'avait rien fait avant le Cid & Cinna.

Les Lettres provinciales de Pascal ne parurent qu'en 1654; & la tragédie de Cinna, faite en 1642, fut jouée en 1643. Ainsi il est évident, Monsieur, que c'est Corneille qui, le premier, a fait de véritablement beaux ouvrages en notre langue.

Permettez-moi de vous dire que ce n'est pas à vous de rabaisser la poésie. J'aimerais autant que M. d'Alembert & M. le marquis de Condorcet rabaissassent les mathématiques: que chacun jouisse de sa gloire. *Celle* de M. de Saint-Lambert est d'avoir enseigné aux possesseurs des terres à être humains envers leurs vassaux; aux ministres, à adoucir le fardeau des impôts autant que l'intérêt de l'Etat peut le permettre. Il a orné son poëme d'épisodes très-agréables. Il a écrit avec sensibilité & avec imagination.

Vous avez joint, Monsieur, l'exactitude aux *ornemens*; vous avez lutté à tout moment contre les difficultés de la langue, & vous les avez vaincues. M. de Saint-Lambert a chanté la nature qu'il aime, & vous avez écrit pour le roi. La Fontaine a dit:

On ne peut trop louer trois sortes de personnes;
Les Dieux, sa maîtresse & son roi.
Esope le disait; j'y souscris quant à moi.

Esope n'a jamais rien dit de cela; mais qu'importe?

DIATRIBE

A L'AUTEUR DES ÉPHÉMÉRIDES (*).

10 Mai 1775.

Monsieur,

Une petite société de cultivateurs, dans le fond d'une province ignorée, lit assidument vos éphémérides & tâche d'en profiter. L'auteur du Siége de Calais obtint de cette ville des lettres de bourgeoisie pour avoir voulu élever l'infortuné Philippe de Valois au-dessus du grand Edouard III, son vainqueur. Il s'intitula toujours citoyen de Calais; mais vous nous paroissez par vos écrits le citoyen de l'univers.

Oui, Monsieur, l'agriculture est la base de tout, comme vous l'avez dit, quoiqu'elle ne fasse pas tout. C'est elle qui est la mère de tous les arts & de tous les biens; c'est ainsi que pensait le premier des Catons dans Rome, & le plus grand des Scipions à Linterne. Telle était avant eux l'opinion & la conduite de Xénophon chez les Grecs, après la retraite des dix milles.

La religion même n'était fondée que sur l'agriculture. Toutes les fêtes, tous les rites n'étaient que des emblêmes de cet art, le premier des arts, qui raf-

(*) M. l'abbé Baudeau.

ſemble les hommes, qui pourvoit à leur nourriture, à leurs logemens, à leurs vêtemens, les trois ſeules choſes qui ſuffiſent à la nature humaine.

Ce n'eſt point ſur les fables ridicules & amuſantes recueillies par Ovide, que la religion nommée depuis paganiſme, fut originairement établie. Les amours imputés aux dieux, ne furent point un objet d'adoration; il n'y eut jamais de temple conſacré à Jupiter adultère, à Vénus amoureuſe de Mars, à Phœbus abuſant de l'enfance d'Hyacinthe. Les premiers myſtères inventés dans la plus haute antiquité, étaient la célébration des travaux champêtres ſous la protection d'un Dieu ſuprême. Tels furent les myſtères d'Iſis, d'Orphée, de Cérès Eleuſine. Ceux de Cérès ſur-tout repréſentaient aux yeux & à l'eſprit comment les travaux de la campagne avaient retiré les hommes de la vie ſauvage. Rien n'était plus utile & plus ſaint. On enſeignait à révérer Dieu dans les aſtres dont le cours ramène les ſaiſons; & on offrait au grand Demiourgos, ſous le nom de Cérès & de Bacchus, les fruits dont ſa providence avait enrichi la terre. Les orgies de Bacchus furent long-temps auſſi pures, auſſi ſacrées que les myſtères de Cérès. C'eſt de quoi Gautruche, Bannier & les autres mythologues ne ſe ſont pas aſſez informés. Les prêtreſſes de Bacchus, qu'on appelait les *vénérables*, firent vœu de chaſteté & d'obéiſſance à leur ſupérieure, juſqu'au temps d'Alexandre. On en trouve la preuve, avec la formule de leur ſerment, dans la harangue de Démoſthènes contre Nérée.

En un mot tout était ſacré dans la vie champêtre ſi reſpectable & ſi mépriſée aujourd'hui dans vos grandes villes.

J'avoue que les petits maîtres à talons rouges de Babylone & de Memphis, mangeant les poulets des cultivateurs, prenant leurs chevaux, careſſant leurs filles & croyant leur faire trop d'honneur, pouvaient regarder cette eſpèce d'hommes comme uniquement faite pour les ſervir.

Nous habitions, nous autres Celtes, un climat plus rude & un pays moins fertile qu'il ne l'eſt de nos jours. La nation fut cruellement écraſée depuis Jules Céſar juſqu'au grand Julien le philoſophe, qui logeait à la Croix de fer dans la rue de la Harpe. Il nous traita avec équité & avec clémence, comme le reſte de l'empire; il diminua nos impôts; il nous vengea des déprédations des Germains; il fit tout ce qu'a voulu faire depuis notre grand Henri IV. C'eſt à un païen & à un huguenot que nous devons les ſeuls beaux jours dont nous ayions jamais joui juſqu'au ſiècle de Louis XIV.

Notre ſort était déplorable quand des barbares appelés Viſigots, Bourguignons & Francs, vinrent mettre le comble à nos longs malheurs. Ils réduiſirent en cendres notre pays, ſur le ſeul prétexte qu'il était un peu moins horrible que le leur. Alors tout malheureux agriculteur devint eſclave dans la terre dont il était auparavant poſſeſſeur libre; & quiconque avait uſurpé un château, & poſſédait dans ſa baſſe-cour deux ou trois grands chevaux de charrette dont

il faisait des chevaux de bataille, traita ses nouveaux serfs plus rudement que ces serfs n'avaint traité leurs mulets & leurs ânes.

Les barbares devenus chrétiens, pour mieux gouverner un peuple chrétien, furent aussi superstitieux qu'ils étaient ignorans. On leur persuada que pour n'être pas rangés parmi les boucs quand la trompette annoncerait le jugement dernier, il n'y avait d'autre moyen que d'abandonner à des moines une partie des terres conquises. Ces bourgraves, ces châtelains ne savaient que donner un coup de lance du haut de leurs chevaux à un homme à pied; & quelques moines savaient lire & écrire. Ceux-ci dressèrent les actes de donation, & quand ils en manquèrent, ils en forgèrent.

Cette falsification est aujourd'hui si avérée, que de mille chartres anciennes que les moines produisent, on en trouve à peine cent de véritables. Montfaucon, moine lui-même l'avouait, & il ajoutait qu'il ne répondait pas de l'authenticité de cent bonnes chartres. Mais soit vraies, soit fausses, ils eurent toujours l'adresse d'insérer dans les donations la clause de *mixtum & merum imperium, & homines servos.*

Ils se mirent donc aux droits des conquérans. De-là vint qu'en Allemagne tant de prieurs, de moines devinrent princes, & qu'en France ils furent seigneurs suzerains, ce qui ne s'accordait pas trop avec leur vœu de pauvreté. Il y a même encore en France des provinces entières où les cultivateurs sont esclaves d'un couvent. Le père de famille qui meurt sans

enfans n'a d'autres héritiers que les bernardins, ou les prémontrés, ou les chartreux, dont il a été serf pendant sa vie. Un fils qui n'habite pas la maison paternelle à la mort de son père, voit passer tout son héritage aux mains des moines. Une fille qui s'étant mariée n'a pas passé la nuit de ses noces dans le logis de son père, est chassée de cette maison, & demande en vain l'aumône à ces mêmes religieux, à la porte de la maison où elle est née. Si un serf va s'établir dans un pays étranger & y fait une fortune, cette fortune appartient au couvent. Si un homme d'une autre province passe un an & un jour dans les terres de ce couvent, il en devient esclave. On croirait que ces usages sont ceux des Cafres ou des Algonquins. Non, c'est dans la patrie des l'Hospital & des d'Aguesseau que ces horreurs ont obtenu force de loi; & les d'Aguesseau & les l'Hospital n'ont pas même osé élever leur voix contre cet abominable abus. Lorsqu'un abus est enraciné, il faut un coup de foudre pour le détruire.

Cependant les cultivateurs ayant acheté enfin leur liberté des rois & de leurs seigneurs dans la plupart des provinces de France, il ne resta plus de serfs qu'en Bourgogne, en Franche-Comté & dans peu d'autres cantons; mais la campagne n'en fut guère plus soulagée dans le royaume des Francs. Les guerres malheureuses contre les Anglais, les irruptions imprudentes en Italie, la valeur inconsidérée de François I, enfin les guerres de religion qui bouleversèrent la France pendant quarante années, ruinèrent l'agri-

culture, au point qu'en 1598 le duc de Sully trouva une grande partie des terres en friche, « faute, dit-il, » de bras & de facultés pour les cultiver. » Il était dû par les colons plus de vingt millions pour trois années de taille. Ce grand ministre n'hésita pas à remettre au peuple cette dette alors immense; & dans quel temps! Lorsque les ennemis venaient de se saisir d'Amiens, & que Henri IV courait hasarder sa vie pour le reprendre.

Ce fut alors que ce roi, le vainqueur & le père de ses sujets, ordonna qu'on ne saisirait plus, sous quelque prétexte que ce fût, les bestiaux des laboureurs & les instrumens de labourage; « règlement » admirable, dit le judicieux M. de Forbonnais, & » qu'on aurait dû toujours interpréter dans sa *plus* » grande étendue à l'égard des bestiaux, dont l'abon- » dance est le principe de la fécondité des terres, en » même temps qu'elle facilite la subsistance des gens » de la campagne.

Il est à remarquer que le duc de Sully se déclare dans plusieurs endroits de ses mémoires contre la gabelle, & que cependant il augmenta lui-même l'impôt du sel dans quelques nécessités de l'Etat; tant les affaires jettent souvent les hommes hors de leurs mesures, tant il est rare de suivre toujours ses principes! Mais enfin il tira son maître du gouffre de la déprédation de ses gens de finance; de même que Henri IV se tira par son courage & par son adresse, de l'abyme où la ligue, Philippe II & Rome l'avaient plongé.

C'eſt un grand problême en finance & en politique, s'il valait mieux pour Henri IV amaſſer & enterrer vingt millions à la baſtille, que les faire circuler dans le royaume. J'ai ouï dire, que s'il faut mettre quelque choſe à la baſtille, il vaut mieux y enfermer de l'argent que des hommes. Henri IV ſe ſouvenait qu'il avait manqué de chemiſes & de dîner, quand il diſputait ſon royaume au curé Guinceſtre & au curé Aubri. D'ailleurs ces vingt millions, joints à une année de ſon revenu, allaient ſervir à le rendre l'arbitre de l'Europe, lorſqu'un maître d'école qui avait été feuilland, & qui venait ſe confeſſer à un jéſuite, l'aſſaſſina à coups de couteau dans ſon carroſſe, au milieu de ſix de ſes amis, pour l'empêcher, diſait-il, de faire la guerre à Dieu, c'eſt-à-dire, au pape (*).

Ses vingt millions furent bientôt diſſipés, ſes grands projets anéantis, tout rentra dans la confuſion.

Marie Médicis, ſa veuve, adminiſtra fort mal le bien de Louis XIII ſon pupille. Ce pupille, nommé *le juſte*, fit aſſaſſiner ſous ſes yeux ſon premier miniſtre, & mettre en priſon ſa mère pour plaire à un jeune gentilhomme d'Avignon, qui gouverna encore plus mal; & le peuple ne s'en trouva pas mieux. Il eut à la vérité la conſolation de manger le cœur du maréchal d'Ancre; mais il manqua bientôt de pain.

Le miniſtère du cardinal de Richelieu ne fut guère ſignalé que par des factions & par des échafauds;

(*) Ce ſont les propres paroles de ce monſtre dans un de ſes interrogatoires.

tout cela bien examiné, depuis l'invafion de Clovis jufqu'à la fin des guerres ridicules de la fronde, fi vous en exceptez les dix dernières années de Henri IV, je ne connais guère de peuple plus malheureux, que celui qui habite de Bayonne à Calais, & de la Saintonge à la Lorraine.

Enfin Louis XIV régna par lui-même, & la France naquit.

Son grand miniftre Colbert ne facrifia point l'agriculture au luxe, comme on l'a tant dit; mais il fe propofa d'encourager le labourage par les manufactures, & la main-d'œuvre par la culture des terres. Depuis 1662 jufqu'à 1672, il fournit un million de livres numéraires de ce temps-là chaque année pour le foutien du commerce. Il fit donner deux mille francs de penfion à tout gentilhomme cultivant fa terre, qui aurait eu douze enfans, fuffent-ils morts, & mille francs à qui aurait eu dix enfans. Cette dernière gratification fut accordée auffi aux pères de famille taillables.

Il eft fi faux que ce grand-homme abandonna le foin des campagnes, que le miniftère anglais fachant combien la France avait été dénuée de beftiaux dans les temps miférables de la fronde, & propofant, en 1667, de lui en vendre d'Irlande, il répondit qu'il en fournirait à l'Irlande & à l'Angleterre à plus bas prix.

Cependant, c'eft dans ces belles années qu'un normand, nommé Boifguilbert, qui avait perdu fa fortune au jeu, voulut décrier l'adminiftration de

Colbert, comme si les satyres eussent pu réparer ses pertes. C'est ce même homme qui fit depuis la Dixme royale, sous le nom du maréchal de Vauban : & cent barbouilleurs de papier s'y trompent encore tous les jours. Mais les satyres ont passé, & la gloire de Colbert est demeurée.

Avant lui on n'avait nul système d'amélioration, & de commerce. Il créa tout; mais il faut avouer qu'il fut arrêté dans les œuvres de sa création, par les guerres destructives que l'amour dangereux de la gloire fit entreprendre à Louis XIV. Colbert avait fait passer au conseil un édit par lequel il était défendu, sous peine de mort, de proposer de nouvelles taxes, & d'en avancer la finance pour la reprendre sur le peuple avec usure. Mais à peine cet édit fut-il minuté, que le roi eut la fantaisie de punir les Hollandais; & cette vaine gloire de les punir, obligea le ministre d'emprunter, dans le cours de cette guerre inutile, quatre cents millions de ces mêmes traitans qu'il avait voulu proscrire à jamais. Ce n'est pas assez qu'un ministre soit économe, il faut que le roi le soit aussi.

Vous savez mieux que moi, Monsieur, combien les campagnes furent accablées après la mort de ce ministre. On eût dit que c'était à son peuple que Louis XIV faisait la guerre. Il fut réduit à opprimer la nation pour la défendre. Il n'y a point de situation plus douloureuse. Vous avez vu les mêmes désastres renouvelés avec plus de honte pendant la guerre de 1756. Qu'on songe à cette suite de misères, à peine

interrompue pendant tant de ſiècles, & on pourra s'étonner de la gaieté dont la nation ſe pique.

Je me hâte de ſortir de cet abyme ténébreux, pour voir quelques rayons du jour plus doux qu'on nous fait eſpérer. Je vous demande des éclairciſſemens ſur deux objets bien importans. L'un eſt la perte étonnante de neuf cent ſoixante & quatorze millions que trois impôts trop forts & mal répartis coûtent, ſelon vous, tous les ans au roi & à la nation (*); l'autre eſt l'article des blés.

S'il eſt vrai, comme vous ſemblez le prouver, que l'Etat perde tous les ans neuf cent ſoixante & quatorze millions de livres, par l'impôt ſeul du ſel, du vin, du tabac, que devient cette ſomme immenſe?

Vous n'entendez pas, ſans doute, neuf cent ſoixante & quatorze millions en argent comptant engloutis dans la mer, ou portés en Angleterre, ou anéantis? Vous entendez des productions, c'eſt-à-dire, des biens réels, évalués à cette ſomme immenſe, leſquels biens nous ferions croître ſur notre territoire, ſi ces trois impôts ne nuiſaient pas à ſa fécondité. Vous entendez ſur-tout une grande partie de cette ſomme égarée dans les poches des fermiers de l'Etat, dans celles de leurs agens, & des commis de leurs agens, & des alguazils de leurs commis. Vous cherchez donc un moyen de faire tomber dans le tréſor du roi le produit des impôts néceſſaires pour payer ſes dettes, ſans que ce produit paſſe par toutes les filières

(*) Voyez le tome IV des Ephémérides de 1775.

d'une armée de ſubalternes qui l'atténuent à chaque paſſage, & qui n'en laiſſent parvenir au roi que la partie la plus mince.

C'eſt-là, ce me ſemble, la pierre philoſophale de la finance; à cela près que cette nouvelle pierre philoſophale eſt aiſée à trouver, & que celle des alchimiſtes eſt un rêve.

Il me paraît que votre ſecret eſt ſur-tout de diminuer les impôts pour augmenter la recette. Vous confirmez cette vérité, qu'on pourrait prendre pour un paradoxe, en rapportant l'exemple de ce que vient de faire un homme plus inſtruit peut-être que Sully, & qui a d'auſſi grandes vues que Colbert, avec plus de philoſophie véritable dans l'eſprit que l'un & l'autre. Pendant l'année 1774, il y avait un impôt conſidérable établi ſur la marée fraîche; il n'en vint le carême, que 153 charriots. Le miniſtre dont je vous parle diminua l'impôt de moitié; & cette année, 1775, il en eſt venu 596 charriots; donc le roi, ſur ce petit objet, a gagné plus du double; donc le vrai moyen d'enrichir le roi & l'Etat, eſt de diminuer tous les impôts ſur la conſommation; & le vrai moyen de tout perdre eſt de les augmenter.

J'admire avec vous celui qui a démontré par les faits cette grande vérité. Reſte à ſavoir comment on s'y prendra ſur des objets plus vaſtes & plus compliqués. Les machines qui réuſſiſſent en petit, n'ont pas toujours les mêmes ſuccès en grand; les frottemens s'y oppoſent. Et quels terribles frottemens que l'intérêt, l'envie & la calomnie!

Je viens enfin à l'article des blés. Je suis laboureur ; & cet objet me regarde. J'ai environ quatre-vingts personnes à nourrir. Ma grange est à trois lieues de la ville la plus prochaine ; je suis obligé quelquefois d'acheter du froment, parce que mon terrain n'est pas si fertile que celui de l'Egypte & de la Sicile.

Un jour un greffier me dit : Allez-vous-en à trois lieues payer chèrement au marché de mauvais blé. Prenez des commis un acquit à caution ; & si vous le perdez en chemin, le premier sbire qui vous rencontrera sera en droit de saisir votre nourriture, vos chevaux, votre femme, votre personne, vos enfans. Si vous faites quelque difficulté sur cette proposition, sachez qu'à vingt lieues il est un coupe-gorge, qu'on appelle juridiction ; on vous y traînera, vous *serez* condamné à marcher à pied jusqu'à Toulon, où vous pourrez labourer à loisir la mer Méditerranée.

Je pris d'abord ce discours instructif pour une froide raillerie. C'était pourtant la vérité pure. Quoi ! dis-je, j'aurai rassemblé des colons pour cultiver avec moi la terre, & je ne pourrai acheter librement du blé pour les nourrir eux & ma famille, & je ne pourrai en vendre à mon voisin, quand j'en aurai de superflu ? — Non, il faut que vous & votre voisin creviez vos chevaux pour courir pendant six lieues. — Eh ! dites-moi, je vous prie, j'ai des pommes de terre & des châtaignes, avec lesquelles on fait du pain excellent pour ceux qui ont un bon estomac, ne puis-je pas en vendre à mon voisin sans que ce coupe-gorge, dont vous m'avez parlé, m'envoie aux galères ?

Oui.

— Oui. — Pourquoi, s'il vous plaît, cette énorme différence entre mes châtaignes & mon blé ? — Je n'en sais rien. C'est peut-être parce que les charensons mangent le blé & ne mangent point les châtaignes. — Voilà une très-mauvaise raison. — Eh bien, si vous en voulez une meilleure, c'est parce que le blé est d'une nécessité première, & que les châtaignes ne sont que d'une seconde nécessité. — Cette raison est encore plus mauvaise. Plus une denrée est nécessaire, plus le commerce en doit être facile. Si on vendait le feu & l'eau, il devrait être permis de les importer & de les exporter d'un bout de la France à l'autre.

Je vous ai dit les choses comme elles sont, me dit enfin le greffier. Allez vous en plaindre au contrôleur-général ; c'est un homme d'église & un jurisconsulte ; il connaît les lois divines & les lois humaines, vous aurez double satisfaction.

Je n'en eus point. Mais j'appris qu'un ministre d'Etat, qui n'était ni conseiller ni prêtre, venait de faire publier un édit par lequel, malgré les préjugés les plus sacrés, il était permis à tout périgourdin de vendre & d'acheter du blé en Auvergne, & tout champenois pouvait manger du pain fait avec du blé de Picardie.

Je vis dans mon canton une douzaine de laboureurs, mes frères, qui lisaient cet édit sous un de ces tilleuls qu'on appelle chez nous un *rosny*, parce que Rosny, duc de Sully, les avait plantés.

Comment donc ! disait un vieillard plein de sens, il y a soixante ans que je lis des édits ; ils nous dépouil-

laient presque tous de la liberté naturelle en style inintelligible; & en voici un qui nous rend notre liberté, & j'en entends tous les mots sans peine! voilà la première fois chez nous qu'un roi a raisonné avec son peuple; l'humanité tenait la plume & le roi a signé. Cela donne envie de vivre : je ne m'en souciais guère auparavant. Mais, sur-tout, que ce roi & son ministre vivent.

Cette rencontre, ces discours, cette joie répandue dans mon voisinage, réveillèrent en moi un extrême desir de voir ce roi & ce ministre. Ma passion se communiqua au bon vieillard qui venait de lire l'édit du 13 septembre sous le rosny.

Nous allions partir, lorsqu'un procureur fiscal d'une petite ville voisine nous arrêta tout court. *Il* se mit à prouver que rien n'est plus dangereux que *la* liberté de se nourrir comme on veut; que la loi naturelle ordonne à tous les hommes d'aller acheter leur pain à vingt lieues, & que si chaque famille avait le malheur de manger tranquillement son pain à l'ombre de son figuier, tout le monde deviendrait monopoleur. Les discours véhémens de cet homme d'Etat ébranlèrent les organes intellectuels de mes camarades; mais mon bon homme, qui avait tant d'envie de voir le roi, resta ferme. Je crains les monopoleurs, dit-il, autant que les procureurs; mais je crains encore plus la gêne horrible sous laquelle nous gémissions, & de deux maux il faut éviter le pire.

Je ne suis jamais entré dans le conseil du roi; mais je m'imagine que lorsqu'on pesait devant lui les avan-

tages & les dangers d'acheter son pain à sa fantaisie, il se mit à sourire, & dit :

« Le bon Dieu m'a fait roi de France, & ne m'a » pas fait grand panetier ; je veux être le protecteur » de ma nation, & non son oppresseur réglementaire. » Je pense que quand les sept vaches maigres eurent » dévoré les sept vaches grasses, & que l'Egypte » éprouva la disette, si Pharaon, ou le Pharaon, avait » eu le sens commun, il aurait permis à son peuple » d'aller acheter du blé à Babylone & à Damas ; s'il » avait eu un cœur, il aurait ouvert ses greniers gra- » tis, sauf à se faire rembourser au bout de sept ans » que devait durer la famine. Mais forcer ses sujets à » lui vendre leurs terres, leurs bestiaux, leurs mar- » mites, leur liberté, leurs personnes, me paraît l'ac- » tion la plus folle, la plus impraticable, la plus » tyrannique. Si j'avais un contrôleur-général qui me » proposât un tel marché, je crois, Dieu me par- » donne, que je l'enverrais à sa maison de campagne » avec ses vaches grasses. Je veux essayer de rendre » mon peuple libre & heureux pour voir comment » cela fera ».

Cet apologue frappa toute la compagnie. Le procureur fiscal alla procéder ailleurs ; & nous partîmes, le bon homme & moi dans ma charrette, qu'on appelait carrosse, pour aller au plus vîte voir le roi.

Quand nous approchâmes de Pontoise, nous fûmes tout étonnés de voir environ dix à quinze mille paysans qui couraient comme des fous en hurlant, & qui criaient : *Les blés, les marchés, les marchés, les*

blés. Nous remarquâmes qu'ils s'arrêtaient à chaque moulin, qu'ils le démolissaient en un moment, & qu'ils jetaient blé, farine & son dans la rivière. J'entendis un petit prêtre qui, avec une voix de Stentor, leur disait : Saccageons tout, mes amis, Dieu le veut; détruisons toutes les farines, pour avoir de quoi manger.

Je m'approchai de cet homme : je lui dis : Monsieur, vous me paraissez échauffé, voudriez-vous me faire l'honneur de vous rafraîchir dans ma charrette ? j'ai de bon vin. Il ne se fit pas prier. Mes amis, dit-il, je suis habitué de paroisse. Quelques-uns de mes confrères & moi nous conduisons ce cher peuple. Nous avons reçu de l'argent pour cette bonne œuvre. Nous jetons tout le blé qui nous tombe sous la main, de peur de la disette. Nous allons égorger dans Paris tous les boulangers pour le maintien des lois fondamentales du royaume. Voulez-vous être de la partie?

Nous le remerciâmes cordialement, & nous prîmes un autre chemin dans notre charrette pour aller voir le roi.

En passant par Paris, nous fûmes témoins de toutes les horreurs que commit cette horde de vengeurs des lois fondamentales. Ils étaient tous ivres, & criaient d'ailleurs qu'ils mouraient de faim. Nous vîmes à Versailles passer le roi & la famille royale. C'est un grand plaisir; mais nous ne pûmes avoir la consolation d'envisager l'auteur de notre cher édit du 13 septembre. Le gardien de sa porte m'empêcha d'entrer. Je crois que c'est un Suisse. Je me serais battu contre

lui si je m'étais senti le plus fort. Un gros homme qui portait des papiers me dit : Allez, retournez chez vous avec confiance, votre homme ne peut vous voir ; il a la goutte, il ne reçoit pas même son médecin, & il travaille pour vous.

Nous partîmes donc, mon compagnon & moi, & nous revînmes cultiver nos champs ; ce qui est, à notre avis, la seule manière de prévenir la famine.

Nous retrouvâmes sur notre route quelques-uns de ces automates grossiers à qui on avait persuadé de piller Pontoise, Chantilli, Corbeil, Versailles, & même Paris. Je m'adressai à un homme de la troupe, qui me paraissait repentant. Je lui demandai quel démon les avait conduits à cette horrible extravagance ? Hélas ? Monsieur, je ne puis répondre que de mon village. Le pain y manquait ; les capucins étaient venus nous demander la moitié de notre nourriture, au nom de Dieu. Le lendemain les récollets étaient venus prendre l'autre moitié. Eh, mes amis, leur dis-je, forcez ces messieurs à labourer la terre avec vous, & il n'y aura plus de disette en France.

A M. DU M. ***,

MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES,

Sur plusieurs Anecdotes.

PUISQUE vous n'avez pu, mon ami, obtenir une chaire de professeur d'arabe ; demandez-en une d'*antiché coglionerie.* Il y en a plusieurs d'établies, sinon sous ce titre, au moins dans ce goût. Il serait fort amusant de nous faire voir s'il est vrai que nous avons pris des anciens ; tout ce que nous croyons avoir inventé, comme Réaumur a inventé l'art de faire éclorre des poulets sans poules, cinq ou six mille ans après que cette méthode commença en Egypte. Il y a des gens qui ont vu tout le système de Copernic chez les anciens Chaldéens ; mais ce qui serait bien plus plaisant, ce serait de voir tous nos bons contes modernes pillés de la plus haute antiquité orientale.

La Matrone d'Ephèse, par exemple, a été mise en vers par la Fontaine, en France, & auparavant en Italie. On la retrouve dans Pétrone ; & Pétrone l'avait prise des Grecs. Mais où les Grecs l'avaient-ils prise ? des contes arabes. Et de qui les conteurs arabes la tenaient-ils ? de la Chine. Vous la verrez dans des contes chinois, traduits par le père Dentrecoles, & recueillis par le père du Halde ; & ce qui mérite bien vos réflexions, c'est que cette histoire est bien plus morale chez les Chinois que chez nos traducteurs.

J'ai rapporté, dans un de mes inutiles ouvrages, la fable dont Molière a composé son Amphitrion, imité de Plaute, qui l'avait imité des Grecs : l'original est indien. Le voici à-peu-près tel qu'il a été traduit par le colonel Dow, très-instruit dans la langue sacrée qu'on parlait il y a douze à quinze mille ans sur le bord du Gange, vers la ville de Bénarès, à vingt lieues de Calcuta, chef-lieu de la compagnie anglaise.

Le savant colonel Dow s'exprime donc à-peu-près ainsi : Un Indou d'une force extraordinaire avait une très-belle femme ; il en fut jaloux, la battit, & s'en alla. Un égrillard de dieu, non pas un Brama, ou un Vishnou, ou un Sib, mais un dieu du bas étage, & cependant fort puissant, fait passer son ame dans un corps entièrement semblable à celui du mari fugitif, & se présente sous cette figure à la dame délaissée. La doctrine de la métempsycose rendait cette supercherie vraisemblable. Le dieu amoureux demande pardon à sa prétendue femme de ses emportemens, obtient sa grace, couche avec elle, lui fait un enfant, & reste le maître de la maison. Le mari repentant, & toujours amoureux de sa femme, revient se jeter à ses pieds : il trouve un autre lui-même établi chez lui. Il est traité par cet autre d'imposteur & de sorcier. Cela forme un procès tout semblable à celui de notre Martin Guerre. L'affaire se plaide devant le parlement de Bénarès. Le premier président était un brachmane qui devina tout-d'un-coup que l'un des deux maîtres de la maison était une dupe, & que l'autre était un

dieu. Voici comme il s'y prit pour faire connaître le véritable mari. Votre époux, Madame, dit-il, eſt le plus robuſte de l'Inde ; couchez avec les deux parties l'une après l'autre, en préſence de notre parlement indien ; celui des deux qui aura fait éclater les plus nombreuſes marques de valeur, ſera ſans doute votre mari. Le mari en donna douze, le frippon en donna cinquante. Tout le parlement brame décida que l'homme aux cinquante était le vrai poſſeſſeur de la dame. Vous vous trompez tous, répondit le premier préſident : l'homme aux douze eſt un héros, mais il n'a pas paſſé les forces de la nature humaine ; l'homme aux cinquante ne peut être qu'un dieu qui s'eſt moqué de nous. Le dieu avoua tout, & s'en retourna au ciel en riant.

Vous m'avouerez que l'Amphitrion indou eſt encore plus comique & plus ingénieux que l'Amphitrion grec, quoiqu'il ne puiſſe pas être décemment joué ſur le théâtre.

Vous étonnerez peut-être encore plus votre monde, quand vous raconterez l'origine de la fameuſe querelle d'Aaron avec Datan, Coré, & Abiron, écrite par un juif, qui était apparemment le louſtic de ſa tribu. C'eſt peut-être le ſeul juif qui ait ſu railler. Son livre n'eſt pas de l'antiquité des premiers brachmanes ; mais enfin il eſt ancien, & peut-être plus ancien qu'Homère. Les juifs d'Italie le firent imprimer dans Veniſe au quinzième ſiècle, & le célèbre Gaumin, conſeiller d'Etat, l'enrichit de notes en latin. Fabricius les a inſérées dans ſa traduction latine de la vie

& de la mort de Moïse, autre ancien ouvrage plus que rabbinique, écrit, à ce qu'on a prétendu, vers le temps d'Esdras. Je vais faire copier le passage qui se trouve au livre II, page 165, nombre 297, édition de Hambourg.

« Ce fut une pauvre veuve qui fut la cause de la » querelle. Cette femme n'avait pour tout bien qu'une » brebis, elle la tondit; Aaron vint & lui dit : Il est » écrit que les prémices appartiendront au Seigneur; » & il prit la laine. La veuve en pleurs alla se plain- » dre à Coré, qui fit des remontrances au prêtre » Aaron. Elles furent inutiles. Coré donna quatre » pièces d'argent à la pauvre femme, & se retira » très-irrité. Peu de temps après, la brebis mit bas » son premier agneau. Aaron revient : Ma bonne, il » est écrit que les premiers-nés sont au Seigneur. Il » emporte l'agneau, & le mange. Nouvelles remon- » trances de Coré, aussi mal reçues que les premières. » La veuve désespérée tue sa brebis. Voilà aussi-tôt » Aaron chez elle. Il prend la mâchoire, l'épaule & » le ventre de la brebis. Coré se fâche contre lui. » Aaron répond que cela est écrit, & qu'il veut man- » ger cette épaule & le ventre. La veuve outrée jura, » & dit : Au diable ma brebis. Aaron qui l'entendit » revint encore, disant : Il est écrit que tout anathème » est au Seigneur; & soupa des restes de la pauvre » bête. Telle est la cause de la dispute entre Aaron » d'une part, & Coré, Datan, & Abiron de l'autre ».

Cette mauvaise plaisanterie a été imitée chez plus d'une nation. Il n'y a pas une seule bonne fable de

la Fontaine qui ne vienne du fond de l'Asie. Vous en retrouvez même parmi les Tartares. Je me souviens d'avoir lu autrefois, dans le recueil des voyages de Plançarpin, de Rubruquis, & de Marc Paolo, qu'un chef des Tartares étant près de mourir, récita à ses enfans la fable du vieillard qui donne à ses fils un faisceau de flèches à rompre (*).

Avons-nous dans notre Occident quelque conte plus philosophique que celui qui est rapporté dans Oléarius, au sujet d'Alexandre? J'en ai parlé dans une de ces brochures que je ne vous ai pas envoyées, parce qu'elles ne valent pas le port. La scène est au fond de la Bractriane, dans un temps où tous les princes de l'Asie cherchaient l'eau de l'immortalité, comme depuis chez nos romanciers la plupart des chevaliers errans cherchèrent la fontaine de Jouvence. Alexandre rencontre un ange dans la caverne où des mages l'assuraient qu'on puisait l'eau de l'immortalité. L'ange lui donne un caillou. Rapporte-m'en un autre, lui dit-il, qui soit de même forme & de même poids, & alors je te ferai boire de cette eau que tu demandes. Alexandre chercha, & fit chercher partout. Après bien des peines inutiles, il prit le parti de choisir un caillou à-peu-près semblable, & d'y ajouter un peu de terre pour égaler les poids & les formes. L'ange Gabriel s'apperçut de la supercherie, & lui dit: « Mon ami, souviens-toi que tu es terre;

(*) Voyage de Plancarpin, Rubruquis, Marc Paul & Haiton, chap. 17 d'Haiton, page 31.

» détrompe toi de ton breuvage de l'immortalité, & » ne prétends plus en imposer à Gabriel » (*).

Cet apologue nous apprend encore qu'on ne trouve point dans la nature deux choses absolument semblables, & que les idées de Leibnitz sur les indiscernables étaient connues long-temps avant Leibnitz au milieu de la Tartarie (**).

Pour la plupart des contes dont on a farci nos ana, & toutes ces réponses plaisantes qu'on attribue à Charles-Quint, à Henri IV, à cent princes modernes, vous les retrouvez dans Athénée & dans nos vieux auteurs. C'est en ce sens seulement qu'on peut dire, *nihil sub sole novum*, *&c.*

(*) Olearius, page 169.

(**) On a fait usage de cette histoire dans les Lettres chinoises, indiennes & tartares, tome des *Fragmens historiques.*

A MM. LES ÉDITEURS

De la Bibliothèque universelle des Romans, ouvrage périodique.

15 Auguste 1775.

VOUS rendez un vrai service, Messieurs, à la littérature, en faisant connaître les romans ; & on a une vraie obligation à M. le marquis de Paulmy de vouloir bien ouvrir sa bibliothèque à ceux qui veulent nous instruire dans un genre qui a précédé celui de l'histoire. Tout est roman dans nos premiers livres ; Hérodote, Diodore de Sicile, commencent tous leurs récits par des romans. L'Iliade est elle autre chose qu'un beau roman en vers héxamètres ? & les amours d'Enée & de Didon, dans Virgile, ne sont-ils pas un roman admirable ?

Si vous vous en tenez aux contes qui nous ont été donnés pour ce qu'ils sont, pour de simples ouvrages d'imagination, vous aurez une assez belle carrière à parcourir. On voit dans presque tous les anciens ouvrages de cette espèce un tableau fidèle des mœurs du temps. Les faits sont faux, mais la peinture est vraie ; & c'est par-là que les anciens romans sont précieux. Il y a sur-tout des usages qu'on ne retrouve que dans ces anciens monumens.

Les premiers volumes que vous avez donnés au public m'ont paru très-intéressans. Vous avez bien fait

de mettre Pétrone à la tête des plus ſinguliers romans de l'antiquité ; c'eſt-là qu'on voit en effet les mœurs des Romains du temps des premiers Céſars, ſur-tout celles de la bourgeoiſie qui forme par-tout le plus grand nombre. Le Turcaret de notre le Sage n'approche pas de Trimalcion : ce ſont l'un & l'autre deux financiers ridicules; mais l'un eſt un impertinent de la capitale du monde, & l'autre n'eſt qu'un impertinent de Paris.

Vous ne paraiſſez pas perſuadés que cette ſatyre bourgeoiſe ſoit l'ouvrage que le conſul Caïus Pétronius envoya à l'empereur Néron, avant de mourir par ordre de ce tyran. Vous ſavez que l'auteur de la ſatyre que nous avons s'intitule *Titus Petronius* ; mais ce qui eſt bien plus différent encore, c'eſt la baſſeſſe & la groſſièreté des perſonnages, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec la cour d'un empereur : il y a plus loin de Trimalcion à Néron, que de Gilles à Louis XIV.

Si on veut lire l'article Pétrone dans le Dictionnaire philoſophique, on y verra des preuves évidentes de la mépriſe où ſont tombés tous les commentateurs qui ont pris l'imbécille Trimalcion pour l'empereur Néron, ſa dégoûtante femme pour l'impératrice Poppea, & des diſcours inſupportables de valets ivres pour de fines plaiſanteries de la cour. Il eſt auſſi ridicule d'attribuer ce roman à un conſul, que d'imputer au cardinal de Richelieu un prétendu teſtament politique, dans lequel la vérité & la raiſon ſont inſultées preſque à chaque ligne.

L'Ane d'or d'Apulée est encore plus curieux que la satyre de Pétrone. Il fait voir que la terre entière retentissait, dans ces temps-là, de sortilèges, de métamorphoses, & de mystères sacrés.

Les romans de notre moyen âge, écrits dans nos jargons barbares, ne peuvent entrer en comparaison ni avec Apulée & Pétrone, ni avec les anciens romans grecs, tels que la Cyropédie de Xénophon; mais on peut toujours tirer quelques connaissances des mœurs & des usages de notre onzième siècle jusqu'au quinzième, par la lecture de ces romans même.

On a judicieusement remarqué que la Fontaine a tiré la plupart de ces contes des romanciers du quinzième & du seizième siècles; & parmi ces contes même, il y en a plusieurs qui se perdent dans la plus haute antiquité, & dont on retrouve des traces dans Aulugelle & dans Athénée. Il ne faut pas croire que la Fontaine ait embelli tout ce qu'il a imité. Il a pris l'anneau d'Hans - Carvel dans Rabelais; Rabelais l'avait pris dans l'Arioste; & l'Arioste avoue que c'était un conte très-ancien : mais ni la Fontaine ni Rabelais n'ont rendu ce conte aussi vraisemblable ni aussi plaisant qu'il l'est dans l'Arioste.

Fu già un pittor, non mi ricordo il nome,
Che di pinger il diavol' solea
Con bel viso, begli occhi, e belle chiome.
Nè piè d'augel nè corna gli facea,
Nè facea si legiadro nè si adorno
L'angel da Dio mandato in Galilea.

Il diavolo reputandosi a gran scorno
S'ei fosse in cortesia da costui vinto,
Gli apparve in sogno un poco inanzi il giorno,
E gli disse in parlar breve e succinto,
Chi egli era, e che venia per render merto
Dell'averlo si bel simpre dipinto.

C'est ainsi que la fable des compagnons d'Ulysse, changés en bêtes par Circé, & qui ne veulent point redevenir hommes, est entièrement imitée de l'Ane d'or de Machiavel, & ne lui est pas supérieure, quoiqu'elle ait le mérite d'être plus courte.

Je ne sais pas pourquoi il est dit, dans le second volume de la Bibliothèque des romans, page 103, que le *pâté d'anguilles* est dans la Fontaine un modèle de l'*art de canter*. On en donne pour preuve ces vers-ci :

Eh quoi ! toujours pâtés au bec !
Pas une anguille de rôtie !
Pâtés tous les jours de ma vie !
J'aimerais mieux du pain tout sec.
Laissez-moi prendre un peu du vôtre ;
Pain de par Dieu ou de par l'autre.
Au diable ces pâtés maudits !
Ils me suivront en paradis .
Et par-deçà, Dieu me pardonne.

Je crois sentir comme un autre toutes les grâces naïves de la Fontaine, mais je vous avoue que je ne les apperçois pas dans les vers que je viens de vous citer.

Ma lettre deviendrait un volume si je recherchais

les plus anciennes origines des romans, des contes, & des fables; je les retrouverais peut-être chez les premiers Brachmanes, & chez les premiers Perſans.

Je ne vous parle pas de la plus ancienne de toutes les fables connuès parmi nous, qui eſt celle des arbres qui veulent ſe choiſir un roi. Sans me perdre dans toutes ces recherches, je finis par vous remercier de vos deux premiers volumes; je vous attends au charmant roman du Télémaque.

J'ai l'honneur d'être, avec tous les ſentimens que je vous dois, Meſſieurs, votre, &c.

OBSERVATIONS

Sur le livre intitulé : De l'Homme ou des Principes & des Lois, de l'Influence de l'ame sur le corps, & du corps sur l'ame ; en trois volumes, par J. P. Marat, docteur en médecine. A Amsterdam, chez Marc-Michel Rey, 1775.

L'AUTEUR eſt pénétré de la noble envie d'inſtruire tous les hommes de ce qu'ils ſont, & de leur apprendre tous les ſecrets que l'on cherche en vain depuis ſi long-temps.

Qu'il nous permette d'abord de lui dire, qu'en entrant dans cette vaſte & difficile carrière, un génie auſſi éclairé que le ſien devrait avoir quelques ménagemens pour ceux qui l'ont parcourue. Il eût été ſage & utile de nous montrer des vérités neuves, ſans dépriſer celles qui nous ont été annoncées par MM. de Buffon, Haller, le Cat, & tant d'autres. Il fallait commencer par rendre juſtice à tous ceux qui ont eſſayé de nous faire connaître l'homme, pour ſe concilier du moins la bienveillance de l'être dont on parle ; & quand on n'a rien de nouveau à dire, ſinon que le ſiége de l'ame eſt dans les méninges, on ne doit pas prodiguer le mépris pour les autres & l'eſtime pour ſoi-même, à un point qui révolte tous les lecteurs, à qui cependant l'on veut plaire.

Si M. J. P. Marat traite mal ſes contemporains, il faut avouer qu'il ne traite pas mieux les anciens

philosophes. « Les auteurs les plus distingués, dit-il, » dans son discours préliminaire, Aristote, Socrate, » Platon, Diogène, Epicure, disent bien chacun » que l'ame est un esprit; mais ils croient tous cet » esprit une matière subtile & déliée. Ainsi, faute de » bonnes observations, les philosophes furent arrêtés » dès les premiers pas, & tout leur savoir se borna » à distinguer l'homme du reste des animaux par sa » configuration corporelle ».

Nous représenterons d'abord qu'il ne doit rien reprocher à Socrate, puisque Socrate n'a jamais rien écrit; nous le ferons souvenir que Platon fut le premier chez les Grecs qui enseigna, non-seulement la spiritualité de l'ame, mais encore son immortalité.

Nous lui dirons qu'Aristote, le précepteur d'Alexandre, savait fort bien distinguer son pupille de Bucéphale, & n'a jamais dit, dans aucun de ses ouvrages, qu'il n'y eût d'autre différence entre Alexandre & son cheval, sinon qu'Alexandre avait deux bras & deux pieds, & son cheval quatre jambes.

Nous ferons encore souvenir M. Marat, qu'Epicure ne disait point que l'ame fût un esprit; il disait, comme tous ses disciples, que l'homme pense avec sa tête, comme il marche avec ses pieds.

A l'égard de Diogène, il faut avouer que ce n'est guère un homme à citer, non plus que ceux qui ont voulu faire parler d'eux en l'imitant.

M. Marat croit avoir découvert que le suc des nerfs est le lien de communication entre les deux substances, le corps & l'ame.

C'eſt avoir fait en effet une grande découverte que d'avoir vu de ſes yeux cette ſubſtance qui lie la matière & l'eſprit. Ce ſuc eſt apparemment quelque choſe qui tient des deux autres, puiſqu'il leur ſert de paſſage, comme les zoophytes, à ce qu'on prétend, ſont le paſſage du règne végétal au règne animal.

Mais comme perſonne n'a jamais vu, du moins juſqu'à préſent, ce ſuc nerveux qui ſert de médiateur à l'eſprit & à la matière, nous prierons l'auteur de nous le faire voir, afin que nous n'en doutions pas.

Voici comme l'auteur s'exprime enſuite : « J'en- » tends ici les métaphyſiciens s'écrier : Quoi donc ! » l'ame eſt-elle ſi matérielle que la matière agiſſe ſur » elle ? Laiſſons ces hommes orgueilleuſement igno- » rans, qui ne veulent admettre que ce que leur » eſprit borné peut comprendre, & fermer leurs » yeux à l'évidence pour ne rien voir au-deſſus de leur » capacité ».

Perſonne ne trouvera bon qu'on traite les Lockes, les Mallebranches, les Condillacs, d'hommes orgueilleuſement ignorans. On pouvait établir le ſuc nerveux ſans leur dire des injures ; elles ne ſont des raiſons, ni en phyſique, ni en métaphyſique.

« Que ſont, dit-il, les argumens ſpécieux de le » Cat, contre des preuves directes ? L'ame n'eſt pas » matérielle & n'occupe aucun lieu à la manière des » corps. Soit : mais s'enſuit-il de-là qu'elle n'ait aucun » ſiége déterminé ? »

Non, Monſieur, il ne s'enſuit pas que l'ame n'ait point de place ; mais il ne s'enſuit pas auſſi qu'elle

demeure dans les méninges qui ſont tapiſſées de quelques nerfs.

Il vaut mieux avouer qu'on n'a pas vu encore ſon logis, que d'aſſurer qu'elle eſt logée ſous cette tapiſſerie : car enfin, comme les nerfs n'aboutiſſent pas à ces méninges, ſi elle réſidait dans chacun de ces nerfs, elle y ſerait étendue & vous n'y trouveriez pas votre compte. Laiſſez faire à Dieu, croyez-moi ; lui ſeul a préparé ſon hôtellerie, & il ne vous a pas fait ſon maréchal-des-logis.

Vous avez beau dire que « la penſée fait vivre » l'homme dans le paſſé, le préſent & l'avenir, l'élève » au-deſſus des objets ſenſibles, le tranſporte dans » les champs immenſes de l'imagination ; étend pour » ainſi dire à ſes yeux les bornes de l'univers ; lui » découvre de nouveaux mondes ; & le fait jouir du » néant même ».

Nous vous félicitons de jouir du néant ; c'eſt un grand empire, régnez-y ; mais inſultez un peu moins les gens qui ſont quelque choſe.

Vous avez un grand chapitre, intitulé, *Réfutation d'un ſophiſme d'Helvetius.* Vous auriez pu parler plus poliment d'un homme généreux qui payait bien ſes médecins. Vous dites : « Laiſſons au ſophiſte Helvetius à vouloir déduire par des raiſonnemens alambiqués, toutes les paſſions de la ſenſibilité phyſique ; il n'en déduira jamais l'amour de la gloire.... » qu'importe à Céſar l'eſtime publique ? Eſt-il » quelques délices attachées à la vertu & au ſavoir, refuſées à la puiſſance ? Pourquoi Alexandre,

» Auguste, Trajan, Charles-Quint, Christine,
» Frédéric III, non contens de la gloire des monar-
» ques & des héros, aspirent-ils encore à celle d'au-
» teurs? pourquoi veulent-ils aussi ombrager leur
» front des lauriers du génie? c'est qu'ils sont avides
» d'honneur & délicats en estime ».

On vous dira, Monsieur, que de tous ces gens si délicats en estime dont vous parlez, pas un n'a été auteur, excepté le dernier.

Nous n'avons, ce me semble, aucun livre, ni des Alexandre, ni des Trajan; & quant à Frédéric le grand, ce que vous dites de lui ne paraît pas avoir été dicté par la voix publique. Son fluide nerveux, selon vous, lui a persuadé, « qu'en remportant des
» victoires, il a dédaigné une estime qu'il n'avait pas
» méritée; il a voulu une gloire fondée sur le mérite
» personnel, & il l'a cherchée dans la science; les
» ames passionnées de la gloire aiment l'estime pour
» l'estime ».

L'Europe vous dira, Monsieur, qu'il a mérité cette estime en hasardant son sang & ses méninges dans vingt batailles, & que s'il a mérité un autre degré d'estime en cultivant les belles-lettres & en les protégeant, vous ne devez pas pour cela outrager M. Helvetius qui a été aimé par ce grand prince. Les batailles du roi de Prusse n'ont rien de commun, ni avec un systême de médecin, ni avec M. Helvètius, qui a soutenu l'axiome si ancien, rien n'est dans l'entendement qui n'ait été dans les sens.

Rien ne décrédite plus un systême de physique que

de s'écarter ainsi de son sujet. Il ne faut pas sortir à tout moment de sa maison pour s'aller faire des querelles dans la rue.

M. Marat ayant prouvé que l'homme a une ame & une volonté, intitule un chapitre : *Observations curieuses sur nos sensations & sur nos sentimens.*

Ces observations curieuses sont : « Le spectacle » d'une tempête de la mer en fureur, du ciel en feu, » du mugissement des eaux, de celui des vents dé- » chaînés, & du roulement du tonnerre ». Il oppose à cette description neuve & bien placée, « la vue » (non moins neuve) d'une belle campagne que le » soleil éclaire de ses derniers rayons à la fin d'une » journée sereine, le doux chant des oiseaux amou- » reux, le murmure des ruisseaux coulant sur la » pelouse, leur onde argentée, le parfum des fleurs, » & les caresses légères des zéphyrs, le tout portant » l'ivresse dans l'ame ».

Après avoir approfondi ces idées philosophiques d'une tempête & d'un beau soir d'été, il donne au public l'idée de la vraie force de l'ame. « Quelle est » donc l'ame forte, dit-il ? ce n'est point ce bouillant » Achille qui affronte tout danger ; ce n'est point ce » furieux Alexandre qui fait mollir sous son bras ses » nombreux ennemis ; ce n'est point cet austère Ca- » ton qui se perce le flanc, & qui se déchire les en- » trailles ? »

Vous remarquerez que quelques pages auparavant, l'auteur a dit ces propres mots : « Achille, le fer à la » main, s'ouvrant un passage jusqu'à Hector, au tra-

» vers des bataillons ennemis, & renverſant comme » un torrent impétueux tout ce qui s'oppoſe à ſon » paſſage; voilà l'homme intrépide ».

Si monſieur le docteur en médecine ſe contredit ainſi dans ſes conſultations, il ne ſera pas appelé ſouvent par ſes confrères. Mais en parlant d'Achille, il devait ſe ſouvenir qu'il était invulnérable, & que par conſéquent il n'avait pas un grand mérite à être ſi intrépide.

Et c'eſt par ces déclamations qu'il prouve que le fluide des nerfs agit ſur l'ame, & l'ame ſur eux! C'eſt après avoir bien connu le tempérament d'Achille & d'Alexandre, qu'il décide « que jamais un corps dé- » licat & vigoureux ne logea une ame forte ».

Il eſt bien difficile en effet qu'un corps ſoit délicat & vigoureux. Mais ſans inſiſter ſur cette inadvertance, l'on doit remarquer qu'on a vu cent fois dans nos armées des officiers du tempérament le plus faible & du courage le plus grand, des malades ſortir de leur lit pour ſe faire porter à l'ennemi ſur les bras de leurs grenadiers. M. Marat ſemble avoir calomnié la nature humaine plus qu'il ne l'a connue.

Enfin, quand on a lu cette longue déclamation en trois volumes, qui nous annonce la connaiſſance parfaite de l'homme, on eſt fâché de ne trouver que ce qui a été répété depuis trois mille ans en tant de langues différentes. Il eut été plus ſenſé de s'en tenir à la deſcription de l'homme, qu'on voit dans le ſecond & le troiſième tomes de l'Hiſtoire naturelle. C'eſt là qu'en effet on apprend à ſe connaître; c'eſt

là, comme nous l'avons déjà dit, qu'on apprend à vivre & à mourir; tout y est exposé avec vérité & avec sagesse, depuis la naissance jusqu'à la mort.

M. Marat a suivi des routes différentes. Il finit par dire « qu'il a découvert les causes, & qu'on peut les » déterminer avec précision, en appliquant le calcul » aux effets. Il nous assure que l'humeur morale, » l'activité, l'indolence, l'ardeur, la froideur, l'im- » pétuosité, la langueur, le courage, la timidité, la » pusillanimité, l'audace, la franchise, la dissimula- » tion, l'étourderie, la réserve, la tendresse; le pen- » chant à la volupté, à l'ivrognerie, à la gourman- » dise, à l'avarice, à la gloire, à l'ambition; la do- » cilité, l'opiniâtreté, la folie, la sagesse, la raison, » l'imagination, le souvenir, la réminiscence, la pé- » nétration, la stupidité, la sagacité, la pesanteur, » la délicatesse, la grossièreté, la légèreté, la profon- » deur, &c. ne sont pas des qualités inhérentes à l'es- » prit ou au cœur, mais des manières d'exister de » l'ame qui tiennent à l'état des organes corporels; » comme les couleurs, le chaud, le froid, ne sont » pas des attributs essentiels à la matière, mais des » qualités dépendantes de la texture & du mouvement » de ses particules ».

L'auteur finit par se féliciter d'avoir développé la sensibilité corporelle, la régularité, le désordre du cours des liqueurs, le ressort primitif & organique, l'atonie, la tension moyenne, la rigidité des fibres, la force & le volume des organes; « toutes causes » secrètes, dit-il, de cette singulière harmonie, que

» les philoſophes ont obſervée entre les ſubſtances
» qui compoſent nôtre être, & dont aucun encore
» n'a pu rendre raiſon ».

Après s'être ainſi remercié de nous avoir découvert « les principes cachés de cette influence prodigieuſe » de l'ame ſur le corps, & du corps ſur l'ame », il aſſure qu'elle a été juſqu'à lui un ſecret impénétrable.

Cette peroraiſon eſt ſuivie enfin d'une invocation. C'eſt une marche contraire à celle de tous les ouvrages de génie, & ſur-tout à celle des romans, ſoit en vers, ſoit en proſe. Il invoque l'auteur de la Nouvelle Héloïſe & d'Emile. « Prête-moi ta plume, dit-il, » pour célébrer toutes ces merveilles. Prête-moi ce » talent enchanteur de montrer la nature dans toute » ſa beauté. Prête-moi ces accens ſublimes » avec leſquels tu as enſeigné à tous les princes qu'ils doivent épouſer la fille du bourreau ſi elle leur convient ; que tout brave gentilhomme doit commencer par être garçon menuiſier ; & que l'honneur joint à la prudence, eſt d'aſſaſſiner ſon ennemi au lieu de ſe battre avec lui comme un ſot.

Il eſt plaiſant qu'un médecin cite deux romans, l'un nommé Héloïſe & l'autre Emile, au lieu de citer Boërhave & Hippocrate. Mais c'eſt ainſi qu'on écrit trop ſouvent de nos jours ; on confond tous les genres & tous les ſtyles ; on affecte d'être ampoulé dans une diſſertation phyſique, & de parler de médecine en épigrammes. Chacun fait ſes efforts pour ſurprendre ſes lecteurs. On voit par-tout Arlequin qui fait la cabriole pour égayer le parterre.

Sur le livre de la Félicité publique ; nouvelle édition. A Bouillon, de l'imprimerie de la Société typographique.

APRÈS tant de futilités par souscription ou sans souscription, tant de pièces de théâtre dont il faut rendre compte lorsqu'elles ne subsistent plus, tant de petites querelles littéraires qui n'intéressent que les disputans ; dans cette foule d'ouvrages & d'affiches d'un moment, qui annoncent la connaissance de la nature, la science du gouvernement, les moyens faciles de payer sans argent les dettes de l'Etat, & les drames qu'on doit jouer aux marionnettes, à la fin nous avons un bon livre de plus.

On crut d'abord que le titre était une plaisanterie. Quelques lecteurs voyant que l'auteur parlait sérieusement, s'imaginèrent que c'était un de ces politiques qui font le destin du monde du haut de leurs galetas, & qui, n'ayant pu gouverner une servante, se mettent à enseigner les rois à deux sous la feuille. Il s'est trouvé que l'ouvrage était d'un guerrier & d'un philosophe, qui réunit la grandeur d'ame des anciens chevaliers ses ancêtres, & les vertus patriotiques du chef de la magistrature dont il descend. Nous ne le nommerons pas, puisqu'il ne s'est pas voulu faire connaître.

Lorsque cette nouveauté était encore en très-peu de mains, on demanda à un homme de lettres, « que » pensez-vous de ce livre de la Félicité publique ? Il

» répondit, il fait la mienne ». Nous pouvons en dire autant.

Cependant nous ne dissimulons pas que l'*Esprit des Lois* a plus de vogue dans l'Europe que la *Félicité publique*, parce que Montesquieu est venu le premier; parce qu'il est plus plaisant; parce que ses chapitres de six lignes, qui contiennent une épigramme, ne fatiguent point le lecteur; parce qu'il effleure plus qu'il n'approfondit; parce qu'il est encore plus satyrique qu'il n'est législateur; & qu'ayant été peu favorable à certaines professions lucratives, il a flatté la multitude.

Le livre de la *Félicité publique* est un tableau du genre-humain. On examine dans quel siècle, dans quel pays, sous quel gouvernement il aurait été plus avantageux pour l'espèce humaine d'exister. On parle à la raison, à l'imagination, au cœur de chaque homme. Aimeriez-vous mieux être né sous un Constantin, qui assassine toute sa famille, & son propre fils, & sa femme; & qui prétend que Dieu lui a envoyé un labaron dans les nuées, avec une inscription grecque, sur le chemin de Rome? Aimeriez-vous mieux vivre sous un Julien, qui écrira une déclamation de rhétorique contre vous? Serez-vous mieux sous Théodose, qui vous invitera à la comédie, vous & tous les citoyens de votre ville, & qui vous fera tous égorger dès que vous aurez pris vos places? Les Français ont-ils été plus malheureux après la bataille de Montlheri sous Louis XI, qu'après la bataille d'Hochstet sous Louis XIV? L'Espagne

qui n'eſt peuplée aujourd'hui que d'environ ſept millions d'hommes, en a-t-elle eu autrefois cinquante millions? La France en a-t elle eu trente ſix millions? En quelque grand ou petit nombre qu'aient été les habitans de ces contrées, avaient-ils plus de commodités de la vie, plus d'arts, plus de connaiſſances? Leur raiſon était-elle plus cultivée ſous la maiſon de Bourbon, que ſous la maiſon de Clotaire? Quelles ont été les principales cauſes des malheurs épouvantables ſous leſquels le genre humain a preſque toujours été écraſé? C'eſt-là le problême que l'auteur eſſaie de réſoudre. Ce n'eſt point un faiſeur de ſyſtêmes qui veut éblouir; ce n'eſt point un charlatan qui veut débiter ſa drogue; c'eſt un gentilhomme inſtruit, qui s'exprime avec candeur; c'eſt Montagne avec de la méthode.

Sur l'ouvrage intitulé : La Vie & les Opinions de Triſtram Shandy; traduites de l'anglois de Stern, par M. Frenais; chez Ruault; à Paris, 1776.

On a montré depuis quelques années tant de paſſion pour les romans anglais, qu'à la fin un homme de lettres nous a donné une traduction libre de Triſtram Shandy. Il eſt vrai que nous n'avons encore que les quatre premiers volumes, qui annoncent la vie & les opinions de Triſtram Shandy; le héros qui vient de naître n'eſt pas encore baptiſé. Tout l'ouvrage eſt en préliminaires & en digreſſions. C'eſt une bouffonnerie continuelle dans le goût de Scarron. Le bas comi-

que, qui fait le fond de cet ouvrage, n'empêche pas qu'il n'y ait des choses très-sérieuses.

L'auteur anglais était un vicaire de village nommé Stern. Il poussa la plaisanterie jusqu'à imprimer dans son roman un sermon qu'il avait prononcé sur la conscience; & ce qui est très-singulier, c'est que ce sermon est un des meilleurs dont l'éloquence anglaise puisse se faire honneur. On le trouve tout entier dans la traduction.

On a été surpris que cette traduction soit dédiée à un des plus graves & des plus laborieux ministres (*) qu'ait jamais eu la France, comme un des plus vertueux. Mais les vertueux & le sage peuvent rire un moment; & d'ailleurs cette dédicace a un mérite noble & rare. Elle est adressée à un ministre qui n'est plus en place.

On donna un petit extrait des derniers volumes anglois, dans le tome cinquième de la gazette littéraire de l'Europe, en 1765; & il paraît qu'alors on rendit une exacte justice à ce livre. Aussi l'auteur de la gazette littéraire était-il aussi instruit dans les principales langues de l'Europe, que capable de bien juger tous les écrits. Il remarqua que l'auteur anglais n'avait voulu que se moquer du public pendant deux ans consécutifs, promettant toujours quelque chose, & ne tenant jamais rien.

Cette aventure, disait le journaliste français, ressemble beaucoup à celle de ce charlatan anglais, qui

(*) M. Turgot.

annonça dans Londres qu'il se mettrait dans une bouteille de deux pintes, sur le grand théâtre de Hay-Marquet, & qui emporta l'argent des spectateurs, en laissant la bouteille vide. Elle n'était pas plus vide que la vie de Tristram Shandy.

Cet original qui attrapa ainsi toute la Grande-Bretagne avec sa plume, comme le charlatan avec sa bouteille, avait pourtant de la philosophie dans la tête, & tout autant que de bouffonnerie.

Il y a chez Stern des éclairs d'une raison supérieure, comme on en voit dans Shakespeare. Et où n'en trouve-t-on pas? Il y a un ample magasin d'anciens auteurs, où tout le monde peut puiser à son aise.

Il eût été à desirer que le prédicateur n'eût fait son comique roman, que pour apprendre aux Anglais à ne plus se laisser duper par la charlatanerie des romanciers, & qu'il eût pu corriger la nation qui tombe depuis long-temps, abandonne l'étude des Lockes & des Newtons, pour les ouvrages les plus extravagans & les plus frivoles. Mais ce n'était pas-là l'intention de l'auteur de Tristram Shandy. Né pauvre & gai, il voulait rire aux dépens de l'Angleterre & gagner de l'argent.

Ces sortes d'ouvrages n'étaient pas inconnus chez les Anglais. Le fameux doyen Swift en avait composé plusieurs dans ce goût. On l'avait surnommé le Rabelais de l'Angleterre; mais il faut avouer qu'il était bien supérieur à Rabelais. Aussi gai & aussi plaisant que notre curé de Meudon, il écrivait dans sa

langue avec beaucoup plus de pureté & de finesse que l'auteur de Gargantua dans la sienne; & nous avons des vers de lui d'une élégance & d'une naïveté digne d'Horace.

Si on demande quel fut dans notre Europe le premier auteur de ce style bouffon & hardi, dans lequel ont écrit Stern, Swift, & Rabelais, il paraît certain que les premiers qui s'étaient signalés dans cette dangereuse carrière, avaient été deux Allemands nés au quinzième siècle, Reuchlin & Hutten; ils publièrent les fameuses Lettres des gens obscurs, long-temps avant que Rabelais dédiât son Pantagruel & son Gargantua au cardinal Odet de Châtillon.

Ces lettres, dont il est fait mention dans l'ouvrage intitulé, *Lettres à S. A. Monseigneur le Prince de *** sur Rabelais & sur d'autres auteurs*, sont écrites dans le latin macaronique, inventé, dit-on, par Merlin Coccaïe, pour se venger des dominiçains; & elles firent par contre-coup un très-grand tort à la cour de Rome, lorsque les fameuses querelles, excitées par la vente des indulgences armèrent tant de nations contre cette cour. L'Italie fut étonnée de voir l'Allemagne lui disputer le prix de la plaisanterie, comme celui de la théologie. On y raille des mêmes choses que Rabelais tourna depuis en ridicule; mais les railleries allemandes eurent un effet plus sérieux que la gaieté française; elles disposèrent les esprits à secouer le joug de Rome, & préparèrent cette grande révolution qui a partagé l'Eglise.

C'eſt ainſi qu'on a dit que la Satyre Ménippée, compoſée principalement par un chanoine de la Sainte-Chapelle de Paris, rendit les états de la ligue ridicules, & applanit le chemin du trône à notre adorable Henri IV.

Triſtram Shandy ne fera point de révolution; mais on doit ſavoir gré au traducteur d'avoir ſupprimé des bouffonneries un peu groſſières qu'on a quelquefois reprochées à l'Angleterre.

Il eſt peut-être plus difficile de traduire un Gilles qu'un orateur; le dîner de Trimalcion, que la nature des dieux de Cicéron; & Salvator-Roſe que le Taſſe.

Il y a eu même des morceaux conſidérables que le traducteur de Stern n'a pas oſé rendre en français; comme la Formule d'excommunication uſitée dans l'égliſe de Rocheſter; nos bienſeances ne l'ont pas permis.

On croit que l'on n'achevera pas plus la traduction entière de Triſtram Shandy que celle de Shakeſpeare. Nous ſommes dans un temps où l'on tente les ouvrages les plus ſinguliers, mais non pas où ils réuſſiſſent.

Sur l'Histoire véritable des temps fabuleux ; ouvrage qui, en dévoilant le vrai que les histoires ont travesti ou altéré, sert à éclaircir les antiquités des peuples, & surtout à venger l'histoire sainte : par M. Guérin du Rocher, prêtre ; trois volumes d'environ 470 pages chacun. A Paris, chez Berton, libraire, &c.

On ne peut qu'applaudir au louable dessein de M. Guérin du Rocher ; personne ne paraît plus capable que lui de profiter des tentatives qu'on a faites depuis Jules Africain jusqu'à Bochart & à Kennicot, pour jeter quelque lumière dans l'horrible chaos de l'antiquité.

Si nous osions faire quelques représentations au savant auteur de cet ouvrage, nous commencerions par le prier de réformer son titre, parce que les personnes moins instruites que lui pourront croire que la véritable histoire des fables est précisément la véritable histoire des mensonges. Toute fable est mensonge en effet, excepté les fables morales qui sont des leçons allégoriques, telles que celles de Pilpay & de Lokman, si connu dans notre Europe sous le nom d'Esope.

Quoi qu'il en soit, le savant auteur, dans son discours préliminaire, intitulé *Plan de l'ouvrage*, nous avertit qu'un ancien écrivain juif, dont on n'a point les écrits, dit qu'avant les rois de Perse, quelqu'un avait traduit autrefois une petite partie de la Genèse. Il ne nous dit pas en quel temps & en

quelle langue cette traduction fut faite. Il cite aussi le prophète Joël, qui reproche aux Tyriens d'avoir volé quelques ustensiles sacrés à Jérusalem, & d'avoir fait esclaves plusieurs enfans de Juda, qu'ils ont emmenés en pays lointain.

M. Guérin du Rocher suppose que ces esclaves ainsi transplantés ont pu traduire la Genèse dans la langue des peuples chez qui ils ont demeuré, & faire connaître Moïse & ses prodiges à ces étrangers; que ces étrangers ont pu apprendre par cœur les étonnantes actions de Moïse; qu'ils ont pu ensuite les attribuer à leurs princes, à leurs héros, à leurs demi-dieux; qu'ils ont pu faire de Moïse leur Bacchus; de Loth leur Orphée; d'Edith, femme de Loth, leur Eurydice; qu'il y avait un roi nommé Nanaeus, qui pourrait bien être Noé; qu'il y a sur-tout grande apparence que Sésostris n'est autre chose que le Joseph des Hébreux. Mais M. Guérin ayant prouvé que Joseph a pu être Sésostris, prouve ensuite que Sésostris a pu être Jacob; & qu'ainsi il est très-possible que les juifs aient enseigné la terre entière.

C'est ce qu'avait déjà fait le docte Huet, évêque d'Avranches, dans sa Démonstration évangélique, écrite en latin, & enrichie de citations grecques, chaldaïques, hébraïques, pour servir à l'éducation de monseigneur le dauphin, fils de Louis XIV.

Huet fait voir dans son chapitre IV, que Moïse était un profond géomètre, un astronome exact, l'instituteur de toutes les sciences & de tous les rites; qu'il est le même qu'Orphée & qu'Amphion; que

c'eſt lui qu'on a pris pour Mercure, pour Sérapis, pour Minos, pour Adonis, pour Priape.

Cette démonſtration du prélat Huet, n'a pas paru bien claire aux hommes de bon ſens. Nous eſpérons que celle de M. Guérin du Rocher réuſſira davantage, quoiqu'il ne ſoit que ſimple prêtre.

Il ne ſe contente pas de trois volumes qu'il nous donne, il nous en promet encore neuf; c'eſt une grande généroſité envers le public. M. Guérin devrait bien ſe contenter de nous avoir appris qu'Orphée & Loth ſont la même choſe, & de nous l'avoir prouvé; en obſervant qu'Orphée était ſuivi par les animaux, & que Loth, ayant des troupeaux, était ſuivi par les animaux auſſi; que de plus, le nom grec d'Orphée eſt en arabe le même que celui de Loth; car le mot araf, ſelon la bibliothèque orientale, ſignifie les limbes, entre le paradis & l'enfer : donc Loth & Orphée ſont évidemment le même perſonnage. On peut dire ce qu'on a dit en pareille occaſion; c'eſt puiſſamment raiſonner.

Toutes les pages du livre de M. Guérin ſont dans ce goût. Nous exhortons tous ceux qui veulent ſe former l'eſprit & le cœur, comme on dit, à lire le paragraphe dans lequel ce ſavant auteur démontre que le phénix des Egyptiens, qui renaît de ſes propres cendres, n'eſt autre choſe que le patriarche Joſeph, qui fait les obsèques de ſon père le patriarche Jacob. Mais nous exhortons auſſi le ſavant auteur à daigner traiter avec plus d'indulgence & de politeſſe, ceux qui, avant que ſon livre parût, ont été d'un avis diffé-

rent du ſien, ſur quelques points de la ténébreuſe antiquité. M. Guérin du Rocher, étant prêtre, devrait les inſtruire plus charitablement : il les appelle *ignorans & ſacrilèges*. Ces épithètes révoltent quelquefois les pécheurs, au lieu de les corriger. On cauſe, ſans le ſavoir, la perte d'une brebis égarée, qu'on aurait pu ramener au bercail par la douceur.

Il y a déjà dans les trois volumes de M. Guérin, deux à trois mille articles de la force de ceux dont nous avons rendu compte. Que ſera-ce quand nous aurons les douze tomes ? Nous ne pouvons deviner comment ce ramas énorme de fables expliquées fabuleuſement, & ce chaos de chimères peuvent venger l'hiſtoire ſainte. M. Guérin du Rocher ſuppoſe toujours qu'il y a une conſpiration contre l'égliſe, & que c'eſt à lui à venger l'égliſe. C'eſt ainſi que Saint-Sorlin des Marais ſe diſait envoyé de Dieu, pour être à la tête d'une armée de trente mille hommes contre les janſéniſtes. Mais qui arme le bras vengeur de M. Guérin du Rocher ? qui attaque de nos jours l'égliſe, & qui ſe plaint d'elle ? Sommes-nous dans le temps où le jéſuite le Tellier rempliſſait les priſons du royaume, des partiſans de la grâce efficace ? Sommes-nous dans ce ſiècle déplorable, où des hommes indignes de leur ſaint miniſtère vendaient dans des cabarets la rémiſſion des péchés, & faiſaient de l'autel un bureau de banque ; où l'on s'égorgeait d'un bout de l'Europe à l'autre pour des argumens ; & où l'on aſſaſſinait en Amérique juſqu'à douze millions d'hommes innocens, pour leur enſeigner la voie du ſalut ? *Altri*

tempi, altre cure. Nous avons un chef ſouverain, digne à la fois d'être ſouverain & pontife. Nos évêques français donnent tous les jours des exemples de bienfaiſance & de tolérance, tous les papiers publics en retentiſſent. L'univers chrétien eſt en paix. Le ſavant Guérin du Rocher, prêtre, veut-il troubler cette paix? Ce brave dom Quichotte ſe bat contre des moulins à vent. Nous ſouhaitons à ſon livre le ſuccès de dom Quichotte.

Nous prenons ici la liberté de lui dire, à lui & à ceux qui auraient le malheur d'être ſavans comme lui, que ce n'eſt point être ſavant comme il faut, de compiler juſqu'au plus mortel dégoût, des paſſages de Bochart, de Calmet, de Huet, & de cent anciens auteurs, pour n'en tirer aucun fruit. Quel bien reviendra-t-il à la ſociété d'apprendre que Prothée pourrait bien être le patriarche Joſeph, tout auſſi-bien que Séſoſtris & le phénix? *O quantùm eſt in rebus inane!*

Sur les Mémoires d'Adrien-Maurice de Noailles, duc & Pair, maréchal de France, miniſtre d'Etat; ſix volumes in-12: *chez Moutard, imprimeur de la reine, &c.*

Ce livre très-utile eſt rédigé en ſix volumes, ſur les pièces originales confiées par un fils du miniſtre dont il porte le nom, à M. l'abbé Millot, avantageuſement connu par ſa manière philoſophique & prudente d'écrire l'hiſtoire. Il eſt vrai que les commentaires de Céſar & la vie d'Alexandre ne contien-

nent qu'un volume ; mais quand il s'agit de rapporter les lettres de Louis XIV, de Louis XV, du roi d'Espagne Philippe V, de la reine sa femme, du duc d'Orléans, régent de France, de madame de Maintenon, de la princesse des Ursins, de plus de vingt généraux d'armée, & d'autant de ministres, non seulement on pardonne au rédacteur de publier six tomes considérables ; mais tous les hommes d'Etat, & les esprits sérieux qui veulent s'instruire, souhaiteraient que l'ouvrage fût plus étendu. Quelques esprits, uniquement occupés des sciences qu'on appelle exactes, ne font aucune attention à ces recueils historiques, à moins qu'ils ne soient écrits avec le style & le génie de Tacite. Mallebranche disait qu'il ne faisait pas plus de cas de l'histoire que des nouvelles de son quartier. La plupart des lecteurs ne pensent pas ainsi ; ils s'intéressent aux évènemens de leur siècle, & à ceux qui ont illustré, ou servi, ou affligé leur patrie dans le siècle passé ; & quand c'est un ministre d'Etat, un guerrier, qui raconte, l'Europe l'écoute. Si les détails peuvent devenir indifférens à la postérité, ils sont chers au temps présent.

Le premier tome de ces mémoires est employé presque tout entier à raconter les services que rendit Anne-Jules de Noailles, père d'Adrien, maréchal de France comme lui & comme ses deux fils. Ces services consistèrent principalement dans l'obéissance qu'il devait à Louis XIV, dont les rigueurs poursuivaient les protestans de son royaume depuis l'an 1680. Le dessein était déjà pris d'abattre tous les tem-

ples & de révoquer le fameux édit de Nantes, déclaré irrévocable dans tous les tribunaux du royaume ; édit plus célèbre encore par le nom de cet Henri IV qui avait triomphé de la ligue catholique par la valeur des réformés ainſi que par la ſienne. Les papes avaient appelé ce grand-homme, aïeul de Louis, *génération bâtarde & déteſtable de Bourbon ;* & Louis XIV, qui venait de recevoir le nom de *Grand* à l'hôtel-de-ville de Paris, en 1680, s'apprêtait dès-lors à détruire l'ouvrage du plus cher de ſes prédéceſſeurs, dans le temps même que le pape Innocent XI ſe déclarait ſon ennemi.

Cette contradiction apparente était, dit-on, le fruit des ſollicitations du jéſuite la Chaiſe, confeſſeur du roi, de quelques évêques, & ſur-tout du chancelier le Tellier, & de Louvois ſon fils, ennemi de Colbert. Il faut ſavoir que Colbert croyait les réformés auſſi néceſſaires à l'Etat, ſous Louis XIV, par leur induſtrie, qu'ils l'avaient été à Henri IV par leur courage. Louvois ne les croyait que dangereux. On perſuada au roi qu'il reſſembleroit à Conſtantin & à Théodoſe, en aboliſſant la religion prétendue réformée ; on lui répéta qu'il n'avait qu'à dire un mot, & que tous les cœurs ſe ſoumettraient. Il le crut, parce qu'il avait pendant quarante ans réuſſi dans tout ce qu'il avait voulu. Il ne conſidéra pas que ces proteſtans, qu'on appelait à la cour *huguenots* ou *religionnaires*, n'étaient plus les calviniſtes de Jarnac, de Moncontour, & de Saint-Denis ; qu'ils étaient ſujets ſoumis, bons ſoldats dans les armées, utiles dans la

paix par le commerce & par les manufactures, & qu'il risquait de faire passer chez ses ennemis de l'industrie & de l'argent. Pour comble de séduction, la marquise de Maintenon, sa nouvelle maîtresse, dont il fit bientôt sa femme, autrefois protestante elle-même, & devenue aussi dévote qu'ambitieuse, se joignit au jésuite la Chaise.

Ce fut dans ces circonstances que Jules de Noailles fut choisi par le roi pour commander en Languedoc: & d'Aguesseau, père du chancelier, nommé à l'intendance de cette province. Ces deux hommes étaient nés justes & humains; mais il fallait obéir à Louvois. La populace de ce pays est vive, impétueuse, ardente, superstitieusement attachée à sa croyance; & cette croyance lui est inspirée par des pasteurs qui ressemblent à ce troupeau. C'est au fond parmi les catholiques & les réformés le même esprit que celui du temps des Albigeois. La tolérance & la circonspection sont les seules brides qui puissent bien conduire cette nation des anciens Visigots. Louvois ne savait que commander : il envoya des soldats & des bourreaux avec des missionnaires. On se crut obligé de condamner un pasteur, nommé Audoyer, à être pendu, & un autre nommé Homel à être roué, en 1683. Ces exécutions firent des prosélytes & des martyrs nouveaux dans toutes les provinces méridionales de la France. De faibles sommes que le roi fit distribuer par Pélisson, transfuge catholique, pour acheter des consciences, n'achetèrent que des gueux & des hypocrytes qui allèrent à la messe pour son argent.

& qui bientôt retournèrent à leurs prêches. L'enthousiasme de la secte se communiqua dans cent lieues de pays, avec plus d'emportement que la flatterie n'avait passé de bouche en bouche, avec enthousiasme. à Paris & à Versailles pour Louis XIV, pendant quarante années, soit dans les prologues d'opéra, soit dans les épilogues des sermons, soit dans le mercure. On ne sait que trop qu'il résulta de ces fureurs de religion une guerre civile entre le roi & une partie de son peuple, & que cette guerre civile fut plus barbare que celle des sauvages. Il y périt près de cent mille hommes, dont dix mille moururent par la corde, par la roue, ou par le feu, sous l'administration de l'intendant Lamoignon-Baville, successeur de d'Aguesseau. Ce magistrat, d'ailleurs, était très-éclairé & plein de grands talens; mais entièrement différent d'un autre Lamoignon, qui vient de montrer dans nos jours une vertu aussi humaine & une philosophie aussi vraie, que le Lamoignon-Baville fit voir de dévouement à Louis XIV, & d'inflexibilité dans l'exercice de son emploi.

Le rédacteur des mémoires d'Adrien de Noailles, n'est entré dans aucun détail de ces temps affreux, dont il ne décrit que les commencemens avec une sage retenue. Jules de Noailles, après avoir commandé cinq ans en Languedoc, est envoyé sur les frontières de la Catalogne contre les Espagnols, avec qui Louis XIV fut presque toujours en guerre, ainsi que tous ses prédécesseurs, depuis Louis XII jusqu'au temps où, d'ennemi de cette nation, il en devint le protecteur

par l'avènement de son fils le duc d'Anjou au trône d'Espagne. Le roi déclara maréchaux de France, en 1692, Boufflers, Catinat, & Jules de Noailles. Le rédacteur nous instruit des services de Jules.

Adrien son fils épouse, en 1697, mademoiselle d'Aubigné, nièce de madame de Maintenon : le roi lui donne pour présent de noces 800,000 livres, & la survivance du gouvernement de Roussillon, qu'avait le maréchal son père. Ce ne sont pas jusqu'ici des évènemens qui intéressent le public, & qui arrêtent les yeux de la postérité.

Mais Charles II, roi d'Espagne, meurt après avoir déclaré héritier de tous ses Etats le petit-fils de son ennemi : & l'Europe étonnée est bientôt en mouvement par cette grande révolution. Le rédacteur n'en développe point les ressorts ; ils ont été déjà assez exposés dans d'autres histoires ; il nous fait lire une instruction curieuse du grand-père à son petit-fils ; & il remarque parmi les conseils que Louis XIV donnait à Philippe V, celui-ci, qui semble avoir, dit-il, besoin d'explication : *N'ayez jamais d'attachement pour personne.* Il semble que Louis alors eût encore le cœur ulcéré de l'ingratitude qu'il avait éprouvée. Il disait qu'il avait voulu avoir des amis, & qu'il n'avait trouvé que des chefs de cabale. Le jeune Philippe V ne fut entouré que de tels courtisans dès qu'il fut à Madrid. On aurait desiré que le rédacteur eût imité le cardinal de Retz, qui commence ses mémoires par donner une idée des personnages qu'il va faire paraître sur la scène, qui peint leur caractère,

& nous apprend quels ſont leurs talens, leurs dignités, & leurs places. Sans ce préalable, le lecteur eſt ſouvent dérouté; quand l'écrivain ſuppoſe qu'on connaît tous ceux dont il parle, il arrive qu'on ne connaît perſonne.

Il n'y avait ſans doute que des cabales à la cour de Madrid lorſque Philippe V parut : & qui étaient les principaux intrigans? le grand inquiſiteur Mendoza, dévoué à la maiſon d'Autriche; le cardinal Portocarrero, auteur du teſtament du feu roi, mais plus ennemi des Allemands qu'ami des Français; un capucin, confeſſeur de la veuve du roi Charles II, & qui ne ſe ſervit jamais de l'autorité de ſa place que pour inſpirer à cette reine la haine contre Louis XIV, & le mépris pour Philippe V; un dominicain, ancien confeſſeur de Charles, qui employait le reſte de ſon crédit pour rendre le nouveau roi odieux aux ſeigneurs & aux femmes dont il dirigeait la conſcience depuis la mort de Charles. Il fallut que Louis XIV, gouvernant de Verſailles ſon petit-fils à Madrid, fît exiler, & le grand-inquiſiteur, & le capucin, & le dominicain. Il fallut encore qu'il interpoſât ſon autorité pour faire chaſſer je ne ſais quel jéſuite allemand, nommé Kreſſa, qui, à la vérité, ne confeſſait que des femmes de chambre de la reine douairière; mais qui ſavait par elles tous les ſecrets de ſa maiſon, & qui par ce manège, plus commun en Eſpagne que dans les autres pays de la communion romaine, était devenu l'eſpion & le brouillon le plus perfide qui fût dans l'égliſe. Ainſi Louis XIV, ſubjugué & trahi lui-

même par ſon confeſſeur jéſuite, puniſſait d'autres jéſuites & d'autres confeſſeurs en Eſpagne, tandis qu'il laiſſait le ſien mettre le trouble & la déſolation dans ſon propre royaume. Il donnait des lois à Madrid comme chez lui, par l'organe de ſes ambaſſadeurs, d'abord par le duc d'Harcourt, & enſuite par le comte de Marſin; il envoya même à ſon petit-fils un miniſtre pour gouverner ſon tréſor royal, plus mal en ordre alors, s'il ſe peut, & plus pauvre que celui de Paris: ce fut Orri, père de celui qui fut depuis contrôleur-général en France ſous Louis XV.

Victor-Amédée, duc de Savoie, le premier de ſa maiſon qui obtint depuis le titre de roi, avait en 1697 marié l'une de ſes filles au duc de Bourgogne, à l'aîné des petits-fils de Louis XIV, frère du roi d'Eſpagne: il offrait ſon autre fille au roi Philippe. Louis conclut ce nouveau mariage, & crut s'attacher Victor-Amédée par un double lien: la guerre pour la ſucceſſion au trône d'Eſpagne était déjà commencée entre l'Empire & la France. L'empereur Léopold faiſait déjà défiler des troupes dans le Milanais; Louis y avait une armée jointe à celle de Savoie. On ſait aſſez que le prétexte de cette guerre était la fauſſe idée répandue par la cour autrichienne, que Louis XIV avait forgé dans Verſailles le teſtament de Charles II, & avait ſubſtitué par la fraude la maiſon de France à la maiſon d'Autriche. L'empereur était ſûr d'être ſoutenu dans cette grande querelle par l'Angleterre, la Hollande, & le Portugal; & il négociait déjà ſecrètement avec le père de la ducheſſe de Bourgogne

& de la future reine d'Eſpagne. On voit par-là que Victor-Amédée ſe rendait lui-même l'ennemi de ſes deux filles. On a déjà dit que l'intérêt d'Etat ôte aux rois la douceur d'avoir des parens. Le duc de Savoie, dans l'eſpérance incertaine de joindre à ſes domaines quelques villages de plus, ſe donna ſecrètement à l'empereur, dans le temps même qu'il était à la tête de l'armée françaiſe en Italie, & qu'il faiſait partir ſa ſeconde fille pour épouſer Philippe V: ſa défection bientôt après publique, fut la première cauſe des malheurs de la France pendant près de dix années: il eſt triſte que le rédacteur n'ait pu développer les reſſorts qui amenèrent à ce point la politique & l'inconſtance d'un ſouverain & d'un père: mais il ne fait point une hiſtoire, il rend compte des mémoires qu'on lui a confiés à meſure qu'ils lui paſſent ſous les yeux, ſans même ſuivre l'ordre des temps; & il ſuppoſe toujours qu'il eſt lu par des perſonnes inſtruites.

Le choix d'une dame d'honneur & d'un confeſſeur eſt ce qui occupe le plus long-temps les cours de France & d'Eſpagne. Louis inſiſta ſur une dame françaiſe & ſur un confeſſeur français, mais jéſuite; ces deux points furent les plus importans, & diviſèrent bientôt tout Madrid. La princeſſe des Urſins, de la maiſon de la Trémouille, veuve d'un ſeigneur romain, fut camarera major; c'eſt un titre qui répond à celui de dame d'honneur en France. Il laiſſa au jéſuite Daubenton, confeſſeur du roi ſon petit-fils, le ſoin de chercher un homme de ſa robe, pour être

le confesseur de la reine : tout cela fut une source d'obscures intrigues de cour, que les lecteurs aiment à pénétrer, moins par le desir de s'instruire, que par cette malignité secrète qui fixe leurs regards sur les faiblesses des souverains.

Plusieurs écrivains, hommes d'Etat, ont regardé comme une faiblesse ces inquiétudes sur le jansénisme & sur le quiétisme qui tourmentaient alors Louis XIV. Ce même monarque, qui avait résisté au pape Innocent XI avec une fierté si convenable, se croyait obligé alors de solliciter la condamnation de l'archevêque de Cambray, Fénélon, pour avoir soutenu que Dieu méritait d'être aimé sans intérêt, & de l'oratorien Quesnel, pour avoir dit qu'une excommunication injuste ne doit empêcher personne de faire son devoir : il recommandait instamment au roi d'Espagne de persécuter les jansénistes de ses Etats de Flandre ; il voulait que le jésuite Daubenton lui en fît un devoir. Il pensait réellement que Dieu le devait récompenser pour avoir poursuivi ceux qu'on appelait quiétistes, jansénistes, calvinistes.

C'est peut-être cette même faiblesse qui, en cherchant des occupations réputées faciles, le portait à vouloir gouverner l'intérieur domestique de la reine d'Espagne. Le rédacteur produit des lettres de famille qui piquent la curiosité. Ces lettres forment des recueils de tracasseries : on voit des rois & des reines à leur toilette, dans leur lit, à leur garde-robe, tandis que le prince Eugène bat le maréchal de Villeroi à Chiari, tandis que les batailles d'Hochstet, de Tu-

rin, de Ramillies, font couler le ſang & les larmes dans toutes les familles de France, & que l'Etat eſt dans une déſolation auſſi affreuſe que ſous Philippe de Valois, Jean, & Charles VI. Les mémoires dont nous rendons compte, ne parlent guère de ces horribles déſaſtres conſignés dans les grandes hiſtoires. On vous fait lire des lettres de la princeſſe des Urſins, & d'un gentilhomme de la manche, nommé Louville; l'étiquette du palais tient plus de place que les batailles de Saragoſſe & d'Almanza : ces minuties royales ſont chères à quiconque cherche un amuſement dans la lecture. On eſt bien aiſe de voir les confidences que la princeſſe des Urſins fait à la maréchale, mère d'Adrien de Noailles : « Dites, je vous ſupplie, que » c'eſt moi qui ai l'honneur de prendre la robe de » chambre & le pot de chambre, &c. &c. », pag. 72, 73, tom. II. Les gens qui voudront apprendre les ſecrets de la cour dans ces mémoires, ne ſauront pas encore tout. La princeſſe des Urſins n'y appelle pas les choſes par leur nom : la robe de chambre de Philippe V était un vieux manteau court, qui avait ſervi à Charles II; l'épée du roi était un poignard qu'on poſait derrière ſon chevet; la lampe était enfermée dans une lanterne ſourde; les pantoufles étaient des ſouliers ſans oreilles; c'etait l'ancienne étiquette religieuſement obſervée : on remporta une victoire en la changeant. L'affaire, de donner à la reine un confeſſeur & un cuiſinier francais, fut encore plus longue & plus ſérieuſe. Pluſieurs membres du conſeil, qu'on nomme le deſpacho, voulaient un cuiſinier & un

confeſſeur ſavoyards. La faction françaiſe prétendait que tout devait venir de Verſailles. Il y avait une autre diſpute ſur le perruquier du roi : on l'avait fait venir de Paris ; les barbiers eſpagnols ne ſavaient pas encore faire une perruque ; mais on craignait que le barbier français ne mît dans les ſiennes des cheveux tirés de la tête d'un roturier ; & un roi d'Eſpagne ne devait être coiffé que de cheveux de gentilhomme.

Quant aux cuiſiniers, on craignait ceux d'Italie ; parce qu'on avait appris par une lettre anonyme que le prince Eugène propoſait d'empoiſonner le roi d'Eſpagne. Cette calomnie, auſſi ridicule que honteuſe, ne laiſſa pas d'être examinée ſérieuſement : elle fait ſouvenir des impoſtures plus extravagantes encore, qu'on répandit depuis contre le duc d'Orléans, régent de France, vers le temps de la mort de Louis XIV.

Quant aux confeſſions de la reine, qui n'avait que quatorze ans, elle fut aſſez adroite à cet âge, ou aſſez bien conſeillée par la princeſſe des Urſins, pour aſſurer le jéſuite Daubenton qu'elle aurait un plaiſir extrême à dire tous ſes péchés au confeſſeur qu'il lui donnerait. C'eſt ici qu'on doit remarquer combien ce jéſuite était dangereux. Il ſe fit bientôt chaſſer de la cour ; il y revint ; il y reconfeſſa Philippe V. Si le rédacteur avait ſu comment ce moine termina ſa carrière, il l'aurait peut-être publié : voici cette anecdote dans la plus exacte vérité.

Lorſque le roi d'Eſpagne, attaqué de vapeurs, voulut enfin abdiquer, il confia ſon deſſein à Daubenton. Ce prêtre vit bien qu'il ſerait forcé d'abdiquer auſſi,

aussi, & de suivre son pénitent dans sa retraite. Il eut l'imprudence de révéler par une lettre la confession du roi au duc d'Orléans, régent de France, qui projetait alors le double mariage de mademoiselle de Montpensier, sa fille, avec le prince des Asturies, & celui de Louis XV avec l'infante, âgée de cinq ans. Daubenton crut que l'intérêt du régent le forcerait à détourner Philippe de sa résolution, & que ce prince lui pardonnerait toutes les intrigues qu'il avait plus d'une fois tramées à Madrid contre le ministère de France : le régent ne les pardonna pas ; il envoya la lettre du confesseur au roi, qui n'y fut autre chose que de la montrer au jésuite, sans lui dire un seul mot : le jésuite tomba à la renverse ; une apoplexie le saisit au sortir de la chambre, & il mourut peu de temps après. Ce fait est décrit avec toutes ses circonstances dans l'*Histoire civile* de Bellando, imprimée par ordre exprès du roi d'Espagne. Cette anecdote se trouve à la page 306 de la quatrième partie.

Revenons aux mémoires d'Adrien, maréchal duc de Noailles. Voici quelle idée on y donne de Philippe V : c'est Louville, son gentilhomme, son favori, l'homme de confiance du ministre Colbert de Torci, qui lui parle ainsi de son roi. « Il est faible, timide, irrésolu, » n'a jamais de volonté, peu de sentiment. Le ressort » qui détermine les hommes n'est pas en lui ; Dieu » lui a donné un esprit subalterne ».

Les petites intrigues du palais occupent plus de deux volumes entiers. Le cardinal d'Etrées, ambassa-

deur à Madrid à la place de Marsin, devient l'ennemi déclaré de la princesse des Ursins, qui gouverne la jeune reine, & la reine gouverne le roi son mari. Louis XIV prend parti contre la princesse, & enfin la fait renvoyer. La reine pleure; elle est inconsolable. Il y avait entre elle & cette princesse une amitié fondée sur ce besoin d'une confiance réciproque, qui rend si souvent les femmes nécessaires les unes aux autres. Le rédacteur ne dit pas tout; & on peut douter même qu'il ait été instruit de tout. Il ne parle point de cette plaisante apostille que mit madame des Ursins à une lettre interceptée, qui fit tant de bruit dans l'Europe. On lui reprochait dans la lettre, d'avoir épousé secrètement un Français attaché à elle, nommé d'Aubigni. Elle écrivit en marge: *pour épousé, non.*

Ces tracasseries ne finirent que par son exil; elles recommencèrent à son rappel.

Les jalousies toujours renaissantes entre les courtisans français de Philippe & ses courtisans espagnols; les cabales du confesseur & celles des autres moines ne finissent point. Ce sont des matériaux pour un Suétone. Les affaires politiques & militaires en serviraient à Tite-Live. C'est là malheureusement que les mémoires du maréchal Adrien duc de Noailles manquent au rédacteur. Ce fil de l'histoire est interrompu depuis l'année 1711, jusqu'à la mort de Louis XIV. On y perd toutes les anecdotes que la curiosité du public recherche avec tant d'avidité sur la vie privée de ce monarque, sur celle de sa famille & de toute sa cour. C'est le temps où il perdit son fils unique,

regardé comme un bon prince, & le duc de Vendôme, l'amour de la France, le restaurateur de l'Espagne, le digne descendant de Henri IV. Ces morts sont bientôt suivies de celles de son petit-fils le duc de Bourgogne, l'espérance de l'état ; & il perd dans la même semaine la duchesse de Bourgogne, & le duc de Bretagne, frère aîné de Louis XV, alors au berceau. Toutes ces victimes précieuses tombent presque en même temps, & sont portées dans le même tombeau. Peu de jours après, il voit encore expirer son autre petit-fils, frère du duc de Bourgogne & du roi d'Espagne. La reine d'Espagne les accompagne bientôt à l'âge de vingt-six ans. Enfin, Louis XIV suit toute sa famille ; il meurt entre les bras de madame de Maintenon & du jésuite le Tellier. Il meurt avec une piété sincère, mais trompée. Il laisse l'Eglise gallicane en combustion ; désolée par le Tellier ; toute la nation languissant dans la misère, & consternée de dix ans de défaites & de malheurs de toute espèce. Ses dettes montaient à deux milliards six cents millions, ce qui fait quatre milliards & environ cinq cent mille livres de notre monnaie courante ; c'est deux fois plus d'espèces qu'il n'en existe dans le royaume.

Remarquons que parmi les dettes de ce prince, on trouve, dans le dépouillement qu'en fit M. de Forbonnais ; cent trente-six mille livres pour le pain des prisonniers, que le jésuite le Tellier avait fait renfermer à la bastille, à Vincennes, à Pierre-en-Scize, à Saumur, à Loche, sous le prétexte de jansénisme.

Tous ces désastres avaient commencé à la mort de Colbert, qui laissa en mourant la recette égale à la dépense dans l'année 1683. Depuis cette époque, l'édifice élevé par lui s'écroula insensiblement. Les malheurs de la guerre, les querelles de religion, l'incapacité des ministres, les persécutions des confesseurs du roi, les déprédations des traitans, firent enfin de la France si florissante, un objet de pitié.

Les recueils d'Adrien de Noailles donnent peu de lumières sur les anecdotes de ces temps malheureux. Il faut espérer qu'on sera plus éclairé par les vrais mémoires d'Hector de Villars, qu'on pourra joindre avec ceux d'Adrien de Noailles.

Après la mort de Louis XIV, le duc Adrien de Noailles joua un grand rôle. Le duc d'Orléans, déclaré au parlement de Paris régent absolu du royaume, changea dès le lendemain toute l'administration du feu roi, selon l'usage des propriétaires, qui font ordinairement tout le contraire de ce qu'ont fait ceux auxquels ils succèdent.

Aux bureaux des ministres de Louis XIV, on substitua des conseils, d'abord applaudis par la nation, mais dont on se dégoûta bientôt, & que le régent fut obligé d'abolir. Ces nouveaux conseils, & toute cette forme d'administration avaient été arrangés par le marquis de Canillac, le président de Maisons & le marquis d'Effiat. Maisons devait être garde des sceaux. Longepierre, auteur de quelques déclamations intitulées tragédies, aurait tenu la plume. Nous trouverons peut-être ces particularités dans les mémoires du

maréchal de Villars, & dans ceux du duc de Luynes. Adrien de Noailles fut à la tête du conseil des finances, sous le maréchal de Villeroi, qui ne se mêlait de rien. Noailles, capitaine des gardes, élevé à la cour, ayant été occupé dans les négociations & dans les armées, était tout neuf dans l'administration des finances; mais son esprit semblait facile, appliqué, ardent au travail, capable de s'instruire de tout & de travailler dans tous les genres.

Nous ne retracerons point ici l'histoire des afflictions qui tourmentaient alors les deux branches de la maison de France & d'Espagne; la longue & funeste maladie de Philippe V, qui affaiblit les organes de sa tête; son mariage avec une héritière du duché de Parme, qui commença son règne par chasser la princesse des Ursins, accourue au-devant d'elle pour la servir; les jalousies qui aigrirent le conseil du roi d'Espagne contre le régent de France; les diverses factions qui partagèrent la France; factions qui consistaient plutôt en parties de plaisirs & en discours, qu'en projets politiques, & qui formaient un étrange contraste avec la misère de l'Etat. Nous ne dirons point comment la duchesse de Berri, fille du régent, fut près d'épouser un gentilhomme d'une ancienne maison de Perigord, nommé le comte de Riom, à l'exemple de Mademoiselle, cousine germaine de Louis XIV, qui épousa en effet le comte de Lauzun, & à l'exemple de tant d'autres mariages dans les siècles passés. Nous ne répéterons point les calomnies horribles & absurdes répandues alors par toutes les

bouches & dans tous les libelles. Le rédacteur circonspect laisse à peine entrevoir ces infamies. Le gouvernement du royaume était d'autant plus difficile qu'il y avait plus de conseils. La principale difficulté venait des énormes dettes de l'Etat, & de la disette absolue d'argent.

On sait assez que dans ces disettes, qui ont si souvent effrayé la France, l'argent n'a point péri; une partie a passé dans les pays voisins, une autre a été cachée dans les coffres des traitans, enrichis du malheur général. En 1625, avant que le cardinal de Richelieu eût affermi son pouvoir, on avait ordonné qu'une chambre de justice serait établie tous les dix ans, pour reprendre des mains des traitans les deniers qu'ils avaient gagnés avec le roi. Cette méthode, depuis la chambre de justice de 1625, n'avait été pratiquée qu'au temps de la chûte de Fouquet. Le duc de Noailles la crut nécessaire. On peut voir dans le livre instructif de M. de Forbonnais, & dans les écrits de ce temps-là, mêlés de vrai & de faux, qu'on condamna ceux qui avaient traité avec le roi, à lui donner environ deux cent vingt millions appartenant réellement au peuple, sur qui on les avait levés. De ces deux cent vingt millions il n'entra que très-peu de chose dans ce qu'on appelle les coffres du roi. La facilité du régent répandit presque tout entre des courtisans & des femmes. Il y eut quelques gens d'affaires condamnés par la chambre de justice à être pendus; mais ils furent sauvés par leur bourse.

Si on veut s'instruire à fond du chaos & de la déprédation des finances, il faut lire ce qui a été écrit par les frères Pâris & par leurs adversaires sur le systême de Lass. Ce fut une maladie épidémique qui, après avoir attaqué la France pendant deux ans, & l'avoir fait presque périr, alla ravager pendant six mois la Hollande & l'Angleterre. Les systêmes des calculateurs sur l'origine du monde, sur les montagnes formées par les mers, sur la terre formée par les comètes, ne sont que des folies de philosophe: mais le systême de Lass fut une drogue de charlatan qui empoisonnait des royaumes.

Pendant les convulsions de cette peste universelle, arriva la peste réelle de Marseille, dont à peine on parla, quoiqu'elle eût enlevé plus de soixante mille citoyens; arriva de plus une guerre entre le régent & le roi d'Espagne, dont on parla moins encore. Tous ces évènemens sont déposés dans la multitude immense d'histoires générales & particulières qui surchargent l'Europe & surtout la France.

Parmi les vicissitudes des cours, ce n'en est pas une médiocre de voir le duc de Noailles, au bout de deux ans d'administration, exilé par les intrigues d'un abbé Dubois, que lui & le marquis de Canillac n'appelaient jamais que l'*abbé Friponeau*, autrefois sous-précepteur, par hasard, du duc d'Orléans, l'ayant servi depuis dans ses plaisirs, & que nous avons vu enfin cardinal, occuper à Cambrai la place de Fénélon, celle de Richelieu & de Mazarin dans le ministère, & mourir comme Rabelais. Le duc de

Noailles s'était moqué plus d'une fois des études de l'abbé Dubois à Brive-la-Gaillarde, où son père avait été apothicaire & chirurgien ; & l'abbé envoya le duc de Noailles à Brive-la-Gaillarde.

Une vicissitude plus grande, qui servirait à instruire les hommes, si quelque chose les pouvait instruire, fut l'élévation du cardinal de Fleuri & la chûte du prince de Condé, M. le duc, premier ministre, après la mort subite du duc d'Orléans.

Puis vient la guerre heureuse de 1733, où Adrien de Noailles, devenu maréchal de France, se distingua ; puis la guerre injuste qu'une cabale de cour fait entreprendre, pour dépouiller la fille de l'empereur Charles VI, malgré la foi des traités & les promesses les plus sacrées ; enfin la guerre malheureuse de 1756 qui fait perdre au roi Louis XV tout ce qu'il possédait dans le continent des grandes Indes & dans celui de l'Amérique, & qui replongea l'Etat dans la pauvreté affreuse où il avait été réduit à la mort de Louis XIV ; pauvreté qui a été suivie du luxe le plus brillant, comme le plus frivole, dans Paris, ville agrandie & embellie au milieu des disgraces publiques. C'est une contradiction frappante, mais ordinaire : car dans les malheurs de l'Etat, il y a toujours un grand nombre d'hommes, soit seigneurs, soit parvenus, qui s'étant enrichis par les misères du peuple, viennent étaler leur faste, tandis que les opprimés se cachent.

Adrien, maréchal, duc & pair de France, mourut retiré à Paris, loin de ce faste turbulent, à l'âge d'environ quatre-vingt huit ans. C'est par là que tout

finit, & c'eſt une réflexion dont trop peu d'hommes profitent pour ſe retirer du monde, quand le monde ſe retire d'eux.

Sur une nouvelle Epître de Boileau à M. de Voltaire : Lettre anonyme adreſſée aux auteurs du Journal encyclopédique.

MESSIEURS,

J'AI lu depuis peu une épître adreſſée à M. de Voltaire, ſous le nom de Boileau. Boileau eſt mort; & quand nous ne le ſaurions pas, cet ouvrage ſuffirait pour nous en convaincre. En général il eſt rare qu'un homme qui n'a pas le courage de ſe ſervir de ſon propre nom, ait la force de porter celui d'autrui. Mais je ne ſache point que depuis feu Cotin, qui en a donné l'exemple, le nom de Deſpréaux ait été auſſi étrangement proſtitué; il ſemblerait du moins qu'un homme qui ſe haſarde à faire parler le légiſlateur de notre poéſie, devrait avoir lu l'Art poétique. Le téméraire qui évoque aujourd'hui les manes de Boileau, ou n'a jamais lu ſes préceptes, ou les a parfaitement oubliés.

Surtout qu'en vos écrits la langue révérée
Dans vos plus grands excès vous ſoit toujours ſacrée.

Voilà comme parlait le véritable Boileau; voici comme écrit ſon pſeudonyme. Je vais vous citer d'abord de ſa proſe, & enſuite de ſes vers.

» L'ombre de Boileau, dit-il dans un avertiſſement

» fort aigre, ayant porté ſes regards parmi nous,
» n'y a vu d'un côté *que la foule de ſes détracteurs*,
» auſſi nombreux *que la foule des ſots*; de l'autre le
» petit nombre éclairé de ſes admirateurs *puſillanimes*
» *& ſans courage.* « Vous demanderez pourquoi l'auteur traite ſi mal ceux qu'il appelle *le petit nombre éclairé* des admirateurs de Boileau? Je n'en ſais rien, non plus que vous; mais je crois ſavoir, comme vous, que ſi ce ſont les détracteurs qui ſont *auſſi nombreux que les ſots*, ils ne le ſont pas autant que *la foule des ſots*; & que ſi c'eſt la foule des détracteurs qui égale celle des ſots, elle eſt juſtement *auſſi nombreuſe*, mais non pas *auſſi nombreux.*

Au bas de la page 7 je trouve ces vers:

Dès qu'un aſtre brillant s'élevait *dans notre âge*,
En éclairant mes yeux, il *obtint* mon hommage.

Dans notre âge eſt certainement une cheville dont maître Adam n'aurait pas voulu. Cela ne veut pas dire la même choſe que *dans notre temps*, & *dans notre temps* ſerait encore une expreſſion impropre, lorſque Boileau parle à M. de Voltaire; car le temps de l'un n'eſt point celui de l'autre. *Un aſtre brillant* ne ſe lève point *dans un âge.* Et pour ce qui eſt de dire, *dès qu'un aſtre brillant ſe levait il obtint*, au lieu de *il obtenait*, j'ai quelque idée que, lorſque je faiſais mes humanités au collége du Pleſſis, ſi je fuſſe tombé dans ce ſolécìſme, le bon M. Jacquin, qui aime qu'on parle françois, m'aurait fait donner une férule.

Je ne crois pas qu'il eût toléré davantage ces étranges expressions : *Sous couleur d'illustrer* Corneille & sa mémoire ; *sous couleur* est bien barbare, & je ne crois pas que personne sache de quelle couleur est la *couleur d'illustrer*. Celle-là n'est point sortie du prisme newtonien ; & si l'auteur eût eu, comme M. Guillaume, la sagesse de consulter son teinturier, il n'aurait pas inventé à lui tout seul cette *couleur* extraordinaire qui ne l'illustrera pas, ou du moins pas plus que l'hémistiche suivant :

Tu viens, *loueur* perfide.

On dit bien, non point en vers, mais en prose très-familière, *un loueur de carrosses*, & c'est le seul sens dans lequel le mot *loueur* soit français ; mais il n'est jamais tolérable de dire *loueur perfide*, à moins que la voiture ne casse.

On dit bien encore *ombragé d'un panache*, on dit *un cheval ombrageux* ; mais on ne dit pas & l'on n'imprime point *un orgueil qui s'ombrage d'un homme*, comme dans ces vers :

Quiconque est sans génie, est sûr de ton suffrage ;
Mais malheur à celui dont ton orgueil s'ombrage.

J'ignore si c'est ainsi qu'écrivent les morts ; mais certainement aucune de ces expressions n'est de la langue des vivans.

Encore un exemple d'une façon de parler peu commune, à la page 22 : le faux Boileau dit ; *c'est de toi*

qu'on a pris la méthode de bannir toute règle, de se faire un art, d'avoir chacun son genre;

D'imaginer sans cesse une sottise rare,
Et pour se distinguer, tâcher d'être bizarre.

La langue aurait voulu *de tâcher d'être bizarre*, & la phrase ne pourrait pas se finir régulièrement d'une autre manière; mais le vers n'y aurait pas été, & l'auteur a mieux aimé que le vers fût contre la langue. Il a cru qu'avec le nom de Boileau, on pouvait se mettre au-dessus des règles; ce n'est pas ainsi que le vrai Boileau avait acquis le droit d'en imposer aux autres écrivains, & de poursuivre les Clémens de son siècle (1).

Avant que d'écrire, disait ce grand-homme, *apprenez à penser.*

Si le sens de vos vers tarde à se faire entendre,
Mon esprit aussi-tôt commence à se détendre (2).

Croit-on qu'avec une si juste sévérité, pour toute expression obscure, il eût vu de bon œil les vers de

---

(1) Voyez *les Observations critiques* de M. Clément, dans lesquelles on trouve, page 251, ces paroles aussi absurdes qu'injustes : » Le philosophe aime avec une tendre huma- » nité le Lapon & l'Orang-Outang qu'il ne verra jamais ; » afin de regarder comme étranger son compatriote qu'il » voit tous les jours; » & beaucoup d'autres traits de ce même genre, que les Grecs appelaient συκοφαντία.

(2) Art poët.

ſon pſeudonyme, dont la figure favorite eſt l'amphibologie; témoin cet hémiſtiche,

Quoique jeune, inconnu,

qui peut également ſignifier, *quoique jeune & inconnu*, ou *inconnu quoique jeune.* Les doctes prétendent même que ce dernier ſens eſt réellement celui de l'auteur, qui ne conçoit pas qu'on puiſſe être inconnu dans ſa jeuneſſe, parce que, *quoique jeune il s'eſt fait connaître*, à ce qu'il penſe, très-avantageuſement, par des ſatyres mordantes contre quelques poètes qui écrivent mieux que lui, & des imputations graves contre tous les philoſophes qui n'auront jamais avec lui rien de commun.

Un peu plus bas ſont ces vers énigmatiques:

Jamais de mes rivaux baſſement envieux,
Au mérite éclatant je ne fermai les yeux.

L'auteur veut-il dire que ſes rivaux *étaient baſſement envieux?* veut-il dire qu'il ne fut jamais *baſſement envieux de ſes rivaux?* veut-il dire qu'il ne *ferma pas les yeux de ſes rivaux au mérite?* veut-il dire qu'il ne *ferma pas ſes yeux* au mérite de ſes rivaux? veut-il dire......, car on pourrait encore trouver trois ou quatre ſens à cette phraſe. Si c'eſt-là de la richeſſe, elle eſt d'une eſpèce rare, & ce n'eſt du moins ni du bon goût, ni de la clarté.

Voici un autre paſſage où vous trouverez à la fois amphibologie & ſolécîſme.

D'outrager le bon ſens, les mœurs & la décence,
Des talens dont toi-même en ſecret tu fais cas.

Sont-ce *les mœurs & la décence des talens?* le ſens ſerait abſurde. Eſt-ce *d'outrager des talens?* mais pourquoi le verbe *outrager* gouverne-t-il l'article *les* dans le premier vers, & l'article *des* dans le ſecond? Il fallait *les talens* pour que la phraſe fût françaiſe, & en ôtant le ſolécîſme, l'auteur aurait ſupprimé l'amphibologie. Mais il aime trop celle-ci pour s'en priver. Deſpréaux diſait :

Les ſtances avec grâce apprirent à tomber,
Et le vers ſur le vers n'oſa plus enjamber.

Son ſecrétaire actuel écrit :

Car ton eſprit ſans frein dans ſes jeux médiſans,
Ne ſait point ſe borner aux traits fiers & plaiſans
D'un bon mot qui nous pique, &c.

L'art poétique veut :

Que toujours dans vos vers, le ſens coupant les mots,
Suſpende l'hémiſtiche, en marque le repos.

Le prétendu Boileau fait bonnement imprimer ces lignes :

Plein de courage, armé d'une ſavante audace.

. . . .

Dans ce nombre effrayant d'auteurs dont les écrits
Menacent, chaque jour, de noyer tout Paris.

Indépendamment de l'extraordinaire harmonie de ces vers, remarquez qu'on dit bien que *Paris eſt inondé d'écrits*, de mauvais écrits, de vers ridicules & de proſe impertinente; mais qu'on ne ſaurait dire qu'il en ſoit *noyé*, ni *menacé d'être noyé*. Cet écri-

vain n'a pas médité, comme il le devait, le livre de l'abbé Girard. L'autre Boileau aurait montré à l'abbé Girard à le faire.

Il ne remplissait pas ses vers avec des chevilles. Il exige

Que toujours le bon-sens s'accorde avec la rime.

Mais l'usurpateur de son nom fait ces vers :

Voyons qui de nous deux, *par une sage loi*,
A fait de la satyre un plus utile emploi.

L'oreille délicate du vieux Boileau sentait qu'

Il est un heureux choix de mots harmonieux.

Il nous prescrit

De fuir des mauvais sons le concours odieux.

Il se serait reproché ces vers de son imitateur;

Amoureux de la *gloire* & de la vérité,
Mon esprit ne put *voir*, sans être révolté, &c.

La sorte de consonnance de *gloire* & de *voir* lui aurait déplu ; mais quant à ceux-ci,

Eh! bien donc *raisonnons*, car toujours *badiner*,
Turlupiner, railler, sans jamais *raisonner*.

il s'en seroit moqué toute sa vie.

Voici encore quelques passages d'une étonnante versification :

Ma muse se moquant
Parsemait ses écrits
Du sel le plus piquant,
Pour vaincre des esprits.

. . . .

Les lecteurs amusés
Pardonnaient en riant,
D'être désabusés,
Au naïf enjoûment.
. . . .
Si l'ardeur de briller
En tout genre d'écrire,
La licence à penser,
L'audace de tout dire,
L'art de tout effleurer,
. . . .
Le clinquant merveilleux,
Pour éblouir les sots,
Et le fatras pompeux
Monté sur les grands mots,
. . . .
Voltaire, c'est ainsi
Que tes beautés fragiles,
De ton siècle ébloui
Charment les yeux débiles.
. . . .
Ne se trouve en lambeaux
Par-tout dans tes ouvrages;
Et que tous ces oiseaux
Reprenant leur plumage,
De furtives couleurs
Le corbeau dépouillé,
Ne soit des spectateurs
Sifflé, moqué, raillé.

Qu'est-ce que tout cela? de méchans vers de six syllabes, en rimes croisées, ou de méchans vers alexandrins à rimes plates? Ni l'un ni l'autre. C'est de la prose plate & monotone, & qu'on ose appeler vers & donner à Boileau. Et c'est en mettant plus de quarante lignes de cette force dans une pièce qui n'en

n'en a pas quatre cents, & à laquelle on a dû travailler plus de deux ans, puisqu'elle répond à une autre qui, depuis plus de deux ans, est publique; c'est avec ce degré de talent, d'étude, de lumière & de goût qu'on s'érige en Aristarque de tous les poètes & de tous les philosophes vivans, & qu'on insulte nommément MM. de Voltaire, d'Alembert, Diderot, Marmontel, Saurin, Thomas, de Saint-Lambert, du Belloi, Delille, de la Harpe, & plus qu'eux tous encore Boileau, sous le nom duquel on met tant de sottises. Ah! vanité, vanité, que tu serais laide, si tu n'étais pas ridicule!

J'ai l'honneur d'être, &c.

Sur une satyre en vers de M. Clément, intitulée: mon dernier Mot.

Nous crûmes en lisant les premiers vers de cet ouvrage, reconnaître un peintre qui voulait imiter la touche de M. de Rullière, dans son épître *sur la Dispute*, l'un des plus agréables ouvrages de notre siècle; mais l'auteur de *mon dernier Mot* s'écarte bientôt de son modèle. Il dit du mal de tous ceux qui font honneur à la France, à commencer par M. de Rullière lui-même; & il proteste qu'il en usera toujours ainsi. Il se vante d'imiter Boileau dans le reste de sa satyre; mais il nous semble que, pour imiter Boileau, il faut parler purement sa langue, donner à la fois de bonnes instructions & de bonnes

plaisanteries, surtout ne condamner les vers d'autrui que par des vers excellens.

Voici des vers de la satyre de M. Clément :

De Boileau, diront-ils, misérable copiste,
D'un pas timide il suit son modèle à la piste ;
Si l'un n'eût *point* raillé ni Pradon, ni Perrin,
L'autre n'eût *point* sifflé Marmontel, ni Saurin.

Ces deux *points* sont des solécismes qu'on ne passerait pas à un écolier de basse classe.

Ce qui est pire qu'un solécisme, c'est la plate imitation de ces vers pleins de sel :

Avant lui Juvénal avait dit en latin,
Qu'on est assis à l'aise aux sermons de Cotin.

C'est malheureusement l'âne qui veut imiter le petit chien caressé du maître.

Mais ce qu'il y a de plus impardonnable encore, c'est l'insolence d'insulter par leur nom deux académiciens d'un mérite distingué. Il s'est imaginé que Boileau ayant réussi, quoiqu'il eût insulté Quinault très-mal-à-propos, lui Clément réussirait de même en nommant & en dénigrant, à tort & à travers, tous les bons écrivains du siècle. Il devait sentir qu'il n'y a aucun mérite, mais beaucoup de honte & peut-être de danger, à dire des injures en mauvais vers.

Et moi je ne pourrai démasquer la sottise !
Je ne pourrai trouver d'Alembert précieux,
Dorat impertinent, Condorcet ennuyeux !

Voilà certainement une grossièreté qu'on ne peut

excuser : car il n'y a pas un homme de lettres dans Paris qui ne sache que le caractère de M. d'Alembert, dans ses mœurs & dans ses écrits, est précisément le contraire de l'affectation & du précieux.

Le peu que nous avons d'écrits de M. le marquis de Condorcet ne peut ennuyer qu'un ignorant, incapable de les entendre. C'est le comble de l'impertinence de dire, d'imprimer qu'un homme, quel qu'il soit, est un impertinent : c'est une injure punissable qu'on n'oserait dire en face, & pour laquelle un gentilhomme serait condamné à quelques années de prison. A plus forte raison une injure si grossière, si vague, si sotte, mais si insultante, dite publiquement par le fils d'un procureur à un homme tel que M. Dorat, est un délit très-punissable.

Dorat dont vous prenez le jargon en tout lieu,
Va-t-il, à votre gré, devenir un Chaulieu ?
Et, par vos bons avis, pensez-vous que Delille
Puisse autre chose enfin que rimer à Virgile ?

Voilà des sottises un peu moins atroces, & qui sentent moins l'homme de la lie du peuple ; mais il n'y a dans ces vers ni esprit, ni finesse, ni grâce, ni imagination ; & ils sont encore infectés d'un autre solécisme : « pensez-vous que Delille puisse, par vos » bons avis, autre chose que rimer à Virgile ? » On ne peut dire : « je peux autre chose que haïr un » mauvais poète insolent ». Ce tour n'est pas français, & j'en fais juge l'académie entière. Mais je

fais juge tout le public avec elle de l'excès d'impertinence (& c'est ici que le mot d'impertinence est bien placé), de cet excès, dis-je, avec lequel un si mauvais écrivain ose insulter plus de vingt personnes respectables par leurs noms, par leurs places, par leurs talens, sans avoir jamais peut-être pu parler à aucune d'elles.

A M. * * *.

SUR LES PRÉTENDUES LETTRES DU PAPE GANGANELLI, CLÉMENT XIV.

Le 2 mai 1776.

J'ai été ſi excédé, mon cher ami, de mes *Lettres ingénieuſes & galantes*, que je n'ai jamais écrites, & de tant d'autres fadaiſes à moi imputées, qu'il faut me pardonner ſi je prends le parti de tout cardinal, ou de tout pape, à qui on joue de pareils tours.

Il y a long-temps que je fus indigné de ce teſtament politique ſi frauduleuſement produit ſous le nom du cardinal de Richelieu. Pouvait-on ſuppoſer des conſeils politiques d'un premier miniſtre qui ne parlait à ſon roi, ni de la reine qui était dans une ſituation ſi équivoque, ni de ſon frère qui avait ſi ſouvent conſpiré contre lui, ni du dauphin ſon fils dont l'éducation était ſi importante, ni de ſes ennemis contre leſquels il y avait tant de meſures à prendre, ni des proteſtans du royaume à qui ce même roi avait tant fait la guerre, ni de ſes armées, ni de ſes négociations, ni d'aucun de ſes généraux, ni d'aucun de ſes ambaſſadeurs? Il y avait de la démence & de l'imbécillité à croire cette rapſodie écrite par un miniſtre d'Etat.

Chaque page décelait la fraude la plus mal ourdie; cependant le nom du cardinal de Richelieu en impoſa pendant quelque temps; & quelques beaux eſprits même prônèrent, comme des oracles, les énormes bévues dont le livre fourmille. C'eſt ainſi que toute

erreur se perpétuerait d'un bout du monde à l'autre; s'il ne se trouvait quelque bonne ame qui eût assez de hardiesse pour l'arrêter en chemin.

Nous avons eu depuis les testamens du duc de Lorraine, de Colbert, de Louvois, d'Alberoni, du maréchal de Bellisle, de Mandrin. Parmi tant de héros je n'ose me placer; mais vous savez que l'avocat Marchand a fait mon testament, dans lequel il a eu la discrétion de ne pas même insérer un legs pour lui.

Vous avez vu les lettres de la reine Christine, de Ninon, de madame de Pompadour, de mademoiselle Tron à son amant le révérend père de la Chaise, confesseur de Louis XIV. Voici donc aujourd'hui les lettres du pape Ganganelli. Elles sont en français quoiqu'il n'ait jamais écrit en cette langue. Il faut que Ganganelli ait eu incognito le don des langues dans le cours de sa vie. Ces lettres sont entièrement dans le goût français. Les expressions, les tours, les pensées, les mots à la mode, tout est français. Elles ont été imprimées en France; l'éditeur est un français né auprès de Tours, qui a pris un nom en *I*, & qui a dejà publié des ouvrages français sous des noms supposés.

Si cet éditeur avait traduit de véritables lettres du pape Clément XIV en français, il aurait déposé les originaux dans quelque bibliothèque publique. On est en droit de lui dire ce qu'on dit autrefois à l'abbé Nodot; » Montrez-nous votre manuscrit de Pétrone » trouvé à Belgrade, ou consentez à n'être cru de per- » sonne. Il est aussi faux que vous ayiez entre les mains » la véritable satyre de Pétrone, qu'il est faux que

» cette ancienne satyre fût l'ouvrage d'un consul, &
» le tableau de la conduite de Néron. Cessez de vouloir
» tromper les savans; on ne trompe que le peuple. »

Quand on donna la comédie de l'Ecossaise, sous le nom de Guillaume Vadé & de Jérôme Carré, le public sentit tout d'un coup la plaisanterie, & n'exigea pas des preuves juridiques. Mais quand on compromet le nom d'un pape dont la cendre est encore chaude, il faut se mettre au-dessus de tout soupçon; il faut montrer à tout le sacré collége des lettres signées *Ganganelli*; il faut les déposer dans la bibliothèque du Vatican, avec les attestations de tous ceux qui auront reconnu l'écriture; sans quoi on est reconnu par toute l'Europe pour un homme qui a osé prendre le nom d'un pape, afin de vendre un livre: *reus est quia filium Dei se fecit.*

Pour moi, j'avoue que quand on me montrerait ces mêmes lettres munies d'attestations, je ne les croirais pas plus de Ganganelli, que je ne crois les lettres de Pilate à Tibère, écrites en effet par Pilate.

Et pourquoi suis-je si incrédule sur ces lettres? c'est que je les ai lues; c'est que j'ai reconnu la supposition à chaque page. J'ai été assez intimement lié avec le vénitien Algarotti, pour savoir qu'il n'eut jamais moindre correspondance, ni avec le cordelier Ganganelli, ni avec le consulteur Ganganelli, ni avec le cardinal Ganganelli, ni avec le pape Ganganelli. Les petits conseils donnés amicalement à cet Algarotti & à moi, n'ont jamais été donnés par ce bon moine devenu bon pape.

Il eſt impoſſible que Ganganelli ait écrit à M. Stuart écoſſais : « Mon cher monſieur, je ſuis ſincèrement » attaché à la nation anglaiſe. J'ai une paſſion décidée » pour vos grands poètes. » . . . .

Que dites-vous d'un Italien qui avoue à un homme d'Ecoſſe, qu'il a une paſſion décidée pour les vers anglais, & qui ne ſait pas un mot d'anglais ?

L'éditeur va plus loin ; il fait dire à ſon ſavant Ganganelli : « Je fais quelquefois des viſites nocturnes à » Newton, dans ce temps où toute la nature eſt en» dormie ; je veille pour le lire & pour l'admirer. Per» ſonne ne réunit comme lui la ſcience & la ſimplicité ; » c'eſt le caractère du génie qui ne connaît ni la bouf» fiſſure, ni l'oſtentation. »

Vous voyez comment l'éditeur ſe met à la place de ſon pape, & quelle étrange louange il donne à Newton. Il feint de l'avoir lu, & il en parle comme d'un ſavant bénédictin profond dans l'hiſtoire, & qui cependant eſt modeſte. Voilà un plaiſant éloge du plus grand mathématicien qui ait jamais été, & de celui qui a diſſéqué la lumière.

Dans cette même lettre il prend Berkeley, évêque de Cloine, pour un de ceux qui ont écrit contre la religion chrétienne ; il le met dans le rang de Spinoſa & de Bayle. Il ne ſait pas que Berkeley a été un des plus profonds écrivains qui aient défendu le chriſtianiſme. Il ne ſait pas que Spinoſa n'en a jamais parlé, & que Bayle n'a fait aucun ouvrage nommément ſur un ſujet ſi reſpectable. . . .

L'éditeur, dans une lettre à un abbé Lami, fait

dire à ſon prête-nom Ganganelli, que l'ame eſt la plus grande merveille de l'univers, ſelon les paroles du Dante. Un pape ou un cordelier pourrait à toute force citer le Dante, afin de paraître homme de lettres; mais il n'y a pas un vers de cet étrange poète le Dante qui diſe ce qu'on lui attribue ici.

Dans une autre lettre à une dame vénitienne, Ganganelli s'amuſe à réfuter Locke, c'eſt-à-dire, que monſieur l'éditeur, très-ſupérieur à Locke, ſe donne le plaiſir de le cenſurer ſous le nom d'un pape.

Dans une lettre au cardinal Quirini, monſieur l'éditeur s'exprime ainſi: « Votre éminence qui aime » beaucoup les Français, leur aura sûrement pardonné » leurs gentilleſſes, quoique ce ſoït au détriment de la » dignité. Il n'y a pas de mal que dans tous les ſiècles » pris collectivement, il y ait des étincelles, des » flammes, des lis, des bluets, des pluies, des roſées, » des fleuves, des ruiſſeaux. Cela peint parfaitement » la nature. Et pour bien juger de l'univers & des » temps, il faut réunir les différens points de vue, » & n'en faire qu'un ſeul optique. »

De bonne foi, croyez-vous que le pape ait écrit ce fatras en français contre les Français?

N'eſt il pas plaiſant que dans la lettre cent onzième, Ganganelli, devenu récemment cardinal, diſe: « Nous » ne ſommes pas cardinaux pour en impoſer par notre » faſte, mais pour être colonnes du ſaint ſiége. Tout » juſqu'à notre habit rouge nous rappelle que juſqu'à » l'effuſion de notre ſang nous devons tout employer » pour venir au ſecours de la religion. Quand je vois

» le cardinal de Tournon voler aux extrémités du » monde pour y faire prêcher la vérité sans aucune » altération, ce magnifique exemple m'enflamme, » & je suis prêt à tout entreprendre. »

Ne semble-t-il point par ce passage, qu'un cardinal de Tournon quitta les délices de Rome en 1706 pour aller prêcher l'empereur de la Chine & pour être martyrisé ? Le fait est qu'un prêtre savoyard nommé Maillard, élevé à Rome dans le collége de la Propagande, fut envoyé à la Chine en 1706 par le pape Clément XI, pour rendre compte à la congrégation de cette Propagande, de la dispute des jacobins & des jésuites sur deux mots de la langue chinoise. Maillard prit le nom de Tournon. Il eut bientôt des lettres de vicaire apostolique en Chine. Dès qu'il fut vicaire apôtre, il crut savoir mieux le chinois que l'empereur *Cam-hi.* Il manda au pape Clément XI, que l'empereur & les jésuites étaient des hérétiques. L'empereur se contenta de le faire conduire en prison à Macao. On a écrit que les jésuites l'empoisonnèrent. Mais avant que le poison eût opéré, il eut, dit-on, le crédit d'obtenir une barette du pape. Les Chinois ne savent guère ce que c'est qu'une barette. Maillard mourut dès que sa barette fut arrivée. Voilà l'histoire fidelle de cette facétie. L'éditeur suppose que Ganganelli était assez ignorant pour n'en rien savoir.

Enfin, celui qui emprunte le nom du pape Ganganelli, pousse son zèle jusqu'à dire dans sa lettre cinquante-huitième à un bailli de la république de Saint-Marin : « Je ne vous enverrai plus le livre que

» vous vouliez avoir. C'eſt une production tout-à-fait
» informe, mal traduite du français, & qui pullule
» d'erreurs contre la morale & contre le dogme. On
» n'y parle que d'humanité; car c'eſt aujourd'hui le
» beau mot qu'on a finement ſubſtitué à celui de
» charité, parce que l'humanité n'eſt qu'une vertu
» payenne. La philoſophie moderne ne veut plus de
» ce qui tient à la religion chrétienne. »

Vous remarquerez ſoigneuſement que ſi notre pape craint le mot d'humanité, le roi très-chrétien s'en ſert hardiment dans ſon édit du 12 avril 1776, par lequel il fait diſtribuer gratis des remèdes à tous les malades de ſon royaume; l'édit commence ainſi: « Sa
» majeſté voulant déſormais, pour le beſoin de l'hu-
» manité, &c. »

M. l'éditeur peut être inhumain ſur le papier tant qu'il voudra; mais il permettra que nos rois & nos miniſtres ſoient humains. Il eſt clair qu'il s'eſt étrangement mépris; & c'eſt ce qui arrive à tous ces meſſieurs qui donnent ainſi leurs productions ſous des noms reſpectables. C'eſt l'écueil où ont échoué tous les faiſeurs de teſtamens. C'eſt ſur-tout à quoi on reconnut Boiſguilbert qui oſa imprimer ſa Dixme royale ſous le nom du maréchal de *Vauban*. Tels furent les auteurs des mémoires de Verdaç, de Montbrun, de Pontis, & de tant d'autres.

Je crois le faux Ganganelli démaſqué. Il s'eſt fait pape; je l'ai dépoſé. S'il veut m'excommunier, il eſt bien le maître.

LETTRE

Ecrite, ſous le nom de M. de la Viſclède, à M. le Secrétaire perpétuel de l'académie de Pau.

1776.

MONSIEUR & cher confrère, je vous envoye mes Filles de Minée; & je vous répète en proſe ce que j'ai dit en vers, que je ne devais pas traiter ce ſujet après Ovide & la Fontaine. Ce n'eſt pas dans le monde comme dans l'évangile, celui qui vient ſe préſenter à la dernière heure, n'eſt jamais ſi bien reçu que ceux qui ont travaillé le matin. Voyez ce qui eſt arrivé à la Motte; il a voulu faire une petite Iliade; on s'eſt moqué de lui. Il a fait des fables philoſophiques dédiées au régent du royaume, qui lui a donné deux mille écus; tout le monde a dit, nous aimons mieux le naïf la Fontaine à qui Louis XIV ne donna rien.

Vous connaiſſez cet enfant de la nature, ce la Fontaine, & ſes trois Filles de Minée que l'abbé d'Olivet a fait imprimer dans un recueil en cinq volumes; mais vous ne connaiſſez pas les Amours de Mars & de Vénus, qui ne ſe trouvent que dans l'édition de 1750. Les voici:

Vous devez avoir lu qu'autrefois le Dieu Mars,
Bleſſé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts;
  Mit le camp devant Cythérée.
Le ſiége ne fut pas de fort longue durée:
  A peine Mars ſe préſenta,
  Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire,
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considérez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fière.
Il se fait attacher son plus riche harnois.
Quand ce serait pour des jours de tournois,
On ne le verrait pas vétu d'autre manière.
L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour.
Sans cela fît-on mordre aux géans la poussière;
Il est bien mal-aisé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta lá dame.
Il la gagna peut-être en lui contant sa flamme:
Peut-être conta-t-il ses siéges, ses combats,
Parla de contrescarpe, & cent autres merveilles
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus, en ces lieux écartés,
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés:
Quels longs baisers ! La gloire a bien des charmes;
Mais Mars en la servant ignore ses douceurs.
Son harnois est sur l'herbe: Amour pour toutes armes,
Veut des soupirs & des larmes;
C'est ce qui triomphe des cœurs.
Phœbus pour la déesse avait même dessein;
Et charmé de l'espoir d'une telle conquête,
Couvait plus de feux dans son sein,
Qu'on n'en voyait à l'entour de sa tête.
C'était un dieu pourvu de cent charmes divers.
Il était beau; mais il faisait des vers;
Avait un peu trop de doctrine;
Et qui pis est, savait la médecine.
Or soyez sûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée & l'homme de science,
Les dames au premier inclineront toujours;
Et toujours le plumet aura la préférence.

Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir.
Phœbus outré de déplaisir
Apprit à Vulcan ce mystère;
Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour,
Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère,
Qui n'avaient en ces lieux pour témoins que l'amour.

La peine de Vulcan se voit représentée;
Et l'on ne dirait pas que les traits en sont feints.
Il demeure immobile, & son ame agitée
Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints.
Son marteau lui tombe des mains.
Il a martel en tête & ne sait que résoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle & qui bat sa femme.

Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt?
Au palais de Vénus il s'en allait tout droit,
Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.
La dame d'un logis, quand elle a fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu sait si les galans lui font aussi la cour.
Ce ne sont que jeux & fleurettes,
Plaisans devis & chansonnettes;
Mille bons mots, sans conter les bons tours,
Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours.
Celle que vous voyez apportait une lyre,
Ne songeant qu'à se réjouir.
Mais Vénus pour le coup ne la saurait ouïr:
Elle est trop empêchée, & chacun se retire.
Le vacarme que fait Vulcan,
A mis l'alarme au camp.

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme?
Quand les cœurs ont goûté les délices d'amour,
Ils iraient plutôt jusqu'à Rome,
Que de s'en passer un seul jour.

Sur un lit de repos voyez Mars & sa dame.
Quand l'hymen les joindrait de son nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourrait entre eux voir un plus bel accord.
Considérez plus bas les trois Grâces pleurantes :
La maitresse a failli, l'on punit les suivantes.
Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillans
    Pourraient contre tant d'assaillans
    Garder une toison si chère ?
Il accuse surtout l'enfant qui fait aimer,
Et se prenant au fils des péchés de la mère,
Menace Cupidon de le faire enfermer.
  Ce n'est pas tout : plein d'un dépit extrême
Le voilà qui se plaint au monarque des Dieux ;
Et de ce qu'il devrait se cacher à soi-même,
Importune sans cesse & la terre & les cieux.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.
Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie :
Car c'est le plus grand mal & le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan ? car pour se voir vengé,
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose :
Un rets d'acier par ses mains est forgé :
Ce fut Momus qui, je pense, en fut cause.
Avec ce rets le galant lui propose
D'envelopper nos amans bien & beau.
L'enclume sonne, & maint coup de marteau
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
Prépare aux Dieux un spectacle nouveau
De deux amans qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit :
Et nos amans trouvant l'heure opportune,
Sous le réseau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puissance aucune.

Vulcan fait lors éclater sa rancune:
Tout en clopant, le vieillard éclopé
Semond les Dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands & petits, & toute la sequelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé :
Ce fut, je crois, le galant & la belle.

Peut-être direz-vous que ces amours de Mars & de Vénus ne valent pas sa fable des deux pigeons. Je vous croirai sans peine, comme je crois avec vous que son ode au roi pour l'infortuné Fouquet n'approche pas de son élégie aux nymphes de Vaux pour ce même Fouquet.

Pleurez, nymphes de Vaux, dans vos grottes profondes.
. . . .
La cabale est contente, Oronte est malheureux &c.

Il changea ce mot de *cabale* quand on l'eut fait appercevoir que le grand Colbert servait le roi & l'état avec une équité sévère, & n'était point cabaleur; mais la Fontaine l'avait entendu dire, & il avait cru bonnement que c'était là le mot propre.

Vous me dites que Jean eut grand tort de faire imprimer ses opéra, & la comédie intitulée *Je vous prends sans verd*, & la comédie de Climène, &c.; mais l'abbé d'Olivet eut plus de tort encore de faire une collection de tout ce qui pouvait diminuer la gloire de la Fontaine. La manie des éditeurs ressemble à celle des sacristains; tous rassemblent des guenilles qu'ils veulent faire révérer : mais de même qu'on ne juge les vrais saints que par leurs bonnes actions, l'on ne juge les hommes à talens que par leurs bons ouvrages.

Vingt

Vingt pièces de théâtre très-indignes de l'auteur de Cinna ne lui ont point ôté le nom de grand. Tout ce qu'on reproche à Quinault n'empêche pas qu'il ne ſoit un homme unique & juſqu'à préſent inimitable dans un genre très-difficile. Une ſoixantaine d'anciennes fables rajeunies par la Fontaine, & contées avec un agrément qui n'avait jamais été connu que de Pétrone, & bien ſaiſi que par notre fabuliſte; une vingtaine de contes écrits avec cette facilité charmante & cette négligence heureuſe que nous admirons en lui, le mettent infiniment au-deſſus de Bocace, & quelquefois même, ſi j'oſe le dire, à côté de l'Arioſte, pour la manière de narrer.

Il avait ce grand don de la nature, le talent. L'eſprit le plus ſupérieur n'y ſaurait atteindre. C'eſt par les talens que le ſiècle de Louis XIV ſera diſtingué à jamais de tous les ſiècles, dans notre France ſi long-temps groſſière. Il y aura toujours de l'eſprit; les connaiſſances des hommes augmenteront, on verra des ouvrages utiles; mais des talens! je doute qu'il en naiſſe beaucoup. Je doute qu'on retrouve l'auteur de Cinna, celui d'Iphigénie, d'Athalie, de Phèdre, celui de l'Art poétique, celui de Roland & d'Armide, celui qui força en chaire, juſqu'à des miniſtres, de pleurer & d'admirer la fille de Henri IV, veuve de Charles I, & ſa fille Henriette, Madame.

Voyez comme les oraiſons funèbres d'aujourd'hui ſont enſevelies avec ceux qu'elles célèbrent. Voyez comme Séthos, malgré quelques beaux paſſages, & les Voyages de Cyrus ſont tombés dans l'oubli, tandis

que le Télémaque eſt toujours l'inſtruction & le charme de tous les jeunes gens bien nés. Comment s'eſt-il pu faire que, dans la foule de nos prédicateurs, il n'y en ait pas un ſeul qui ait approché de l'auteur du petit Carême? Vous voyez à regret que perſonne n'a oſé ſeulement tenter d'imiter le créateur du Tartufe & du Miſanthrope. Nous avons quelques comédies très-agréables, mais un Molière! je vous prédis hardiment que nous n'en aurons jamais. Quelle gloire pour la Fontaine d'être mis preſqu'à côté de tous ces grands hommes!

L'abbé de Chaulieu ferma ce ſiècle par trois ou quatre pièces de poéſie qui partent du cœur, ou qui ſemblent en partir. Elles reſpirent la volupté & la philoſophie, & demandent grâce pour toutes les bagatelles inſipides dont on a farci ſon recueil.

Je m'étonne que la Fontaine n'ait parlé de Chaulieu qu'à propos de l'argent qu'il comptait recevoir par ſes mains, de la part du duc de Vendôme.

Le paillard m'a dit aujourd'hui
Qu'il faut que je compte avec lui.
Aimez-vous cette parenthèſe?
Le reſte ira, ne vous déplaiſe,
En bas relief & cætera.
Ce mot-ci s'interprétera
Des Jeannetons; car les Climènes
Aux vieillards ſont inhumaines.
Je ne vous réponds pas qu'encor
Je n'emploie un peu de votre or
A payer la brune & la blonde.

Comment l'abbé d'Olivet a-t-il pu imprimer trois

pièces de la Fontaine, écrites de ce misérable style, par lesquelles il demande l'aumône pour avoir des filles? On ne reconnaît pas dans ces vers celui qui a dit:

J'ai quelquefois aimé: je n'aurais point alors
Contre le louvre & ses trésors,
Contre le firmament & la voûte céleste,
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux
De l'aimable & jeune bergère,
Par qui, sous le fils de Cythère,
Je servis engagé par mes premiers sermens.
Hélas! quand reviendront de semblables momens?
Faut-il que tant d'objets, *si doux & si charmans*,
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète?
Ne sentirai-je plus de charme qui *m'arrête?*
Ai-je passé le temps d'aimer?

On croirait ces deux derniers vers d'un seigneur du bel air, d'un homme à grandes passions, d'un duc de Candale, d'un duc de Bellegarde. Cela ne s'accorde pas avec les Jeannetons de Jean la Fontaine qui demande quelques pistoles au duc de Vendôme & au *paillard* Chaulieu, pour attendrir en sa faveur ses héroïnes du pont-neuf.

Tout cela, Monsieur, n'empêche pas qu'un nombre considérable de fables pleines de sentiment, d'ingénuité, de finesse & d'élégance, ne soient le charme de quiconque sait lire.

Quand je dis qu'il est presque égal dans ses bonnes fables aux grands-hommes de son mémorable siècle, je ne dis rien de trop fort. Je serais un exagérateur ridicule si j'osais comparer *Maître corbeau sur un arbre*

perché, tenant en son bec un fromage, & *la cigale ayant chanté tout l'été*, à ces vers de Cornélie qui tient l'urne de son époux :

Eternel entretien de haine & de pitié,
Restes du grand Pompée, écoutez sa moitié.

& à ceux de César :

Restes d'un demi-dieu dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en suis !

Le Savetier & le Financier, *les Animaux malades de la peste*, *le Meûnier*, *l'Ane & son fils*, &c. &c. tous excellens qu'ils sont dans leur genre, ne seront jamais mis par moi au même rang que la scène d'Horace & de Curiace, ou que les pièces inimitables de Racine, ou que le parfait Art poétique de Boileau, ou que le Misanthrope & le Tartufe de Molière. Le mérite extrême de la difficulté surmontée, un grand plan conçu avec génie, exécuté avec un goût qui ne se dément jamais dans Racine, la perfection enfin dans un grand art, tout cela est bien supérieur à l'art de conter. Je ne veux point égaler le vol de la fauvette à celui de l'aigle. Je me borne à vous soutenir que la Fontaine a souvent réussi dans son petit genre autant que Corneille dans le sien : j'aurais seulement desiré, pour la gloire de la nation, qu'on n'eût point imprimé les dernières fables de l'un & les dernières tragédies de l'autre, depuis Pertharite ; mais ces maudits éditeurs veulent imprimer tout. Ce sont des corbeaux qui s'acharnent sur les morts,

comme l'envie sur les vivans. Encore s'ils ne fatiguaient le public que par les mauvais ouvrages des bons auteurs, on pourrait pardonner à leur avidité; ce qu'il y a de pis, c'est qu'ils y ajoutent trop souvent leurs propres sottises qu'ils font passer sous le nom des écrivains un peu connus. J'ai pâti moi-même, moi inconnu, de cette rage d'imprimer. Combien de pauvretés n'a-t-on pas publiées sous le nom de la Visclède, dans des recueils immenses! Vers de Bonneval sur la mort de mademoiselle Lecouvreur; Vers à mon cher B. sur Newton; Vers impertinens à madame du Châtelet; Lettre de Varsovie; Epître de Formont à l'abbé de Rotelin; Ode sur le vrai Dieu; Lettres de M. de la Visclède à ses amis du Parnasse, &c, &c.

Ceux qui se forment des bibliothèques sont toujours trompés par ce manége qui ne sert qu'à étouffer le bon grain sous un tas énorme d'ivraie. On est parvenu à nous dégoûter de la lecture, à force de multiplier les livres & les livrets. S'il est vrai que les Ptolomées eurent autrefois une bibliothèque de quatre cent mille volumes, on ne fit pas mal de la brûler; & quand on brûlera toutes les brochures qui nous inondent, je commencerai par la mienne.

Nous sommes importunés dans notre siècle d'une foule de petits artistes qui dissèquent le siècle passé. On créait alors, & aujourd'hui on épluche, on critique la création. Je tombe dans ce défaut en vous écrivant, mais j'ouvre mon cœur à mon ami, & je serais très-fâché que ma lettre devînt publique.

Permettez-moi de remarquer qu'on ne fut point sévère pour la Fontaine, parce qu'il semblait ne prétendre à rien. Moins il exigeait, plus on lui accordait. On lui passait ses mauvaises fables en faveur des excellentes. Il n'en était pas ainsi de Racine & de Boileau qui prétendaient à la perfection, on les chicanait sur un mot. C'est ainsi qu'on pardonnait tout à Montagne, & qu'on tomba rudement sur Balzac qui voulait être toujours correct, & toujours éloquent.

Depuis que la Bruyère, dans ses Caractères, eut jugé Corneille & Racine, combien d'écrivains se mirent à juger aussi! & enfin on a fait plus de cent volumes sur ce siècle de Louis XIV. Chacun dans ses jugemens, soit en vers, soit en prose, a plus cherché à montrer de l'esprit qu'à trouver la vérité, & à faire des antithèses plutôt que des raisonnemens.

L'inondation des journalistes & des folliculaires est venue, laquelle a noyé le bon avec le mauvais, & a détruit toute érudition, en présentant des extraits à l'ignorance. Les lecteurs ont décidé comme les magistrats qui jugent sur le rapport de leur secrétaire.

Il est arrivé pis; on s'est divisé en factions; les jansénistes ont voulu que les jésuites n'eussent jamais fait un bon ouvrage, & que le père Bonhours ne sût pas sa langue. Les jésuites ont dénigré Boileau, parce qu'il était ami d'Arnaud. Les folliculaires se sont dit des injures. C'est la bataille des rats & des grenouilles après l'Iliade.

Pour vous prouver, Monsieur, avec quelle préci-

pitation l'on juge, & comme un bon mot tient lieu de raiſon, je ne veux que vous citer cette déciſion de la Bruyère, qui a été la ſource de tant d'énormes diſſertations : « Racine a peint les hommes tels qu'ils » ſont, & Corneille tels qu'ils devraient être ». Cela eſt éblouiſſant, mais cela eſt très-faux. Ceſar n'a jamais dû être aſſez fat pour dire à Cléopâtre qu'il n'a vaincu à Pharſale que pour lui plaire, lui qui n'avait point vu encore cet enfant de quinze ans. L'autre Cléopâtre n'a point dû empoiſonner l'un de ſes enfans, & aſſaſſiner l'autre au bout d'une allée, dans un jardin. Théodore n'a point dû s'obſtiner à ſe proſtituer dans un mauvais lieu, au lieu d'accepter le ſecours d'un honnête homme. Polyeucte n'a point dû briſer tout dans un temple, & haſarder de caſſer toutes les têtes par dévotion. Léontine n'a point dû ſe vanter de tout faire, pour ne rien faire du tout. Pompée devait-il répudier ſa femme qu'il aimait, pour épouſer la nièce d'un tyran ? Pertharite devait-il céder la ſienne ? Théſée, dans Œdipe, devait-il parler d'amour au milieu de la peſte, & dire :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encor plus funeſte ?

Si le judicieux & énergique la Bruyère, s'eſt ſi évidemment trompé, que feront donc nos petits écoliers qui tranchent avec tant de hardieſſe, & qui, plus ignorans & plus impudens qu'un Fréron, oſent décider au premier coup d'œil ſur des choſes qu'un

Quintilien aurait long-temps examinées avant de donner son opinion avec modestie ?

Vous me faites, Monsieur, une question plus importante. Vous me demandez pourquoi Louis XIV ne fit pas tomber ses bienfaits sur la Fontaine, comme sur les autres gens de lettres qui firent honneur au grand siècle ? Je vous répondrai d'abord qu'il ne goûtait pas assez le genre dans lequel ce conteur charmant excella. Il traitait les fables de la Fontaine comme les tableaux de Teniers, dont il ne voulait voir aucun dans ses appartemens. Il n'aimait le petit en aucun genre, quoiqu'il eût dans l'esprit autant de délicatesse que de grandeur. Il ne goûta les petits vers de Benserade que parce qu'ils avaient rapport aux fêtes magnifiques qu'il donnait.

De plus, la Fontaine était d'un caractère à ne se pas présenter à la cour de ce monarque. Ses distractions continuelles, son extrême simplicité, réjouissaient ses amis, & n'auraient pu plaire à un homme tel que Louis XIV.

La Bruyère s'est servi de couleurs un peu fortes pour peindre notre fabuliste, mais il y a du vrai dans ce portrait : « Un homme paraît grossier, lourd, stu-» pide ; il ne sait ni parler ni raconter ce qu'il vient » de voir. S'il se met à écrire, c'est le modèle des bons » contes, &c. »

La Bruyère, qui peignit tous ses contemporains, en dit autant de Corneille ; non que Corneille fût un bon conteur. C'était autre chose, il était souvent très-sublime dans ses bonnes pièces. Boileau ne faisait

peut-être pas assez de cas de la Fontaine & de Corneille; il n'était sensible qu'à un style toujours pur, il ne pouvait aimer que la perfection.

Soyez sûr, Monsieur, qu'il est très-faux que la Fontaine déplut au roi, comme on l'a dit, pour avoir fait des vers en faveur du surintendant Fouquet. Pélisson, défenseur très-hardi de ce ministre, & même ayant été sa victime, devint un des favoris de Louis XIV, & fit une grande fortune. Son éloquence touchante, son érudition utile, la connaissance des affaires, & la souplesse de son esprit, en firent un homme d'Etat. La Fontaine n'avait rien de tout cela. Uniquement borné à son talent, & incapable même de le faire valoir, il n'est pas étonnant qu'il ne fût pas assez remarqué par Louis XIV.

Lulli lui nuisit beaucoup. Vous savez que tout est cabale parmi les gens de lettres, comme parmi les prêtres. La cabale contre Quinault, l'un des grands ornemens de ce mémorable siècle, ayant forcé Lulli à recourir à d'autres pour ses opéra, il choisit la Fontaine. Avouons que le fabuliste faisant parler ses héros du style de Janot Lapin & de dame Belette, ne pouvait réussir après Atis & Thésée. Lulli était plein d'esprit & de goût; plus il en avait, plus il lui était impossible de mettre en musique de telles paroles. Il n'était pas de ces gens qui disent qu'il est égal de chanter la gazette ou *Armide*, & qu'il n'y a rien au monde de si nécessaire que des doubles croches. Le pauvre la Fontaine croyant sérieusement qu'on lui faisait une énorme injustice, fit la satyre du Florentin contre

Lulli. Elle n'eſt pas dans le goût de celles de Boileau ou d'Horace.

Le b.... avait juré de m'amuſer ſix mois.
Il ſe trompa de deux. Mes amis, de leur grâce,
Me les ont épargnés, l'envoyant où je croi
Qu'il va bien ſans eux & ſans moi.
Voilà l'hiſtoire en gros. Le détail a des ſuites
Qui valent bien d'être déduites,
Et j'en aurais pour tout un an.

Non, ſans doute, ce ſot détail & ces ſuites ne valaient pas d'être déduites, & ſur-tout en ſi mauvais vers. Le pis eſt qu'il s'excuſe ſur cette ridicule *ſatyre* à madame de Thiange, ſœur de madame de Monteſpan, en vers non moins ridicules. Il croit que Lulli lui a ôté ſa fortune & ſa gloire, en ne faiſant point de muſique pour ſes paroles. Voici comme il s'explique:

Le ciel m'a fait auteur, je m'excuſe par-là.
Auteur qui pour tout fruit moiſſonne
Un peu de gloire. On le lui ravira;
Et vous croyez qu'il s'en taira!
Il n'eſt donc plus auteur. La conſéquence eſt bonne.

Je ſais bien que le cocher de Vertamont aurait fait de tels vers tout auſſi bien que la Fontaine. Je ſais que ces misères proſaïques en rimes ne ſont que des ſottiſes aiſées; mais enfin le même homme eſt le meilleur metteur en œuvre des anciennes fables d'Eſope & de Pilpay, & celui qui dans ce genre a le mieux enchâſſé l'eſprit des autres. Encore une fois, ce talent unique fait tout pardonner. Lulli même lui pardonna, & très-

plaisamment, en disant qu'il aimerait mieux mettre en musique la satyre de la Fontaine que ses opéra.

Il me semble que la voix publique donne la préférence à ses fables sur ses contes. Ceux-ci paraissent pour la plupart aux bons critiques un peu trop alongés. Ils n'aiment point dans le Joconde pris de l'Arioste,

Prenons, dit le romain, la fille de notre hôte;
Je la tiens pucelle sans faute,
Et si pucelle qu'il n'est rien
De si puceau que cette fille.

Ils réprouvent ce ton de la rue Saint-Denis, ce ton bourgeois auquel l'Arioste ne s'asservit jamais. Le Greco & la Fiametta de l'Arioste sont bien au-dessus du puceau de la Fontaine.

Ils n'aiment point que notre fabuliste dise dans le Cocu battu & content, tiré de Bocace:

Tant se la mit le drôle en sa cervelle,
Que dans sa peau peu ni point ne durait.

Bocace n'a point de ces expressions basses & incorrectes.

Ils ne peuvent souffrir que dans la Servante justifiée, conte de la reine de Navarre, l'imitateur s'exprime ainsi:

Bocace n'est le seul qui me fournit,
Je vais par fois en une autre boutique.
Il est bien vrai que ce divin esprit,
Plus que pas un *me donne* de pratique:
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puise encore en un vieux magasin.

Ils trouvent ces expressions, « aller dans une autre » boutique, donner de pratique, manger de plus d'un »pain, » plus faites pour le peuple que pour les honnêtes gens; & c'est-là le grand défaut de la Fontaine.

L'Anneau d'Hans-Carvel qu'il a copié dans Rabelais, est bien supérieur dans l'Arioste. Il y a du moins une bonne raison dans l'Arioste pourquoi le diable apparaît au bon homme.

Fu già un pittor, non mi ricordo in nome,
Che di pinger il diavol solea
Con bel viso, begli occhi, e belle chiome, &c.

La prodigieuse supériorité de l'Arioste sur son imitateur paraît dans ce petit conte autant que dans l'invention de son Orlando, dans son imagination inépuisable, dans son sublime, & dans sa naïve élégance.

Les Cordeliers de Catalogne, Richard Minutolo, la Gageure des trois commères, n'ont jamais plu aux esprits délicats. Vous ne trouverez chez la Fontaine aucun conte qui parle au cœur, excepté le Faucon; aucun dont on puisse tirer une morale utile; aucun où il y ait de sa part la moindre invention. Ce ne sont presque jamais que de vieux contes réchauffés. Ce sont des femmes qui attrapent leurs maris, ou des garçons qui enjolent des filles. Enfin, on trouve rarement chez lui un conte écrit avec une élégance continue.

Ses contes ont charmé la jeunesse encore plus par la gaieté des sujets que par les grâces & la correction du style. J'ai vu beaucoup de gens d'esprit & de goût

qui ne pouvaient souffrir que la Fontaine eût gâté la Coupe enchantée de l'Arioste par des vers tels que ceux-ci :

L'argent sut donc fléchir ce cœur inéxorable,
Le rocher disparut, un mouton succéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable,
Mouton qui sur le point de ne rien refuser
Donna pour arrhes un baiser.

Il faudrait en effet avoir peu de goût pour approuver un rocher qui devient mouton, qui s'accommode & qui donne des arrhes. Les contes & les deux derniers livres des fables sont trop pleins de ces figures si incohérentes & si fausses, qui semblent plutôt le fruit d'une recherche pénible que de cette négligence agréable qu'on a tant louée dans l'auteur.

J'ai vu aussi bien des lecteurs révoltés du style qu'on appelle marotique. Ils disaient qu'il fallait parler la langue de Louis XIV, & non celle de Louis XII & de François I; que si on nous donnait la comédie de l'Avocat Patelin telle qu'on la joua sur les tréteaux de la cour de Charles VII, personne ne pourrait la souffrir. Heureusement la Fontaine est peu tombé dans ce défaut que d'autres après lui ont voulu mettre à la mode.

Mais ce qui est à mon avis très-digne de remarque, c'est que de toutes ces anciennes historiettes que la Fontaine a mises en vers négligés, il n'y en a pas une seule qui inspire des desirs impudiques. Les peintures y sont plus gaies que dangereuses. Elles ne font jamais

cette impression voluptueuse & funeste que produisent tant de livres italiens, & sur-tout notre *Aloïsia Toletana*. Cela est si vrai, que l'on a mis tous ces vieux contes sur le théâtre avec l'approbation des magistrats, sans aucun danger, sans qu'aucune mère de famille ait réclamé contre cet usage, sans aucun inconvénient. On vit bien que le sévère Boileau avait raison quand il disait :

> L'amour le moins honnête, exprimé chastement,
> N'excite point en nous de honteux mouvement.

C'est pourquoi, Monsieur, j'ai toujours été étonné de l'atrocité fanatique avec laquelle le jeune Poujet oratorien osa parler au vieux la Fontaine, & de la vanité d'écolier avec laquelle il publia son prétendu triomphe sur l'innocence de ce vieil enfant. Il était bien ridicule qu'un petit prêtre de vingt-cinq ans allât mettre sur la selette un académicien de soixante & douze ans. Mais pourquoi faire trophée aux yeux du public de cette victoire si aisée ? C'était l'orgueil qui se vantait d'avoir foulé à ses pieds l'innocence & la simplicité. Et de quoi s'est avisé l'abbé d'Olivet, tout philosophe qu'il était, de réimprimer cette lettre de Poujet ? Cette lettre est précisément la révélation solennelle de la confession du bon la Fontaine. Car n'est-ce pas trahir le secret inviolable de la confession que d'en apprendre au public toutes les circonstances, tous les entours, & les demandes, & les réponses ?

Ce qui me révolte le plus dans l'insolence de Poujet, c'est l'affectation de répéter vingt fois à la Fontaine

Votre livre infâme, Monſieur; le ſcandale de votre infâme livre, Monſieur; les péchés, Monſieur, dont votre infâme livre a été la cauſe; la réparation publique que vous devez, Monſieur, pour votre livre infâme.

Aurait-il oſé parler ainſi à la reine de Navarre ſœur de François I, de qui pluſieurs de ces contes plaiſans & non infâmes ſont tirés? il lui aurait demandé un bénéfice. Aurait-il même oſé donner le nom d'infâme à Bocace le créateur de la langue italienne, & à l'Arioſte qui n'a d'autre titre dans ſa patrie que celui de divin?

L'aventure de Poujet avec le bon-homme la Fontaine, eſt au fond celle de l'âne dans la fable admirable des animaux malades de la peſte.

L'âne vint à ſon tour, & dit: J'ai ſouvenance,
Qu'en un pré de moines paſſant,
La faim, l'occaſion, l'herbe tendre, &, je penſe,
Quelque diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puiſqu'il faut parler net.
A ces mots on cria, haro ſur le baudet.
Poujet, quelque peu clerc, prouva par ſa harangue,
Qu'il falloit dévouer ce maudit animal, &c.

Et ce qu'il y a de plus rare, c'eſt que la Fontaine qui avait la bonhommie de l'âne, fut aſſez ſot, avec tout ſon génie, pour croire le ſuffiſant Poujet, qui ſe faiſait tant honneur de l'intimider, & qui parlait au traducteur de l'Arioſte & de la reine de Navarre, comme s'il eût parlé à un ſcélérat.

J'aurais conſeillé à la Fontaine de faire un conte

ſur Poujet, plus plaiſant que ſon Florentin ſur Lulli.

Après l'impertinence de Poujet, je ne ſais rien de plus outrecuidant (pour me ſervir des termes du bon la Fontaine) que l'inſolente préface de l'édition des contes en 1743, ſous le nom de Londres. L'éditeur qui ſe donne auſſi pour janſéniſte, (je ne ſais pas pourquoi) s'aviſe de dire que la Fontaine eut tort de faire autre choſe que des fables & des contes en vers; & il cite ſur cela madame de Sévigné.

Oui, éditeur, il eut tort de faire d'autres ouvrages, puiſque la plupart ne valent rien. Mais pourquoi dis-tu, éditeur, qu'un poète qui a fait des tragédies ne doit jamais écrire ſur l'hiſtoire & ſur la phyſique? Dis-moi, éditeur, où as-tu pris cet arrêt? Si tu ne ſais ni l'hiſtoire, ni la phyſique, n'en parle pas; à la bonne heure; nous avons aſſez de mauvais livres ſur ces deux objets. Mais permets aux hommes inſtruits d'en parler. Apprends qu'un bon tragédien eſt très-propre à être un très-bon hiſtorien, parce qu'il faut dans toute hiſtoire une expoſition, un nœud, un dénouement, & de l'intérêt. Apprends que celui qui peint la nature humaine dans une pièce de théâtre, la peint encore mieux dans l'hiſtoire. Éditeur des contes de la Fontaine, apprends que la phyſique n'eſt pas à négliger. Apprends que Molière traduiſit Lucrèce. Apprends qu'il ſerait indigne d'un homme qui penſe, de ne faire que des contes.

Pardon, Monſieur, de cette petite ſortie contre ce maudit éditeur; & pardon ſur-tout de vous avoir envoyé mes Filles de Minée.

LETTRE

LETTRE
DE M. DE VOLTAIRE
A L'ACADÉMIE FRANÇAISE,
LUE DANS CETTE ACADÉMIE A LA SOLENNITÉ DE LA SAINT LOUIS,

Le 25 Auguste 1776.

PREMIÈRE PARTIE.

MESSIEURS,

Le cardinal de Richelieu, le grand Corneille, & George Scudéri, qui osait se croire son rival, soumirent le Cid tiré du théâtre espagnol à votre jugement. Aujourd'hui nous avons recours à cette même décision impartiale, à l'occasion de quelques tragédies étrangères dédiées au roi notre protecteur; nous réclamons son jugement & le vôtre.

Une partie de la nation anglaise a érigé depuis peu un temple au fameux comédien poète Shakespeare, & a fondé un jubilé en son honneur. Quelques Français ont tâché d'avoir le même enthousiasme. Ils transportent chez nous une image de la divinité de Shakespeare, comme quelques autres imitateurs ont érigé

depuis peu à Paris un Vaux-hall; & comme d'autres ſe ſont ſignalés en appelant les aloyaux des roſt-beef, & en ſe piquant d'avoir à leur table du roſt-beef de mouton. Ils ſe promenaient en frac les matins, oubliant que le mot de frac vient du français, comme viennent preſque tous les mots de la langue anglaiſe. La cour de Louis XIV avait autrefois poli celle de Charles ſecond; aujourd'hui Londres nous tire de la barbarie.

Enfin donc, Meſſieurs, on nous annonce une traduction de Shakeſpeare, & on nous inſtruit qu'il fut « le Dieu créateur de l'art ſublime du théâtre, qui » reçut de ſes mains l'exiſtence & la perfection (*) ».

Le traducteur ajoute que Shakeſpeare « eſt vraiment » inconnu en France ou plutôt défiguré. » Les choſes ſont donc bien changées en France de ce qu'elles étaient il y a environ cinquante années, lorſqu'un homme de lettres, qui a l'honneur d'être votre confrère, *fut le* premier parmi vous qui apprit la langue anglaiſe; le premier qui fit connaître Shakeſpeare, qui en traduiſit librement quelques morceaux en vers (ainſi qu'il faut traduire les poètes), qui fit connaître Pope, Dryden, Milton; le premier même qui oſa expliquer les élémens de la philoſophie du grand Newton, & qui oſa rendre juſtice à la ſageſſe profonde de Locke, le ſeul métaphyſicien raiſonnable qui eût peut-être paru juſqu'alors ſur la terre.

Non-ſeulement il y a encore de lui quelques morceaux de vers imités de Milton; mais il engagea

(*) Page 3 du programme.

M. Dupré de Saint-Maur à apprendre l'anglais, & à traduire Milton, du moins en prose.

Quelques-uns de vous savent quel fut le prix de toutes ces peines qu'il prit d'enrichir notre littérature de la littérature anglaise; avec quel acharnement il fut persécuté pour avoir osé proposer aux Français d'augmenter leurs lumières par les lumières d'une nation qu'ils ne connaissaient guère alors que par le nom du duc de Marlborough, & dont la religion était en plusieurs points différente de la nôtre. On regarda cette entreprise comme un crime de haute trahison, & comme une impiété. Ce déchaînement ne discontinua point; & l'objet de tant de haines ne prit enfin d'autre parti que celui d'en rire.

Malgré cet acharnement contre la littérature & la philosophie anglaise, elles s'accréditèrent insensiblement en France. On traduisit bientôt tous les livres imprimés à Londres. On passa d'une extrémité à l'autre. On ne goûtait plus que ce qui venait de ce pays, ou qui passait pour en venir. Les libraires, qui sont des marchands de modes, vendaient des romans anglais comme on vend des rubans & des dentelles de point sous le nom d'Angleterre.

Le même homme qui avait été la cause de cette révolution dans les esprits, fut obligé en 1760, par des raisons assez connues, de commenter les tragédies du grand Corneille, & vous consulta assidument sur cet ouvrage. Il joignit à la célèbre pièce de Cinna une traduction de Jules-César de Shakespeare, pour servir à comparer la manière dont le génie anglais avait traité

la conſpiration de Brutus & de Caſſius contre Céſar, avec la manière dont Corneille a traité aſſez différemment la conſpiration de Cinna & d'Emilie contre Auguſte.

Jamais traduction ne fut ſi fidelle. L'original anglais eſt tantôt en vers, tantôt en proſe; tantôt en vers blancs, tantôt en vers rimés. Quelquefois le ſtyle eſt d'une élévation incroyable; c'eſt Céſar qui dit qu'il reſſemble à l'étoile polaire & à l'Olympe. Dans un autre endroit il s'écrie: « Le danger ſait bien que je » ſuis plus dangereux que lui. Nous naquîmes tous » deux d'une même portée le même jour, mais je ſuis » l'aîné & le plus terrible. » Quelquefois le ſtyle eſt de la plus grande naïveté; c'eſt la lie du peuple qui parle ſon langage; c'eſt un ſavetier qui propoſe à un ſénateur de le reſſemeler. Le commentateur de Corneille tâcha de ſe prêter à cette grande variété; non-ſeulement il traduiſit les vers blancs en vers blancs, les vers rimés en vers rimés, la proſe en proſe; mais il rendit figure pour figure. Il oppoſa l'ampoulé à l'enflure, la naïveté & même la baſſeſſe, à tout ce qui eſt naïf & bas dans l'original. C'était la ſeule manière de faire connaître Shakeſpeare. Il s'agiſſait d'une queſtion de littérature & non d'un marché de typographie; il ne fallait pas tromper le public.

Quand le traducteur reproche à la France de n'avoir aucune traduction exacte de Shakeſpeare, il devait donc traduire exactement. Il ne devait pas dès la première ſcène de Jules-Céſar mutiler lui-même ſon *Dieu de la tragédie.* Il copie fidellement ſon modèle,

je l'avoue, en introduisant sur le théâtre, des charpentiers, des bouchers, des cordonniers, des savetiers, avec des sénateurs romains; mais il supprime tous les quolibets de ce savetier qui parle aux sénateurs. Il ne traduit pas la charmante équivoque sur le mot qui signifie ame, & sur le mot qui veut dire *semelle* de souliers. Une telle réticence n'est-elle pas un sacrilège envers son Dieu?

Quel a été son dessein, quand dans la tragédie d'Othello, tirée du roman de Cintio, & de l'ancien théâtre de Milan, il ne fait rien dire au bas & dégoûtant Jago, & à son compagnon Roderigo de ce que Shakespeare leur fait dire?

« Morbleu, vous êtes volé, cela est honteux, vous » dis-je; mettez votre robe, on crève votre cœur, » vous avez perdu la moitié de votre ame. Dans ce » moment, oui, dans ce moment, un vieux bélier » noir saillit votre brebis blanche.... Morbleu, vous » êtes un de ceux qui ne serviraient pas Dieu si le » diable vous le commandait. Parce que nous venons » vous rendre service vous nous traitez de ruffiens (*). » Vous avez une fille couverte en ce moment par un » cheval de Barbarie; vous entendiez hennir vos pe- » tits-fils; vous aurez des chevaux de course pour » cousins-germains, & des chevaux de manége pour » beaux-frères. »

Qui es-tu, misérable profane?

» Je suis, Monsieur, un homme, qui vient vous

(*) Terme lombard qui ne fut adopté que depuis en Angleterre.

» dire que le more & votre fille font maintenant la
» bête à deux dos (1).

Dans la tragédie de Macbeth, après que le héros s'eſt enfin déterminé à aſſaſſiner ſon roi dans ſon lit, lorſqu'il vient de déployer toute l'horreur de ſon crime & de ſes remords qu'il ſurmonte, arrive le portier de la maiſon, qui débite des plaiſanteries de polichinelle; il eſt relevé par deux chambellans du roi, dont l'un demande à l'autre quelles ſont les trois choſes que l'ivrognerie provoque? C'eſt, lui répond ſon camarade, « d'avoir le nez rouge, de dormir, & de » piſſer » (2). Il y ajoute tout ce que le réveil peut produire dans un jeune débauché, & il emploie les termes de l'art avec les expreſſions les plus cyniques.

Si de telles idées & de telles expreſſions ſont en effet cette belle nature qu'il faut adorer dans Shakeſpeare, ſon traducteur ne doit pas les dérober à notre culte. Si ce ne ſont que les petites négligences d'un vrai génie, la fidélité exige qu'on les faſſe connaître, ne fût-ce que pour conſoler la France, en lui montrant qu'ailleurs il y a peut-être auſſi des défauts.

Vous pourrez connaître, Meſſieurs, comment Shakeſpeare développe les tendres & reſpectueux ſentimens du roi Henri V pour Catherine fille du malheureux roi de France Charles VI. Voici la décla-

(1) Ancien proverbe italien.

(2) Nous demandons pardon aux lecteurs honnêtes, & ſur-tout aux dames, de traduire fidellement: mais nous ſommes obligés d'étaler l'infamie dont des Welches ont voulu couvrir la France depuis quelques années.

ration de ce héros dans la tragédie de ſon nom, au cinquième acte.

« Si tu veux, ma Catau, que je faſſe des vers pour » toi, ou que je danſe, tu me perds; car je n'ai ni » parole, ni meſure pour verſifier, & je n'ai point » de force en meſure pour danſer. J'ai pourtant une » meſure raiſonnable en force. S'il fallait gagner une » dame au jeu de ſaute grenouille, ſans me vanter, » je pourrais bientôt la ſauter en épouſée, &c. »

C'eſt ainſi, Meſſieurs, que le dieu de la tragédie fait parler le plus grand roi de l'Angleterre & ſa femme, pendant trois ſcènes entières. Je ne répeterai pas les mots propres que les crocheteurs prononcent parmi nous, & qu'on fait prononcer à la reine dans cette pièce. Si le ſecrétaire de la librairie françaiſe traduit la tragédie de Henri V fidellement comme il l'a promis, ce ſera une école de bienſéance & de délicateſſe qu'il ouvrira pour notre cour.

Quelques-uns de vous, Meſſieurs, ſavent qu'il exiſte une tragédie de Shakeſpeare intitulée *Hamlet*, dans laquelle un eſprit apparaît d'abord à deux ſentinelles & à un officier ſans leur rien dire; après quoi il s'enfuit au chant du coq. L'un des regardans dit que les eſprits ont l'habitude de diſparaître quand le coq chante vers la fin de décembre, à cauſe de la naiſſance de notre Sauveur.

Ce ſpectre eſt le père d'Hamlet, en ſon vivant roi de Danemarck. Sa veuve Gertrude, mère d'Hamlet, a épouſé le frère du défunt peu de temps après la mort de ſon mari. Cet Hamlet dans un monologue s'écrie:

« Ah! fragilité est le nom de la femme! quoi! n'at-
» tendre pas un petit mois! quoi avant d'avoir usé
» les souliers avec lesquels elle avait suivi le convoi
» de mon père! O ciel! les bêtes qui n'ont point de
» raison auraient fait un plus long deuil. »

Ce n'est pas la peine d'observer qu'on tire le canon aux réjouissances de la reine Gertrude & de son nouveau mari, & à un combat d'escrime au cinquième acte; quoique l'action se passe dans le neuvième siècle où le canon n'était pas inventé. Cette petite inadvertance n'est pas plus remarquable que celle de faire jurer Hamlet par Saint Patrice, & d'appeler Jésu notre Sauveur dans le temps où le Danemarck ne connaissait pas plus le christianisme que la poudre à canon.

Ce qui est important, c'est que le spectre apprend à son fils dans un assez long tête-à-tête que sa femme & son frère l'ont empoisonné par l'oreille. Hamlet se dispose à venger son père, & pour ne pas donner d'ombrage à Gertrude, il contrefait le fou pendant toute la pièce.

Dans un des accès de sa prétendue folie, il a un entretien avec sa mère Gertrude. Le grand-chambellan du roi se cache derrière une tapisserie. Le héros crie qu'il entend un rat, il court au rat, & tue le grand-chambellan. La fille de cet officier de la couronne, qui avait du tendre pour Hamlet, devient réellement folle, elle se jette dans la mer, & se noie.

Alors le théâtre au cinquième acte représente une église & un cimetière, quoique les Danois idolâtres au premier acte ne fussent pas devenus chrétiens au

cinquième. Des fossoyeurs creusent la fosse de cette pauvre fille; ils se demandent si une fille qui s'est noyée doit être enterrée en terre sainte. Ils chantent des vaudevilles dignes de leur profession & de leurs mœurs; ils déterrent, ils montrent au public des têtes de morts. Hamlet & le frère de sa maîtresse tombent dans une fosse, & s'y battent à coups de poings.

Un de vos confrères, Messieurs, avait osé remarquer que ces plaisanteries, qui peut être étaient convenables du temps de Shakespeare, n'étaient pas d'un tragique assez noble du temps des lords Carteret, Chesterfield, Littleton, &c. Enfin, on les avait retranchées sur le théâtre de Londres le plus accrédité; & M. Marmontel dans un de ses ouvrages en a félicité la nation anglaise. « On abrége tous les jours » Shakespeare, dit-il, on le châtie; le célèbre Garrik » vient tout nouvellement de retrancher sur son théâtre » la scène des fossoyeurs, & presque tout le cinquième » acte. La pièce & l'auteur n'en ont été que plus » applaudis. »

Le traducteur ne convient pas de cette vérité; il prend le parti des fossoyeurs. Il veut qu'on les conserve comme le monument respectable d'un génie unique. Il est vrai qu'il y a cent endroits dans cet ouvrage, & dans tous ceux de Shakespeare aussi nobles, aussi décens, aussi sublimes, amenés avec autant d'art; mais le traducteur donne la préférence aux fossoyeurs; l se fonde sur ce qu'on a conservé cette abominable scène sur un autre théâtre de Londres; il semble exiger que nous imitions ce beau spectacle.

Il en eſt de même de cette heureuſe liberté avec laquelle tous les acteurs paſſent en un moment d'un vaiſſeau en pleine mer, à cinq cents milles ſur le continent, d'une cabane dans un palais, d'Europe en Aſie. Le comble de l'art, ſelon lui, ou plutot la beauté de la nature, eſt de repréſenter une action, ou pluſieurs actions à la fois, qui durent un demi-ſiècle. En vain le ſage Deſpréaux, légiſlateur du bon goût dans l'Europe entière, a dit dans ſon Art poétique :

Un rimeur, ſans péril, de-là les Pyrénées
Sur la ſcène en un jour renferme des années.
Là ſouvent le héros d'un ſpectacle groſſier,
Enfant au premier acte, eſt barbon au dernier.

En vain on lui citerait l'exemple des Grecs qui trouvèrent les trois unités dans la nature. En vain on lui parlerait des Italiens qui long-temps avant Shakeſpeare ranimèrent les beaux arts au commencement du ſeizième ſiècle, & qui furent fidèles à ces trois grandes lois du bon ſens; unité de lieu, unité de temps, unité d'action. En vain on lui ferait voir la Sophonisbe de l'archevêque Triſſino, la Roſemonde & l'Oreſte du Ruccellaï, la Didon du Dolce, & tant d'autres pièces compoſées en Italie près de cent ans avant que Shakeſpeare écrivît dans Londres, toutes aſſervies à ces règles judicieuſes établies par les Grecs; en vain lui remontrerait-on que l'Aminte du Taſſe & le Paſtor fido de Guarini, ne s'écartent point de ces mêmes règles, & que cette difficulté ſurmontée eſt un charme qui enchante tous les gens de goût.

En vain s'appuierait-on de l'exemple de tous les peintres, parmi lesquels il s'en trouve à peine un seul qui ait peint deux actions différentes sur la même toile. On décide aujourd'hui, Messieurs, que les trois unités sont une loi chimérique, parce que Shakespeare ne les a jamais observées; & parce qu'on veut nous avilir, jusqu'à faire croire que nous n'avons que ce mérite.

Il ne s'agit pas de savoir si Shakespeare fut le créateur du théâtre en Angleterre. Nous accorderons aisément qu'il l'emportait sur tous ses contemporains; mais certainement l'Italie avait quelques théâtres réguliers dès le quinzième siècle. On avait commencé long-temps auparavant par jouer la passion en Calabre dans les églises, & on l'y joue même encore: mais, avec le temps, quelques génies heureux avaient commencé à effacer la rouille dont ce beau pays était couvert depuis les inondations de tant de barbares. On représenta de vraies comédies du temps même du Dante; & c'est pourquoi le Dante intitula comédies son Enfer, son Purgatoire, & son Paradis. Riccoboni nous apprend que la Floriana fut alors représentée à Florence.

Les Espagnols & les Français ont toujours imité l'Italie; ils commencèrent malheureusement par jouer en plein air la passion, les mystères de l'ancien & du nouveau Testament. Ces facéties infames ont duré en Espagne jusqu'à nos jours. Nous avons trop de preuves qu'on les jouait à l'air chez nous aux quatorzième & quinzième siècles; voici ce que rapporte la chronique de Metz, composée par le curé de Saint-Euchaire.

« l'an 1437, fut fait le jeu de la passion de Notre-
» Seigneur en la plaine de Veximel, & fut Dieu un sire
» appelé seigneur Nicole dom Neufchâtel, curé de
» Saint-Victour de Metz, lequel fût presque mort en
» croix, s'il ne fût été secouru, & convint qu'un autre
» prêtre fut mis en la croix pour parfaire le personnage
» du crucifiement pour ce jour; & le lendemain ledit
» curé de Saint-Victour parfit la résurrection, & fit
» très-hautement son personnage, & dura ledit jeu
» jusqu'à nuit; & autre prêtre qui s'appeloit maître
» Jean de Nicey, qui étoit chapelain de Métrange,
» fut Judas, lequel fut presque mort en pendant; car
» le cœur lui faillit, & fut bien hâtivement dépendu
» & porté en voie: & étoit la gueule d'enfer très-
» bien faite avec deux gros culs d'acier; & elle ouvrait
» & clouoit quand les diables y vouloient entrer &
» sortir. »

Dans le même temps, des troupes ambulantes jouaient les mêmes farces en Provence; mais les confrères de la passion s'établissaient à Paris dans des lieux fermés. On sait assez que ces confrères achetèrent l'hôtel des ducs de Bourgogne, & y jouèrent leurs pieuses extravagances.

Les Anglais copièrent ces divertissemens grossiers & barbares. Les ténèbres de l'ignorance couvraient l'Europe; tout le monde cherchait le plaisir & on ne pouvait en trouver d'honnêtes. On voit dans une édition de Shakespeare à la suite de Richard III, qu'ils jouaient des miracles en plein champ sur des théâtres de gazon de cinquante pieds de diamètre. Le diable y paraissait

tondant les ſoies de ſes cochons; & de-là vint le proverbe anglais, *grand cri & peu de laine.*

Dès le temps de Henri VII il y eut un théâtre permanent établi à Londres, qui ſubſiſte encore. Il était très en vogue dans la jeuneſſe de Shakeſpeare, puiſque dans ſon éloge on le loue d'avoir gardé les chevaux des curieux à la porte; il n'a donc point inventé l'art théâtral, il l'a cultivé avec de très grands ſuccès. C'eſt à vous, Meſſieurs, qui connaiſſez Polyeucte & Athalie, à voir ſi c'eſt lui qui l'a perfectionné.

Le traducteur s'efforce d'immoler la France à l'Angleterre, dans un ouvrage qu'il dédie au roi de France, & pour lequel il a obtenu des ſouſcriptions de notre reine & de nos princeſſes. Aucun de nos compatriotes dont les pièces ſont traduites & repréſentées chez toutes les nations de l'Europe, & chez les Anglais même, n'eſt cité dans ſa préface de cent trente pages. Le nom du grand Corneille ne s'y trouve pas une ſeule fois.

Si le traducteur eſt ſecrétaire de la librairie de Paris, pourquoi n'écrit-il que pour une librairie étrangère? pourquoi veut-il humilier ſa patrie? pourquoi dit-il que « de légers Ariſtarques de Paris ont peſé dans leur » étroite balance le mérite de Shakeſpeare, qu'il n'a » jamais été ni traduit ni connu en France; qu'ils ſavent » cependant la ſomme exacte de ſes beautés & de ſes » défauts; que les oracles de ces petits juges effrontés » des nations & des arts ſont reçus ſans examen, & » parviennent, à force d'échos, à former une opi- » nion (*). » Nous ne méritons pas, ce me ſemble,

(*) Page 130 du Diſcours ſur les préfaces.

ce mépris que monſieur le traducteur nous prodigue. S'il s'obſtine à décourager ainſi les talens naiſſans des jeunes gens qui voudraient travailler pour le théâtre français, c'eſt à vous, Meſſieurs, de les ſoutenir dans cette pénible carrière. C'eſt ſurtout à ceux qui parmi vous ont fait l'étude la plus approfondie de cet art, à vouloir bien leur montrer la route qu'ils doivent ſuivre, & les écueils qu'ils doivent éviter.

Quel ſera, par exemple, le meilleur modèle d'expoſition dans une tragédie ? ſera-ce celle de Bajazet dont je rappelle ici quelques vers qui ſont dans la bouche de tous les gens de lettres, & dont le maréchal de *Villars* cita les derniers avec tant d'énergie, quand il alla commander les armées en Italie, à l'age de quatre-vingts ans ?

Que faiſaient cependant nos braves janiſſaires ?
Rendent-ils au ſultan des hommages ſincères ?
Dans le ſecret des cœurs, Oſmin, n'as-tu rien lu ?
Amurat jouit-il d'un pouvoir abſolu ?

OSMIN.

Amurat eſt content, ſi nous le voulons croire,
Et ſemble ſe promettre une heureuſe victoire ;
Mais en vain par ce calme il croit nous éblouir ;
Il affecte un repos dont il ne peut jouir.
C'eſt en vain que forçant ſes ſoupçons ordinaires,
Il ſe rend acceſſible à tous les janiſſaires :
. . . .
Ils regrettent le temps à leur grand cœur ſi doux,
Lorſqu'aſſurés de vaincre ils combattaient ſous vous.

ACOMAT.

Quoi, tu crois, cher Osmin, que ma gloire passée
Flatte encor leur valeur, & vit dans leur pensée!
Crois-tu qu'ils me suivraient encore avec plaisir,
Et qu'ils reconnaîtraient la voix de leur visir? &c.

Cette exposition passe pour un chef-d'œuvre de l'esprit humain. Tout y est simple sans bassesse, & grand sans enflure; point de déclamation, rien d'inutile. Acomat développe tout son caractère en deux mots, sans vouloir se peindre. Le lecteur s'apperçoit à peine que les vers sont rimés, tant la diction est pure & facile: il voit d'un coup d'œil la situation du sérail & de l'empire; il entrevoit sans confusion les plus grands intérêts.

Aimeriez-vous mieux la première scène de Romeo & de Juliette, l'un des chefs-d'œuvre de Shakespeare qui nous tombe en ce moment sous la main? La scène est dans une rue de Vérone, entre Grégoire & Samson, deux domestiques de Capulet.

SAMSON.

Grégoire, sur ma parole, nous ne porterons pas de charbon.

GRÉGOIRE.

Non, car nous serions charbonniers (*).

SAMSON.

J'entends que quand nous serons en colère, nous dégaînerons.

(*) Ce sont de nobles métaphores de la canaille.

GRÉGOIRE.

Eh! oui, pendant que tu es en vie dégaîne ton cou du colier.

SAMSON.

Je frappe vîte quand je ſuis pouſſé.

GRÉGOIRE.

Oui, mais tu n'es pas ſouvent pouſſé à frapper.

SAMSON.

Un chien de la maiſon de Montaigu, l'ennemi de la maiſon de Capulet notre maitre, ſuffit pour m'émouvoir.

GRÉGOIRE.

Se mouvoir c'eſt remuer, & être vaillant c'eſt être droit. (Il y a ici une équivoque d'une obſcénité groſſière.) Ainſi, ſi tu es ému tu t'enfuiras.

SAMSON.

Un chien de cette maiſon me fera tenir tout droit. Je prendrai le haut du pavé ſur tous les hommes de la maiſon Montaigu, & ſur toutes les filles.

GRÉGOIRE.

Cela prouve que tu es un poltron de laquais; car le poltron, le faible ſe retire toujours à la muraille.

SAMSON.

Cela eſt vrai; c'eſt pourquoi les filles étant les plus faibles, ſont toujours pouſſées à la muraille. Ainſi je pouſſerai

pousserai les gens de Montaigu hors de la muraille, & les filles de Montaigu à la muraille.

GRÉGOIRE.

La querelle est entre nos maîtres les Capulet & les Montaigu, & entre nous & leurs gens.

SAMSON.

Oui, nous & nos maîtres c'est la même chose. Je me montrerai tyran comme eux. Je serai cruel avec les filles, je leur couperai la tête.

GRÉGOIRE.

La tête des filles (*) ?

SAMSON.

Eh! oui, les têtes des filles ou les pucelages. Tu prendras la chose dans le sens que tu voudras ; &c.

Le respect & l'honnêteté ne me permettent pas d'aller plus loin. C'est-là, Messieurs, le commencement d'une tragédie où deux amans meurent de la mort la plus funeste. Il y a plus d'une pièce de Shakespeare où l'on trouve plusieurs scènes dans ce goût. C'est à vous à décider quelle méthode nous devons suivre, ou celle de Shakespeare, *le dieu de la tragédie*, ou celle de Racine.

Je vous demande encore à vous, Messieurs, & à

(*) Il faut savoir que *head* signifie tête, & *maid* pucelle : *maid en head*, tête de fille, signifie pucelage.

l'academie de la Crusca, & à toutes les sociétés littéraires de l'Europe, à quelle exposition de tragédie il faudra donner la préférence, ou du Pompée du grand Corneille, quoiqu'on lui ait reproché un peu d'enflure, ou au roi Lear de Shakespeare, qui est si naïf?

Vous lisez dans Corneille:

Le destin se déclare, & nous venons d'entendre
Ce qu'il a décidé du beau-père & du gendre;
Quand les dieux étonnés semblaient se partager,
Pharsale a décidé ce qu'ils n'osaient juger.
. . . .
Tel est le titre affreux dont le droit de l'épée,
Justifiant César, a condamné Pompée;
Ce déplorable chef du parti le meilleur,
Que sa fortune lasse abandonne au malheur,
Devient un grand exemple, & laisse à la mémoire,
Des changemens du sort une éclatante histoire.

Vous lisez dans l'exposition du roi Lear:

LE COMTE DE KENT.

N'est-ce pas là votre fils, milord?

LE COMTE DE GLOCESTER.

Son éducation a été à ma charge. J'ai souvent rougi de le reconnaître; mais à présent je suis plus hardi.

LE COMTE DE KENT.

Je ne puis vous concevoir.

LE COMTE DE GLOCESTER.

Oh! la mère de ce jeune drôle pouvait concevoir

très-bien; elle eut bientôt un ventre fort arrondi (*), & elle eut un enfant dans un berceau avant d'avoir un mari dans son lit.

Trouvez vous quelque faute à cela? . . . . Quoique ce coquin soit venu impudemment dans le monde avant qu'on l'envoyât chercher, sa mère n'en était pas moins jolie; & il y a eu du plaisir à le faire. Enfin, ce fils de p. . . . doit être reconnu, &c.

Jugez maintenant, cours de l'Europe, académiciens de tous les pays, hommes bien élevés, hommes de goût dans tous les états.

Je fais plus, j'ose demander justice à la reine de France, à nos princesses, aux filles de tant de héros, qui savent comment les héros doivent parler.

Un grand juge d'Écosse qui à fait imprimer des Élémens de critique anglaise, en trois volumes, dans lesquels on trouve des réflexions judicieuses & fines, a pourtant eu le malheur de comparer la première scène du monstre nommé Hamlet, à la première scène du chef-d'œuvre de notre Iphigénie; il affirme que ces vers d'Arcas,

Avez-vous dans les airs entendu quelque bruit?
Les vents nous auraient-ils exaucés cette nuit?
Mais tout dort, & l'armée, & les vents, & Neptune,

ne valent pas cette réponse vraie & convenable du sentinelle dans Hamlet: « Je n'ai pas entendu une souris » trotter ».

Oui, Monsieur, un soldat peut répondre ainsi dans

(*) Il y a dans l'original un mot plus cynique que celui de ventre.

un corps-de garde, mais non pas ſur le théâtre, devant les premières perſonnes d'une nation, qui s'expriment noblement, & devant qui il faut s'exprimer de même.

Si vous demandez pourquoi ce vers, « Mais tout » dort, & l'armée, & les vents, & Neptune », eſt d'une beauté admirable, & pourquoi les vers ſuivans ſont plus beaux encore ; je vous dirai que c'eſt parce qu'ils expriment avec harmonie de grandes vérités qui ſont le fondement de la pièce. Je vous dirai qu'il n'y a ni harmonie ni vérité intéreſſante dans ce quolibet d'un ſoldat : « Je n'ai pas entendu une ſouris trotter. » Que ce ſoldat ait vu ou n'ait pas vu paſſer de ſouris, cet évènement eſt très inutile à la tragédie d'Hamlet ; ce n'eſt qu'un diſcours de gilles, un proverbe bas qui ne peut faire aucun effet. Il y a toujours une raiſon pour laquelle toute beauté eſt beauté, & toute ſottiſe eſt ſottiſe.

Les mêmes réflexions que je fais ici devant vous, Meſſieurs, ont été faites en Angleterre par pluſieurs gens de lettres. Rymer même, le ſavant Rymer, dans un livre dédié au fameux comte Dorſet, en 1593, ſur l'excellence & la corruption de la tragédie, pouſſe la ſévérité de ſa critique, juſqu'à dire « qu'il n'y a point » de ſinge en Afrique (*), point de babouin qui n'ait » plus de goût que Shakeſpeare. » Permettez-moi, Meſſieurs, de prendre un milieu entre Rymer & le traducteur de Shakeſpeare, & de ne regarder ce Shakeſpeare ni comme un Dieu, ni comme un ſinge.

(*) Page 124.

SECONDE PARTIE.

MESSIEURS,

J'AI exposé fidellement à votre tribunal le sujet de la querelle entre la France & l'Angleterre. Personne assurément ne respecte plus que moi les grands-hommes que cette île a produits; & j'en ai donné assez de preuves. La vérité qu'on ne peut déguiser devant vous m'ordonne de vous avouer que ce Shakespeare si sauvage, si bas, si effréné, & si absurde, avait des étincelles de génie. Oui, Messieurs, dans ce chaos obscur composé de meurtres & de bouffonneries, d'héroïsme & de turpitude, de discours des halles & de grands intérêts, y a des traits naturels & frappans. C'était ainsi à-peu-près que la tragédie était traitée en Espagne sous Philippe II, du vivant de Shakespeare. Vous savez qu'alors l'esprit de l'Espagne dominait en Europe & jusques dans l'Italie. Lopez de Véga en est un grand exemple.

Il était précisément ce que fut Shakespeare en Angleterre, un composé de grandeur & d'extravagance. Quelquefois digne modèle de Corneille, quelquefois travaillant pour les petites-maisons & s'abandonnant à la folie la plus brutale, le sachant très-bien, & l'avouant publiquement dans des vers qu'il nous a laissés, & qui sont peut-être parvenus jusqu'à vous. Ses contemporains, & encore plus ses prédécesseurs, firent de la scène espagnole un monstre qui plaisait à la

populace. Ce monſtre fut promené ſur les théâtres de Milan & de Naples. Il était impoſſible que cette contagion n'infectât pas l'Angleterre ; elle corrompit le génie de tous ceux qui travaillèrent pour le théâtre long-temps avant Shakeſpeare. Le lord Buckurſt, l'un des ancêtres du lord Dorſet, avait composé la tragédie de Gorboduc. C'était un bon roi, mari d'une bonne reine; ils partageaient dès le premier acte leur royaume entre deux enfans qui ſe querellèrent pour ce partage: le cadet donnait à l'aîné un ſoufflet, au ſecond acte; l'aîné, au troiſième acte, tuait le cadet; la mère, au quatrième, tuait l'aîné; le roi, au cinquième, tuait la reine Gorboduc; & le peuple ſoulevé tuait le roi Gorboduc: de ſorte qu'à la fin il ne reſtait plus perſonne.

Ces eſſais ſauvages ne purent parvenir en France; ce royaume alors n'était pas même aſſez heureux pour être en état d'imiter les vices & les folies des autres nations. Quarante ans de guerres civiles écartaient les arts & les plaiſirs. Le fanatiſme marchait dans toute la France, le poignard dans une main, & le crucifix dans l'autre. Les campagnes étaient en friche, les villes en cendres. La cour de Philippe II n'y était connue que par le ſoin qu'elle prenait d'attiſer le feu qui nous dévorait. Ce n'était pas le temps d'avoir des théâtres. Il a fallu attendre les jours du cardinal de Richelieu pour former un Corneille, & ceux de Louis XIV pour nous honorer d'un Racine.

Il n'en était pas ainſi à Londres quand Shakeſpeare établit ſon théâtre. C'était le temps le plus floriſſant

de l'Angleterre ; mais ce ne pouvait être encore celui du bon goût. Les hommes ſont réduits dans tous les genres à commencer par des Theſpis avant d'arriver à des Sophocle. Cependant, tel fut le génie de Shakeſpeare, que ce Theſpis fut Sophocle quelquefois. On entrevit ſur ſa charrette, parmi la canaille de ſes ivrognes barbouillés de lie, des héros dont le front avait des traits de majeſté.

Je dois dire que parmi ces bizarres pièces, il en eſt pluſieurs où l'on trouve de beaux traits pris dans la nature, & qui tiennent au ſublime de l'art, quoiqu'il n'y ait aucun art chez lui.

C'eſt ainſi qu'en Eſpagne Diamante & Guillain de Caſtro ſemèrent dans leurs deux tragédies monſtrueuſes du Cid, des beautés dignes d'être exactement traduites par Pierre Corneille. Ainſi, quoique Calderon eût étalé dans ſon Héraclius l'ignorance la plus groſſière, & un tiſſu de folies les plus abſurdes, cependant il mérita que Corneille daignât encore prendre de lui la ſituation la plus intéreſſante de ſon Héraclius français, & ſurtout ces vers admirables qui ont tant contribué au ſuccès de cette pièce :

O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
Tu retrouves deux fils pour mourir après toi,
Je n'en puis trouver un pour régner après moi.

Vous voyez, Meſſieurs, que dans les pays & dans les temps où les beaux arts ont été le moins en honneur, il s'eſt pourtant trouvé des génies qui ont brillé au milieu des ténèbres de leur ſiècle. Ils tenaient de ce

ſiècle où ils vécurent toute la fange dont ils étaient couverts ; ils ne devaient qu'à eux-mêmes l'éclat qu'ils répandirent ſur cette fange. Après leur mort ils furent regardés comme des dieux par leurs contemporains qui n'avaient rien vu de ſemblable. Ceux qui entrèrent dans la même carrière furent à peine regardés. Mais enfin quand le goût des premiers hommes d'une nation s'eſt perfectionné, quand l'art eſt plus connu, le diſcernement du peuple ſe forme inſenſiblement. On n'admire plus en Eſpagne ce qu'on admirait autrefois. On n'y voit plus un ſoldat ſervir la meſſe ſur le théâtre & combattre en même temps dans une bataille ; on n'y voit plus Jeſus-Chriſt ſe battre à coups de poing avec le diable, & danſer avec lui une ſarabande.

En France, Corneille commença par ſuivre les pas de Rotrou ; Boileau commença par imiter Régnier ; Racine, encore jeune, ſe modela ſur les défauts de Corneille : mais peu-à-peu on ſaiſit les vraies beautés ; on finit ſurtout par écrire avec ſageſſe & avec pureté. *Sapere eſt principium & fons* ; & il n'y a plus de vraie gloire parmi nous que pour ce qui eſt bien penſé & bien exprimé.

Quand des nations voiſines ont à-peu-près les mêmes mœurs, les mêmes principes, & ont cultivé quelque temps les mêmes arts, il paraît qu'elles devraient avoir le même goût. Auſſi l'Andromaque & la Phédre de Racine, heureuſement traduites en anglais par de bons auteurs, réuſſirent beaucoup à Londres. Je les ai vu jouer autrefois ; on y applaudiſſait comme à Paris.

Nous avons encore quelques-unes de nos tragédies modernes très-bien accueillies chez cette nation judicieuse & éclairée. Heureusement il n'est donc pas vrai que Shakespeare ait fait exclure tout autre goût que le sien, & qu'il soit un Dieu aussi jaloux que le prétend son pontife qui veut nous le faire adorer.

Tous nos gens de lettres demandent comment en Angleterre les premiers de l'Etat, les membres de la société royale, tant d'hommes si instruits, si sages, peuvent encore supporter tant d'irrégularités & de bizarreries si contraires au goût que l'Italie & la France ont introduit chez les nations policées, tandis que les Espagnols ont enfin renoncé à leurs *autos sacramentales*. Me trompé-je en remarquant que par-tout, & principalement dans les pays libres, le peuple gouverne les esprits supérieurs? Par-tout les spectacles chargés d'évènemens incroyables plaisent au peuple; il aime à voir des changemens de scènes, des couronnemens de rois, des processions, des combats, des meurtres, des sorciers, des cérémonies, des mariages, des enterremens: il y court en foule, il y entraîne long-temps la bonne compagnie qui pardonne à ces énormes défauts, pour peu qu'ils soient ornés de quelques beautés, & même quand ils n'en ont aucune. Songeons que la scène romaine fut plongée dans la même barbarie du temps d'Auguste. Horace s'en plaint à cet empereur dans sa belle épître *quum tot sustineas*, & c'est pourquoi Quintilien prononça depuis que les Romains n'avaient point de tragédie, *in tragœdiâ maximè claudicamus*.

Les Anglais n'en ont pas plus que les Romains. Leurs avantages sont assez grands d'ailleurs.

Il est vrai que l'Angleterre a l'Europe contre elle en ce seul point ; la preuve en est qu'on n'a jamais représenté sur aucun théâtre étranger aucune des pièces de Shakespeare. Lisez ces pièces, Messieurs, & la raison pour laquelle on ne peut les jouer ailleurs, se découvrira bientôt à votre discernement : il en est de cette espèce de tragédie comme il en était il n'y a pas long-temps de notre musique instrumentale : elle ne plaisait qu'à nous.

J'avoue qu'on ne doit pas condamner un artiste qui a saisi le goût de sa nation ; mais on peut le plaindre de n'avoir contenté qu'elle. Appelle & Phydias forcèrent tous les différens états de la Grèce & tout l'empire romain à les admirer. Nous voyons aujourd'hui le Transilvain, le Hongrois, le Courlandois se réunir avec l'Espagnol, le Français, l'Allemand, l'Italien, pour sentir également les beautés de Virgile & d'Horace ; quoique chacun de ces peuples prononce différemment la langue d'Horace & de Virgile. Vous ne trouvez personne en Europe qui pense que les grands auteurs du siècle d'Auguste soient *au-dessous des singes & des babouins*. Sans doute Pantolabus & Crispinus écrivirent contre Horace de son vivant, & Virgile essuya les critiques de Bavius ; mais après leur mort ces grands hommes ont réuni les voix de toutes les nations. D'où vient ce concert éternel ? Il y a donc un bon & mauvais goût.

On souhaite avec justice que ceux de messieurs les

académiciens qui ont fait une étude sérieuse du théâtre, veuillent bien nous instruire sur les questions que nous avons proposées. Qu'ils jugent si la nation qui a produit Iphigénie & Athalie doit les abandonner pour voir sur le théâtre des hommes & des femmes qu'on étrangle, des crocheteurs, des sorciers, des bouffons, & des prêtres ivres; si notre cour si long-temps renommée pour sa politesse & pour son goût doit être changée en un cabaret de bierre & de brandevin (*); & si le palais d'une vertueuse souveraine doit être un lieu de prostitution.

Figurez-vous, Messieurs, Louis XIV dans sa galerie de Versailles entouré de sa cour brillante; un gille couvert de lambeaux perce la foule des héros, des grands-hommes & des beautés qui composent cette

(*) Il est peu de pièces de Shakespeare où l'on ne trouve de telles scènes; j'ai vu mettre de la bierre & de l'eau-de-vie sur la table dans la tragédie d'Hamlet, & j'ai vu les acteurs en boire. César, en allant au capitole, propose aux sénateurs de boire un coup avec lui. Dans la tragédie de Cléopâtre, on voit arriver sur le rivage de Misène la galère du jeune Pompée: on voit Auguste, Antoine, Lépide, Pompée, Agrippa, Mécène, boire ensemble. Lépide, qui est ivre, demande à Antoine, qui est ivre aussi, comment est fait un crocodile. Il est fait comme lui-même, répond Antoine; il est aussi large qu'il a de largeur, & aussi haut qu'il a de hauteur. Il se remue avec ses organes, il vit de ce qui le nourrit, &c. Tous les convives sont échauffés de vin; ils chantent en chorus une chanson à boire, & Auguste dit en balbutiant, « qu'il aimerait mieux jeûner quatre » jours, que de trop boire en un seul. »

cour; il leur propose de quitter Corneille, Racine, & Molière, pour un saltimbanque qui a des saillies heureuses, & qui fait des contorsions. Comment croyez-vous que cette offre serait reçue?

Je suis avec un profond respect,

MESSIEURS,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

VOLTAIRE.

AVERTISSEMENT

D'une édition de l'Éloge & des Penſées de Paſcal, donnée par M. de Voltaire en 1778.

Il eſt un homme de l'ancienne chevalerie & de l'ancienne vertu, conſtitué dans une eſpèce de dignité qui ne peut guère être exercée que par un ou deux hommes dans un ſiècle.

Cet homme égal à Paſcal en pluſieurs choſes, & très-ſupérieur en d'autres, fit préſent, en 1776, à quelques-uns de ſes amis d'un recueil nouvellement imprimé de toutes les penſées de ce fameux Paſcal.

La plupart de ces monumens de philoſophie & de religion, ou avaient été négligés par les rédacteurs, pour ne laiſſer paraître que certains morceaux choiſis, ou avaient été ſupprimés par la crainte d'irriter la fureur des jéſuites ; car les jéſuites perſécutaient alors avec autant de pouvoir que d'acharnement la mémoire de Paſcal, & Arnauld fugitif, & les débris de Port-royal, détruit, & les cendres des morts dont on violait la ſépulture.

La perſécution religieuſe qui ſouilla malheureuſement & en tant de manières la fin du beau règne de Louis XIV, fit place au règne des plaiſirs ſous Philippe d'Orléans, régent du royaume, & recommença ſourdement après lui ſous le miniſtère d'un prêtre long-temps abbé de cour.

Fleuri ne fut pas un cardinal tyran ; mais c'était un

petit génie, entêté des prétentions de la cour de Rome, & assez faible pour croire les jansénistes dangereux.

Ces fanatiques avaient autrefois obtenu une assez grande considération par les Pascal, les Arnauld, les Nicole même, & quelques autres chefs de parti ou éloquens, ou qui en avaient la réputation.

Mais des convulsionnaires des rues ayant succédé aux pères de cette Eglise, le jansénisme tomba avec eux dans la fange. Les jésuites insultèrent à leurs ennemis vaincus. Je me souviens que le jésuite Buffier, qui venait quelquefois chez le dernier président de Maisons mort trop jeune, y ayant rencontré un des plus rudes jansénistes, lui dit : *Et ego in interitu vestro, ridebo vos, & subsanabo*. Le jeune Maisons, qui étudiait alors *Térence*, lui demanda si ce passage était des Adelphes ou de l'Eunuque : Non, dit Buffier; c'est la Sagesse elle-même qui parle ainsi dans son premier chapitre des Proverbes.

Voilà un proverbe bien vilain, dit M. de Maisons, vous vous croyez donc la sagesse, parce que vous riez à la mort d'autrui ! prenez-garde qu'on ne rie à la vôtre.

Ce jeune homme de la plus grande espérance a été prophète. On a ri à la mort du jansénisme & du molinisme, & de la grâce concomitante, & de la médicinale, & de la suffisante, & de l'efficace.

Quelle lumière s'est levée sur l'Europe depuis quelques années ! Elle a d'abord éclairé presque tous les princes du nord. Elle est descendue même jusque dans les universités. C'est la lumière du sens commun.

De tant de disputeurs éternels, Pascal seul est resté, parce que seul il était un homme de génie. Il est encore debout sur les ruines de son siècle.

Mais l'autre génie qui a commenté depuis peu quelques-unes de ses pensées, & qui les a données dans un meilleur ordre, est ce me semble autant au-dessus du géomètre Pascal, que la géométrie de nos jours est au-dessus de celle des Roberval, des Fermat, & des Descartes.

Je crois rendre un grand service à l'esprit humain en faisant réimprimer cet Eloge de Pascal, qui est un portrait fidèle bien plutôt qu'un éloge.

Il n'appartenait qu'à ce peintre de dessiner de tels traits. Peu de connaisseurs démêleront d'abord l'art & la beauté du pinceau.

Je joins les pensées du peintre à celles de Pascal, telles qu'il les a imprimées lui-même. Elles ne sont pas dans le même goût; mais je crois qu'elles ont plus de vérité & de force. Pascal est commenté par un géomètre plus profond que lui, & par un philosophe, j'ose le dire, beaucoup plus sage. Ce philosophe véritable tient Pascal dans sa balance, & il est plus fort que celui qu'il pèse.

Le louant est plus véritablement philosophe que le loué; cet éditeur écrit comme le secrétaire de Marc-Aurèle, & Pascal comme le secrétaire de Port royal. L'un semble aimer la rectitude & l'honnêteté pour elles-mêmes, l'autre par esprit de parti. L'un est homme & veut rendre la nature humaine honorable; l'autre est chrétien parce qu'il est janséniste. Tous deux

ont de l'enthousiasme & embouchent la trompette; l'auteur des notes pour agrandir notre espèce; & Pascal pour l'anéantir. Pascal a peur, & il se sert de toute la force de son esprit pour inspirer sa peur; l'autre s'abandonne à son courage & le communique. Que puis-je conclure? que Pascal se portait mal, & que l'autre se porte bien.

Bonne ou mauvaise santé
Fait notre philosophie.

Après le second paragraphe de l'article III des pensées, on trouvera une dissertation attribuée à M. de Fontenelle, sur un objet qui doit profondément intéresser tous les hommes. Je ne crois pas que Fontenelle soit l'auteur d'un ouvrage si mâle & si plein. Ce que je sais, c'est qu'il faut le lire comme un juge impartial, éclairé & équitable lirait le procès du genre-humain.

Ce livre n'est pas fait pour ceux qui n'aiment que les lectures frivoles. Et tout homme frivole, ou faible, ou ignorant, qui osera le lire & le méditer, sera peut-être étonné d'être changé en un autre homme.

Lecteurs sages, remarquez que Pascal, ce coryphée des jansénistes, n'a dit dans tout ce livre sur la religion chrétienne que ce qu'ont dit les jésuites. Il l'a dit seulement avec une éloquence plus serrée & plus mâle.

Mais peut-on s'aveugler à ce point, & être assez fanatique pour ne faire servir son esprit qu'à vouloir aveugler le reste des hommes! Grand Dieu! un reste d'Arabes voleurs, sanguinaires, superstitieux, & usuriers, serait le dépositaire de tes secrets! Cette horde barbare

barbare ſerait plus ancienne que les ſages Chinois, que les brachmanes qui ont enſeigné la terre, que les Egyptiens qui l'ont étonnée par leurs immortels monumens! Cette chétive nation ſerait digne de nos regards pour avoir conſervé quelques fables ridicules & atroces, quelques contes abſurdes infiniment au-deſſous des fables indiennes & perſannes! & c'eſt cette horde d'uſuriers fanatiques qui vous en impoſe, ô Paſcal! & vous donnez la torture à votre eſprit, vous falſifiez l'hiſtoire, vous faites dire à ce miſérable peuple tout le contraire de ce que ſes livres ont dit! Vous lui imputez tout le contraire de ce qu'il a fait! & cela pour plaire à quelques janſéniſtes qui ont ſubjugué votre imagination ardente, & perverti votre raiſon ſupérieure.

Port-royaliſtes, & ignatiens, tous ont prêché les mêmes dogmes; tous ont crié: Croyez aux livres juifs dictés par Dieu même, & déteſtez le judaïſme. Chantez les prières juives que vous n'entendez point, & croyez que le peuple de Dieu a condamné votre Dieu à mourir à une potence. Croyez que votre Dieu juif, la ſeconde perſonne de Dieu, coéternel avec Dieu le père, & né d'une vierge juive, a été engendré par une troiſième perſonne de Dieu, & qu'il a eu cependant des frères juifs qui n'étaient que des hommes. Croyez qu'étant mort par le ſupplice le plus infâme, il a par ce ſupplice même ôté de deſſus la terre tout péché & tout mal, quoique depuis lui & en ſon nom la terre ait été inondée de plus de crimes & de malheurs que jamais.

Les fanatiques de Port-royal & les fanatiques jésuites ſe ſont réunis pour prêcher ces dogmes étranges avec le même enthouſiaſme; & en même temps ils ſe ſont fait une guerre mortelle. Ils ſe ſont mutuellement anathématiſés avec fureur, juſqu'à ce qu'une de ces deux factions dépoſſédées ait enfin détruit l'autre.

Souvenez-vous, ſages lecteurs des temps mille fois plus horribles, de ces énergumènes nommés papiſtes & calviniſtes, qui prêchaient le fond des mêmes dogmes, & qui ſe pourſuivirent par le fer, par la flamme, & par le poiſon, pendant deux cents années, pour quelques mots différemment interprétés. Songez que ce fut en allant à la meſſe & pour la meſſe, qu'on égorgea tant d'innocens, tant de mères, tant d'enfans, dans la croiſade contre les Albigeois; que les aſſaſſins de tant de rois ne les ont aſſaſſinés que pour la meſſe. Ne vous y trompez pas, les *convulſionnaires* qui reſtent encore en feraient tout autant, s'ils avaient pour apôtres les mêmes têtes brûlantes qui mirent le feu à la cervelle de Damiens.

O Paſcal! voilà ce qu'ont produit les querelles interminables ſur des dogmes, ſur des myſtères, qui ne pouvaient produire que des querelles. Il n'y a pas un article de foi qui n'ait enfanté une guerre civile.

Paſcal a été géomètre & éloquent; la réunion de ces deux grands mérites était alors bien rare; mais il n'y joignait pas la vraie philoſophie. L'auteur de l'éloge indique avec adreſſe ce que j'avance hardiment. Il vient enfin un temps de dire la vérité.

FIN DU TOME TROISIÈME ET DERNIER DES MÉLANGES DE LITTÉRATURE, &c.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce volume.

Fin de la Table.

